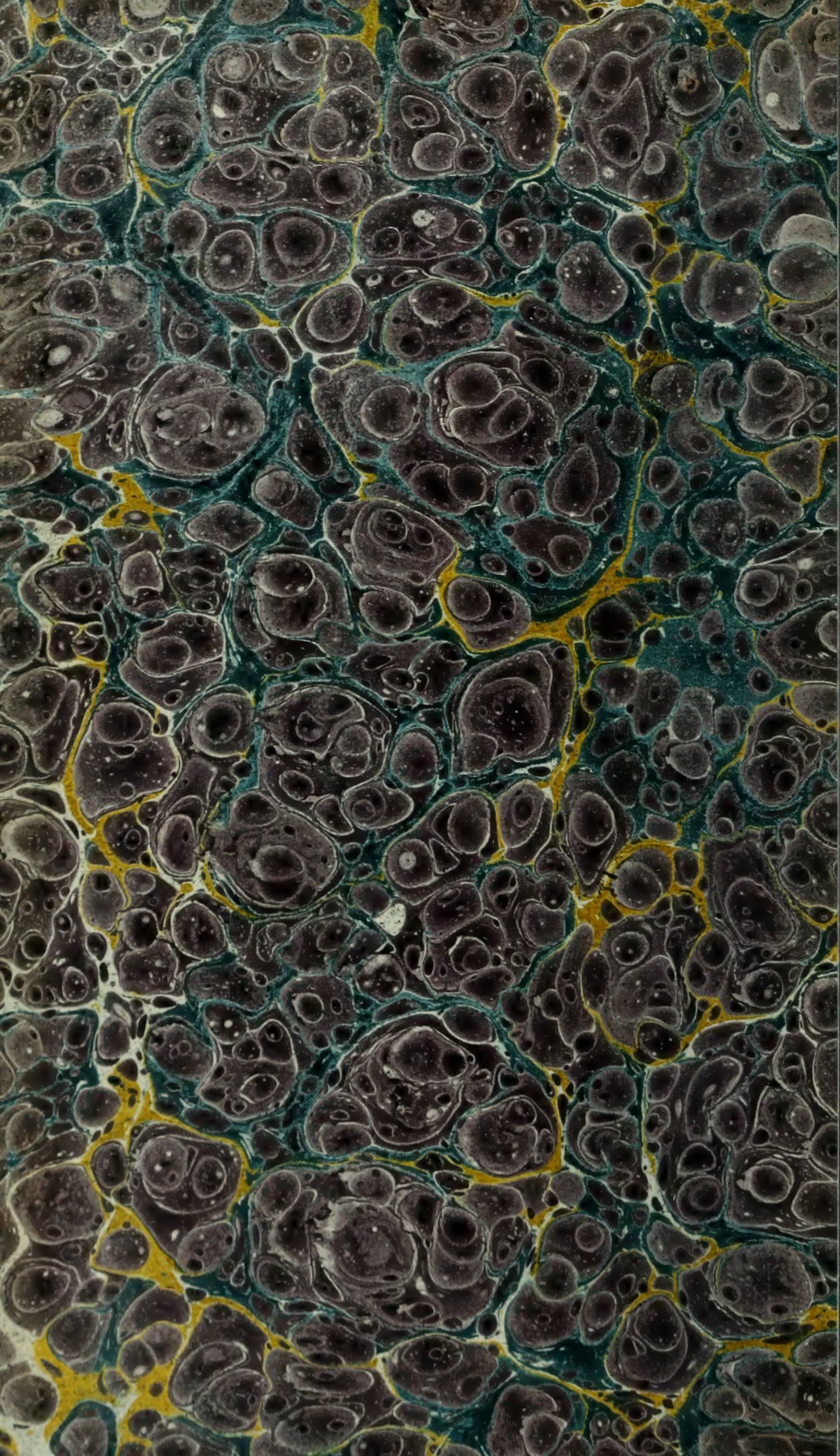
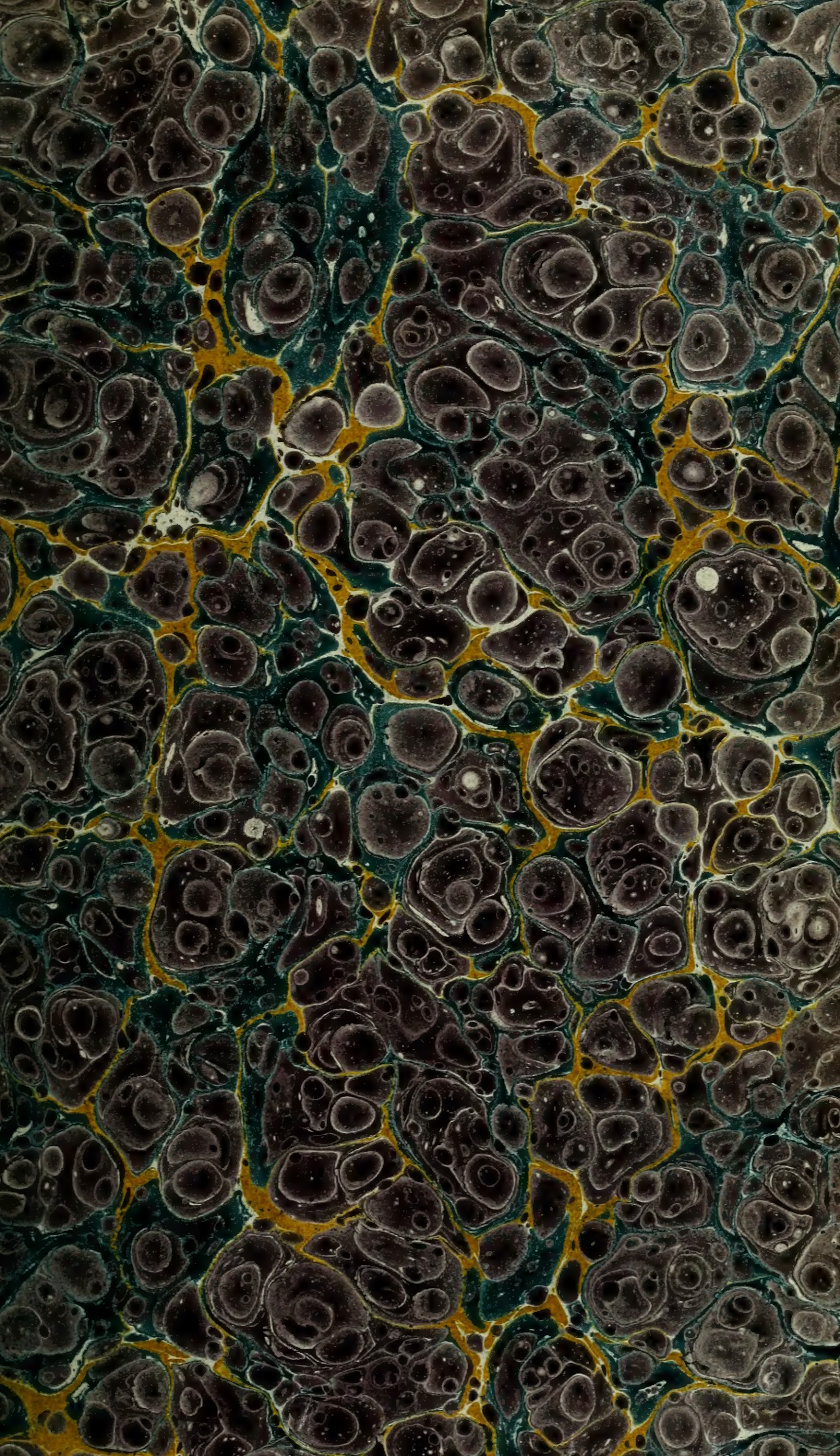






ON SOUSCRIT A PARIS,

CHEZ DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

HÔTEL DES FERMES, RUE DU BOULOY,

COUR DES DILIGENCES.

ET CHEZ BOSSANGE PÈRE,

LIBRAIRE DE S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC D'ORLÉANS,

RUE DE RICHELIEU, N° 60.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

MÉLANGES LITTÉRAIRES.

TOME PREMIER.



PARIS,

P. DUPONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1824.

MÉLANGES
LITTÉRAIRES.

TOME PREMIER.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Quoiqu'un discours à l'académie ne soit d'ordinaire qu'un compliment plein de louanges rebattues, et surchargé de l'éloge d'un prédécesseur qui se trouve souvent un homme très-médiocre; cependant ce discours, dont plusieurs personnes nous ont demandé la réimpression, doit être excepté de la loi commune, qui condamne à l'oubli la plupart de ces pièces d'appareil où l'on ne trouve rien. Il y a ici quelque chose, et les notes sont utiles.

DISCOURS
DE M. DE VOLTAIRE,

A SA RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE, AVEC DES NOTES; PRONONCÉ LE LUNDI 9 MAI 1746.

MESSIEURS,

Votre fondateur mit dans votre établissement toute la noblesse et la grandeur de son ame; il voulut que vous fussiez toujours libres et égaux. En effet, il dut élever au-dessus de la dépendance des hommes qui étaient au-dessus de l'intérêt, et qui, aussi généreux que lui, fesaient aux lettres l'honneur qu'elles méritent, de les cultiver pour elles-mêmes[a]. Il était peut-être à craindre qu'un jour des travaux si honorables ne se ralentissent. Ce fut pour les conserver dans leur vigueur que vous vous fîtes une règle de n'admettre aucun académicien qui ne résidât dans Paris. Vous vous êtes écartés sagement de cette loi, quand vous avez reçu de ces génies rares que leurs dignités appelaient

[a] L'académie française est la plus ancienne de France; elle fut d'abord composée de quelques gens de lettres, qui s'assemblaient pour conférer ensemble. Elle n'est point partagée en honoraires et pensionnaires; elle n'a que des droits honorifiques, comme celui des commensaux de la maison du roi, de ne point plaider hors de Paris; celui de haranguer le roi en corps avec les cours supérieures, et de ne rendre compte directement qu'au roi.

ailleurs, mais que leurs ouvrages touchants ou sublimes rendaient toujours présents parmi vous; car ce serait violer l'esprit d'une loi, que de n'en pas transgresser la lettre en faveur des grands hommes. Si feu M. le président Bouhier, après s'être flatté de vous consacrer ses jours, fut obligé de les passer loin de vous, l'académie et lui se consolèrent, parce qu'il n'en cultivait pas moins vos sciences dans la ville de Dijon, qui a produit tant d'hommes de lettres[a], et où le mérite de l'esprit semble être un des caractères des citoyens.

Il fesait ressouvenir la France de ces temps où les plus austères magistrats, consommés comme lui dans l'étude des lois, se délassaient des fatigues de leur état dans les travaux de la littérature. Que ceux qui méprisent ces travaux aimables, que ceux qui mettent je ne sais quelle misérable grandeur à se renfermer dans le cercle étroit de leurs emplois, sont à plaindre! Ignorent-ils que Cicéron, après avoir rempli la première place du monde, plaidait encore les causes des citoyens, écrivait sur la nature des dieux, conférait avec des philosophes; qu'il allait au théâtre, qu'il daignait cultiver l'amitié d'Ésopus et de Roscius, et laissait aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité?

M. le président Bouhier était très-savant; mais il ne ressemblait pas à ces savants insociables et inutiles, qui négligent l'étude de leur propre langue

[a] MM. de Lamonnoie, Bouhier, Lantin, et surtout l'éloquent Bossuet, évêque de Meaux, regardé comme le dernier père de l'Église.

pour savoir imparfaitement des langues anciennes; qui se croient en droit de mépriser leur siècle, parce qu'ils se flattent d'avoir quelques connaissances des siècles passés; qui se récrient sur un passage d'Eschyle, et n'ont jamais eu le plaisir de verser des larmes à nos spectacles. Il traduisit le poème de Pétrone sur la guerre civile; non qu'il pensât que cette déclamation, pleine de pensées fausses, approchât de la sage et élégante noblesse de Virgile: il savait que la satire de Pétrone [a], quoique semée de traits charmants, n'est que le caprice d'un jeune homme obscur qui n'eut de frein ni dans ses mœurs ni dans son style. Des hommes qui se sont donnés pour des maîtres de goût et de volupté estiment tout dans Pétrone; et M. Bouhier, plus éclairé, n'estime pas même tout ce qu'il a traduit: c'est un des progrès de la raison humaine dans ce siècle, qu'un traducteur ne soit plus idolâtre de son auteur, et qu'il sache lui rendre justice comme à un contemporain. Il exerça ses talents sur ce poème, sur l'hymne à Vénus, sur Anacréon, pour montrer que les poètes doivent être traduits en vers; c'était une

[a] Saint-Évremond admire Pétrone, parce qu'il le prend pour un grand homme de cour, et que Saint-Évremond croyait en être un; c'était la manie du temps. Saint-Évremond et beaucoup d'autres décident que Néron est peint sous le nom de Trimalcion; mais en vérité, quel rapport d'un vieux financier grossier et ridicule, et de sa vieille femme, qui n'est qu'une bourgeoise impertinente, qui fait mal au cœur, avec un jeune empereur et son épouse la jeune Octavie, ou la jeune Poppée? Quel rapport des débauches et des larcins de quelques écoliers fripons avec les plaisirs du maître du monde? Le Pétrone, auteur de la satire, est visiblement un jeune homme d'esprit, élevé parmi des debauchés obscurs, et n'est pas le consul Pétrone.

opinion qu'il défendait avec chaleur, et on ne sera pas étonné que je me range à son sentiment.

Qu'il me soit permis, messieurs, d'entrer ici avec vous dans ces discussions littéraires; mes doutes me vaudront de vous des décisions. C'est ainsi que je pourrai contribuer au progrès des arts; et j'aimerais mieux prononcer devant vous un discours utile qu'un discours éloquent.

Pourquoi Homère, Théocrite, Lucrèce, Virgile, Horace, sont-ils heureusement traduits chez les Italiens et chez les Anglais[a]? Pourquoi ces nations n'ont-elles aucun grand poète de l'antiquité en prose, et pourquoi n'en avons-nous encore eu aucun en vers? Je vais tâcher d'en démêler la raison.

La difficulté surmontée, dans quelque genre que ce puisse être, fait une grande partie du mérite. Point de grandes choses sans de grandes peines : et il n'y a point de nation au monde chez laquelle il soit plus difficile que chez la nôtre de rendre une véritable vie à la poésie ancienne. Les premiers poètes formèrent le génie de leur langue; les Grecs et les Latins employèrent d'abord la poésie à peindre les objets sensibles de toute la nature. Homère exprime tout ce qui frappe les yeux : les Français, qui n'ont guère commencé à perfectionner la grande poésie qu'au théâtre, n'ont pu et n'ont dû exprimer alors que ce qui peut toucher l'ame. Nous nous som-

[a] Horace est traduit en vers italiens par (Stefano) Pallavicini; Virgile, par Annibal Caro; Ovide, par Anguillara; Théocrite, par Ricolotti. Les Italiens ont cinq bonnes traductions d'Anacréon. A l'égard des Anglais, Dryden a traduit Virgile et Juvénal; Pope, Homère; Creech, Lucrèce, etc.

mes interdit nous-mêmes insensiblement presque tous les objets que d'autres nations ont osé peindre. Il n'est rien que le Dante n'exprimât, à l'exemple des anciens; il accoutuma les Italiens à tout dire : mais nous, comment pourrions-nous aujourd'hui imiter l'auteur des *Géorgiques*, qui nomme sans détour tous les instruments de l'agriculture? A peine les connaissons-nous, et notre mollesse orgueilleuse, dans le sein du repos et du luxe de nos villes, attache malheureusement une idée basse à ces travaux champêtres, et au détail de ces arts utiles, que les maîtres et les législateurs de la terre cultivaient de leurs mains victorieuses. Si nos bons poètes avaient su exprimer heureusement les petites choses, notre langue ajouterait aujourd'hui ce mérite, qui est très-grand, à l'avantage d'être devenue la première langue du monde pour les charmes de la conversation, et pour l'expression du sentiment. Le langage du cœur et le style du théâtre ont entièrement prévalu : ils ont embelli la langue française; mais ils en ont resserré les agréments dans des bornes un peu trop étroites.

Et quand je dis ici, messieurs, que ce sont les grands poètes qui ont déterminé le génie des langues[a], je n'avance rien qui ne soit connu de vous.

[a] On n'a pu, dans un discours d'appareil, entrer dans les raisons de cette difficulté attachée à notre poésie; elle vient du génie de la langue : car quoique M. de Lamotte, et beaucoup d'autres après lui, aient dit en pleine académie que les langues n'ont point de génie, il paraît démontré que chacune a le sien bien marqué.

Ce génie est l'aptitude à rendre heureusement certaines idées, et l'impossibilité d'en exprimer d'autres avec succès. Ces secours et ces obstacles naissent, 1° de la désinence des termes; 2° des verbes

Les Grecs n'écrivirent l'histoire que quatre cents ans après Homère. La langue grecque reçut de ce grand peintre de la nature la supériorité qu'elle prit chez tous les peuples de l'Asie et de l'Europe : c'est Térence qui, chez les Romains, parla le premier avec une pureté toujours élégante ; c'est Pétrarque qui, après le Dante, donna à la langue italienne cette aménité et cette grace qu'elle a toujours conservées ; c'est à Lope de Véga que l'espagnol doit sa noblesse et sa pompe ; c'est Shakespeare qui, tout barbare

auxiliaires et des participes ; 3° du nombre plus ou moins grand des rimes ; 4° de la longueur et de la brièveté des mots ; 5° des cas plus ou moins variés ; 6° des articles et pronoms ; 7° des élisions ; 8° de l'inversion ; 9° de la quantité dans les syllabes ; et enfin d'une infinité de finesses qui ne sont senties que par ceux qui ont fait une étude approfondie d'une langue.

1° *La désinence des mots*, comme *perdre*, *vaincre*, *un coin*, *sucre*, *reste*, *crotte*, *perdu*, *sourdre*, *fief*, *coffre* : ces syllabes dures révoltent l'oreille, et c'est le partage de toutes les langues du Nord.

2° *Les verbes auxiliaires et les participes. Victis hostibus*, les ennemis ayant été vaincus. Voilà quatre mots pour deux. *Læso et invicto militi;* c'est l'inscription des Invalides de Berlin : si on va traduire, *pour les soldats qui ont été blessés, et qui n'ont pas été vaincus*, quelle langueur! Voilà pourquoi la langue latine est plus propre aux inscriptions que la française.

3° *Le nombre des rimes.* Ouvrez un dictionnaire de rimes italiennes et un de rimes françaises, vous trouvez toujours une fois plus de termes dans l'italien ; et vous remarquerez encore que dans le français il y a toujours vingt rimes burlesques et basses pour deux qui peuvent entrer dans le style noble.

4° *La longueur et la brièveté des mots.* C'est ce qui rend une langue plus ou moins propre à l'expression de certaines maximes, et à la mesure de certains vers.

On n'a jamais pu rendre en français dans un beau vers :

« Quanto si mostra men, tanto è più bella. »

On n'a jamais pu traduire en beaux vers italiens :

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.

qu'il était, mit dans l'anglais cette force et cette énergie qu'on n'a jamais pu augmenter depuis sans l'outrer, et par conséquent sans l'affaiblir. D'où vient ce grand effet de la poésie, de former et fixer enfin le génie des peuples et de leurs langues? La cause en est bien sensible : les premiers bons vers, ceux même qui n'en ont que l'apparence, s'impriment dans la mémoire à l'aide de l'harmonie. Leurs tours naturels et hardis deviennent familiers; les hommes, qui sont tous nés imitateurs, prennent in-

5° *Les cas plus ou moins variés.* Mon père, de mon père, à mon père, *meus pater, mei patris, meo patri;* cela est sensible.

6° *Les articles et pronoms. De ipsius negotio ei loquebatur.* Con ello parlava dell' affare di lui; *il lui parlait de son affaire.* Point d'amphibologie dans le latin. Elle est presque inévitable dans le français. On ne sait si *son* affaire est celle de l'homme qui parle, ou de celui auquel on parle; le pronom *il* se retranche en latin, et fait languir l'italien et le français.

7° *Les élisions.*

« Canto l'arme pietose, e il capitano. »

Nous ne pouvons dire :

Chantons la piété et la vertu heureuse.

8° *Les inversions. César cultiva tous les arts utiles;* on ne peut tourner cette phrase que de cette seule façon. On peut dire en latin de cent vingt façons différentes :

« Cæsar omnes utiles artes coluit. »

Quelle incroyable différence!

9° *La quantité dans les syllabes.* C'est de là que naît l'harmonie. Les brèves et les longues des Latins forment une vraie musique. Plus une langue approche de ce mérite, plus elle est harmonieuse. Voyez les vers italiens, la penultième est toujours longue :

« Capitâno, mâno, sêno, chrîsto, acquîsto. »

Chaque langue a donc son génie, que des hommes supérieurs sentent les premiers, et font sentir aux autres. Ils font éclore ce génie caché de la langue.

sensiblement la manière de s'exprimer, et même de penser, des premiers dont l'imagination a subjugué celle des autres. Me désavouerez-vous donc, messieurs, quand je dirai que le vrai mérite et la réputation de notre langue ont commencé à l'auteur du *Cid* et de *Cinna*?

Montaigne, avant lui, était le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient savoir le français; mais le style de Montaigne n'est ni pur, ni correct, ni précis, ni noble. Il est énergique et familier; il exprime naïvement de grandes choses. C'est cette naïveté qui plaît; on aime le caractère de l'auteur; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours et d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de Montaigne; c'est son imagination qu'il faut regretter: elle était forte et hardie; mais sa langue était bien loin de l'être.

Marot, qui avait forgé le langage de Montaigne, n'a presque jamais été connu hors de sa patrie: il a été goûté parmi nous pour quelques contes naïfs, pour quelques épigrammes licencieuses, dont le succès est presque toujours dans le sujet; mais c'est par ce petit mérite même que la langue fut longtemps avilie: on écrivit dans ce style les tragédies, les poëmes, l'histoire, les livres de morale. Le judicieux Despréaux a dit: « Imitez de Marot l'élégant « badinage. » J'ose croire qu'il aurait dit le *naïf* badinage, si ce mot plus vrai n'eût rendu son vers moins coulant. Il n'y a de véritablement bons ouvrages que ceux qui passent chez les nations étran-

gères, qu'on y apprend, qu'on y traduit: et chez quel peuple a-t-on jamais traduit Marot?

Notre langue ne fut long-temps après lui qu'un jargon familier, dans lequel on réussissait quelquefois à faire d'heureuses plaisanteries; mais quand on n'est que plaisant, on n'est point admiré des autres nations.

Enfin Malherbe vint, et le premier en France
Fit sentir dans les vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir.

Si Malherbe montra le premier ce que peut le grand art des expressions placées, il est donc le premier qui fut *élégant:* mais quelques stances harmonieuses suffisaient-elles pour engager les étrangers à cultiver notre langage? Ils lisaient le poème admirable de la *Jérusalem,* l'*Orlando*, le *Pastor Fido*, les beaux morceaux de Pétrarque. Pouvait-on associer à ces chefs-d'œuvre un très-petit nombre de vers français, bien écrits à la vérité, mais faibles et presque sans imagination?

La langue française restait donc à jamais dans la médiocrité, sans un de ces génies faits pour changer et pour élever l'esprit de toute une nation: c'est le plus grand de vos premiers académiciens, c'est Corneille seul qui commença à faire respecter notre langue des étrangers, précisément dans le temps que le cardinal de Richelieu commençait à faire respecter la couronne. L'un et l'autre portèrent notre gloire dans l'Europe. Après Corneille sont venus, je ne dis pas de plus grands génies, mais

de meilleurs écrivains. Un homme s'éleva, qui fut à la fois plus passionné et plus correct, moins varié, mais moins inégal, aussi sublime quelquefois, et toujours noble sans enflure; jamais déclamateur, parlant au cœur avec plus de vérité et plus de charmes.

Un de leurs contemporains, incapable peut-être du sublime qui élève l'ame, et du sentiment qui l'attendrit, mais fait pour éclairer ceux à qui la nature accorda l'un et l'autre, laborieux, sévère, précis, pur, harmonieux, qui devint enfin le poète de la raison, commença malheureusement par écrire des satires; mais bientôt après il égala et surpassa peut-être Horace dans la morale et dans l'art poétique : il donna les préceptes et les exemples; il vit qu'à la longue l'art d'instruire, quand il est parfait, réussit mieux que l'art de médire, parce que la satire meurt avec ceux qui en sont les victimes, et que la raison et la vertu sont éternelles. Vous eûtes en tous les genres cette foule de grands hommes que la nature fit naître comme dans le siècle de Léon X et d'Auguste. C'est alors que les autres peuples ont cherché avidement dans vos auteurs de quoi s'instruire; et graces en partie aux soins du cardinal de Richelieu, ils ont adopté votre langue, comme ils se sont empressés de se parer des travaux de nos ingénieux artistes, graces aux soins du grand Colbert.

Un monarque illustre chez tous les hommes par cinq victoires, et plus encore chez les sages par ses vastes connaissances, fait de notre langue la sienne

propre, celle de sa cour et de ses états; il la parle avec cette force et cette finesse que la seule étude ne donne jamais, et qui est le caractère du génie: non-seulement il la cultive, mais il l'embellit quelquefois, parce que les ames supérieures saisissent toujours ces tours et ces expressions dignes d'elles, qui ne se présentent point aux ames faibles.

Il est dans Stockholm une nouvelle Christine, égale à la première en esprit, supérieure dans le reste; elle fait le même honneur à notre langue. Le français est cultivé dans Rome, où il était dédaigné autrefois; il est aussi familier au souverain pontife, que les langues savantes dans lesquelles il écrivit quand il instruisit le monde chrétien qu'il gouverne: plus d'un cardinal italien écrit en français dans le Vatican, comme s'il était né à Versailles. Vos ouvrages, messieurs, ont pénétré jusqu'à cette capitale de l'empire le plus reculé de l'Europe et de l'Asie, et le plus vaste de l'univers; dans cette ville qui n'était, il y a quarante ans, qu'un désert [a] habité par des bêtes sauvages; on y représente vos pièces dramatiques; et le même goût naturel qui fait recevoir, dans la ville de Pierre-le-Grand et de sa digne fille, la musique des Italiens, y fait aimer votre éloquence.

Cet honneur qu'ont fait tant de peuples à nos excellents écrivains est un avertissement que l'Europe nous donne de ne pas dégénérer. Je ne dirai pas que tout se précipite vers une honteuse dé-

[a] L'endroit où est Pétersbourg n'était qu'un désert marécageux et inhabité.

cadence, comme le crient si souvent des satiriques qui prétendent en secret justifier leur propre faiblesse par celle qu'ils imputent en public à leur siècle. J'avoue que la gloire de nos armes se soutient mieux que celle de nos lettres; mais le feu qui nous éclairait n'est pas encore éteint. Ces dernières années n'ont-elles pas produit le seul livre de chronologie dans lequel on ait jamais peint les mœurs des hommes, le caractère des cours et des siècles? ouvrage qui, s'il était sèchement instructif, comme tant d'autres, serait le meilleur de tous, et dans lequel l'auteur [a] a trouvé encore le secret de plaire; partage réservé au très-petit nombre d'hommes qui sont supérieurs à leurs ouvrages.

On a montré la cause du progrès et de la chute de l'empire romain, dans un livre encore plus court, écrit par un génie mâle et rapide [b], qui approfondit tout en paraissant tout effleurer. Jamais nous n'avons eu de traducteurs plus élégants et plus fidèles. De vrais philosophes ont enfin écrit l'histoire. Un homme éloquent et profond [c] s'est formé dans le tumulte des armes. Il est plus d'un de ces esprits aimables, que Tibulle et Ovide eussent regardés comme leurs disciples, et dont ils eussent voulu être les amis. Le théâtre, je l'avoue est menacé d'une chute prochaine; mais au moins je vois ici ce génie

[a] C'est le président Hénault. Dans quelques traductions de ce discours, on a mis en note l'abbé Lenglet, au lieu de M. Hénault; c'est une étrange méprise.

[b] Le président de Montesquieu.

[c] Le marquis de Vauvenargues, jeune homme de la plus grande espérance, mort à vingt-sept ans.

véritablement tragique[a], qui m'a servi de maître quand j'ai fait quelques pas dans la même carrière; je le regarde avec une satisfaction mêlée de douleur, comme on voit sur les débris de sa patrie un héros qui l'a défendue. Je compte parmi vous ceux qui ont, après le grand Molière, achevé de rendre la comédie une école de mœurs et de bienséance; école qui méritait chez les Français la considération qu'un théâtre moins épuré eut dans Athènes. Si l'homme célèbre * qui le premier orna la philosophie des graces de l'imagination, appartient à un temps plus reculé, il est encore l'honneur et la consolation du vôtre.

Les grands talents sont toujours nécessairement rares, surtout quand le goût et l'esprit d'une nation sont formés. Il en est alors des esprits cultivés comme de ces forêts où les arbres pressés et élevés ne souffrent pas qu'aucun porte sa tête trop au-dessus des autres. Quand le commerce est en peu de mains, on voit quelques fortunes prodigieuses, et beaucoup de misère; lorsqu'enfin il est plus étendu, l'opulence est générale, les grandes fortunes rares. C'est précisément, messieurs, parce qu'il y a beaucoup d'esprit en France, qu'on y trouvera dorénavant moins de génies supérieurs.

Mais enfin, malgré cette culture universelle de la nation, je ne nierai pas que cette langue, devenue si belle, et qui doit être fixée par tant de bons

[a] M. Crébillon, auteur d'*Électre* et de *Rhadamiste*. Ces pièces, remplies de traits vraiment tragiques, sont souvent jouées.

* M. de Fontenelle.

ouvrages, peut se corrompre aisément. On doit avertir les étrangers qu'elle perd déjà beaucoup de sa pureté dans presque tous les livres composés dans cette célèbre république, si long-temps notre alliée, où le français est la langue dominante, au milieu des factions contraires à la France. Mais si elle s'altère dans ces pays par le mélange des idiomes, elle est prête à se gâter parmi nous par le mélange des styles. Ce qui déprave le goût déprave enfin le langage. Souvent on affecte d'égayer des ouvrages sérieux et instructifs par les expressions familières de la conversation. Souvent on introduit le style marotique dans les sujets les plus nobles : c'est revêtir un prince des habits d'un farceur. On se sert de termes nouveaux, qui sont inutiles, et qu'on ne doit hasarder que quand ils sont nécessaires. Il est d'autres défauts dont je suis encore plus frappé, parce que j'y suis tombé plus d'une fois. Je trouverai parmi vous, messieurs, pour m'en garantir, les secours que l'homme éclairé à qui je succède s'était donnés par ses études. Plein de la lecture de Cicéron, il en avait tiré ce fruit de s'étudier à parler sa langue, comme ce consul parlait la sienne. Mais c'est surtout à celui* qui a fait son étude particulière des ouvrages de ce grand orateur, et qui était l'ami de M. le président Bouhier, à faire revivre ici l'éloquence de l'un, et à vous parler du mérite de l'autre. Il a aujourd'hui à la fois un ami à regretter et à célébrer, un ami à recevoir et à en-

* M. l'abbé d'Olivet.

courager. Il peut vous dire avec plus d'éloquence, mais non avec plus de sensibilité que moi, quel charme l'amitié répand sur les travaux des hommes consacrés aux lettres; combien elle sert à les conduire, à les corriger, à les exciter, à les consoler; combien elle inspire à l'ame cette joie douce et recueillie, sans laquelle on n'est jamais le maître de ses idées.

C'est ainsi que cette académie fut d'abord formée. Elle a une origine encore plus noble que celle qu'elle reçut du cardinal de Richelieu même; c'est dans le sein de l'amitié qu'elle prit naissance. Des hommes unis entre eux par ce lien respectable et par le goût des beaux-arts, s'assemblaient sans se montrer à la renommée; ils furent moins brillants que leurs successeurs, et non moins heureux. La bienséance, l'union, la candeur, la saine critique si opposée à la satire, formèrent leurs assemblées. Elles animeront toujours les vôtres, elles seront l'éternel exemple des gens de lettres, et serviront peut-être à corriger ceux qui se rendent indignes de ce nom. Les vrais amateurs des arts sont amis. Qui est plus que moi en droit de le dire? J'oserais m'étendre, messieurs, sur les bontés dont la plupart d'entre vous m'honorent, si je ne devais m'oublier pour ne vous parler que du grand objet de vos travaux, des intérêts devant qui tous les autres s'évanouissent, de la gloire de la nation.

Je sais combien l'esprit se dégoûte aisément des éloges; je sais que le public, toujours avide de nouveautés, pense que tout est épuisé sur votre fonda-

teur et sur vos protecteurs : mais pourrais-je refuser le tribut que je dois, parce que ceux qui l'ont payé avant moi ne m'ont laissé rien de nouveau à vous dire? Il en est de ces éloges qu'on répète, comme de ces solennités qui sont toujours les mêmes et qui réveillent la mémoire des événements chers à un peuple entier; elles sont nécessaires. Célébrer des hommes tels que le cardinal de Richelieu, Louis XIV, un Séguier, un Colbert, un Turenne, un Condé, c'est dire à haute voix : « Rois, ministres, « généraux à venir, imitez ces grands hommes. » Ignore-t-on que le panégyrique de Trajan anima Antonin à la vertu? et Marc-Aurèle, le premier des empereurs et des hommes, n'avoue-t-il pas dans ses écrits l'émulation que lui inspirèrent les vertus d'Antonin? Lorsque Henri IV entendit dans le parlement nommer Louis XII *le père du peuple*, il se sentit pénétré du désir de l'imiter, et il le surpassa.

Pensez-vous, messieurs, que les honneurs rendus par tant de bouches à la mémoire de Louis XIV, ne se soient pas fait entendre au cœur de son successeur, dès sa première enfance? On dira un jour que tous deux ont été à l'immortalité, tantôt par les mêmes chemins, tantôt par des routes différentes. L'un et l'autre seront semblables, en ce qu'ils n'ont différé à se charger du poids des affaires que par reconnaissance; et peut-être c'est en cela qu'ils ont été le plus grands. La postérité dira que tous deux ont aimé la justice, et ont commandé leurs armées. L'un recherchait avec éclat la gloire qu'il mé-

ritait; il l'appelait à lui du haut de son trône; il en était suivi dans ses conquêtes, dans ses entreprises; il en remplissait le monde : il déployait une ame sublime dans le bonheur, et dans l'adversité, dans ses camps, dans ses palais, dans les cours de l'Europe et de l'Asie : les terres et les mers rendaient témoignage à sa magnificence; et les plus petits objets, sitôt qu'ils avaient à lui quelque rapport, prenaient un nouveau caractère, et recevaient l'empreinte de sa grandeur. L'autre protége des empereurs et des rois, subjugue des provinces, interrompt le cours de ses conquêtes pour aller secourir ses sujets, et y vole du sein de la mort dont il est à peine échappé. Il remporte des victoires; il fait les plus grandes choses avec une simplicité qui ferait penser que ce qui étonne le reste des hommes est pour lui dans l'ordre le plus commun et le plus ordinaire. Il cache la hauteur de son ame, sans s'étudier même à la cacher; et il ne peut en affaiblir les rayons qui, en perçant malgré lui le voile de sa modestie, y prennent un éclat plus durable.

Louis XIV se signala par des monuments admirables, par l'amour de tous les arts, par les encouragements qu'il leur prodiguait. O vous, son auguste successeur, vous l'avez déjà imité, et vous n'attendez que cette paix que vous cherchez par des victoires, pour remplir tous vos projets bienfesants qui demandent des jours tranquilles.

Vous avez commencé vos triomphes dans la même province où commencèrent ceux de votre bisaïeul, et vous les avez étendus plus loin. Il re-

gretta de n'avoir pu, dans le cours de ses glorieuses campagnes, forcer un ennemi digne de lui à mesurer ses armes avec les siennes, en bataille rangée. Cette gloire qu'il désira, vous en avez joui. Plus heureux que le grand Henri, qui ne remporta presque des victoires que sur sa propre nation, vous avez vaincu les éternels et intrépides ennemis de la vôtre. Votre fils, après vous, l'objet de nos vœux et de notre crainte, apprit à vos côtés à voir le danger et le malheur même sans être troublé, et le plus beau triomphe sans être ébloui. Lorsque nous tremblions pour vous dans Paris, vous étiez au milieu d'un champ de carnage, tranquille dans les moments d'horreur et de confusion, tranquille dans la joie tumultueuse de vos soldats victorieux : vous embrassiez ce général qui n'avait souhaité de vivre que pour vous voir triompher; cet homme que vos vertus et les siennes ont fait votre sujet, que la France comptera toujours parmi ses enfants les plus chers et les plus illustres. Vous récompensiez déjà par votre témoignage et par vos éloges tous ceux qui avaient contribué à la victoire ; et cette récompense est la plus belle pour des Français.

Mais ce qui sera conservé à jamais dans les fastes de l'académie, ce qui est précieux à chacun de vous, messieurs, ce fut l'un de vos confrères qui servit le plus votre protecteur et la France dans cette journée; ce fut lui qui, après avoir volé de brigade en brigade, après avoir combattu en tant d'endroits différents, courut donner et exécuter ce conseil si prompt, si salutaire, si avidement reçu par le roi,

dont la vue discernait tout dans des moments où elle peut s'égarer si aisément. Jouissez, messieurs, du plaisir d'entendre dans cette assemblée, ces propres paroles, que votre protecteur dit au neveu [1] de votre fondateur, sur le champ de bataille : « Je n'oublierai jamais le service important que vous m'avez rendu. » Mais si cette gloire particulière vous est chère, combien sont chères à toute la France, combien le seront un jour à l'Europe, ces démarches pacifiques que fit Louis XV après ses victoires! Il les fait encore, il ne court à ses ennemis que pour les désarmer, il ne veut les vaincre que pour les fléchir. S'ils pouvaient connaître le fond de son cœur, ils le feraient leur arbitre au lieu de le combattre, et ce serait peut-être le seul moyen d'obtenir sur lui des avantages [2]. Les vertus qui le font craindre leur ont été connues dès qu'il a commandé; celles qui doivent ramener leur confiance, qui doivent être le lien des nations, demandent plus de temps pour être approfondies par des ennemis.

Nous, plus heureux, nous avons connu son ame dès qu'il a régné. Nous avons pensé comme penseront tous les peuples et tous les siècles : jamais amour ne fut ni plus vrai ni mieux exprimé; tous nos cœurs le sentent, et vos bouches éloquentes en sont les interprètes. Les médailles dignes des plus beaux temps de la Grèce [3] éternisent ses

[1] M. le maréchal duc de Richelieu.

[2] L'événement a justifié, en 1748, ce que disait M. de Voltaire en 1746.

[3] Les médailles frappées au Louvre sont au-dessus des plus belles

triomphes et notre bonheur. Puissé-je voir dans nos places publiques ce monarque humain, sculpté des mains de nos Praxitèles, environné de tous les symboles de la félicité publique! Puissé-je lire au pied de sa statue ces mots qui sont dans nos cœurs : *Au père de la patrie!*

de l'antiquité, non pas pour les légendes, mais pour le dessin et la beauté des coins.

ÉLOGE HISTORIQUE

DE MADAME LA MARQUISE DU CHATELET[1].

1754.

Cette traduction que les plus savants hommes de France devaient faire, et que les autres doivent étudier, une dame l'a entreprise et achevée, à l'étonnement et à la gloire de son pays. Gabrielle-Émilie de Breteuil, épouse du marquis du Châtelet-Laumont, lieutenant-général des armées du roi, est l'auteur de cette traduction devenue nécessaire à tous ceux qui voudront acquérir ces profondes connaissances dont le monde est redevable au grand Newton.

C'eût été beaucoup pour une femme de savoir la géométrie ordinaire, qui n'est pas même une introduction aux vérités sublimes enseignées dans cet ouvrage immortel; on sent assez qu'il fallait que madame la marquise du Châtelet fût entrée bien avant dans la carrière que Newton avait ouverte, et qu'elle possédât ce que ce grand homme avait enseigné. On a vu deux prodiges : l'un que Newton ait fait cet ouvrage; l'autre qu'une dame l'ait traduit et l'ait éclairci.

Ce n'était pas son coup d'essai; elle avait auparavant donné au public une explication de la phi-

[1] Cet Éloge a paru à la tête d'une traduction des *Principes de Newton*, par madame la marquise du Châtelet.

losophie de Leibnitz, sous le titre d'*Institutions de physique adressées à son fils*, auquel elle avait enseigné elle-même la géométrie.

Le discours préliminaire qui est à la tête de ces institutions, est un chef-d'œuvre de raison et d'éloquence ; elle a répandu dans le reste du livre une méthode et une clarté que Leibnitz n'eut jamais, et dont ses idées ont besoin, soit qu'on veuille seulement les entendre, soit qu'on veuille les réfuter.

Après avoir rendu les imaginations de Leibnitz intelligibles, son esprit, qui avait acquis encore de la force et de la maturité par ce travail même, comprit que cette métaphysique si hardie, mais si peu fondée, ne méritait pas ses recherches : son ame était faite pour le sublime, mais pour le vrai. Elle sentit que les monades et l'harmonie préétablie devaient être mises avec les trois éléments de Descartes, et que des systèmes qui n'étaient qu'ingénieux n'étaient pas dignes de l'occuper. Ainsi, après avoir eu le courage d'embellir Leibnitz, elle eut celui de l'abandonner; courage bien rare dans quiconque a embrassé une opinion, mais qui ne coûta guère d'efforts à une ame passionnée pour la vérité.

Défaite de tout esprit de système, elle prit pour sa règle celle de la société royale de Londres, *nullius in verba ;* et c'est parce que la bonté de son esprit l'avait rendue ennemie des partis et des systèmes, qu'elle se donna tout entière à Newton. En effet Newton ne fit jamais de système, ne supposa jamais rien, n'enseigna aucune vérité qui ne fût

fondée sur la plus sublime géométrie, ou sur des expériences incontestables. Ses conjectures qu'il a hasardées à la fin de son livre, sous le nom de *Recherches*, ne sont que des doutes; il ne les donne que pour tels, et il serait presque impossible que celui qui n'avait jamais affirmé que des vérités évidentes n'eût pas douté de tout le reste.

Tout ce qui est donné ici pour principe est en effet digne de ce nom; ce sont les premiers ressorts de la nature inconnus avant lui; et il n'est plus permis de prétendre à être physicien sans les connaître.

Il faut donc bien se garder d'envisager ce livre comme un système, c'est-à-dire comme un amas de probabilités qui peuvent servir à expliquer bien ou mal quelques effets de la nature.

S'il y avait encore quelqu'un assez absurde pour soutenir la matière subtile et la matière cannelée, pour dire que la terre est un soleil encroûté, que la lune a été entraînée dans le tourbillon de la terre, que la matière subtile fait la pesanteur, pour soutenir toutes ces autres opinions romanesques substituées à l'ignorance des anciens, on dirait, Cet homme est cartésien; s'il croyait aux monades, on dirait, Il est leibnitzien : mais on ne dira pas de celui qui sait les Éléments d'Euclide, qu'il est euclidien; ni de celui qui sait d'après Galilée en quelle proportion les corps tombent, qu'il est galiléiste : aussi, en Angleterre, ceux qui ont appris le calcul infinitésimal, qui ont fait les expériences de la lumière, qui ont appris les lois de la gravitation, ne

sont point appelés newtoniens ; c'est le privilége de l'erreur de donner son nom à une secte. Si Platon avait trouvé des vérités, il n'y aurait point eu de platoniciens, et tous les hommes auraient appris peu à peu ce que Platon aurait enseigné; mais parce que, dans l'ignorance qui couvre la terre, les uns s'attachaient à une erreur, les autres à une autre, on combattait sous différents étendards ; il y avait des péripatéticiens, des platoniciens, des épicuriens, des zénonistes, en attendant qu'il y eût des sages.

Si l'on appelle encore en France newtoniens les philosophes qui ont joint leurs connaissances à celles dont Newton a gratifié le genre humain, ce n'est que par un reste d'ignorance et de préjugé. Ceux qui savent peu, et ceux qui savent mal, ce qui compose une multitude prodigieuse, s'imaginèrent que Newton n'avait fait autre chose que combattre Descartes, à peu près comme avait fait Gassendi. Ils entendirent parler de ses découvertes, et ils les prirent pour un système nouveau. C'est ainsi que quand Harvey eut rendu palpable la circulation du sang, on s'éleva en France contre lui : on appela *harvéistes* et *circulateurs* ceux qui osaient embrasser la vérité nouvelle que le public ne prenait que pour une opinion. Il le faut avouer : toutes les découvertes nous sont venues d'ailleurs, et toutes ont été combattues. Il n'y a pas jusqu'aux expériences que Newton avait faites sur la lumière qui n'aient essuyé parmi nous de violentes contradictions. Il n'est pas surprenant après cela que la

gravitation universelle de la matière, ayant été démontrée, ait été aussi combattue.

Les sublimes vérités que nous devons à Newton ne se sont pleinement établies en France qu'après une génération entière de ceux qui avaient vieilli dans les erreurs de Descartes : car toute vérité, comme tout mérite, a les contemporains pour ennemis.

« *Turpe putaverunt* parere minoribus ; et quæ
« Imberbes didicêre, senes perdenda fateri. »

Hor., lib. II, ep. I.

Madame du Châtelet a rendu un double service à la postérité, en traduisant le livre des *Principes*, et en l'enrichissant d'un commentaire. Il est vrai que la langue latine dans laquelle il est écrit est entendue de tous les savants ; mais il en coûte toujours quelques fatigues à lire des choses abstraites dans une langue étrangère. D'ailleurs le latin n'a pas de termes pour exprimer les vérités mathématiques et physiques qui manquaient aux anciens.

Il a fallu que les modernes créassent des mots nouveaux pour rendre ces nouvelles idées; c'est un grand inconvénient dans les livres de sciences, et il faut avouer que ce n'est plus guère la peine d'écrire ces livres dans une langue morte, à laquelle il faut toujours ajouter des expressions inconnues à l'antiquité, et qui peuvent causer de l'embarras. Le français, qui est la langue courante de l'Europe, et qui s'est enrichi de toutes ces expressions nouvelles et nécessaires, est beaucoup plus propre que le

latin à répandre dans le monde toutes ces connaissances nouvelles.

A l'égard du *Commentaire algébrique*, c'est un ouvrage au-dessus de la traduction. Madame du Châtelet y travailla sur les idées de M. Clairault; elle fit tous les calculs elle-même; et quand elle avait achevé un chapitre, M. Clairault l'examinait et le corrigeait. Ce n'est pas tout; il peut dans un travail si pénible échapper quelque méprise : il est très-aisé de substituer en écrivant un signe à un autre. M. Clairault fesait encore revoir par un tiers les calculs, quand ils étaient mis au net; de sorte qu'il est moralement impossible qu'il se soit glissé dans cet ouvrage une erreur d'inattention; et ce qui le serait du moins autant, c'est qu'un ouvrage où M. Clairault a mis la main ne fût pas excellent en son genre.

Autant qu'on doit s'étonner qu'une femme ait été capable d'une entreprise qui demandait de si grandes lumières et un travail si obstiné, autant doit-on déplorer sa perte prématurée : elle n'avait pas encore entièrement terminé le *Commentaire*, lorsqu'elle prévit que la mort allait l'enlever. Elle était jalouse de sa gloire, et n'avait point cet orgueil de la fausse modestie, qui consiste à paraître mépriser ce qu'on souhaite, et à vouloir paraître supérieur à cette gloire véritable, la seule récompense de ceux qui servent le public, la seule digne des grandes ames, qu'il est beau de rechercher, et qu'on n'affecte de dédaigner que quand on est incapable d'y atteindre.

C'est ce soin qu'elle avait de sa réputation qui la détermina quelques jours avant sa mort à déposer à la Bibliothèque du roi son livre tout écrit de sa main.

Elle joignit à ce goût pour la gloire une simplicité qui ne l'accompagne pas toujours, mais qui est souvent le fruit des études sérieuses. Jamais femme ne fut si savante qu'elle, et jamais personne ne mérita moins qu'on dît d'elle, C'est une femme savante. Elle ne parlait jamais de science qu'à ceux avec qui elle croyait pouvoir s'instruire, et jamais elle n'en parla pour se faire remarquer. On ne la vit point rassembler de ces cercles où il se fait une guerre d'esprit, où l'on établit une espèce de tribunal, où l'on juge son siècle par lequel en récompense on est jugé très-sévèrement. Elle a vécu longtemps dans des sociétés où l'on ignorait ce qu'elle était, et elle ne prenait pas garde à cette ignorance.

Les dames qui jouaient avec elle chez la reine étaient bien loin de se douter qu'elles fussent à côté du commentateur de Newton : on la prenait pour une personne ordinaire; seulement on s'étonnait quelquefois de la rapidité et de la justesse avec laquelle on la voyait faire les comptes et terminer les différents ; dès qu'il y avait quelque combinaison à faire, la philosophe ne pouvait plus se cacher. Je l'ai vue un jour diviser jusqu'à neuf chiffres par neuf autres chiffres, de tête et sans aucun secours, en présence d'un géomètre étonné qui ne pouvait la suivre.

Née avec une éloquence singulière, cette élo-

quence ne se déployait que quand elle avait des objets dignes d'elle ; ces lettres où il ne s'agit que de montrer de l'esprit, ces petites finesses, ces tours délicats que l'on donne à des pensées ordinaires, n'entraient pas dans l'immensité de ses talents. Le mot propre, la précision, la justesse et la force, étaient le caractère de son éloquence. Elle eût plutôt écrit comme Pascal et Nicole que comme madame de Sévigné : mais cette fermeté sévère et cette trempe vigoureuse de son esprit ne la rendaient pas inaccessible aux beautés de sentiment. Les charmes de la poésie et de l'éloquence la pénétraient, et jamais oreille ne fut plus sensible à l'harmonie. Elle savait par cœur les meilleurs vers, et ne pouvait souffrir les médiocres. C'était un avantage qu'elle eut sur Newton, d'unir à la profondeur de la philosophie le goût le plus vif et le plus délicat pour les belles-lettres. On ne peut que plaindre un philosophe réduit à la sécheresse des vérités, et pour qui les beautés de l'imagination et du sentiment sont perdues.

Dès sa tendre jeunesse elle avait nourri son esprit de la lecture des bons auteurs en plus d'une langue. Elle avait commencé une traduction de l'Énéide, dont j'ai vu plusieurs morceaux remplis de l'ame de son auteur : elle apprit depuis l'italien et l'anglais. Le Tasse et Milton lui étaient familiers comme Virgile : elle fit moins de progrès dans l'espagnol, parce qu'on lui dit qu'il n'y a guère dans cette langue qu'un livre célèbre, et que ce livre est frivole.

L'étude de sa langue fut une de ses principales occupations. Il y a d'elle des remarques manuscrites dans lesquelles on découvre, au milieu de l'incertitude et de la bizarrerie de la grammaire, cet esprit philosophique qui doit dominer partout, et qui est le fil de tous les labyrinthes.

Parmi tant de travaux que le savant le plus laborieux eût à peine entrepris, qui croirait qu'elle trouva du temps non-seulement pour remplir tous les devoirs de la société, mais pour en rechercher avec avidité tous les amusements? Elle se livrait au plus grand monde comme à l'étude. Tout ce qui occupe la société était de son ressort, hors la médisance. Jamais on ne l'entendit relever un ridicule. Elle n'avait ni le temps ni la volonté de s'en apercevoir; et quand on lui disait que quelques personnes ne lui avaient pas rendu justice, elle répondait qu'elle voulait l'ignorer. On lui montra un jour je ne sais quelle misérable brochure dans laquelle un auteur, qui n'était pas à portée de la connaître, avait osé mal parler d'elle; elle dit que si l'auteur avait perdu son temps à écrire ces inutilités, elle ne voulait pas perdre le sien à les lire: le lendemain, ayant su qu'on avait renfermé l'auteur de ce libelle, elle écrivit en sa faveur sans qu'il l'ait jamais su.

Elle fut regrettée à la cour de France autant qu'on peut l'être dans un pays où les intérêts personnels font si aisément oublier tout le reste. Sa mémoire a été précieuse à tous ceux qui l'ont connue particulièrement, et qui ont été à portée de

voir l'étendue de son esprit et la grandeur de son ame.

Il eût été heureux pour ses amis qu'elle n'eût pas entrepris cet ouvrage dont les savants vont jouir : on peut dire d'elle, en déplorant sa destinée, *periit arte suâ*.

Elle se crut frappée à mort long-temps avant le coup qui nous l'a enlevée : dès-lors elle ne songea plus qu'à employer le peu de temps qu'elle prévoyait lui rester à finir ce qu'elle avait entrepris, et à dérober à la mort ce qu'elle regardait comme la plus belle partie d'elle-même. L'ardeur et l'opiniâtreté du travail, des veilles continuelles dans un temps où le repos l'aurait sauvée, amenèrent enfin cette mort qu'elle avait prévue. Elle sentit sa fin approcher; et, par un mélange singulier de sentiments qui semblaient se combattre, on la vit regretter la vie et regarder la mort avec intrépidité. La douleur d'une séparation éternelle affligeait sensiblement son ame; et la philosophie dont cette ame était remplie lui laissait tout son courage. Un homme qui s'arrache tristement à sa famille désolée, et qui fait tranquillement les préparatifs d'un long voyage, n'est que le faible portrait de sa douleur et de sa fermeté; de sorte que ceux qui furent les témoins de ses derniers moments sentaient doublement sa perte par leur propre affliction et par ses regrets, et admiraient en même temps la force de son esprit, qui mêlait à des regrets si touchants une constance si inébranlable.

Elle est morte au palais de Lunéville, le 10 août

1749, à l'âge de quarante-trois et demi, et a été inhumée dans la chapelle voisine [1].

[1] Outre la traduction des *Principes mathématiques de Newton*, on a de madame la marquise du Châtelet, 1° un volume d'*Institutions leibnitziennes*, dont les premiers chapitres sont un modèle du style qui convient aux ouvrages philosophiques. Ces *Institutions* sont adressées à son fils, depuis ambassadeur en Angleterre, et colonel du régiment du Roi. 2° Une pièce *Sur la nature du feu*, dont nous avons parlé dans le volume des *OEuvres physiques* de M. de Voltaire. 3° Un Traité manuscrit *sur le Bonheur*, le seul peut-être des ouvrages sur cette question qui ait été écrit sans prétention, et avec une entière franchise.

ÉLOGE

DE M. DE CRÉBILLON.

1762.

M. de Crébillon avait plus de génie que de littérature ; il s'appliqua cependant assez tard à la poésie dramatique. Il fut, dans sa jeunesse, homme de plaisir et de bonne compagnie ; et ce ne fut qu'à l'âge de trente ans qu'il composa sa première tragédie. Il était né, en 1674, à Dijon, ville qui a produit plus d'un homme d'esprit et de génie. Il donna en 1705 son *Idoménée*.

IDOMÉNÉE.

Cette tragédie eut treize représentations. On jouait alors les pièces nouvelles plus long-temps qu'aujourd'hui, parce qu'alors le public n'était point partagé entre plusieurs spectacles, tels que la comédie italienne et la Foire : il fallait environ vingt représentations pour constater le succès passager d'une nouveauté. Aujourd'hui on regarde une douzaine de représentations comme un succès assez rare, soit que l'on commence à être rassasié de tragédies dans lesquelles on a vu si souvent des déclarations d'amour, des jalousies, et des meurtres ; soit parce que nous n'avons plus de ces acteurs dont la voix, noble comme celle de Baron,

terrible comme celle de Beaubourg, touchante comme celle de Dufresne, subjugue l'attention du public; soit qu'enfin la multitude des spectacles fasse tort au théâtre le plus estimé de l'Europe.

On trouva quelques beautés dans l'*Idoménée*, mais elle n'est point restée au théâtre; l'intrigue en était faible et commune, la diction lâche, et toute l'économie de la pièce trop moulée sur ce grand nombre de tragédies languissantes qui ont paru sur la scène, et qui ont disparu.

ATRÉE.

En 1707, il donna *Atrée*, qui eut beaucoup plus de succès. On la joua dix-huit fois. Elle avait un caractère plus fier et plus original. Le cinquième acte parut trop horrible. Il ne l'est cependant pas plus que le cinquième de *Rodogune;* car certainement Cléopâtre, en assassinant un de ses fils, et en présentant du poison à l'autre, n'ayant à se plaindre d'aucun des deux, commet une action bien plus atroce que celle d'Atrée, à qui son frère a enlevé sa femme. Ce n'est donc point parce que la coupe pleine de sang est une chose horrible qu'on ne joue plus cette pièce; au contraire, cet excès de terreur frapperait beaucoup de spectateurs, et les remplirait de cette sombre et douloureuse attention qui fait le charme de la vraie tragédie; mais le grand défaut d'*Atrée*, c'est que la pièce n'est pas intéressante. On ne prend aucune part à une vengeance affreuse, méditée de sang froid, sans aucune nécessité. Un outrage fait à Atrée, il y a vingt

ans, ne touche personne; il faut qu'un grand crime soit nécessaire, et il faut qu'il soit commis dans la chaleur du ressentiment. Les anciens connurent bien mieux le cœur humain que ce moderne, quand ils représentèrent la vengeance d'Atrée suivant de près l'injure.

L'auteur tombe encore dans le défaut tant reproché aux modernes, celui d'un amour insipide. Ce qui a achevé de dégoûter à la longue de cette pièce, c'est l'incorrection du style. Il y a beaucoup de solécismes et de barbarismes, et encore plus d'expressions impropres. Dès les deux premiers vers il pèche contre la langue et contre la raison :

> Avec l'éclat du jour je vois enfin paraître
> L'espoir et la douceur de me venger d'un traître.

Comment voit-on paraître un espoir avec l'éclat du jour? comment voit-on paraître la douceur? Le plus grand défaut de son style consiste dans des vers boursouflés, dans des sentences qui sont toujours hors de la nature :

> Je voudrais me venger, fût-ce même des dieux :
> Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
> Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

La Fontaine a dit aussi heureusement que plaisamment :

> . . . . Je sais que la vengeance
> Est un morceau de roi ; car vous vivez en dieux.

Mais une telle idée peut-elle entrer dans une tragédie?

Thyeste y raconte un songe qui n'est au fond

qu'un amas d'images incohérentes, une déclamation absolument inutile au nœud de la pièce : à quoi sert

Une ombre qui *perce la terre*?

Un songe

Qui finit par un coup de tonnerre?

Ce sont de grands mots qui étourdissent les oreilles. « Les songes de la nuit qui ne se dissipent « que par le jour qui les suit, sont d'infortunés pré- « sages qui asservissent son ame à de tristes images. » Tout cela n'est ni bien écrit ni bien pensé.

On y voit une foule d'expressions vagues, rebattues, et sans objet déterminé, comme,

Athène éprouvera le sort le plus funeste.
Au milieu des horreurs du sort le plus funeste.
. . . . . . Pour venger l'affront le plus funeste.
Allez, que votre bras à l'Attique funeste.
Ne comptez-vous pour rien un amour si funeste?
Quoi! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste!
. . . . Tes soupçons et ta haîne funeste.
Puis-je encor m'étonner d'une ardeur si funeste?
Ce billet seul contient un regret si funeste.
. . . . Dans un jour si funeste.

Cette rime oiseuse tant de fois répétée n'est pas la seule qui fatigue les oreilles délicates. Il y a trop de rimes en épithètes. En général, la pièce est écrite avec dureté. Les vers sont sans harmonie, la versification négligée comme la langue. La plupart de nos auteurs tragiques n'ont pas su toujours bien écrire, et faire dire aux personnages ce qu'ils devaient dire. Il est vrai que tous ces devoirs sont

très-difficiles à remplir. Pour faire une tragédie en vers, il faut savoir faire des vers, il faut posséder parfaitement sa langue, ne se servir jamais que du mot propre, n'être ni ampoulé, ni faible, ni commun, ni trop singulier. Je ne parle ici que du style. Les autres conditions sont encore plus nécessaires et plus difficiles. Nous n'avons aucune tragédie parfaite, et peut-être n'est-il pas possible que l'esprit humain en produise jamais. L'art est trop vaste, les bornes du génie trop étroites, les règles trop gênantes, la langue trop stérile, et les rimes en trop petit nombre. C'est bien assez qu'il y ait dans une tragédie des beautés qui fassent pardonner les défauts.

ÉLECTRE.

Électre, jouée en 1708, eut autant de représentations qu'*Atrée;* mais elle eut l'avantage de rester plus long-temps au théâtre. Le rôle de Palamède, qui fut le mieux joué, était aussi celui qui en imposait le plus. On s'aperçut depuis que ce rôle de Palamède est étranger à la pièce, et qu'un inconnu obscur, qui fait le personnage principal dans la famille d'Agamemnon, gâte absolument ce grand sujet, en avilissant Oreste et Électre. Ce roman, qui fait d'Oreste un homme fabuleux sous le nom de Tydée, et qui le donne pour fils de Palamède, a paru trop peu vraisemblable. On ne peut concevoir comment Oreste, sous le nom de Tydée, ayant fait tant de belles actions à la cour d'Égisthe, ayant vaincu les deux rois de Corinthe et d'Athènes,

comment ce héros, connu par ses victoires, est ignoré de Palamède.

On a surtout condamné la partie carrée d'Électre avec Itys, fils de Thyeste, et d'Iphianasse avec Tydée, qui est enfin reconnu pour Oreste. Ces amours sont d'autant plus condamnables, qu'ils ne servent en rien à la catastrophe. On ne parle d'amour dans cette pièce que pour en parler. C'est une grande faute, il faut l'avouer, d'avoir rendu amoureuse cette Électre, âgée de quarante ans, dont le nom même signifie *sans faiblesse*, et qui est représentée dans toute l'antiquité comme n'ayant jamais eu d'autre sentiment que celui de la vengeance de son père.

C'est le peu de connaissance des bons ouvrages anciens, ou plutôt l'impuissance de fournir cinq actes dans un sujet si noble et si simple, qui fait recourir un auteur à cette malheureuse ressource d'un amour trivial.

Il y a de belles tirades dans l'*Électre* de M. de Crébillon. On souhaiterait en général que la diction fût moins vicieuse, le dialogue mieux fait, les pensées plus vraies.

Électre commence à s'adresser à la Nuit comme dans un couplet d'opéra : elle l'appelle « insensible « témoin de ses vives douleurs; elle ne vient plus « lui confier ses pleurs », et elle lui confie qu'elle aime Itys : elle lui dit qu'elle veut tuer Itys, parce qu'elle l'aime, « immolons l'amant qui nous ou- « trage »; et le moment d'après elle avoue à la Nuit que le vertueux « Itys n'en a pas moins trouvé « le chemin de son cœur; mais Arcas ne vient pas, »

dit-elle. Quel rapport cet Arcas a-t-il avec cet Itys et avec cette Nuit? Il n'y a là nulle suite d'idées, nul art, nulle connaissance de la manière dont on doit sentir et s'exprimer. Arcas lui dit :

Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme;
Faites que votre hymen se diffère d'un jour :
Peut-être nous verrons Oreste de retour.

Ces vers et presque tous ceux de la pièce sont trop dépourvus d'élégance, d'harmonie, de liaison. Itys se présente à Électre, et lui dit :

Ah! ne m'enviez pas mon amour, inhumaine;
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.
Si l'amour cependant peut désarmer un cœur,
Quel amour fut jamais moins digne de rigueur?
. . . .
Au prix de tout mon sang je voudrais être à vous,
Si c'était votre aveu qui me fît votre époux.
Ah! par pitié pour vous, princesse infortunée,
Payez mon tendre amour par un prompt hyménée;
. . . .
Régnez donc avec moi, c'est trop vous en défendre.

Ce ne sont pas là les vers de Sophocle. L'auteur écrit mieux quand il imite les beaux morceaux du grec, quand Électre dit à sa mère :

Moi, l'esclave d'Égisthe! ah, fille infortunée!
Qui m'a fait son esclave? et de qui suis-je née?
Était-ce donc à vous de me le reprocher, etc.

C'était là le véritable sujet de la pièce, c'était là l'unique intérêt qu'il fallait faire paraître.

On ne peut souffrir, après ces mouvements de

terreur et de pitié, qu'Oreste vienne faire une déclaration d'amour à Iphianasse, et qu'il dise :

Peut-être à cet honneur aurais-je pu prétendre
Avec quelque bonheur et l'amour le plus tendre.
Quels efforts, quels travaux, quels illustres projets
N'a point tentés ce cœur charmé de vos attraits ;
Qui, trop plein d'un amour qu'Iphianasse inspire,
En dit moins qu'il n'en sent et plus qu'il n'en doit dire!

Et l'autre lui répond :

Un amant comme vous, quelque feu qui l'inspire,
Doit soupirer du moins sans oser me le dire.

Ces discours de roman mis en vers si lâches et si faibles, dépareraient trop une pièce qui serait d'ailleurs bien faite et bien écrite; mais quand on voit des vers tels que ceux-ci :

Ah! que les malheureux éprouvent de tourments!
D'Électre en ce moment, faible cœur, cours l'apprendre.
. . . .
Est-ce ainsi que des dieux la suprême sagesse
Doit braver des mortels la crédule faiblesse!
J'ai fait peu pour Égisthe, et de quelque succès
Sa bonté chaque jour s'acquitte avec excès.
. . . .
Ne m'arrêtez donc plus sur l'espoir des bienfaits.
Connaissez-vous enfin ce guerrier redoutable
Pour le tyran d'Argos, *rempart impénétrable?*
. . . .
Dans le sein d'un barbare éteindre mes transports.

quand on voit, dis-je, tant de vers, ou durs, ou dénués de sens, ou languissants par des épithètes inutiles, ou défigurés par des termes impropres, on prononce avec Boileau :

Sans la langue en un mot l'auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain.

Que doit-on donc prononcer, quand une versification si vicieuse dans tous les points n'a guère d'autre mérite que de soutenir, par quelques descriptions ampoulées, un drame plus vicieux encore par la conduite?

Malgré ces défauts, dont il faut convenir, il y avait assez de beautés pour faire réussir la pièce. Les rôles d'Électre et de Palamède ont des tirades très-imposantes. La reconnaissance d'Électre et d'Oreste fesait un grand effet, et si le style en général n'était pas châtié, il y avait des vers d'un grand tragique, qui méritaient des applaudissements.

DIGRESSION SUR CE QUI SE PASSA ENTRE LES REPRÉSENTATIONS D'ÉLECTRE ET DE RHADAMISTE.

Tandis qu'après le succès d'*Atrée* et d'*Électre*, il semblait que M. de Crébillon pût prétendre à l'académie française, il en fut exclus par les deux brigues de Lamotte et de Rousseau. Il fit contre Lamotte et contre les amis de cet auteur, qui s'assemblaient souvent au café de la veuve Laurent, une satire dans laquelle chacun d'eux était désigné sous le nom de quelque animal. Lamotte était la taupe, parce qu'il était déjà menacé de perdre la vue; l'abbé de Pons, disgracié de la nature par l'irrégularité de sa taille, était le singe; Danchet, d'une assez haute stature, était le chameau; Fontenelle, par allusion à sa conduite adroite, était le renard. Cette satire manquait de grace et de sel. Il la récitait volontiers chez Oghières; mais je ne crois pas qu'elle ait jamais été imprimée.

Il fit aussi cette épigramme contre Rousseau, qui sollicitait la place de l'académie :

> Quand poil de Roux fesant la quarantaine,
> De ses poisons le Louvre infectera,
> En tel mépris cetui corps tombera
> Que Pellegrin y entrera sans peine.

Ce Pellegrin avait fait plusieurs pièces de théâtre avec quelques succès passagers. Deux prix remportés à l'académie semblaient le mettre à portée de prétendre à cette place.

Pour Rousseau, il n'était encore connu que par quelques odes approuvées des connaisseurs, et par quelques épigrammes. La carrière du théâtre est infiniment plus difficile à remplir. Sa comédie du *Café* et celle du *Capricieux* avaient été très-mal reçues; celle du *Flatteur* était froide, et n'eut qu'un succès très-médiocre. Ses opéra étaient encore plus mauvais. D'ailleurs son caractère lui ayant fait beaucoup d'ennemis, Lamotte eut la place, et Rousseau n'eut que deux voix pour lui.

Tout cela excita la bile de Rousseau, qui fit une satire intitulée *Épître à Marot*, dans laquelle on trouve de très-jolis vers parmi beaucoup d'autres qui ne sont que bizarres, et qui sont remplis d'injures grossières et de termes hasardés et impropres. Il traite tous ceux qui allaient au café, de maroufles, et il parle ainsi de Crébillon :

> Comment nommer ce froid énergumène,
> Qui, d'Hélicon chassé par Melpomène,
> Me défigure en ses vers ostrogots,
> Comme il a fait rois et princes d'Argos ?

Après cette satire, Rousseau n'osa plus remettre les pieds au café de la Laurent, où tous les gens de lettres qu'il avait outragés s'assemblaient. Chacun d'eux l'accabla d'éprigrammes et de chansons. Toute cette guerre divertissait le public aux dépens des parties belligérantes, et c'était le seul fruit qu'on en pût retirer.

La chose devint sérieuse quand Rousseau eut fait cinq couplets atroces, sur un air d'opéra, contre la plupart de ses ennemis. Ces couplets, qu'il récita imprudemment, devinrent publics. Malheureusement pour lui, un nommé Debrie, qui était devenu son ami et son confident, lui conseilla de faire de nouveaux couplets, et de les envoyer par des inconnus aux intéressés mêmes. On ne pouvait donner un conseil plus détestable : il semblait même qu'il fût dicté par la haine ; car Rousseau avait fait contre ce Debrie les épigrammes les plus violentes, dans lesquelles il l'avait traité de *fesse-Mathieu*. Cependant il est vrai que Debrie haïssant encore plus tous ceux qui lui avaient témoigné du mépris au café de la Laurent, et s'étant réconcilié avec Rousseau, auquel même je sais qu'il prêta quelque argent, non-seulement il lui conseilla de faire les couplets qui commencent ainsi,

> Que de mille sots réunis
> Pour jamais le café s'épure ;
> Que l'insipide Dionis.
> Porte ailleurs sa plate figure ;

mais il en porta lui-même une copie chez Oghières qui eut la discrétion de la jeter au feu. C'est ce qui

m'a été confirmé par un parent de Debrie, qui fut témoin de tout ce scandale, et qui conjura le sieur Oghières de n'en parler jamais.

Enfin les derniers couplets parurent. M. de Crébillon y fut attaqué dans ses mœurs d'une manière affreuse, qui lui fit même assez de tort, et qui ne contribua pas peu à lui fermer encore long-temps les portes de l'académie : tant les hommes sont injustes! Il faut remarquer que Rousseau ayant su par Debrie que le suisse Oghières, en jetant au feu les premiers couplets, avait dit que l'auteur, quel qui fût, méritait le carcan et les galères, plaça Oghières lui-même dans les derniers qui firent tant de bruit. Tout cela est si vrai, que dans le procès criminel que Rousseau osa intenter au sieur Saurin, géomètre de l'académie des sciences, au sujet de ces couplets infames, Debrie fut le seul qui accompagna Rousseau devant les juges. Ils poursuivirent ensemble l'affaire entamée pour perdre les sieurs Saurin et Lamotte; et lorsque Rousseau fut condamné unanimement par le châtelet et par le parlement, ce Debrie lui prêta de l'argent pour sortir du royaume.

Ce sont là des faits de la vérité la plus incontestable. Je n'ai jamais pu concevoir comment il s'est pu trouver quelques personnes assez dépourvues de raison et d'équité pour soutenir que Lamotte, Saurin, et un joaillier nommé Malafer, avaient fait ensemble tous ces infames couplets pour les imputer à Rousseau.

M. de Crébillon savait, à n'en pouvoir douter, que Rousseau était l'auteur de tout; Oghières lui

avait enfin avoué que Debrie lui avait apporté les premiers.

Il est indubitable que non-seulement Rousseau fut coupable de cette infamie, mais encore du crime affreux d'en accuser un innocent. La haine l'aveuglait; c'était sa passion dominante. Il y joignit l'hypocrisie; car dans le cours du procès même il fit une retraite au noviciat des jésuites, sous le père Sanadon; et retiré à Bruxelles, il fit un pélerinage à pied à Notre-Dame de Hall, dans le temps qu'il trahissait et livrait à ses créanciers le sieur Médine qui l'avait secouru dans ses plus pressants besoins. Ce sont encore des faits dont on a la preuve. Il ne cessa de faire à Bruxelles des épigrammes bonnes ou mauvaises contre les mêmes personnes qu'il avait outragées à Paris; il en fit contre Fontenelle, Lamotte, La Faye, Saurin, et contre Crébillon, qu'il désigne sous le nom de *Lycophron*.

Il en fit contre l'abbé d'Olivet, qui n'avait pas approuvé ses *Aïeux chimériques*, et contre l'abbé Dubos, secrétaire perpétuel de l'académie. Tout cela est imprimé.

Il reste à savoir si de telles horreurs peuvent être pardonnées en faveur de deux ou trois odes qui ne sont que des déclamations de rhétorique, de quelques psaumes au-dessous des cantiques d'*Esther* et d'*Athalie*, et de quelques épigrammes dont le fond n'est jamais de lui, et dont presque tout le mérite consiste dans des turpitudes. Je voudrais seulement qu'on lui eût donné le rôle de Palamède et de Rhadamiste à traiter; il aurait été infiniment au-dessous

de M. de Crébillon. Qu'on en juge par toutes ses pièces de théâtre, et en dernier lieu par les *Aïeux chimériques* et par l'*Hipocondre :* on voit un homme absolument sans invention et sans génie, qui n'avait guère d'autres talents que celui de la rime et du choix des mots. Il n'y a pas un vers dans tous ses ouvrages qui aille au cœur ; et on peut conclure, par le froid qui règne dans tous ses drames, qu'il était incapable de faire une scène tragique.

Si M. de Crébillon avait plus châtié son style, je ne balancerais pas à le placer, malgré ses défauts, infiniment au-dessus de Rousseau ; car si on doit proportionner son estime aux difficultés vaincues, il est certainement plus difficile de faire une tragédie qu'une ode. Les cantiques d'*Athalie* et d'*Esther* sont ce que nous avons de meilleur en ce genre : mais approchent-ils d'une seule scène bien faite ?

RHADAMISTE.

Rhadamiste est la meilleure pièce de M. de Crébillon. L'intrigue est tirée tout entière du second tome d'un roman assez ignoré, intitulé *Bérénice.* Cette pièce fut jouée pour la première fois en 1711, et eut trente représentations. Elle est pleine de grands traits de force et de pathétique. On trouva, il est vrai, l'exposition trop obscure, et l'amour d'Arsame trop faible ; Pharasmane ressemblait trop à Mithridate amoureux d'une jeune personne dont ses deux fils sont amoureux aussi. C'était imiter un défaut de Racine ; mais le rôle de Pharasmane,

est plus fier et plus tragique que celui de Mithridate, s'il n'est pas si bien écrit.

Ce que les esprits sages condamnèrent le plus dans cette pièce, ce fut une idée puérile de Rhadamiste, qui attribue aux Romains un ridicule dont ils étaient fort éloignés. Il suppose qu'il est choisi par eux pour aller sous un nom étranger en ambassade auprès de son propre père, pour semer la discorde dans sa famille. Comment la cour de l'empereur romain aurait-elle été assez imbécile pour imaginer que ce fils serait toujours inconnu à la cour de Pharasmane, et qu'étant une fois reconnu il ne se raccommoderait point avec lui ?

Une telle extravagance n'est jamais entrée dans la tête de personne, excepté dans celle de l'auteur du roman de *Bérénice*, pour lequel M. de Crébillon a poussé trop loin la complaisance. Il pallie autant qu'il le peut le vice de cette supposition, en disant :

> Des Romains si vantés telle est la politique;

mais cela même devient comique, parce que tout le monde sent assez l'absurdité d'une politique pareille.

C'est en partie ce vice capital, joint à l'obscurité de l'exposition et à la versification incorrecte de l'auteur, qui fit dire à Boileau dans sa dernière maladie, quand on lui apporta cette pièce : « Qu'on « m'ôte ce galimatias ; les Pradons étaient des aigles « en comparaison de ces gens-ci ; je crois que c'est la « lecture de *Rhadamiste* qui a augmenté mon mal. »

La mauvaise humeur de Boileau était injuste. *Rhadamiste* valait mieux que les pièces des rivaux de Racine, et même que l'*Alexandre* de Racine, auquel Boileau avait prodigué autrefois des éloges bien peu mérités; ce qui aurait pu excuser la bilieuse critique de Boileau, c'était le commencement même de la pièce.

ZÉNOBIE.

Laisse-moi; ta pitié, tes conseils et la vie
Sont le comble des maux pour la triste Isménie.
Dieu juste! ciel vengeur, effroi des malheureux, etc.

PHÉNICE.

Vous verrai-je *toujours* les yeux baignés de larmes,
Par d'éternels transports remplir mon cœur d'alarmes?
Le sommeil en ces lieux verse en vain ses pavots;
La nuit n'a plus pour vous ni douceur ni repos.
Cruelle, si l'amour vous éprouve inflexible, etc.

C'est ainsi que la pièce débute. Les connaisseurs devinent aisément combien un homme tel que Boileau devait être choqué de voir que « la pitié de « Phénice est le comble des maux pour Zénobie. » Cela n'a pas de sens. Comment la pitié et les conseils d'une confidente, d'une amie, peuvent-ils être le comble des maux? comment les conseils et la vie sont-ils ensemble? pourquoi « le ciel est-il « l'effroi des malheureux? » Il l'est des coupables, et ce sont des malheureux dont il est le consolateur.

Pourquoi Phénice appelle-t-elle sa maîtresse *cruelle?* Cela est bon dans OEnone, à qui Phèdre cache son secret; mais cette imitation est ridicule dans Phénice. Un amant de comédie peut appeler sa

maîtresse qui le refuse, *cruelle*; mais une confidente tragique ne doit point lui reprocher en mauvais français que *l'amour l'éprouve inflexible*.

Boileau pouvait-il ne pas condamner une Zénobie « remplissant toujours d'alarmes, par d'éternels « transports, » le cœur de sa suivante? Qu'est-ce « qu'une nuit qui n'a point de douceur »? Quel langage faible et barbare! Boileau pouvait-il supporter une femme qui s'écrie :

Puisque l'amour a fait le malheur de ma vie,
Quel autre que l'amour peut venger Zénobie?

De telles pointes sont-elles tolérables? Un homme de goût approuvera-t-il que Rhadamiste dise qu'il « est criminel sans penchant, vertueux sans des- « sein »? cela forme-t-il un sens? On voit bien que Rhadamiste veut dire qu'il est criminel malgré lui, qu'il aime la vertu sans la suivre; mais il faut savoir exprimer sa pensée. Tant d'expressions louches, obscures, impropres, vicieuses, peuvent rebuter un lecteur instruit et difficile.

Rhadamiste, prétendu ambassadeur de Rome auprès de son père, veut enlever une inconnue que le jeune Arsame lui recommande, et il dit :

D'ailleurs, pour l'enlever ne me suffit-il pas
Que mon père cruel brûle pour ses appas?

Quoi! il enlève une femme, uniquement parce que le roi son père en est amoureux! de plus, comment ne voit-il pas qu'on la reprendra aisément de ses mains? Quel ambassadeur a jamais fait une

telle folie? Rhadamiste peut-il heurter ainsi les premiers principes de la raison, après avoir dit.... « d'un « ambassadeur empruntons la prudence? » Ce vers, tout comique qu'il est, n'est-il pas la condamnation de sa conduite? quelle prudence de violer le droit des gens pour s'exposer aux plus grands affronts!

Un grand défaut de conduite encore, c'est qu'à la fin de la pièce, Arsame voyant son frère Rhadamiste en péril, et pouvant le sauver d'un mot, ne révèle point à Pharasmane que Rhadamiste est son fils. Il n'a qu'à parler pour prévenir un parricide, nulle raison ne le retient; cependant il se tait. L'auteur le fait persister une scène entière dans un silence condamnable, uniquement pour ménager à la fin une surprise qui devient puérile, parce qu'elle n'est nullement vraisemblable.

C'est là une partie des défauts que tous les connaisseurs remarquent dans *Rhadamiste*. Cependant il y a dans cette pièce du tragique, de l'intérêt, des situations, des vers frappants. La reconnaissance de Rhadamiste et de Zénobie plaît beaucoup : le rôle de Zénobie est noble; elle est vertueuse et attendrissante. En un mot, c'est la seule de toutes les pièces de cet auteur qu'on croie devoir rester au théâtre.

XERXÈS.

La tragédie de *Xerxès*, donnée en 1715, ne fut jouée que deux fois. Il arriva à la première représentation une chose assez singulière : tout le monde

se mit à rire à ces vers d'un scélérat nommé Artaban, qui va assassiner son maître :

> Amour d'un vain renom, faiblesse scrupuleuse,
> Cessez de tourmenter une ame généreuse,
> Digne de s'affranchir de vos soins odieux.
> Chacun a ses vertus, ainsi qu'il a ses dieux.
> Dès que le sort nous garde un succès favorable,
> Le sceptre absout toujours la main la plus coupable;
> Il fait du parricide un homme généreux :
> Le crime n'est forfait que pour les malheureux.

Ce n'était pas seulement ce galimatias qui fesait rire, c'était l'atrocité insensée de ces détestables maximes trop ordinaires alors au théâtre, et que Cartouche n'aurait osé prononcer. Cette horreur était si outrée dans la tragédie de *Xerxès*, que le public prit le parti d'en rire au lieu de faire entendre des huées d'indignation. *Xerxès* est écrit et conduit comme les pièces de Cyrano de Bergerac. Cependant on l'a fait imprimer en 1750 au Louvre, aux dépens du roi : c'est un honneur que n'ont eu ni *Cinna* ni *Athalie*.

SÉMIRAMIS.

En 1717, M. de Crébillon fit représenter *Sémiramis;* elle n'eut aucun succès, et ne sera jamais reprise. Le défaut le plus intolérable de cette pièce est que Sémiramis, après avoir reconnu Ninias pour son fils, en est encore amoureuse; et ce qu'il y a d'étrange, c'est que cet amour est sans terreur et sans intérêt. Les vers de cette pièce sont très-mal faits, la conduite insensée, et nulle beauté n'en rachète les défauts. Les maximes n'en sont pas

moins abominables que celles de *Xerxès*. La diction et la conduite sont également mauvaises; cependant l'auteur eut la faiblesse de la faire imprimer.

Le sieur Danchet, examinateur des livres, fut chargé de rendre compte de la pièce; il donna son approbation en ces termes :

« J'ai lu *Sémiramis*, et j'ai cru que la mort de « cette reine, au défaut de ses remords, pouvait faire « tolérer l'impression de cette tragédie. »

Cette singulière approbation brouilla vivement Crébillon et Danchet. Celui-ci adoucit un peu les termes de son approbation; mais *la mort au défaut des remords* subsista, et Crébillon fut au désespoir. Il a fait retrancher les approbations dans l'édition qu'il a obtenu qu'on fît au Louvre.

PYRRHUS.

Pyrrhus eut quelque succès en 1729; mais ce succès baissa toujours depuis; et aujourd'hui cette tragédie est entièrement abandonnée. Elle vaut mieux que *Sémiramis;* mais le style en est si mauvais, il y a tant de longueurs et si peu de naturel et d'intérêt, qu'il n'est point à croire que jamais elle soit tirée de la foule des pièces qu'on ne représente plus.

CATILINA.

M. de Crébillon ayant commencé la tragédie de *Cromwell*, abandonna ce projet, et refondit des endroits des deux premiers actes dans le sujet de

Catilina. Ensuite, se livrant au dégoût que lui donnait le malheur attaché si souvent à la littérature, il renonça à toute société et à tout travail, jusqu'à ce qu'en 1747 une personne respectable, dont le nom doit être cher à tous les gens de lettres [1], l'engagea, par des bienfaits, à finir cet ouvrage, dont on parlait dans Paris avec les plus grands éloges.

M. de Crébillon, reçu enfin à l'académie française, y avait récité plusieurs fois les premiers actes de *Catilina*, qu'on avait applaudis avec transport. Il continua la pièce à l'âge de soixante-dix ans passés. La faveur du public ne se signala jamais avec plus d'indulgence. En vain ce petit nombre d'hommes qui va toujours aux représentations armé d'une critique sévère réprouva l'ouvrage; rien ne prévalut contre l'heureuse disposition du public, qui voulait ranimer un vieillard dont il plaignait la longue retraite, dont les talents avaient trouvé des partisans que le public aimait.

Il est vrai qu'on riait en voyant Catilina parler au sénat de Rome du ton dont on ne parlerait pas aux derniers des hommes; mais après avoir ri, on retournait à *Catilina.* On la joua dix-sept fois. Rien ne caractérise peut-être plus la nation que cet empressement singulier. Il y avait, dans cette faveur passagère, une autre raison qui contribua beaucoup à cet étrange succès, et qui ne venait pas d'un esprit de faveur [2].

[1] Madame de Pompadour.

[2] La haine de quelques personnes puissantes contre M. de Voltaire, et l'envie des gens de lettres.

Mais après que le torrent fut passé, on mit la pièce à sa véritable place; et quelque protection qu'elle eût obtenue, on ne put la faire reparaître sur la scène. Les yeux s'ouvrent tantôt plus tôt, tantôt plus tard. *Catilina* était trop barbarement écrit; la conduite de la pièce était trop opposée au caractère des Romains, trop bizarre, trop peu raisonnable, et trop peu intéressante, pour que tous les lecteurs ne fussent pas mécontents. On fut surtout indigné de la manière dont Cicéron est avili. Ce grand homme, conseillant à sa fille de faire l'amour à Catilina, était couvert de ridicule d'un bout à l'autre de la pièce.

Lorsque l'auteur récita cet endroit à l'académie dans une séance ordinaire et non publique, il s'aperçut que ses auditeurs, qui connaissaient Cicéron et l'histoire romaine, secouaient la tête. Il s'adressa à M. l'abbé d'Olivet : *Je vois bien*, lui dit-il, *que cela vous déplaît. Point du tout*, répondit ce savant et judicieux académicien; *cet endroit est digne du reste, et j'ai beaucoup de plaisir à voir Cicéron le Mercure de sa fille.*

Une courtisane nommée Fulvie, déguisée en homme, était encore une étrange indécence. Les derniers actes froids et obscurs achèvent enfin de dégoûter les lecteurs.

Quant à la versification et au style, on sera peut-être étonné que l'académie, à qui l'auteur avait lu l'ouvrage, y ait laissé subsister tant de défauts énormes; mais il faut savoir que l'académie ne donne jamais de conseils que quand on les lui de-

mande, et l'auteur était trop vieux pour en demander et pour en profiter. Ses vers ne furent applaudis dans les séances publiques que par des jeunes gens sur qui une déclamation ampoulée fait toujours quelque impression. Il arrive souvent la même chose au parterre, et ce n'est qu'avec le temps qu'on se détrompe d'une illusion en quelque genre que ce puisse être.

S'il est de quelque utilité de faire voir les défauts de détail, en voici quelques-uns que nous tirerons des premières scènes :

> Dis-moi (si jusque-là ta fierté peut descendre),
> Pourquoi faire égorger *Nonnius cette nuit?*

La fierté de Catilina descend jusqu'à répondre à Lentulus qu'il a assassiné ce sénateur, l'un de ses partisans, pour se concilier les autres :

> Et l'art de les soumettre exige un art suprême,
> Plus difficile encor que la victoire même.

Un chef de parti, dit-il,

> . . . . . Doit tout rapporter à cet unique objet.
> Vertueux ou méchant au gré de son projet;
> Qu'il soit cru fourbe, ingrat, parjure, impitoyable,
> Il sera toujours grand s'il est impénétrable.
> Tel on déteste avant, que l'on adore après....
> L'imprudence n'est pas dans la témérité.

Ensuite il dit qu'il aime la fille de Cicéron par tempérament :

> C'est l'ouvrage des sens, non le faible de l'ame.

Deux vers après, il dit que cette passion

> Est moins amour en lui qu'excès d'ambition.

Il avoue *qu'il a conquis ce bien.*

Il dit après :

. . . . Cette flamme où tout mon cœur s'applique
Est le fruit de ma haine et de ma politique.

Ainsi il aime Tullie par les sens, par ambition et par haine.

Il faut avouer qu'il est plaisant de voir après cela Tullie venir parler à Catilina dans un temple; d'entendre Catilina qui lui dit :

Qu'il est doux cependant de revoir vos beaux yeux,
Et de pouvoir ici rassembler tous ses dieux !

A quoi Tullie répond que « si ses yeux sont des « dieux, la foudre deviendra le moindre de leurs « coups. »

Et Catilina réplique :

Songez. . . . .
. . . .
Que l'amour *est* déchu de son autorité
Dès qu'il veut de l'honneur blesser la dignité.

C'est ainsi que presque toute la pièce est écrite.

Les étrangers nous ont reproché amèrement d'avoir applaudi cet ouvrage; mais ils devaient savoir que nous n'avons fait en cela que respecter la vieillesse et la mauvaise fortune, et que cette condescendance est peut-être une des choses qui fait le plus d'honneur à notre public.

LE TRIUMVIRAT.

Il est difficile qu'un auteur ne croie pas qu'on lui a rendu justice, quand on a applaudi son ou-

vrage. M. de Crébillon, encouragé par ce succès, fit *le Triumvirat* à l'âge de quatre-vingt-un ans; mais le temps de la compassion était passé. Ce temps est toujours très-court, et on ne peut obtenir grace qu'une fois. *Le Triumvirat* se sentait trop de l'âge de l'auteur; on ne le siffla point; il n'y eut ni tumulte ni mauvaise volonté; on l'écouta avec patience, mais bientôt la salle fut déserte. M. de Crébillon eut encore la faiblesse de faire imprimer cette malheureuse pièce avec une épître chagrine, dans laquelle il se plaint de la plus horrible cabale. Il y a quelquefois des cabales en effet; mais quelle cabale peut empêcher le public de revenir entendre un ouvrage, s'il en est content?

C'est une chose assez plaisante que les préfaces des auteurs de pièces de théâtre : tantôt il y a eu une conspiration générale contre leur pièce, tantôt ils remercient le public d'avoir bien voulu avoir du plaisir; et lorsque cette préface, si remplie de remerciements, est imprimée, le public a déjà oublié la pièce et l'auteur.

Comme de toutes les productions de l'esprit, les dramatiques sont les plus exposées au grand jour, ce sont celles qui donnent le plus de gloire ou le plus de ridicule. Il n'en est pas d'une tragédie comme d'une épître, d'une ode. On ne récita point en public l'ode de Boileau sur *la Prise de Namur*, ni ses satires sur *l'Équivoque* et sur *l'Amour de Dieu*, devant deux mille personnes assemblées pour approuver ou pour condamner.

Un ouvrage en vers, quel qu'il soit, n'est guère

connu que d'un petit nombre d'amateurs; il est d'ordinaire mis au rang des choses frivoles dont la nation est inondée : mais les spectacles sont une partie de l'administration publique; ils se donnent par l'ordre du roi, sous l'inspection des officiers de la couronne et des magistrats; ils exigent des frais immenses. C'est à la fois un objet de commerce, de police, d'étude, de plaisir, d'instruction et de gloire. Il rassemble les citoyens, il attire les étrangers, et par là il devient une chose importante. Tout cela fait que le succès est plus brillant en ce genre que dans tout autre; mais aussi la chute est plus ignominieuse, étant plus éclairée. C'est un triomphe ou une espèce d'esclavage. Il s'agit encore d'une rétribution assez honnête pour tirer un homme de la pauvreté; ainsi, un auteur dramatique flotte pour l'ordinaire entre la fortune et l'indigence, entre le mépris et la gloire.

Ce sont ces deux puissants motifs qui ont toujours produit des haines si vives entre tous ceux qui ont travaillé pour le théâtre, depuis Aristophane jusqu'à nous. Ce fut l'unique source de ces abominables couplets dans lesquels M. de Crébillon fut désigné si scandaleusement par Rousseau, qui ne pouvait digérer le succès d'*Idoménée*, d'*Atrée* et d'*Électre*, tandis qu'il voyait tomber toutes ses comédies : *figulus figulo invidet*, est un proverbe de tous les temps et de toutes les nations.

Il est vrai que ce proverbe n'a pas eu lieu entre M. de Voltaire et M. de Crébillon; c'est même une chose assez singulière que M. de Voltaire ayant

traité *Sémiramis*, *Électre*, et *Catilina*, et s'étant ainsi trouvé trois fois en concurrence avec lui, l'ait loué toujours publiquement, et lui ait même donné plusieurs marques d'amitié. Ils n'ont jamais eu aucun démêlé ensemble. Cela est rare entre gens de lettres qui courent la même carrière.

VIE DE MOLIÈRE,

AVEC

DE PETITS SOMMAIRES DE SES PIÈCES.

1739.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Cet ouvrage était destiné à être imprimé à la tête du Molière in-4°, 1734, édition de Paris. On pria un homme très-connu de faire cette Vie et ces courtes analyses destinées à être placées au-devant de chaque pièce. M. Rouillé, chargé alors du département de la librairie, donna la préférence à un nommé La Serre : c'est de quoi on a plus d'un exemple. L'ouvrage de l'infortuné rival de La Serre fut imprimé très-mal à propos, puisqu'il ne convenait qu'à l'édition du Molière. On nous a dit que quelques curieux désiraient une nouvelle édition de cette bagatelle; nous la donnons, malgré la répugnance de l'auteur écrasé par La Serre.

VIE DE MOLIÈRE.

Le goût de bien des lecteurs pour les choses frivoles, et l'envie de faire un volume de ce qui ne devrait remplir que peu de pages, sont cause que l'histoire des hommes célèbres est presque toujours gâtée par des détails inutiles et des contes populaires aussi faux qu'insipides. On y ajoute souvent des critiques injustes de leurs ouvrages. C'est ce qui est arrivé dans l'édition de Racine faite à Paris en 1728. On tâchera d'éviter cet écueil dans cette courte histoire de la vie de Molière; on ne dira de sa propre personne que ce qu'on a cru vrai et digne d'être rapporté, et on ne hasardera sur ses ouvrages rien qui soit contraire aux sentiments du public éclairé.

Jean-Baptiste Poquelin naquit à Paris en 1620, dans une maison qui subsiste encore sous les piliers des halles. Son père, Jean-Baptiste Poquelin, valet de chambre-tapissier chez le roi, marchand fripier, et Anne Boutet, sa mère, lui donnèrent une éducation trop conforme à leur état, auquel ils le destinaient : il resta jusqu'à quatorze ans dans leur boutique, n'ayant rien appris, outre son métier, qu'un peu à lire et à écrire. Ses parents obtinrent pour lui la survivance de leur charge chez le roi; mais son génie l'appelait ailleurs. On a re-

marqué que presque tous ceux qui se sont fait un nom dans les beaux-arts les ont cultivés malgré leurs parents, et que la nature a toujours été en eux plus forte que l'éducation.

Poquelin avait un grand-père qui aimait la comédie, et qui le menait quelquefois à l'hôtel de Bourgogne. Le jeune homme sentit bientôt une aversion invincible pour sa profession. Son goût pour l'étude se développa; il pressa son grand-père d'obtenir qu'on le mît au collége, et il arracha enfin le consentement de son père, qui le mit dans une pension, et l'envoya externe aux jésuites, avec la répugnance d'un bourgeois qui croyait la fortune de son fils perdue s'il étudiait.

Le jeune Poquelin fit au collége les progrès qu'on devait attendre de son empressement à y entrer. Il y étudia cinq années; il y suivit le cours des classes d'Armand de Bourbon, premier prince de Conti, qui depuis fut le protecteur des lettres et de Molière.

Il y avait alors dans ce collége deux enfants qui eurent depuis beaucoup de réputation dans le monde. C'étaient Chapelle et Bernier : celui-ci connu par ses voyages aux Indes, et l'autre célèbre par quelques vers naturels et aisés, qui lui ont fait d'autant plus de réputation qu'il ne rechercha pas celle d'auteur.

L'Huillier, homme de fortune, prenait un soin singulier de l'éducation du jeune Chapelle, son fils naturel; et pour lui donner de l'émulation, il fesait étudier avec lui le jeune Bernier, dont les parents étaient mal à leur aise. Au lieu même de donner à

son fils naturel un précepteur ordinaire et pris au hasard, comme tant de pères en usent avec un fils légitime qui doit porter leur nom, il engagea le célèbre Gassendi à se charger de l'instruire.

Gassendi ayant démêlé de bonne heure le génie de Poquelin, l'associa aux études de Chapelle et de Bernier. Jamais plus illustre maître n'eut de plus dignes disciples. Il leur enseigna sa philosophie d'Épicure, qui, quoique aussi fausse que les autres, avait au moins plus de méthode et plus de vraisemblance que celle de l'école, et n'en avait pas la barbarie.

Poquelin continua de s'instruire sous Gassendi. Au sortir du collége, il reçut de ce philosophe les principes d'une morale plus utile que sa physique, et il s'écarta rarement de ces principes dans le cours de sa vie.

Son père étant devenu infirme et incapable de servir, il fut obligé d'exercer les fonctions de son emploi auprès du roi. Il suivit Louis XIII dans le voyage que ce monarque fit en Languedoc en 1641; et, de retour à Paris, sa passion pour la comédie, qui l'avait déterminé à faire ses études, se réveilla avec force.

Le théâtre commençait à fleurir alors : cette partie des belles-lettres, si méprisée quand elle est médiocre, contribue à la gloire d'un état quand elle est perfectionnée.

Avant l'année 1625, il n'y avait point de comédiens fixes à Paris. Quelques farceurs allaient, comme en Italie, de ville en ville : ils jouaient les

pièces de Hardy, de Monchrétien, ou de Balthazar Baro.

Ces auteurs leur vendaient leurs ouvrages dix écus pièce.

Pierre Corneille tira le théâtre de la barbarie et de l'avilissement, vers l'année 1630. Ses premières comédies, qui étaient aussi bonnes pour son siècle qu'elles sont mauvaises pour le nôtre, furent cause qu'une troupe de comédiens s'établit à Paris. Bientôt après, la passion du cardinal de Richelieu pour les spectacles mit le goût de la comédie à la mode, et il y avait plus de sociétés particulières qui représentaient alors que nous n'en voyons aujourd'hui.

Poquelin s'associa avec quelques jeunes gens qui avaient du talent pour la déclamation; ils jouaient au faubourg Saint-Germain et au quartier Saint-Paul. Cette société éclipsa bientôt toutes les autres; on l'appela *l'Illustre théâtre*. On voit par une tragédie de ce temps-là, intitulée *Artaxerce*, d'un nommé Magnon, et imprimée en 1645, qu'elle fut représentée sur l'illustre théâtre.

Ce fut alors que Poquelin, sentant son génie, se résolut de s'y livrer tout entier, d'être à la fois comédien et auteur, et de tirer de ses talents de l'utilité et de la gloire.

On sait que chez les Athéniens les auteurs jouaient souvent dans leurs pièces, et qu'ils n'étaient point déshonorés pour parler avec grace en public devant leurs concitoyens. Il fut plus encouragé par cette idée que retenu par les préjugés de son siècle. Il prit le nom de Molière, et il ne fit en changeant

de nom que suivre l'exemple des comédiens d'Italie et de ceux de l'hôtel de Bourgogne. L'un, dont le nom de famille était Le Grand, s'appelait Belleville dans la tragédie, et Turlupin dans la farce, d'où vient le mot de *turlupinade.* Hugues Guéret était connu, dans les pièces sérieuses, sous le nom de Fléchelles; dans la farce, il jouait toujours un certain rôle qu'on appelait Gautier-Garguille : de même, Arlequin et Scaramouche n'étaient connus que sous ce nom de théâtre. Il y avait déjà eu un comédien appelé Molière, auteur de la tragédie de *Polyxène* *.

Le nouveau Molière fut ignoré pendant tout le temps que durèrent les guerres civiles en France; il employa ces années à cultiver son talent et à préparer quelques pièces. Il avait fait un recueil de scènes italiennes, dont il fesait de petites comédies pour les provinces. Ces premiers essais, très-informes, tenaient plus du mauvais théâtre italien, où il les avait pris, que de son génie, qui n'avait pas eu encore l'occasion de se développer tout entier. Le génie s'étend et se resserre par tout ce qui nous environne. Il fit donc pour la province *le Docteur amoureux*, *les trois Docteurs rivaux*, *le Maître d'école;* ouvrages dont il ne reste que le titre. Quelques curieux ont conservé deux pièces de Molière dans ce genre : l'une est *le Médecin volant*, et l'autre *la Jalousie de Barbouille.* Elles sont en prose et écrites en entier. Il y a quelques phrases et quelques incidents de la première qui nous sont conservés dans *le Médecin*

* Un autre Molière (François), sieur d'Essertines, publia en 1620 un roman en un vol. in-8°, intitulé *la Semaine amoureuse.*

5.

malgré lui; et on trouve dans *la Jalousie de Barbouille* un canevas, quoique informe, du troisième acte de *George Dandin.*

La première pièce régulière en cinq actes qu'il composa fut *l'Étourdi.* Il représenta cette comédie à Lyon en 1653. Il y avait dans cette ville une troupe de comédiens de campagne, qui fut abandonnée dès que celle de Molière parut.

Quelques acteurs de cette ancienne troupe se joignirent à Molière, et il partit de Lyon pour les états de Languedoc avec une troupe assez complète, composée principalement de deux frères nommés Gros-René, de Duparc, d'un pâtissier * de la rue Saint-Honoré, de la Duparc, de la Béjard, et de la Debrie.

Le prince de Conti, qui tenait les états de Languedoc à Béziers, se souvint de Molière, qu'il avait vu au collége; il lui donna une protection distinguée. Molière joua devant lui *l'Étourdi*, *le Dépit amoureux*, et *les Précieuses ridicules.*

Cette petite pièce des *Précieuses*, faite en province, prouve assez que son auteur n'avait eu en vue que les ridicules des provinciales; mais il se trouva depuis que l'ouvrage pouvait corriger et la cour et la ville.

Molière avait alors trente-quatre ans; c'est l'âge où Corneille fit le *Cid.* Il est bien difficile de réussir avant cet âge dans le genre dramatique, qui exige la connaissance du monde et du cœur humain.

On prétend que le prince de Conti voulut alors

* Peut-être faut-il lire : *de Duparc*, FILS *d'un pâtissier*, etc.

faire Molière son secrétaire, et qu'heureusement pour la gloire du théâtre français, Molière eut le courage de préférer son talent à un poste honorable. Si ce fait est vrai, il fait également honneur au prince et au comédien.

Après avoir couru quelque temps toutes les provinces, et avoir joué à Grenoble, à Lyon, à Rouen, il vint enfin à Paris en 1658. Le prince de Conti lui donna accès auprès de Monsieur, frère unique du roi Louis XIV; Monsieur le présenta au roi et à la reine-mère. Sa troupe et lui représentèrent la même année, devant leurs majestés, la tragédie de *Nicomède*, sur un théâtre élevé par ordre du roi dans la salle des gardes du vieux Louvre.

Il y avait depuis quelque temps des comédiens établis à l'hôtel de Bourgogne. Ces comédiens assistèrent au début de la nouvelle troupe. Molière, après la représentation de *Nicomède*, s'avança sur le bord du théâtre, et prit la liberté de faire au roi un discours par lequel il remerciait sa majesté de son indulgence, et louait adroitement les comédiens de l'hôtel de Bourgogne, dont il devait craindre la jalousie : il finit en demandant la permission de donner une pièce d'un acte qu'il avait jouée en province.

La mode de représenter ces petites farces après de grandes pièces était perdue à l'hôtel de Bourgogne. Le roi agréa l'offre de Molière ; et l'on joua dans l'instant *le Docteur amoureux*. Depuis ce temps, l'usage a toujours continué de donner de ces pièces d'un acte ou de trois après les pièces de cinq.

On permit à la troupe de Molière de s'établir à Paris; ils s'y fixèrent, et partagèrent le théâtre du Petit-Bourbon avec les comédiens italiens, qui en étaient en possession depuis quelques années.

La troupe de Molière jouait sur ce théâtre les mardis, les jeudis et les samedis; et les Italiens, les autres jours.

La troupe de l'hôtel de Bourgogne ne jouait aussi que trois fois la semaine, excepté lorsqu'il y avait des pièces nouvelles.

Dès-lors la troupe de Molière prit le titre de la *Troupe de Monsieur*, qui était son protecteur. Deux ans après, en 1660, il leur accorda la salle du Palais-Royal. Le cardinal de Richelieu l'avait fait bâtir pour la représentation de *Mirame*, tragédie dans laquelle ce ministre avait composé plus de cinq cents vers. Cette salle est aussi mal construite que la pièce pour laquelle elle fut bâtie, et je suis obligé de remarquer à cette occasion, que nous n'avons aujourd'hui aucun théâtre supportable : c'est une barbarie gothique que les Italiens nous reprochent avec raison. Les bonnes pièces sont en France, et les belles salles en Italie.

La troupe de Molière eut la jouissance de cette salle jusqu'à la mort de son chef. Elle fut alors accordée à ceux qui eurent le privilége de l'opéra, quoique ce vaisseau soit moins propre encore pour le chant que pour la déclamation.

Depuis l'an 1658 jusqu'à 1673, c'est-à-dire en quinze années de temps, il donna toutes ses pièces, qui sont au nombre de trente. Il voulut jouer

dans le tragique; mais il n'y réussit pas : il avait une volubilité dans la voix, et une espèce de hoquet qui ne pouvait convenir au genre sérieux, mais qui rendait son jeu comique plus plaisant. La femme * d'un des meilleurs comédiens que nous ayons eus a donné ce portrait-ci de Molière :

« Il n'était ni trop gras ni trop maigre; il avait « la taille plus grande que petite, le port noble, la « jambe belle; il marchait gravement; avait l'air « très-sérieux, le nez gros, la bouche grande, les « lèvres épaisses, le teint brun, les sourcils noirs et « forts; et les divers mouvements qu'il leur donnait « lui rendaient la physionomie extrêmement comi- « que. A l'égard de son caractère, il était doux, « complaisant, généreux. Il aimait fort à haran- « guer, et quand il lisait ses pièces aux comé- « diens, il voulait qu'ils y amenassent leurs enfants, « pour tirer des conjectures de leur mouvement « naturel. »

Molière se fit dans Paris un très-grand nombre de partisans et presque autant d'ennemis. Il accoutuma le public, en lui fesant connaître la bonne comédie, à le juger lui-même très-sévèrement. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient aux pièces médiocres des autres auteurs relevaient les moindres défauts de Molière avec aigreur. Les hommes jugent de nous par l'attente qu'ils en ont conçue; et le moindre défaut d'un auteur célèbre, joint avec les malignités du public, suffit pour faire tomber

* Mademoiselle Ducroisy, fille du comédien Ducroisy, et femme de Paul Poisson, comédien, fils de Raimond Poisson.

un bon ouvrage. Voilà pourquoi *Britannicus* et *les Plaideurs* de M. Racine furent si mal reçus ; voilà pourquoi *l'Avare*, *le Misanthrope*, *les Femmes savantes*, *l'École des Femmes*, n'eurent d'abord aucun succès.

Louis XIV, qui avait un goût naturel et l'esprit très-juste, sans l'avoir cultivé, ramena souvent, par son approbation, la cour et la ville aux pièces de Molière. Il eût été plus honorable pour la nation de n'avoir pas besoin des décisions de son prince pour bien juger. Molière eut des ennemis cruels, surtout les mauvais auteurs du temps, leurs protecteurs et leurs cabales : ils suscitèrent contre lui les dévots; on lui imputa des livres scandaleux; on l'accusa d'avoir joué des hommes puissants, tandis qu'il n'avait joué que les vices en général; et il eût succombé sous ces accusations, si ce même roi, qui encouragea et qui soutint Racine et Despréaux, n'eût pas aussi protégé Molière.

Il n'eut à la vérité qu'une pension de mille livres, et sa troupe n'en eut qu'une de sept. La fortune qu'il fit par le succès de ses ouvrages, le mit en état de n'avoir rien de plus à souhaiter; ce qu'il retirait du théâtre avec ce qu'il avait placé, allait à trente mille livres de rente, somme qui, en ce temps-là, fesait presque le double de la valeur réelle de pareille somme d'aujourd'hui.

Le crédit qu'il avait auprès du roi paraît assez par le canonicat qu'il obtint pour le fils de son médecin. Ce médecin s'appelait Mauvilain. Tout le monde sait qu'étant un jour au dîner du roi : *Vous*

avez un médecin, dit le roi à Molière, *que vous fait-il?* « Sire, répondit Molière, nous causons ensemble, il m'ordonne des remèdes, je ne les fais « point, et je guéris. »

Il fesait de son bien un usage noble et sage; il recevait chez lui des hommes de la meilleure compagnie, les Chapelle, les Jonsac, les Desbarreaux, etc., qui joignaient la volupté et la philosophie. Il avait une maison de campagne à Auteuil, où il se délassait souvent avec eux des fatigues de sa profession, qui sont bien plus grandes qu'on ne pense. Le maréchal de Vivonne, connu par son esprit et par son amitié pour Despréaux, allait souvent chez Molière, et vivait avec lui comme Lélius avec Térence. Le grand Condé exigeait de lui qu'il le vînt voir souvent, et disait qu'il trouvait toujours à apprendre dans sa conversation.

Molière employait une partie de son revenu en libéralités, qui allaient beaucoup plus loin que ce qu'on appelle dans d'autres hommes *des charités*. Il encourageait souvent par des présents considérables de jeunes auteurs qui marquaient du talent : c'est peut-être à Molière que la France doit Racine. Il engagea le jeune Racine, qui sortait de Port-Royal, à travailler pour le théâtre dès l'âge de dix-neuf ans. Il lui fit composer la tragédie de *Théagène et Chariclée;* et quoique cette pièce fût trop faible pour être jouée, il fit présent au jeune auteur de cent louis; et lui donna le plan des *Frères ennemis*.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'environ

dans le même temps, c'est-à-dire en 1661, Racine ayant fait une ode sur le mariage de Louis XIV, M. Colbert lui envoya cent louis au nom du roi.

Il est très-triste pour l'honneur des lettres, que Molière et Racine aient été brouillés depuis; de si grands génies, dont l'un avait été le bienfaiteur de l'autre, devaient être toujours amis.

Il éleva et il forma un autre homme, qui par la supériorité de ses talents et par les dons singuliers qu'il avait reçus de la nature, mérite d'être connu de la postérité. C'était le comédien Baron, qui a été unique dans la tragédie et dans la comédie. Molière en prit soin comme de son propre fils.

Un jour, Baron vint lui annoncer qu'un comédien de campagne, que la pauvreté empêchait de se présenter, lui demandait quelques légers secours pour aller joindre sa troupe. Molière ayant su que c'était un nommé Mondorge, qui avait été son camarade, demanda à Baron combien il croyait qu'il fallait lui donner. Celui-ci répondit au hasard : « Quatre pistoles.—Donnez-lui quatre pistoles pour « moi, lui dit Molière; en voilà vingt qu'il faut que « vous lui donniez pour vous; » et il joignit à ce présent celui d'un habit magnifique. Ce sont de petits faits; mais ils peignent le caractère.

Un autre trait mérite plus d'être rapporté. Il venait de donner l'aumône à un pauvre : un instant après le pauvre court après lui, et lui dit : « Mon-« sieur, vous n'aviez peut-être pas dessein de me « donner un louis d'or, je viens vous le rendre. « Tiens, mon ami, dit Molière, en voilà un autre ; »

et il s'écria : « Où la vertu va-t-elle se nicher! » Exclamation qui peut faire voir qu'il réfléchissait sur tout ce qui se présentait à lui, et qu'il étudiait partout la nature en homme qui la voulait peindre.

Molière, heureux par ses succès et par ses protecteurs, par ses amis et par sa fortune, ne le fut pas dans sa maison. Il avait épousé en 1661 une jeune fille née de la Béjard et d'un gentilhomme nommé Modène. On disait que Molière en était le père : le soin avec lequel on avait répandu cette calomnie, fit que plusieurs personnes prirent celui de la réfuter. On prouva que Molière n'avait connu la mère qu'après la naissance de cette fille. La disproportion d'âge, et les dangers auxquels une comédienne jeune et belle est exposée, rendirent ce mariage malheureux; et Molière, tout philosophe qu'il était d'ailleurs, essuya dans son domestique les dégoûts, les amertumes, et quelquefois les ridicules qu'il avait si souvent joués sur le théâtre : tant il est vrai que les hommes qui sont au-dessus des autres par les talents, s'en rapprochent presque toujours par les faiblesses; car pourquoi les talents nous mettraient-ils au-dessus de l'humanité?

La dernière pièce qu'il composa fut *le Malade imaginaire*. Il y avait quelque temps que sa poitrine était attaquée, et qu'il crachait quelquefois du sang. Le jour de la troisième représentation il se sentit plus incommodé qu'auparavant : on lui conseilla de ne point jouer; mais il voulut faire un effort sur lui-même, et cet effort lui coûta la vie.

Il lui prit une convulsion en prononçant *juro*,

dans le divertissement de la réception du malade imaginaire. On le rapporta mourant chez lui, rue de Richelieu. Il fut assisté quelques moments par deux de ces sœurs religieuses qui viennent quêter à Paris pendant le carême, et qu'il logeait chez lui. Il mourut entre leurs bras, étouffé par le sang qui lui sortait par la bouche, le 17 février 1673, âgé de cinquante-trois ans. Il ne laissa qu'une fille qui avait beaucoup d'esprit. Sa veuve épousa un comédien nommé Guérin.

Le malheur qu'il avait eu de ne pouvoir mourir avec les secours de la religion, et la prévention contre la comédie, déterminèrent Harlay de Chanvalon, archevêque de Paris, si connu par ses intrigues galantes, à refuser la sépulture à Molière. Le roi le regrettait; et ce monarque dont il avait été le domestique et le pensionnaire, eut la bonté de prier l'archevêque de Paris de le faire inhumer dans une église. Le curé de Saint-Eustache, sa paroisse, ne voulut pas s'en charger. La populace, qui ne connaissait dans Molière que le comédien, et qui ignorait qu'il avait été un excellent auteur, un philosophe, un grand homme en son genre, s'attroupa en foule à la porte de sa maison le jour du convoi : sa veuve fut obligée de jeter de l'argent par les fenêtres; et ces misérables qui auraient, sans savoir pourquoi, troublé l'enterrement, accompagnèrent le corps avec respect.

La difficulté qu'on fit de lui donner la sépulture, et les injustices qu'il avait essuyées pendant sa vie, engagèrent le fameux père Bouhours à composer

cette espèce d'épitaphe, qui, de toutes celles qu'on fit pour Molière, est la seule qui mérite d'être rapportée, et la seule qui ne soit pas dans cette fausse et mauvaise histoire qu'on a mise jusqu'ici au-devant de ses ouvrages :

Tu réformas et la ville et la cour ;
Mais quelle en fut la récompense!
Les Français rougiront un jour
De leur peu de reconnaissance.
Il leur fallut un comédien
Qui mît à les polir sa gloire et son étude ;
Mais, Molière, à ta gloire il ne manquerait rien,
Si parmi les défauts que tu peignis si bien,
Tu les avais repris de leur ingratitude.

Non-seulement j'ai omis dans cette Vie de Molière les contes populaires touchant Chapelle et ses amis; mais je suis obligé de dire que ces contes adoptés par Grimarest sont très-faux. Le feu duc de Sulli, le dernier prince de Vendôme, l'abbé de Chaulieu, qui avaient beaucoup vécu avec Chapelle, m'ont assuré que toutes ces historiettes ne méritaient aucune créance.

Un petit écrit de M. L. F. Beffara, publié au commencement de l'année 1821, et qui paraît être le résultat de soigneuses recherches, a rectifié ou même fait connaître plusieurs faits relatifs à Molière. Il a semblé convenable d'en donner ici une indication succincte.

1° L'acte de naissance de Molière, Jean-Baptiste Poquelin, est du 15 janvier 1622, ce qui prouve que mal à propos on l'a fait naître, les uns en 1620, d'autres en 1621.

2° Cet acte de naissance, ainsi que l'acte de mariage de ses père et mère, du 27 avril 1621, et le sien propre, du 20 février 1662, prouvent aussi que la mère de Molière, épouse de Jean Poquelin, se nommait Marie Cressé, et non pas Anne Boutet ou Boudet.

3° Ce nom Boudet (André) est celui de son beau-frère, marchand tapissier, qui épousa, le 15 janvier 1651, Marie-Magdeleine Poquelin, sœur de Molière, et fille des mêmes père et mère.

4° On a désigné la maison rue de la Tonnellerie, sous les piliers des Halles, aujourd'hui n° 3, comme étant celle où naquit Molière. Le 28 janvier 1799 (9 pluviose an VII), on plaça sur la façade de cette maison le buste de Molière et une inscription portant : *Jean-Baptiste Poquelin de Molière est né dans cette maison en* 1620. Entre le buste et l'inscription on a depuis ajouté : *Castigat ridendo mores.*

Cette tradition, depuis long-temps établie, se trouve détruite par les actes de naissance de Molière, ceux de ses trois frères et de sa sœur Marie, sur lesquels la demeure de Jean Poquelin, leur père, marchand tapissier, est toujours indiquée rue Saint-Honoré. Il est possible que la maison par lui habitée ait été celle qui, au coin des deux rues, a quatre croisées sur la rue Saint-Honoré, et une seule, en retour, sur la rue de la Tonnellerie; ce qui justifierait la tradition de la naissance de Molière dans cette rue, mais non pas dans la maison où l'inscription a été placée.

5° Les ennemis de Molière ont prétendu qu'épousant Armande Béjard, connue pour être la fille naturelle de Raymond, seigneur de Modène, et de Magdeleine Béjard, il avait épousé sa propre fille. Pour démontrer l'absurdité de cette calomnie, il avait suffi de la supputation de l'âge de Molière, qui n'avait que seize ans lorsque, des liaisons de ce Raymond avec Magdeleine Béjard, était née, à Paris, une fille (Françoise) baptisée le 11 juillet 1638, sept ans avant que Magdeleine s'engageât dans la troupe de Molière; mais la fausseté de l'imputation est matériellement prouvée par l'acte de mariage de Molière, du 20 février 1662, constatant qu'Armande-Grésinde (Claire-Élizabeth) Béjard est fille de Joseph Béjard et de Marie Hervé, sa femme; sur le même acte est la signature de Magdeleine, qui y est qualifiée *sœur de la mariée.* Voici donc bien prouvé que cette Magdeleine, qui resta dans la troupe de Molière depuis 1645 jusqu'à sa mort, arrivée le 17 février 1672, un an jour pour jour avant celle de Molière, était sa belle-sœur, et non la mère de sa femme.

Par le même écrit de M. Beffara, on apprend que Louis XIV et la duchesse d'Orléans firent à Molière l'honneur d'être parrain et marraine de son premier enfant; fait jusqu'à ce jour ignoré, et remarquable en ce qu'il est une nouvelle preuve de la protection que le monarque accordait aux arts et aux lettres.

Les actes de mariage, naissance et décès des divers individus de la famille de Molière portent tantôt *Pouguelin*, tantôt *Pocguelin*, *Poguelin*, *Poquelin*, *Pocquelin*, et même *Poclin* et *Pauquelin.*

L'ETOURDI, OU LES CONTRE-TEMPS,

Comédie en vers et en cinq actes, jouée d'abord à Lyon, en 1653, et à Paris, au mois de décembre 1658, sur le théâtre du Petit-Bourbon.

Cette pièce est la première comédie que Molière ait donnée à Paris : elle est composée de plusieurs petites intrigues assez indépendantes les unes des autres ; c'était le goût du théâtre italien et espagnol, qui s'était introduit à Paris. Les comédies n'étaient alors que des tissus d'aventures singulières, où l'on n'avait guère songé à peindre les mœurs. Le théâtre n'était point, comme il le doit être, la représentation de la vie humaine. La coutume humiliante pour l'humanité que les hommes puissants avaient pour lors de tenir des fous auprès d'eux, avait infecté le théâtre; on n'y voyait que de vils bouffons qui étaient les modèles de nos *Jodelets;* et on ne représentait que le ridicule de ces misérables, au lieu de jouer celui de leurs maîtres. La bonne comédie ne pouvait être connue en France, puisque la société et la galanterie, seules sources du bon comique, ne fesaient que d'y naître. Ce loisir, dans lequel les hommes rendus à eux-mêmes se livrent à leur caractère et à leur ridicule, est le seul temps propre pour la comédie; car c'est le seul où ceux qui ont le talent de peindre les hommes, aient l'occasion de les bien voir, et le seul pendant lequel les spectacles puissent être fréquentés assidument. Aussi ce ne fut qu'après avoir bien vu la cour et Paris, et bien

connu les hommes, que Molière les représenta avec des couleurs si vraies et si durables.

Les connaisseurs ont dit que *l'Étourdi* devrait seulement être intitulé *les Contre-temps*. Lélie, en rendant une bourse qu'il a trouvée, en secourant un homme qu'on attaque, fait des actions de générosité plutôt que d'étourderie. Son valet paraît plus étourdi que lui, puisqu'il n'a presque jamais l'attention de l'avertir de ce qu'il veut faire. Le dénouement, qui a trop souvent été l'écueil de Molière, n'est pas meilleur ici que dans ses autres pièces : cette faute est plus inexcusable dans une pièce d'intrigue que dans une comédie de caractère.

On est obligé de dire (et c'est principalement aux étrangers qu'on le dit) que le style de cette pièce est faible et négligé, et que surtout il y a beaucoup de fautes contre la langue. Non-seulement il se trouve dans les ouvrages de cet admirable auteur des vices de construction, mais aussi plusieurs mots impropres et surannés. Trois des plus grands auteurs du siècle de Louis XIV, Molière, La Fontaine, et Corneille, ne doivent être lus qu'avec précaution par rapport au langage. Il faut que ceux qui apprennent notre langue dans les écrits des auteurs célèbres y discernent ces petites fautes, et qu'ils ne les prennent pas pour des autorités.

Au reste, *l'Étourdi* eut plus de succès que *le Misanthrope*, *l'Avare* et *les Femmes savantes* n'en eurent depuis. C'est qu'avant *l'Étourdi* on ne connaissait pas mieux, et que la réputation de Molière

ne fesait pas encore d'ombrage. Il n'y avait alors de bonne comédie au théâtre français que le *Menteur*.

LE DÉPIT AMOUREUX,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée au théâtre du Petit-Bourbon, en 1658.

Le Dépit amoureux fut joué à Paris immédiatement après *l'Étourdi*. C'est encore une pièce d'intrigue, mais d'un autre genre que la précédente. Il n'y a qu'un seul nœud dans *le Dépit amoureux*. Il est vrai qu'on a trouvé le déguisement d'une fille en garçon peu vraisemblable. Cette intrigue a le défaut d'un roman, sans en avoir l'intérêt; et le cinquième acte, employé à débrouiller ce roman, n'a paru ni vif ni comique. On a admiré dans *le Dépit amoureux* la scène de la brouillerie et du raccommodement d'Éraste et de Lucile. Le succès est toujours assuré, soit en tragique, soit en comique, à ces sortes de scènes qui représentent la passion la plus chère aux hommes dans la circonstance la plus vive. La petite ode d'Horace, *Donec gratus eram tibi*, a été regardée comme le modèle de ces scènes qui sont enfin devenues des lieux communs.

LES PRÉCIEUSES RIDICULES,

Comédie en un acte et en prose, jouée d'abord en province, et représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre du Petit-Bourbon, au mois de novembre 1659.

Lorsque Molière donna cette comédie, la fureur du bel esprit était plus que jamais à la mode. Voi-

ture avait été le premier en France qui avait écrit avec cette galanterie ingénieuse dans laquelle il est si difficile d'éviter la fadeur et l'affectation. Ses ouvrages, où il se trouve quelques vraies beautés avec trop de faux brillants, étaient les seuls modèles; et presque tous ceux qui se piquaient d'esprit n'imitaient que ses défauts. Les romans de mademoiselle Scudéri avaient achevé de gâter le goût : il régnait dans la plupart des conversations un mélange de galanterie guindée, de sentiments romanesques et d'expressions bizarres, qui composaient un jargon nouveau, inintelligible, et admiré. Les provinces, qui outrent toutes les modes, avaient encore renchéri sur ce ridicule : les femmes qui se piquaient de cette espèce de bel esprit s'appelaient *précieuses*. Ce nom, si décrié depuis par la pièce de Molière, était alors honorable; et Molière même dit dans sa préface qu'il a beaucoup de respect pour *les véritables précieuses*, et qu'il n'a voulu jouer que les fausses.

Cette petite pièce, faite d'abord pour la province, fut applaudie à Paris, et jouée quatre mois de suite. La troupe de Molière fit doubler pour la première fois le prix ordinaire, qui n'était alors que de dix sous au parterre.

Dès la première représentation, Ménage, homme célèbre dans ce temps-là, dit au fameux Chapelain, « Nous adorions, vous et moi, toutes les sottises « qui viennent d'être si bien critiquées; croyez- « moi, il nous faudra brûler ce que nous avons « adoré. » Du moins c'est ce que l'on trouve dans

le *Ménagiana*, et il est assez vraisemblable que Chapelain, homme alors très-estimé, et cependant le plus mauvais poëte qui ait jamais été, parlait lui-même le jargon des *Précieuses ridicules* chez madame de Longueville, qui présidait, à ce que dit le cardinal de Retz, à ces combats spirituels dans lesquels on était parvenu à ne se point entendre.

La pièce est sans intrigue et toute de caractère. Il y a très-peu de défauts contre la langue, parce que, lorsqu'on écrit en prose, on est bien plus maître de son style, et parce que Molière, ayant à critiquer le langage des beaux esprits du temps, châtia le sien davantage. Le grand succès de ce petit ouvrage lui attira des critiques que *l'Étourdi* et *le Dépit amoureux* n'avaient pas essuyées. Un certain Antoine Bodeau fit *les véritables Précieuses*: on parodia la pièce de Molière; mais toutes ces critiques et ces parodies sont tombées dans l'oubli qu'elles méritaient.

On sait qu'à une représentation des *Précieuses ridicules* un vieillard s'écria du milieu du parterre: « Courage, Molière! voilà la bonne comédie. » On eut honte de ce style affecté, contre lequel Molière et Despréaux se sont toujours élevés. On commença à ne plus estimer que le naturel, et c'est peut-être l'époque du bon goût en France.

L'envie de se distinguer a ramené depuis le style des *Précieuses* : on le retrouve encore dans plusieurs livres modernes. L'un [1], en traitant sérieu-

[1] Tourreil.

sement de nos lois, appelle un exploit *un compliment timbré*. L'autre [1], écrivant à une maîtresse en l'air, lui dit : « Votre nom est écrit en grosses « lettres sur mon cœur.... Je veux vous faire peindre « en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de « cœurs par amusement. » Un troisième [2] appelle un cadran au soleil, *un greffier solaire ;* une grosse rave, *un phénomène potager*. Ce style a reparu sur le théâtre même, où Molière l'avait si bien tourné en ridicule; mais la nation entière a marqué son bon goût en méprisant cette affectation dans des auteurs que d'ailleurs elle estimait.

LE COCU IMAGINAIRE,

Comédie en un acte et en vers, représentée à Paris le 28 mai 1660.

Le Cocu imaginaire fut joué quarante fois de suite, quoique dans l'été, et pendant que le mariage du roi retenait toute la cour hors de Paris. C'est une pièce en un acte, où il entre un peu de caractère, et dont l'intrigue est comique par elle-même. On voit que Molière perfectionna sa manière d'écrire par son séjour à Paris. Le style du *Cocu imaginaire* l'emporte beaucoup sur celui de ses premières pièces en vers : on y trouve bien moins de fautes de langage. Il est vrai qu'il y a quelques grossièretés :

> La bière est un séjour par trop mélancolique,
> Et trop malsain pour ceux qui craignent la colique.

Il y a des expressions qui ont vieilli. Il y a aussi

[1] Fontenelle. — [2] Lamotte.

des termes que la politesse a bannis aujourd'hui du théâtre, comme *carogne*, *cocu*, etc.

Le dénouement, que fait Villebrequin, est un des moins bien ménagés et des moins heureux de Molière. Cette pièce eut le sort des bons ouvrages, qui ont et de mauvais censeurs et de mauvais copistes. Un nommé Doneau fit jouer à l'hôtel de Bourgogne *la Cocue imaginaire*, à la fin de 1661.

DON GARCIE DE NAVARRE,

OU

LE PRINCE JALOUX,

Comédie héroïque en vers et en cinq actes, représentée pour la première fois le 4 février 1661.

Molière joua le rôle de don Garcie, et ce fut par cette pièce qu'il apprit qu'il n'avait point de talent pour le sérieux, comme acteur. La pièce et le jeu de Molière furent très-mal reçus. Cette pièce, imitée de l'espagnol, n'a jamais été rejouée depuis sa chute. La réputation naissante de Molière souffrit beaucoup de cette disgrace, et ses ennemis triomphèrent quelque temps. *Don Garcie* ne fut imprimé qu'après la mort de l'auteur.

L'ÉCOLE DES MARIS,

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Paris le 24 juin 1661.

Il y a grande apparence que Molière avait au moins les canevas de ces premières pièces déjà

préparés, puisqu'elles se succédèrent en si peu de temps.

L'École des maris affermit pour jamais la réputation de Molière : c'est une pièce de caractère et d'intrigue. Quand il n'aurait fait que ce seul ouvrage, il eût pu passer pour un excellent auteur comique.

On a dit que *l'École des maris* était une copie des *Adelphes* de Térence : si cela était, Molière eût plus mérité l'éloge d'avoir fait passer en France le bon goût de l'ancienne Rome, que le reproche d'avoir dérobé sa pièce. Mais *les Adelphes* ont fourni tout au plus l'idée de *l'École des maris.* Il y a dans *les Adelphes* deux vieillards de différente humeur, qui donnent chacun une éducation différente aux enfants qu'ils élèvent; il y a de même dans *l'École des maris* deux tuteurs, dont l'un est sévère et l'autre indulgent : voilà toute la ressemblance. Il n'y a presque point d'intrigue dans *les Adelphes;* celle de *l'École des maris* est fine, intéressante, et comique. Une des femmes de la pièce de Térence, qui devrait faire le personnage le plus intéressant, ne paraît sur le théâtre que pour accoucher. L'Isabelle de Molière occupe presque toujours la scène avec esprit et avec grace, et mèle quelquefois de la bienséance, même dans les tours qu'elle joue à son tuteur. Le dénouement des *Adelphes* n'a nulle vraisemblance : il n'est point dans la nature qu'un vieillard qui a été soixante ans chagrin, sévère, et avare, devienne tout-à-coup gai, complaisant, et libéral. Le dénouement

de *l'École des maris* est le meilleur de toutes les pièces de Molière. Il est vraisemblable, naturel, tiré du fond de l'intrigue; et, ce qui vaut bien autant, il est extrêmement comique. Le style de Térence est pur, sentencieux, mais un peu froid, comme César, qui excellait en tout, le lui a reproché. Celui de Molière, dans cette pièce, est plus châtié que dans les autres. L'auteur français égale presque la pureté de la diction de Térence, et le passe de bien loin dans l'intrigue, dans le caractère, dans le dénouement, dans la plaisanterie.

LES FACHEUX,

Comédie en vers et en trois actes, représentée à Vaux, devant le roi, au mois d'août; et à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 4 novembre de la même année 1661.

Nicolas Fouquet, dernier surintendant des finances, engagea Molière à composer cette comédie pour la fameuse fête qu'il donna au roi et à la reine mère dans sa maison de Vaux, aujourd'hui appelée Villars. Molière n'eut que quinze jours pour se préparer. Il avait déjà quelques scènes détachées toutes prêtes; il y en ajouta de nouvelles, et en composa cette comédie, qui fut, comme il le dit dans la préface, faite, apprise, et représentée en moins de quinze jours. Il n'est pas vrai, comme le prétend Grimarest, auteur d'une *Vie de Molière*, que le roi lui eût alors fourni lui-même le caractère du chasseur. Molière n'avait point encore auprès du roi un accès assez libre : de plus, ce n'était pas ce prince qui donnait la fête, c'était

Fouquet; et il fallait ménager au roi le plaisir de la surprise.

Cette pièce fit au roi un plaisir extrême, quoique les ballets des intermèdes fussent mal inventés et mal exécutés. Paul Pellisson, homme célèbre dans les lettres, composa le prologue en vers à la louange du roi. Ce prologue fut très-applaudi de toute la cour, et plut beaucoup à Louis XIV. Mais celui qui donna la fête, et l'auteur du prologue, furent tous deux mis en prison peu de temps après; on les voulait même arrêter au milieu de la fête : triste exemple de l'instabilité des fortunes de cour.

Les Fâcheux ne sont pas le premier ouvrage en scènes absolument détachées qu'on ait vu sur notre théâtre. *Les Visionnaires* de Desmarêts étaient dans ce goût, et avaient eu un succès si prodigieux que tous les beaux esprits du temps de Desmarêts l'appelaient *l'inimitable comédie*. Le goût du public s'est tellement perfectionné depuis, que cette comédie ne paraît aujourd'hui inimitable que par son extrême impertinence. Sa vieille réputation fit que les comédiens osèrent la jouer en 1719; mais ils ne purent jamais l'achever. Il ne faut pas craindre que *les Fâcheux* tombent dans le même décri. On ignorait le théâtre du temps de Desmarêts; les auteurs étaient outrés en tout, parce qu'ils ne connaissaient point la nature; ils peignaient au hasard des caractères chimériques; le faux, le bas, le gigantesque, dominaient partout : Molière fut le premier qui fit sentir le vrai, et par conséquent le beau. Cette pièce le fit connaître plus particulièrement

de la cour et du roi ; et lorsque, quelque temps après, Molière donna cette pièce à Saint-Germain, le roi lui ordonna d'y ajouter la scène du chasseur. On prétend que ce chasseur était le comte de Soyecourt. Molière, qui n'entendait rien au jargon de la chasse, pria le comte de Soyecourt lui-même de lui indiquer les termes dont il devait se servir.

L'ÉCOLE DES FEMMES,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 26 décembre 1662.

Le théâtre de Molière, qui avait donné naissance à la bonne comédie, fut abandonné la moitié de l'année 1661, et toute l'année 1662, pour certaines farces moitié italiennes, moitié françaises, qui furent alors accréditées par le retour d'un fameux pantomime italien, connu sous le nom de Scaramouche. Les mêmes spectateurs qui applaudissaient sans réserve à ces farces monstrueuses se rendirent difficiles pour *l'École des femmes*, pièce d'un genre tout nouveau, laquelle, quoique toute en récits, est ménagée avec tant d'art que tout paraît être en action.

Elle fut très-suivie et très-critiquée, comme le dit la gazette de Loret :

Pièce qu'en plusieurs lieux on fronde,
Mais où pourtant va tant de monde,
Que jamais sujet important
Pour le voir n'en attira tant.

Elle passe pour être inférieure en tout à *l'École*

des Maris, et surtout dans le dénouement, qui est aussi *postiche* dans *l'École des femmes* qu'il est bien amené dans *l'École des maris*. On se révolta généralement contre quelques expressions qui paraissent indignes de Molière; on désapprouva *le corbillon*, *la tarte à la crème*, *les enfants faits par l'oreille*. Mais aussi les connaisseurs admirèrent avec quelle adresse Molière avait su attacher et plaire pendant cinq actes, par la seule confidence d'Horace au vieillard, et par de simples récits. Il semblait qu'un sujet ainsi traité ne dût fournir qu'un acte; mais c'est le caractère du vrai génie de répandre sa fécondité sur un sujet stérile, et de varier ce qui semble uniforme. On peut dire en passant que c'est là le grand art des tragédies de l'admirable Racine.

LA CRITIQUE DE L'ÉCOLE DES FEMMES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 1er juin 1663.

C'est le premier ouvrage de ce genre qu'on connaisse au théâtre. C'est proprement un dialogue, et non une comédie. Molière y fait plus la satire de ses censeurs, qu'il ne défend les endroits faibles de *l'École des femmes*. On convient qu'il avait tort de vouloir justifier *la tarte à la crème*, et quelques autres bassesses de style qui lui étaient échappées; mais ses ennemis avaient plus grand tort de saisir ces petits défauts pour condamner un bon ouvrage.

Boursault crut se reconnaître dans le portrait de Lysidas. Pour s'en venger, il fit jouer à l'hôtel de Bourgogne une petite pièce dans le goût de *la Critique de l'École des femmes*, intitulée *le Portrait du peintre*, *ou la Contre-Critique.*

L'IMPROMPTU DE VERSAILLES,

Petite pièce en un acte et en prose, représentée à Versailles le 14 octobre 1663, et à Paris le 4 novembre de la même année.

Molière fit ce petit ouvrage en partie pour se justifier devant le roi de plusieurs calomnies, et en partie pour répondre à la pièce de Boursault. C'est une satire cruelle et outrée. Boursault y est nommé par son nom. La licence de l'ancienne comédie grecque n'allait pas plus loin. Il eût été de la bienséance et de l'honnêteté publique de supprimer la satire de Boursault et celle de Molière. Il est honteux que les hommes de génie et de talent s'exposent par cette petite guerre à être la risée des sots. Il n'est permis de s'adresser aux personnes que quand ce sont des hommes publiquement déshonorés comme Rolet et Wasp. Molière sentit d'ailleurs la faiblesse de cette petite comédie, et ne la fit point imprimer.

LA PRINCESSE D'ÉLIDE,

OU

LES PLAISIRS DE L'ÎLE ENCHANTÉE,

Représentée le 7 mai 1664, à Versailles, à la grande fête que le roi donna aux reines.

Les fêtes que Louis XIV donna dans sa jeunesse méritent d'entrer dans l'histoire de ce monarque, non-seulement par les magnificences singulières, mais encore par le bonheur qu'il eut d'avoir des hommes célèbres en tous genres, qui contribuaient en même temps à ses plaisirs, à la politesse et à la gloire de la nation. Ce fut à cette fête, connue sous le nom de *l'Ile enchantée*, que Molière fit jouer *la Princesse d'Élide*, comédie-ballet en cinq actes. Il n'y a que le premier acte et la première scène du second qui soient en vers : Molière, pressé par le temps, écrivit le reste en prose. Cette pièce réussit beaucoup dans une cour qui ne respirait que la joie, et qui, au milieu de tant de plaisirs, ne pouvait critiquer avec sévérité un ouvrage fait à la hâte pour embellir la fête.

On a depuis représenté *la Princesse d'Élide* à Paris; mais elle ne put avoir le même succès, dépouillée de tous ses ornements et des circonstances heureuses qui l'avaient soutenue. On joua la même année la comédie de *la Mère coquette*, du célèbre Quinault : c'était presque la seule bonne comédie qu'on eût vue en France, hors les pièces de Molière et elle dut lui donner de l'émulation. Rarement,

les ouvrages faits pour des fêtes réussissent-ils au théâtre de Paris. Ceux à qui la fête est donnée sont toujours indulgents; mais le public libre est toujours sévère. Le genre sérieux et galant n'était pas le génie de Molière; et cette espèce de poëme, n'ayant ni le plaisant de la comédie ni les grandes passions de la tragédie, tombe presque toujours dans l'insipidité.

LE MARIAGE FORCÉ,

Petite pièce en prose et en un acte, représentée au Louvre le 24 janvier 1664, et au théâtre du Palais-Royal le 15 décembre de la même année.

C'est une de ces petites farces de Molière, qu'il prit l'habitude de faire jouer après les pièces en cinq actes. Il y a dans celle-ci quelques scènes tirées du théâtre italien. On y remarque plus de bouffonnerie que d'art et d'agrément. Elle fut accompagnée au Louvre d'un petit ballet où Louis XIV dansa.

DON JUAN, OU LE FESTIN DE PIERRE,

Comédie en prose et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 15 février 1665.

L'original de la comédie bizarre du *Festin de Pierre* est de Triso de Molina, auteur espagnol. Il est intitulé, *el Combidado de Piedra* (*le Convie de Pierre*). Il fut joué ensuite en Italie, sous le titre de *Convitato di Pietra*. La troupe des comédiens italiens le joua à Paris, et on l'appela *le Fes-*

tin de Pierre. Il eut un grand succès sur ce théâtre irrégulier : on ne se révolta point contre le monstrueux assemblage de bouffonnerie et de religion, de plaisanterie et d'horreur, ni contre les prodiges extravagants qui font le sujet de cette pièce. Une statue qui marche et qui parle, et les flammes de l'enfer qui engloutissent un débauché sur le théâtre d'Arlequin, ne soulevèrent point les esprits, soit qu'en effet il y ait dans cette pièce quelque intérêt, soit que le jeu des comédiens l'embellît, soit plutôt que le peuple, à qui *le Festin de Pierre* plaît beaucoup plus qu'aux honnêtes gens, aime cette espèce de merveilleux.

Villiers, comédien de l'hôtel de Bourgogne, mit *le Festin de Pierre* en vers, et il eut quelque succès à ce théâtre. Molière voulut aussi traiter ce bizarre sujet. L'empressement d'enlever des spectateurs à l'hôtel de Bourgogne fit qu'il se contenta de donner en prose sa comédie : c'était une nouveauté inouïe alors, qu'une pièce de cinq actes en prose. On voit par là combien l'habitude a de puissance sur les hommes, et comme elle forme les différents goûts des nations. Il y a des pays où l'on n'a pas l'idée qu'une comédie puisse réussir en vers : les Français, au contraire, ne croyaient pas qu'on pût supporter une longue comédie qui ne fût pas rimée. Ce préjugé fit donner la préférence à la pièce de Villiers sur celle de Molière ; et ce préjugé a duré si long-temps que Thomas Corneille, en 1673, immédiatement après la mort de Molière, mit son *Festin de Pierre* en vers : il eut alors un

grand succès sur le théâtre de la rue Guénégaud; et c'est de cette seule manière qu'on le représente aujourd'hui.

A la première représentation du *Festin de Pierre* de Molière, il y avait une scène entre don Juan et un pauvre. Don Juan demandait à ce pauvre à quoi il passait sa vie dans la forêt. « A prier Dieu, ré- « pondait le pauvre, pour les honnêtes gens qui « me donnent l'aumône. Tu passes ta vie à prier « Dieu? disait don Juan; si cela est, tu dois donc « être fort à ton aise. Hélas! monsieur, je n'ai pas « souvent de quoi manger. Cela ne se peut pas, ré- « pliquait don Juan : Dieu ne saurait laisser mourir « de faim ceux qui le prient du soir au matin. « Tiens, voila un louis d'or; mais je te le donne « pour l'amour de l'humanité. »

Cette scène, convenable au caractère impie de don Juan, dont les esprits faibles pouvaient faire un mauvais usage, fut supprimée à la seconde représentation; et ce retranchement fut peut-être cause du peu de succès de la pièce.

Celui qui écrit ceci a vu la scène écrite de la main de Molière, entre les mains du fils de Pierre Marcassus, ami de l'auteur.

Cette scène a été imprimée depuis.

L'AMOUR MÉDECIN,

Petite comédie en un acte et en prose, représentée à Versailles le 15 septembre 1665, et sur le théâtre du Palais-Royal le 22 du même mois.

L'Amour médecin est un impromptu fait pour le roi en cinq jours de temps : cependant cette petite pièce est d'un meilleur comique que *le Mariage forcé;* elle fut accompagnée d'un prologue en musique, qui est l'une des premières compositions de Lulli.

C'est le premier ouvrage dans lequel Molière ait joué les médecins. Ils étaient fort différents de ceux d'aujourd'hui; ils allaient presque toujours en robe et en rabat, et consultaient en latin.

Si les médecins de notre temps ne connaissent pas mieux la nature, ils connaissent mieux le monde, et savent que le grand art d'un médecin est l'art de plaire. Molière peut avoir contribué à leur ôter leur pédanterie; mais les mœurs du siècle, qui ont changé en tout, y ont contribué davantage. L'esprit de raison s'est introduit dans toutes les sciences, et la politesse dans toutes les conditions.

LE MISANTHROPE,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 4 juin 1666.

L'Europe regarde cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du haut comique. Le sujet du Misanthrope a réussi chez toutes les nations long-temps avant

Molière, et après lui. En effet, il y a peu de choses plus attachantes qu'un homme qui hait le genre humain, dont il a éprouvé les noirceurs, et qui est entouré de flatteurs dont la complaisance servile fait un contraste avec son inflexibilité. Cette façon de traiter le Misanthrope est la plus commune, la plus naturelle, et la plus susceptible du genre comique. Celle dont Molière l'a traité est bien plus délicate, et, fournissant bien moins, exigeait beaucoup d'art. Il s'est fait à lui-même un sujet stérile, privé d'action, dénué d'intérêt. Son Misanthrope hait les hommes encore plus par humeur que par raison. Il n'y a d'intrigue dans la pièce que ce qu'il en faut pour faire sortir les caractères, mais peut-être pas assez pour attacher; en récompense, tous ces caractères ont une force, une vérité et une finesse que jamais auteur comique n'a connues comme lui.

Molière est le premier qui ait su tourner en scènes ces conversations du monde, et y mêler des portraits. *Le Misanthrope* en est plein; c'est une peinture continuelle, mais une peinture de ces ridicules que les yeux vulgaires n'aperçoivent pas. Il est inutile d'examiner ici en détail les beautés de ce chef-d'œuvre de l'esprit; de montrer avec quel art Molière a peint un homme qui pousse la vertu jusqu'au ridicule, rempli de faiblesse pour une coquette, et de remarquer la conversation et le contraste charmant d'une prude avec cette coquette outrée. Quiconque lit doit sentir ces beautés, lesquelles même, toutes grandes qu'elles sont, ne se-

raient rien sans le style. La pièce est, d'un bout à l'autre, à peu près dans le style des satires de Despréaux; et c'est, de toutes les pièces de Molière, la plus fortement écrite.

Elle eut, à la première représentation, les applaudissements qu'elle méritait. Mais c'était un ouvrage plus fait pour les gens d'esprit que pour la multitude, et plus propre encore à être lu qu'à être joué. Le théâtre fut désert dès le troisième jour. Depuis, lorsque le fameux acteur Baron, étant remonté sur le théâtre après trente ans d'absence, joua le Misanthrope, la pièce n'attira pas un grand concours, ce qui confirma l'opinion où l'on était que cette pièce serait plus admirée que suivie. Ce peu d'empressement qu'on a, d'un côté, pour *le Misanthrope*, et de l'autre, la juste admiration qu'on a pour lui, prouvent, peut-être plus qu'on ne pense, que le public n'est point injuste. Il court en foule à des comédies gaies et amusantes, mais qu'il n'estime guère; et ce qu'il admire n'est pas toujours réjouissant. Il en est des comédies comme des jeux : il y en a que tout le monde joue; il y en a qui ne sont faits que pour les esprits plus fins et plus appliqués.

Si on osait encore chercher dans le cœur humain la raison de cette tiédeur du public aux représentations du *Misanthrope*, peut-être les trouverait-on dans l'intrigue de la pièce, dont les beautés ingénieuses et fines ne sont pas également vives et intéressantes; dans ces conversations même qui sont des morceaux inimitables, mais qui, n'étant pas

toujours nécessaires à la pièce, peut-être refroidissent un peu l'action, pendant qu'elles font admirer l'auteur; enfin, dans le dénouement, qui, tout bien amené et tout sage qu'il est, semble être attendu du public sans inquiétude, et qui, venant après une intrigue peu attachante, ne peut avoir rien de piquant. En effet, le spectateur ne souhaite point que le Misanthrope épouse la coquette Célimène, et ne s'inquiète pas beaucoup s'il se détachera d'elle. Enfin, on prendrait la liberté de dire que *le Misanthrope* est une satire plus sage et plus fine que celles d'Horace et de Boileau, et pour le moins aussi bien écrite; mais qu'il y a des comédies plus intéressantes; et que le *Tartufe*, par exemple, réunit les beautés du style du *Misanthrope* avec un intérêt plus marqué.

On sait que les ennemis de Molière voulurent persuader au duc de Montausier, fameux par sa vertu sauvage, que c'était lui que Molière jouait dans *le Misanthrope*. Le duc de Montausier alla voir la pièce, et dit, en sortant, qu'il aurait bien voulu ressembler au Misanthrope de Molière.

LE MÉDECIN MALGRÉ LUI,

Comédie en trois actes et en prose, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 9 août 1666.

Molière ayant suspendu son chef-d'œuvre du *Misanthrope*, le rendit quelque temps après au public, accompagné du *Médecin malgré lui*, farce très-gaie et très-bouffonne, et dont le peuple grossier avait besoin; à peu près comme à l'Opéra, après

une musique noble et savante, on entend avec plaisir ces petits airs qui ont par eux-mèmes peu de mérite, mais que tout le monde retient aisément. Ces gentillesses frivoles servent à faire goûter les beautés sérieuses.

Le Médecin malgré lui soutint *le Misanthrope* : c'est peut-être à la honte de la nature humaine ; mais c'est ainsi qu'elle est faite : on va plus à la comédie pour rire que pour être instruit. *Le Misanthrope* était l'ouvrage d'un sage qui écrivait pour les hommes éclairés ; et il fallut que le sage se déguisât en farceur pour plaire à la multitude.

MÉLICERTE,

Pastorale héroïque, représentée à Saint-Germain-en-Laye, pour le roi, au ballet des Muses, en décembre 1666.

Molière n'a jamais fait que deux actes de cette comédie ; le roi se contenta de ces deux actes dans la fête du ballet des Muses. Le public n'a point regretté que l'auteur ait négligé de finir cet ouvrage : il est dans un genre qui n'était point celui de Molière. Quelque peine qu'il y eût prise, les plus grands efforts d'un homme d'esprit ne remplacent jamais le génie.

LE SICILIEN, OU L'AMOUR PEINTRE,

Comédie en prose et en un acte, représentée à Saint-Germain-en-Laye en 1667, et sur le théâtre du Palais-Royal le 10 juin de la même année.

C'est la seule petite pièce en un acte où il y ait de la grace et de la galanterie. Les autres petites pièces que Molière ne donnait que comme des

farces ont d'ordinaire un fond plus bouffon et moins agréable.

AMPHITRYON,

Comédie en vers et en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 13 janvier 1668.

Euripide et Archippus avaient traité ce sujet de tragi-comédie chez les Grecs : c'est une des pièces de Plaute qui a eu le plus de succès ; on la jouait encore à Rome cinq cents ans après lui ; et ce qui peut paraître singulier, c'est qu'on la jouait toujours dans des fêtes consacrées à Jupiter. Il n'y a que ceux qui ne savent point combien les hommes agissent peu conséquemment qui puissent être surpris qu'on se moquât publiquement au théâtre des mêmes dieux qu'on adorait dans les temples.

Molière a tout pris de Plaute, hors les scènes de Sosie et de Cléanthis. Ceux qui ont dit qu'il a imité son prologue de Lucien ne savent pas la différence qui est entre une imitation et la ressemblance très-éloignée de l'excellent dialogue de la Nuit et de Mercure, dans Molière, avec le petit dialogue de Mercure et d'Apollon, dans Lucien : il n'y a pas une plaisanterie, pas un seul mot que Molière doive à cet auteur grec.

Tous les lecteurs exempts de préjugés savent combien l'*Amphitryon* français est au-dessus de l'*Amphitryon* latin. On ne peut pas dire des plaisanteries de Molière ce qu'Horace dit de celles de Plaute :

« Vestri proavi plautinos et numeros et
« Laudavere sales, nimiùm patienter utrumque. »

Dans Plaute, Mercure dit à Sosie : « Tu viens « avec des fourberies cousues. » Sosie répond : « Je « viens avec des habits cousus. » « Tu as menti, « réplique le dieu; tu viens avec tes pieds, et non « avec tes habits. » Ce n'est pas là le comique de notre théâtre. Autant Molière paraît surpasser Plaute dans cette espèce de plaisanterie que les Romains nommaient *urbanité*, autant paraît-il aussi l'emporter dans l'économie de sa pièce. Quand il fallait chez les anciens apprendre aux spectateurs quelque événement, un acteur venait, sans façon, le conter dans un monologue : ainsi Amphitryon et Mercure viennent seuls sur la scène dire tout ce qu'ils ont fait pendant les entr'actes. Il n'y avait pas plus d'art dans les tragédies. Cela seul fait peut-être voir que le théâtre des anciens (d'ailleurs à jamais respectable) est, par rapport au nôtre, ce que l'enfance est à l'âge mûr.

Madame Dacier, qui a fait honneur à son sexe par son érudition, et qui lui en eût fait davantage si avec la science des commentateurs elle n'en eût pas eu l'esprit, fit une dissertation pour prouver que l'*Amphitryon* de Plaute était fort au-dessus du moderne; mais ayant ouï dire que Molière voulait faire une comédie des *Femmes savantes*, elle supprima sa dissertation.

L'*Amphitryon* de Molière réussit pleinement et sans contradiction : aussi est-ce une pièce faite pour plaire aux plus simples et aux plus grossiers, comme aux plus délicats. C'est la première comédie que

Molière ait écrite en vers libres. On prétendit alors que ce genre de versification était plus propre à la comédie que les rimes plates, en ce qu'il y a plus de liberté et plus de variété. Cependant les rimes plates en vers alexandrins ont prévalu. Les vers libres sont d'autant plus malaisés à faire, qu'ils semblent plus faciles. Il y a un rhythme très-peu connu qu'il y faut observer, sans quoi cette poésie rebute. Corneille ne connut pas ce rhythme dans son *Agésilas*.

L'AVARE,

Comédie en prose et en cinq actes, représentée à Paris sur le théâtre du Palais-Royal le 9 septembre 1668.

Cette excellente comédie avait été donnée au public en 1667; mais le même préjugé qui fit tomber *le Festin de Pierre*, parce qu'il était en prose, avait fait tomber *l'Avare*. Molière, pour ne point heurter de front le sentiment des critiques, et sachant qu'il faut ménager les hommes quand ils ont tort, donna au public le temps de revenir, et ne rejoua *l'Avare* qu'un an après : le public, qui, à la longue, se rend toujours au bon, donna à cet ouvrage les applaudissements qu'il mérite. On comprit alors qu'il peut y avoir de fort bonnes comédies en prose, et qu'il y a peut-être plus de difficulté à réussir dans ce style ordinaire, où l'esprit seul soutient l'auteur, que dans la versification, qui, par la rime, la cadence et la mesure, prête des ornements à des idées simples que la prose n'embellirait pas.

Il y a dans *l'Avare* quelques idées prises de Plaute, et embellies par Molière. Plaute avait imaginé le premier de faire en même temps voler la cassette de l'Avare, et séduire sa fille; c'est de lui qu'est toute l'invention de la scène du jeune homme qui vient avouer le rapt, et que l'avare prend pour le voleur. Mais on ose dire que Plaute n'a point assez profité de cette situation; il ne l'a inventée que pour la manquer; que l'on en juge par ce trait seul : l'amant de la fille ne paraît que dans cette scène; il vient sans être annoncé ni préparé, et la fille elle-même n'y paraît point du tout.

Tout le reste de la pièce est de Molière, caractères, intrigues, plaisanteries; il n'a imité que quelques lignes, comme cet endroit où l'Avare, parlant (peut-être mal à propos) aux spectateurs, dit : « Mon voleur n'est-il point parmi vous? Ils me re« gardent tous et se mettent à rire : » — « Quid est « quod ridetis? Novi omnes, scio fures hìc esse « complures; » et cet autre endroit encore où, ayant examiné les mains du valet qu'il soupçonne, il demande à voir la troisième : *Ostende tertiam.*

Mais si l'on veut connaître la différence du style de Plaute et du style de Molière, qu'on voie les portraits que chacun fait de son Avare. Plaute dit :

« . . . . Clamat
« Suam rem periisse, seque eradicarier,
« De suo tigillo fumus si qua exit foras.
« Quin cùm it dormitum, follem sibi obstringit ob gulam.
« — Cur? — Ne quid animæ forte amittat dormiens.
« Etiamne obturat inferiorem gutturem? »

Aulularia, act. II, sc. IV.

« Il crie qu'il est perdu, qu'il est abîmé, si la « fumée de son feu va hors de sa maison. Il se met « une vessie à la bouche pendant la nuit, de peur « de perdre son souffle. — Se bouche-t-il aussi la « bouche d'en bas? »

Cependant ces comparaisons de Plaute avec Molière, toutes à l'avantage du dernier, n'empêchent pas qu'on ne doive estimer ce comique latin, qui, n'ayant pas la pureté de Térence, et fort inférieur à Molière, a été *, pour la variété de ses caractères et de ses intrigues, ce que Rome a eu de meilleur. On trouve aussi, à la vérité, dans *l'Avare* de Molière quelques expressions grossières, comme, « Je « sais l'art de traire les hommes; » et quelques mauvaises plaisanteries, comme, « Je marierais, si je « l'avais entrepris, le Grand-Turc et la république « de Venise. »

Cette comédie a été traduite en plusieurs langues, et jouée sur plus d'un théâtre d'Italie et d'Angleterre, de même que les autres pièces de Molière, mais les pièces traduites ne peuvent réussir que par l'habileté du traducteur. Un poète anglais nommé Shadwell, aussi vain que mauvais poète, la donna en anglais du vivant de Molière. Cet homme dit dans sa préface : « Je crois pouvoir « dire sans vanité, que Molière n'a rien perdu « entre mes mains. Jamais pièce française n'a été « maniée par un de nos poètes, quelque méchant « qu'il fût, qu'elle n'ait été rendue meilleure. Ce

* VARIANTE.... de Térence, *avait d'ailleurs tant d'autres talents, et qui, quoique inférieur à Molière*, a été, etc.

« n'est ni faute d'invention ni faute d'esprit que « nous empruntons des Français ; mais c'est par « paresse : c'est aussi par paresse que je me suis « servi de *l'Avare* de Molière. »

On peut juger qu'un homme qui n'a pas assez d'esprit pour mieux cacher sa vanité n'en a pas assez pour faire mieux que Molière. La pièce de Shadwell est généralement méprisée. M. Fielding, meilleur poète et plus modeste, a traduit *l'Avare*, et l'a fait jouer à Londres, en 1733. Il y a ajouté réellement quelques beautés de dialogue particulières à sa nation, et sa pièce a eu près de trente représentations ; succès très-rare à Londres, où les pièces qui ont le plus de cours ne sont jouées tout au plus que quinze fois.

GEORGE-DANDIN, OU LE MARI CONFONDU,

Comédie en prose et en trois actes, représentée à Versailles le 15 de juillet 1668, et à Paris le 9 de novembre suivant.

On ne connaît et on ne joue cette pièce que sous le nom de *George-Dandin* ; et au contraire, *le Cocu imaginaire*, qu'on avait intitulé et affiché *Sganarelle*, n'est connu que sous le nom du *Cocu imaginaire* ; peut-être parce que ce dernier titre est plus plaisant que celui du *Mari confondu*. *George-Dandin* réussit pleinement ; mais si on ne reprocha rien à la conduite et au style, on se souleva un peu contre le sujet même de la pièce : quelques personnes se révoltèrent contre une comédie dans laquelle une femme mariée donne un rendez-vous à son amant. Elles pou-

vaient considérer que la coquetterie de cette femme n'est que la punition de la sottise que fait George-Dandin d'épouser la fille d'un gentilhomme ridicule.

L'IMPOSTEUR, OU LE TARTUFE,

Joué sans interruption en public, le 5 février 1669.

On sait toutes les traverses que cet admirable ouvrage essuya. On en voit le détail dans la préface de l'auteur au-devant du *Tartufe*.

Les trois premiers actes avaient été représentés à Versailles devant le roi, le 12 mai 1664. Ce n'était pas la première fois que Louis XIV, qui sentait le prix des ouvrages de Molière, avait voulu les voir avant qu'ils fussent achevés; il fut fort content de ce commencement, et par conséquent la cour le fut aussi.

Il fut joué le 29 novembre de la même année, au Rainci, devant le grand Condé. Dès-lors les rivaux se réveillèrent; les dévots commencèrent à faire du bruit; les faux zélés (l'espèce d'homme la plus dangereuse) crièrent contre Molière, et séduisirent même quelques gens de bien. Molière, voyant tant d'ennemis qui allaient attaquer sa personne encore plus que sa pièce, voulut laisser ces premières fureurs se calmer: il fut un an sans donner *le Tartufe*; il le lisait seulement dans quelques maisons choisies, où la superstition ne dominait pas.

Molière ayant opposé la protection et le zèle de ses amis aux cabales naissantes de ses ennemis, obtint du roi une permission verbale de jouer *le*

Tartufe. La première représentation en fut donc faite à Paris, le 5 août 1667. Le lendemain on allait la rejouer; l'assemblée était la plus nombreuse qu'on eût jamais vue; il y avait des dames de la première distinction aux troisièmes loges; les acteurs allaient commencer, lorsqu'il arriva un ordre du premier président du parlement, portant défense de jouer la pièce.

C'est à cette occasion qu'on prétend que Molière dit à l'assemblée : « Messieurs, nous allions vous « donner *le Tartufe;* mais M. le premier président « ne veut pas qu'on le joue. »

Pendant qu'on supprimait cet ouvrage, qui était l'éloge de la vertu et la satire de la seule hypocrisie, on permit qu'on jouât sur le théâtre italien *Scaramouche ermite*, pièce très-froide, si elle n'eût été licencieuse, dans laquelle un ermite vêtu en moine monte la nuit par une échelle à la fenêtre d'une femme mariée, et y reparaît de temps en temps en disant : *Questo è per mortificar la carne.* On sait sur cela le mot du grand Condé : « Les comédiens « italiens n'ont offensé que Dieu, mais les français « ont offensé les dévots. » Au bout de quelque temps, Molière fut délivré de la persécution ; il obtint un ordre du roi par écrit de représenter *le Tartufe.* Les comédiens ses camarades voulurent que Molière eût toute sa vie deux parts dans le gain de la troupe, toutes les fois qu'on jouerait cette pièce; elle fut représentée trois mois de suite, et durera autant qu'il y aura en France du goût et des hypocrites.

Aujourd'hui bien des gens regardent comme une

leçon de morale cette même pièce qu'on trouvait autrefois si scandaleuse. On peut hardiment avancer que les discours de Cléante, dans lesquels la vertu vraie et éclairée est opposée à la dévotion imbécile d'Orgon, sont, à quelques expressions près, le plus fort et le plus élégant sermon que nous ayons en notre langue; et c'est peut-être ce qui révolta davantage ceux qui parlaient moins bien dans la chaire que Molière au théâtre.

Voyez surtout cet endroit :

> Allez, tous vos discours ne me font point de peur;
> Je sais comme je parle, et le ciel voit mon cœur.
> Il est de faux dévots ainsi que de faux braves, etc.

Presque tous les caractères de cette pièce sont originaux ; il n'y en a aucun qui ne soit bon, et celui du Tartufe est parfait. On admire la conduite de la pièce jusqu'au dénouement; on sent combien il est forcé, et combien les louanges du roi, quoique mal amenées, étaient nécessaires pour soutenir Molière contre ses ennemis.

Dans les premières représentations, l'imposteur se nommait Panulphe, et ce n'était qu'à la dernière scène qu'on apprenait son véritable nom de Tartufe, sous lequel ses impostures étaient supposées être connues du roi. A cela près, la pièce était comme elle est aujourd'hui. Le changement le plus marqué qu'on y ait fait est à ce vers :

> O ciel! pardonne-lui la douleur qu'il me donne.

Il y avait :

> O ciel! pardonne-moi, comme je lui pardonne.

Qui croirait que le succès de cette admirable pièce eût été balancé par celui d'une comédie qu'on appelle *la Femme juge et partie*, qui fut jouée à l'hôtel de Bourgogne aussi long-temps que *le Tartufe* au Palais-Royal? Montfleuri, comédien de l'hôtel de Bourgogne, auteur de *la Femme juge et partie*, se croyait égal à Molière, et la préface qu'on a mise au-devant du recueil de ce Montfleuri avertit que M. de Montfleuri était un grand homme. Le succès de *la Femme juge et partie*, et de tant d'autres pièces médiocres, dépend uniquement d'une situation que le jeu d'un acteur fait valoir. On sait qu'au théâtre il faut peu de chose pour faire réussir ce qu'on méprise à la lecture. On représenta sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, à la suite de *la Femme juge et partie*, *la Critique du Tartufe*. Voici ce qu'on trouve dans le prologue de cette critique :

Molière plaît assez ; c'est un bouffon plaisant,
Qui divertit le monde en le contrefesant;
Ses grimaces souvent causent quelques surprises;
Toutes ses pièces sont d'agréables sottises :
Il est mauvais poète et bon comédien;
Il fait rire; et de vrai, c'est tout ce qu'il fait bien.

On imprima contre lui vingt libelles. Un curé de Paris s'avilit jusqu'à composer une de ces brochures, dans laquelle il débutait par dire qu'il fallait brûler Molière. Voilà comme ce grand homme fut traité de son vivant; l'approbation du public éclairé lui donnait une gloire qui le vengeait assez : mais qu'il est humiliant pour une nation, et triste pour les hommes de génie, que le petit nombre leur

rende justice, tandis que le grand nombre les néglige et les persécute !

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC,

Comédie-ballet en prose et en trois actes, faite et jouée à Chambord, pour le roi, au mois de septembre 1669, et représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 15 novembre de la même année.

Ce fut à la représentation de cette comédie que la troupe de Molière prit pour la première fois le titre de *la troupe du roi*. *Pourceaugnac* est une farce; mais il y a dans toutes les farces de Molière des scènes dignes de la haute comédie. Un homme supérieur, quand il badine, ne peut s'empêcher de badiner avec esprit. Lulli, qui n'avait point encore le privilége de l'Opéra, fit la musique du ballet de *Pourceaugnac;* il y dansa, il y chanta, il y joua du violon. Tous les grands talents étaient employés aux divertissements du roi, et tout ce qui avait rapport aux beaux-arts était honorable.

On n'écrivit point contre *Pourceaugnac :* on ne cherche à rabaisser les grands hommes que quand ils veulent s'élever. Loin d'examiner sévèrement cette farce, les gens de bon goût reprochèrent à l'auteur d'avilir trop souvent son génie à des ouvrages frivoles qui ne méritaient pas d'examen; mais Molière leur répondait qu'il était comédien aussi bien qu'auteur, qu'il fallait réjouir la cour et attirer le peuple, et qu'il était réduit à consulter l'intérêt de ses acteurs aussi bien que sa propre gloire.

LES AMANTS MAGNIFIQUES,

Comédie-ballet en prose et en cinq actes, représentée devant le roi, à Saint-Germain, au mois de janvier 1670.

Louis XIV lui-même donna le sujet de cette pièce à Molière. Il voulut qu'on représentât deux princes qui se disputeraient une maîtresse, en lui donnant des fêtes magnifiques et galantes. Molière servit le roi avec précipitation. Il mit dans cet ouvrage deux personnages qu'il n'avait point encore fait paraître sur son théâtre, un astrologue et un fou de cour. Le monde n'était point alors désabusé de l'astrologie judiciaire; on y croyait d'autant plus qu'on connaissait moins la véritable astronomie. Il est rapporté dans Vittorio Siri qu'on n'avait pas manqué, à la naissance de Louis XIV, de faire tenir un astrologue dans un cabinet voisin de celui où la reine accouchait. C'est dans les cours que cette superstition règne davantage, parce que c'est là qu'on a plus d'inquiétude sur l'avenir.

Les fous y étaient aussi à la mode; chaque prince et chaque grand seigneur même avait son fou; et les hommes n'ont quitté ce reste de barbarie qu'à mesure qu'ils ont plus connu les plaisirs de la société et ceux que donnent les beaux-arts. Le fou qui est représenté dans Molière n'est point un fou ridicule, tel que le Moron de *la Princesse d'Élide*; mais un homme adroit, et qui, ayant la liberté de tout dire, s'en sert avec habileté et avec finesse. La musique est de Lulli. Cette pièce ne fut jouée

qu'à la cour, et ne pouvait guère réussir que par le mérite du divertissement et par celui de l'à-propos.

On ne doit pas omettre que, dans les divertissements des *Amants magnifiques*, il se trouve une traduction de l'ode d'Horace,

« Donec gratus eram tibi. »

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-ballet en prose et en cinq actes, faite et jouée à Chambord, au mois d'octobre 1670, et représentée à Paris le 23 novembre de la même année.

Le Bourgeois gentilhomme est un des plus heureux sujets de comédie que le ridicule des hommes ait jamais pu fournir. La vanité, attribut de l'espèce humaine, fait que les princes prennent le titre de rois, que les grands seigneurs veulent être princes, et, comme dit La Fontaine,

Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Cette faiblesse est précisément la même que celle d'un bourgeois qui veut être homme de qualité; mais la folie du bourgeois est la seule qui soit comique, et qui puisse faire rire au théâtre: ce sont les extrêmes disproportions des manières et du langage d'un homme avec les airs et les discours qu'il veut affecter qui font un ridicule plaisant. Cette espèce de ridicule ne se trouve point dans des princes, ou dans des hommes élevés à la cour, qui couvrent toutes leurs sottises du même air et du même lan-

gage; mais ce ridicule se montre tout entier dans un bourgeois élevé grossièrement, et dont le naturel fait à tout moment un contraste avec l'art dont il veut se parer. C'est ce naturel grossier qui fait le plaisant de la comédie, et voilà pourquoi ce n'est jamais que dans la vie commune qu'on prend les personnages comiques. *Le Misanthrope* est admirable, *le Bourgeois gentilhomme* est plaisant.

Les quatre premiers actes de cette pièce peuvent passer pour une comédie; le cinquième est une farce qui est réjouissante, mais trop peu vraisemblable. Molière aurait pu donner moins de prise à la critique, en supposant quelque autre homme que le fils du Grand-Turc; mais il cherchait par ce divertissement plutôt à réjouir qu'à faire un ouvrage régulier.

Lulli fit aussi la musique du ballet, et il y joua comme dans *Pourceaugnac.*

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en prose et en trois actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 24 mai 1671.

Les Fourberies de Scapin sont une de ces farces que Molière avait préparées en province. Il n'avait pas fait scrupule d'y insérer deux scènes entières du *Pédant joué,* mauvaise pièce de Cyrano de Bergerac. On prétend que quand on lui reprochait ce plagiat, il répondait : « Ces deux scènes sont « assez bonnes; cela m'appartenait de droit; il est « permis de reprendre son bien partout où on le « trouve. »

Si Molière avait donné la farce des *Fourberies de Scapin* pour une vraie comédie, Despréaux aurait eu raison de dire dans son *Art poétique* :

C'est par là que Molière, illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eût remporté le prix,
Si, moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable et le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin.
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnais plus l'auteur du *Misanthrope*.

On pourrait répondre à ce grand critique que Molière n'a point allié Térence avec Tabarin dans ses vraies comédies, où il surpasse Térence; que s'il a déféré au goût du peuple, c'est dans ses farces, dont le seul titre annonce du bas comique, et que ce bas comique était nécessaire pour soutenir sa troupe.

Molière ne pensait pas que *les Fourberies de Scapin* et *le Mariage forcé* valussent *l'Avare, le Tartufe, le Misanthrope, les Femmes savantes*, ou fussent même du même genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire que « Molière peut-être de son « art eût remporté le prix ? » Qui aura donc ce prix si Molière ne l'a pas?

PSYCHÉ,

Tragédie-ballet en vers libres et en cinq actes, représentée devant le roi, dans la salle des machines du palais des Tuileries, en janvier et durant le carnaval de l'année 1670, et donnée au public sur le théâtre du Palais-Royal en 1671.

Le spectacle de l'Opéra, connu en France sous le ministère du cardinal Mazarin, était tombé par

sa mort. Il commençait à se relever. Perrin, introducteur des ambassadeurs chez Monsieur, frère de Louis XIV; Cambert, intendant de la musique de la reine-mère, et le marquis de Sourdiac, homme de goût, qui avait du génie pour les machines, avaient obtenu, en 1669, le privilége de l'Opéra ; mais ils ne donnèrent rien au public qu'en 1671. On ne croyait pas alors que les Français pussent jamais soutenir trois heures de musique, et qu'une tragédie toute chantée pût réussir. On pensait que le comble de la perfection est une tragédie déclamée, avec des chants et des danses dans les intermèdes. On ne songeait pas que si une tragédie est belle et intéressante, les entr'actes de musique doivent en devenir froids, et que si les intermèdes sont brillants, l'oreille a peine à revenir tout d'un coup du charme de la musique à la simple déclamation. Un ballet peut délasser dans les entr'actes d'une pièce ennuyeuse; mais une bonne pièce n'en a pas besoin, et l'on joue *Athalie* sans les chœurs et sans la musique. Ce ne fut que quelques années après que Lulli et Quinault nous apprirent qu'on pouvait chanter toute une tragédie, comme on fesait en Italie, et qu'on la pouvait même rendre intéressante, perfection que l'Italie ne connaissait pas.

Depuis la mort du cardinal Mazarin, on n'avait donc donné que des pièces à machines avec des divertissements en musique, telles qu'*Andromède* et *la Toison d'or*. On voulut donner au roi et à la cour, pour l'hiver de 1670, un divertissement dans

ce goût, et y ajouter des danses. Molière fut chargé du sujet de la fable le plus ingénieux et le plus galant, et qui était alors en vogue par le roman aimable, quoique beaucoup trop allongé, que La Fontaine venait de donner en 1669.

Il ne put faire que le premier acte, la première scène du second, et la première du troisième; le temps pressait: Pierre Corneille se chargea du reste de la pièce; il voulut bien s'assujettir au plan d'un autre, et ce génie mâle, que l'âge rendait sec et sévère, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'auteur de *Cinna* fi t à l'âge de soixante-sept ans cette déclaration de Psyché à l'Amour, qui passe encore pour un des morceaux les plus tendres et les plus naturels qui soient au théâtre.

Toutes les paroles qui se chantent sont de Quinault. Lulli composa les airs. Il ne manquait à cette société de grands hommes que le seul Racine, afin que tout ce qu'il y eut jamais de plus excellent au théâtre se fût réuni pour servir un roi qui méritait d'être servi par de tels hommes.

Psyché n'est pas une excellente pièce, et les derniers actes en sont très-languissants; mais la beauté du sujet, les ornements dont elle fut embellie, et la dépense royale qu'on fit pour ce spectacle, firent pardonner ses défauts.

LES FEMMES SAVANTES,

Comédie en vers et en cinq actes, représentée sur le théâtre du Palais-Royal le 11 mars 1672.

Cette comédie, qui est mise par les connaisseurs dans le rang du *Tartufe* et du *Misanthrope*, attaquait un ridicule qui ne semblait propre à réjouir ni le peuple ni la cour, à qui ce ridicule paraissait être également étranger. Elle fut reçue d'abord assez froidement; mais les connaisseurs rendirent bientôt à Molière les suffrages de la ville; et un mot du roi lui donna ceux de la cour. L'intrigue, qui en effet a quelque chose de plus plaisant que celle du *Misanthrope*, soutint la pièce long-temps.

Plus on la vit, plus on admira comment Molière avait pu jeter tant de comique sur un sujet qui paraissait fournir plus de pédanterie que d'agrément. Tous ceux qui sont au fait de l'histoire littéraire de ce temps-là savent que Ménage y est joué sous le nom de Vadius, et que Trissotin est le fameux abbé Cotin, si connu par les satires de Despréaux. Ces deux hommes étaient, pour leur malheur, ennemis de Molière; ils avaient voulu persuader au duc de Montausier que le *Misanthrope* était fait contre lui; quelque temps après ils avaient eu chez Mademoiselle, fille de Gaston de France, la scène que Molière a si bien rendue dans *les Femmes savantes*. Le malheureux Cotin écrivait également contre Ménage, contre Molière, et contre Despréaux : les satires de Despréaux l'avaient déjà couvert de honte, mais Molière l'ac-

cabla. Trissotin était appelé aux premières représentations Tricotin. L'acteur qui le représentait avait affecté, autant qu'il avait pu, de ressembler à l'original par la voix et par les gestes. Enfin, pour comble de ridicule, les vers de Trissotin, sacrifiés sur le théâtre à la risée publique, étaient de l'abbé Cotin même. S'ils avaient été bons, et si leur auteur avait valu quelque chose, la critique sanglante de Molière et celle de Despréaux ne lui eussent pas ôté sa réputation. Molière lui-même avait été joué aussi cruellement sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, et n'en fut pas moins estimé : le vrai mérite résiste à la satire. Mais Cotin était bien loin de se pouvoir soutenir contre de telles attaques : on dit qu'il fut si accablé de ce dernier coup, qu'il tomba dans une mélancolie qui le conduisit au tombeau. Les satires de Despréaux coûtèrent aussi la vie à l'abbé Cassaigne, triste effet d'une liberté plus dangereuse qu'utile, et qui flatte plus la malignité humaine qu'elle n'inspire le bon goût.

La meilleure satire qu'on puisse faire des mauvais poètes, c'est de donner d'excellents ouvrages; Molière et Despréaux n'avaient pas besoin d'y ajouter des injures.

LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Petite comédie en un acte et en prose, représentée devant le roi, à Saint-Germain, en février 1672, et à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 8 juillet de la même année.

C'est une farce, mais toute de caractères, qui est une peinture naïve, peut-être en quelques endroits trop simple, des ridicules de la province; ridicules dont on s'est beaucoup corrigé à mesure que le goût de la société et la politesse aisée qui règne en France se sont répandus de proche en proche.

LE MALADE IMAGINAIRE,

En trois actes, avec des intermèdes, fut représenté sur le théâtre du Palais-Royal le 10 février 1673.

C'est une de ces farces de Molière dans laquelle on trouve beaucoup de scènes dignes de la haute comédie. La naïveté, peut-être poussée trop loin, en fait le principal caractère. Ses farces ont le défaut d'être quelquefois un peu trop basses; et ses comédies, de n'être pas toujours assez intéressantes: mais, avec tous ces défauts-là, il sera toujours le premier de tous les poètes comiques. Depuis lui, le théâtre français s'est soutenu, et même a été asservi à des lois de décence plus rigoureuses que du temps de Molière. On n'oserait aujourd'hui hasarder la scène où le Tartufe presse la femme de son hôte; on n'oserait se servir des termes de *fils de putain*, de *carogne* et même de *cocu*: la plus

exacte bienséance règne dans les pièces modernes. Il est étrange que tant de régularité n'ait pu laver encore cette tache, qu'un préjugé très-injuste attache à la profession de comédien. Ils étaient honorés dans Athènes, où ils représentaient de moins bons ouvrages. Il y a de la cruauté à vouloir avilir des hommes nécessaires à un état bien policé, qui exercent, sous les yeux des magistrats, un talent très-difficile et très-estimable ; mais c'est le sort de tous ceux qui n'ont que leur talent pour appui, de travailler pour un public ingrat.

On demande pourquoi Molière ayant autant de réputation que Racine, le spectacle cependant est désert quand on joue ses comédies, et qu'il ne va presque plus personne à ce même *Tartufe* qui attirait autrefois tout Paris, tandis qu'on court encore avec empressement aux tragédies de Racine, lorsqu'elles sont bien représentées? C'est que la peinture de nos passions nous touche encore davantage que le portrait de nos ridicules ; c'est que l'esprit se lasse des plaisanteries, et que le cœur est inépuisable. L'oreille est aussi plus flattée de l'harmonie des beaux vers tragiques et de la magie étonnante du style de Racine, qu'elle ne peut l'être du langage propre à la comédie; ce langage peut plaire, mais il ne peut jamais émouvoir, et l'on ne vient au spectacle que pour être ému.

Il faut encore convenir que Molière, tout admirable qu'il est dans son genre, n'a ni des intrigues assez attachantes, ni des dénouements assez heureux : tant l'art dramatique est difficile!

TRADUCTION

DU POÈME DE JEAN PLOKOF,

CONSEILLER DE HOLSTEIN,

SUR LES AFFAIRES PRÉSENTES. — 1770.

I.

Aux armes, princes et républiques, chrétiens si long-temps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts aussi faibles que mal entendus ; aux armes contre les ennemis de l'Europe! Les usurpateurs du trône des Constantins vous appellent eux-mêmes à leur ruine ; ils vous crient en tombant sous le fer victorieux des Russes : Venez, achevez de nous exterminer.

II.

Le Sardanapale de Stamboul, endormi dans la mollesse et dans la barbarie, s'est réveillé un moment à la voix de ses insolents satrapes et de ses prêtres ignorants. Ils lui ont dit : Viole le droit des nations ; loin de respecter les ambassadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers ; et ensuite nous instruirons la terre en ton nom que tu vas punir la Russie, parce qu'elle t'a désobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles et de Marmara. Ses janissaires et ses spahis sont partis, et il s'est rendormi profondément.

III.

Pendant que son ame matérielle se livrait à des songes flatteurs entre deux Géorgiennes aux yeux noirs, arrachées par ses eunuques aux bras de leurs mères pour assouvir ses désirs sans amour, le génie de la Russie a déployé ses ailes brillantes ; il a fait entendre sa voix, de la Néva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux montagnes où régnait autrefois Ménélas. Il a parlé, ce puissant génie, et les barbares enfants du Turquestan ont partout mordu la poussière. Stamboul tremble ; la cognée est à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Asie et l'Afrique de ses rameaux funestes. Et vous resteriez tranquilles ! vous, princes, tant de fois outragés par cette nation farouche, vous dormiriez comme Mustapha, fils de Mahmoud !

IV.

Jamais peut-être on ne retrouvera une occasion si belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, et lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui aime la vertu et la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ses augustes ancêtres ; qu'il ait toujours devant les yeux Vienne assiégée par un vizir, et la Hongrie dévastée pendant deux siècles entiers.

V.

Que le lion de saint Marc ne se contente pas de

se voir avec complaisance à la tête d'un Évangile; qu'il coure à la proie; que ceux qui épousent tranquillement la mer toutes les années fendent ses flots par les proues de cent navires; qu'ils reprennent l'île consacrée à Vénus, et celle où Minos dicta ses lois, oubliées pour les lois de *l'Alcoran*.

VI.

La patrie des Thémistocle et des Miltiade secoue ses fers en voyant planer de loin l'aigle de Catherine; mais elle ne peut encore les briser. Quoi donc! n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, une poignée de Monténégrins, une fourmilière qui osât suivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans son vol impétueux?

VII.

Les braves chevaliers du rocher de Malte brûlent d'impatience de se ressaisir de l'île du Soleil et des Roses que leur enleva Soliman, l'intrépide aïeul de l'imbécile Mustapha. Les nobles et valeureux Espagnols, qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares, qui ne leur envoient point de consuls de marchands, sous le nom d'ambassadeurs, pour recevoir des affronts toujours dissimulés; les Espagnols, qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Byzance osent insulter aux tours de la Castille?

VIII.

Dans les temps d'une ignorance grossière, d'une

superstition imbécile, et d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans, en leur donnant, pour toute récompense, une croix sur l'épaule et des bénédictions. L'éternel Arbitre de l'univers ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers et les écuyers, pour plaire à leurs dames, allassent tout tuer dans le territoire pierreux et stérile de Jérusalem et de Bethléem, comme s'il importait à Dieu et à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs, ou à des Corasmins.

IX.

Le but secret et véritable de ces grands armements était de soumettre l'Église grecque à l'Église latine (car il est impie de prier Dieu en grec, il n'entend que le latin). Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie, et du Grand-Caire; elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice et la rapine, déguisées en religion, firent périr des millions d'hommes; elles appauvrirent ceux mêmes qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

X.

Princes, il ne s'agit pas ici de croisades : laissez les ruines de Jérusalem, de Sépharvaïm, de Corozaïm, de Sodome et de Gomorrhe; chassez Mustapha, et partagez. Ses troupes ont été battues; mais elles s'exercent par leurs défaites. Un vizir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les

Turcs, revenus de leur étonnement, peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois. Le temps de détruire les Turcs est venu. Si vous ne saisissez pas ce temps, si vous laissez discipliner une nation si terrible, autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir et prévenir?

XI.

Les politiques diront : Nous voulons voir de quel côté penchera la balance; nous voulons l'équilibre : l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations, et qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer, et marchez.

XII.

Ainsi parlait, dans la Chersonnèse Cimbrique, un citoyen qui aimait les grandes choses. Il détestait les Turcs, ennemis de tous les arts; il déplorait le destin de la Grèce; il gémissait sur la Pologne qui déchirait ses entrailles de ses mains, au lieu de se réunir sous le plus sage et le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques; mais les Grecs n'en surent rien, et les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

DES DIVERS CHANGEMENTS

ARRIVÉS A L'ART TRAGIQUE.

1761.

Qui croirait que l'art de la tragédie est dû en partie à Minos? Si un juge des enfers est l'inventeur de cette poésie, il n'est pas étonnant qu'elle soit un peu lugubre. On lui donne d'ordinaire une origine plus gaie. Thespis et d'autres ivrognes passent pour avoir introduit ce spectacle chez les Grecs, au temps des vendanges; mais si nous en croyons Platon; dans son Dialogue de Minos, on jouait déjà des pièces de théâtre du temps de ce prince. Thespis promenait ses acteurs dans une charrette; mais en Grèce et dans d'autres pays, long-temps avant Thespis, les acteurs ne jouaient que dans les temples. La tragédie fut, dans son origine, une chose sacrée; et de là vient que les hymnes des chœurs sont presque toujours les louanges des dieux dans les tragédies d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide. Il n'était pas permis à un poète de donner une pièce avant quarante ans; ils s'appelaient Τραγῳδιδάσκαλοι, docteurs en tragédie. Ce n'était qu'aux grandes fêtes qu'on représentait leurs ouvrages; l'argent que le public employait à ces spectacles était un argent sacré.

Eubulus, ou Eubolis, ou Ébylys, fit passer en

loi qu'on mettrait à mort quiconque proposerait de détourner cette monnaie à des usages profanes. C'est pourquoi Démosthène, dans sa seconde Olynthienne, emploie tant de cisconspection et tant de détours pour engager les Athéniens à employer cet argent à la guerre contre Philippe; c'est comme si on entreprenait, en Italie, de soudoyer des troupes avec le trésor de Notre-Dame de Lorette.

Les spectacles étaient donc liés aux cérémonies de la religion. On sait que, chez les Égyptiens, les danses, les chants, les représentations, furent une partie essentielle des cérémonies réputées saintes. Les Juifs prirent ces usages des Égyptiens, comme tout peuple ignorant et grossier tâche d'imiter ses voisins savants et polis; de là ces fêtes juives, ces danses des prêtres devant l'arche, ces trompettes, ces hymnes, et tant d'autres cérémonies entièrement égyptiennes.

Il y a bien plus : les véritablement grandes tragédies, les représentations imposantes et terribles, étaient les mystères sacrés qu'on célébrait dans les plus vastes temples du monde, en présence des seuls initiés; c'était là que les habits, les décorations, les machines, étaient propres au sujet, et le sujet était la vie présente et la vie future.

C'était d'abord un grand chœur, à la tête duquel était l'hiérophante : « Préparez-vous, s'écriait-il, à « voir par les yeux de l'ame l'arbitre de l'univers. « Il est unique, il existe seul par lui-même, et tous « les êtres doivent à lui seul leur existence; il étend

« partout son pouvoir et ses œuvres ; il voit tout,
« et ne peut être vu des mortels. »

Le chœur répétait cette strophe ; ensuite on gardait quelque temps le silence ; c'était là un vrai prologue. La pièce commençait par une nuit répandue sur le théâtre ; des acteurs paraissaient à la faible lueur d'une lampe ; ils erraient sur des montagnes et descendaient dans des abîmes. Ils se heurtaient, ils marchaient comme égarés. Leurs discours, leurs gestes, exprimaient l'incertitude des démarches des hommes, et toutes les erreurs de notre vie. La scène changeait, les enfers paraissaient dans toute leur horreur, les criminels avouaient leurs fautes, et attestaient la vengeance céleste. C'est ce que Virgile développe admirablement dans son sixième livre de l'*Énéide*, qui n'est autre chose qu'une description des mystères ; et c'est ce qui montre qu'il n'a pas tant de tort de mettre ces paroles dans la bouche de Phlégyas : « Soyez justes, mortels, et ne craignez « qu'un Dieu. » Ce fou de Scarron se trompe donc quand il dit :

Cette sentence est bonne et belle,
Mais en enfer de quoi sert-elle ?

Elle servait aux spectateurs. Enfin on voyait les champs élysiens, la demeure des justes. Ils chantaient la bonté de Dieu, d'un seul Dieu, architecte du monde ; ils enseignaient aux assistants tous leurs devoirs. C'est ainsi qu'il est parlé de ces spectacles sublimes dans plusieurs fragments de l'antiquité recueillis par Stobée.

Chez les Romains, la comédie fut admise après la première guerre punique, pour accomplir un vœu, pour détourner la contagion, pour apaiser les dieux, comme le dit Tite Live au livre VII. Ce fut un acte très-solennel de religion. Les pièces de Livius Andronicus furent une partie de la cérémonie sainte des jeux séculaires. Jamais de théâtre sans simulacres des dieux et sans autels.

Les chrétiens eurent la même horreur que les Juifs pour les cérémonies païennes, quoiqu'ils en retinssent quelques-unes. Les premiers pères de l'Église voulurent séparer en tout les chrétiens des gentils; ils crièrent contre les spectacles. Le théâtre, séjour des antiques divinités subalternes, leur parut l'empire du diable. Tertullien l'Africain dit, dans son livre *des Spectacles*, que « le diable élève les ac« teurs sur des brodequins, pour donner un dé« menti à Jésus-Christ, qui assure que personne ne « peut ajouter une coudée à sa taille. » Saint Grégoire de Nazianze institua un théâtre chrétien, comme nous l'apprend Sozomène; un saint Apollinaire en fit autant, c'est encore Sozomène qui nous en instruit dans l'*Histoire ecclésiastique*. L'ancien et le nouveau *Testament* furent les sujets de ces pièces, et il y a très-grande apparence que la tradition de ces ouvrages de théâtre fut l'origine des mystères qu'on joua quelque temps après dans presque toute l'Europe.

Castelvetro certifie, dans sa *Poétique*, que la passion de Jésus-Christ était jouée de temps immémorial dans toute l'Italie. Nous imitâmes ces représen-

tations des Italiens, de qui nous tenons tout; et nous les imitâmes assez tard, ainsi que nous avons fait dans presque tous les arts de l'esprit et de la main.

Nous ne commençâmes ces exercices qu'au quatorzième siècle : les bourgeois de Paris firent leurs premiers essais à Saint-Maur. On joua *les Mystères* à l'entrée de Charles VI à Paris, l'an 1380.

On croit communément que ces pièces étaient des turpitudes, des plaisanteries indécentes sur les mystères de notre sainte religion, sur la naissance d'un Dieu dans une étable, sur le bœuf et sur l'âne, sur l'étoile des trois rois, sur ces trois rois même, sur la jalousie de Joseph, etc. On en juge par nos noëls, qui sont en effet des plaisanteries aussi comiques que blâmables sur tous ces événements ineffables. Il n'y a presque personne qui n'ait entendu répéter les vers par lesquels on prétend qu'une de ces tragédies de la passion commence :

Matthieu? — Plaît-il, Dieu?
— Prends ton épieu.
— Prendrai-je aussi mon épée?
— Oui, et suis-moi en Galilée.

On croit que dans la tragédie de *la Résurrection*, un ange parle ainsi à Dieu le père :

Père éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne :
Votre fils bien aimé est mort,
Et vous ronflez comme un ivrogne!
— Il est mort? — Foi d'homme de bien.
— Diable emporte qui en savait rien.

Il n'y a pas un mot de tout cela dans les pièces des *Mystères* qui sont venues jusqu'à nous. Ces ouvrages étaient la plupart très-graves : on n'y pouvait reprendre que la grossièreté de la langue qu'on parlait alors. C'était la sainte Écriture en dialogues et en action ; c'étaient des chœurs qui chantaient les louanges de Dieu. Il y avait sur le théâtre beaucoup plus de pompe et d'appareil que nous n'en avons jamais vu : la troupe bourgeoise était composée de plus de cent acteurs, indépendamment des assistants, des gagistes et des machinistes. Aussi on y courait en foule, et une seule loge était louée cinquante écus pour un carême, avant même l'établissement de l'hôtel de Bourgogne. C'est ce qui se voit par les registres du parlement de Paris de l'an 1541.

Les prédicateurs se plaignirent que personne ne venait plus à leurs sermons ; car le monologue fut en tout temps jaloux du dialogue : il s'en fallait beaucoup que les sermons fussent alors aussi décents que ces pièces de théâtre. Si on veut s'en convaincre, on n'a qu'à lire les sermons de Menot et de tous ses contemporains.

Cependant, en 1541, le procureur-général, par son réquisitoire du 9 novembre, prétend (article 11) « que prédications sont plus décentes que mystères, « attendu qu'elles se font par théologiens, gens « doctes et de savoir, que ne sont les actes que « font gens indoctes. »

Sans entrer dans un plus long détail sur les mystères et sur les moralités qui leur succédèrent, il

suffira de dire que les Italiens, qui les premiers donnèrent ces jeux, les quittèrent aussi les premiers : le cardinal Bibiena, le pape Léon X, l'archevêque Trissino, ressuscitèrent, autant qu'ils le purent, le théâtre des Grecs, et il ne se trouva alors aucun petit pédant insolent qui osât croire qu'il pouvait flétrir l'art des Sophocle, que les papes fesaient revivre dans Rome.

La ville de Vicence, en 1514, fit des dépenses immenses pour la représentation de la première tragédie qu'on eût vue en Europe depuis la décadence de l'empire. Elle fut jouée dans l'Hôtel-de-Ville, et on y accourut des extrémités de l'Italie. La pièce est de l'archevêque Trissino ; elle est noble, elle est régulière, et purement écrite. Il y a des chœurs ; elle respire en tout le goût de l'antiquité : on ne peut lui reprocher que les déclamations, les défauts d'intrigue, et la langueur : c'étaient les défauts des Grecs ; il les imita trop dans leurs fautes ; mais il atteignit à quelques-unes de leurs beautés. Deux ans après, le pape Léon X fit représenter à Florence la *Rosamonda* du Rucellai, avec une magnificence très-supérieure à celle de Vicence. L'Italie fut partagée entre le Rucellai et le Trissino.

Long-temps auparavant la comédie sortait du tombeau par le génie du cardinal Bibiena, qui donna *la Calandra*, en 1482. Après lui on eut les comédies de l'immortel Arioste, la fameuse *Mandragore* de Machiavel. Enfin le goût de la pastorale prévalut ; l'*Aminte* du Tasse eut le succès qu'elle méritait, et le *Pastor fido* un succès encore plus grand. Toute

l'Europe savait et sait encore par cœur cent morceaux du *Pastor fido ;* ils passeront à la dernière postérité : il n'y a de véritablement beau que ce que toutes les nations reconnaissent pour tel. Malheur à un peuple, comme on l'a déjà dit, qui seul est content de sa musique, de ses peintures, de son éloquence, de sa poésie!

Tandis que le *Pastor fido* enchantait l'Europe, qu'on en récitait partout des scènes entières, qu'on le traduisait dans toutes les langues, en quel état étaient ailleurs les belles-lettres et les théâtres? Ils étaient dans l'état où nous étions tous, dans la barbarie. Les Espagnols avaient leurs autos-sacramentales, c'est-à-dire leurs actes sacramentaux. Lope de Vega, qui était digne de corriger son siècle, fut subjugué par son siècle. Il dit lui-même qu'il est obligé, pour plaire, d'enfermer sous la clef les bons auteurs anciens, de peur qu'ils ne lui reprochent ses sottises.

Dans l'une de ses meilleures pièces, intitulée *Don Raymond*, ce don Raymond, fils d'un roi de Navarre, est déguisé en paysan; l'infante de Léon, sa maîtresse, est déguisée en bûcheron : un prince de Léon, en pélerin. Une partie de la scène est chez un aubergiste.

Pour les Français, quels étaient leurs livres et leurs spectacles favoris? le chapitre des Torcheculs de Gargantua, l'Oracle de la dive Bouteille, les pièces de Chrétien et de Hardy.

Soixante-douze ans s'écoulèrent depuis Jodelle, qui, sous Henri II, avait très-vainement tenté de

faire revivre l'art des Grecs, sans que la France produisît rien de supportable. Enfin, Mairet, gentilhomme du duc de Montmorency, après avoir lutté long-temps contre le mauvais goût, donna sa tragédie de *Sophonisbe*, qui ne ressemblait point à celle de l'archevêque Trissino. C'est une petite singularité que la renaissance du théâtre et l'observation des règles aient commencé en Italie et en France par une *Sophonisbe*. Cette pièce de Mairet est la première que nous ayons dans laquelle les trois unités ne soient point violées; elle servit de modèle à la plupart des tragédies qu'on donna depuis. Elle fut jouée en 1629, quelque temps avant que Corneille travaillât pour la scène tragique, et elle fut si goûtée, malgré ses défauts, que lorsque Corneille lui-même voulut ensuite donner une *Sophonisbe*, elle tomba, et celle de Mairet se soutint encore long-temps. Mairet ouvrit donc la véritable carrière où Rotrou entra, et celui-ci alla plus loin que son maître. On joue encore sa tragédie de *Venceslas*, pièce très-défectueuse, à la vérité, mais dont la première scène et presque tout le quatrième acte sont des chefs-d'œuvre.

Corneille parut ensuite; sa *Médée*, qui n'est qu'une déclamation, eut un peu de succès; mais *le Cid* imité de l'espagnol, fut la première pièce qui franchit les bornes de la France, et qui obtint tous les suffrages, excepté ceux du cardinal de Richelieu et de Scudéri. On sait assez jusqu'à quel point Corneille s'éleva dans les belles scènes des *Horaces* et de *Cinna*, dans les personnages de Cornélie, de

Sévère, dans le cinquième acte de *Rodogune.* Si *Médée*, *Pertharite*, *Théodore*, *Œdipe*, *Bérénice*, *Suréna*, *Othon*, *Sophonisbe*, *Pulchérie*, *Agésilas*, *Attila*, *Don Sanche*, *la Toison d'or*, ont été indignes de lui et de tous les théâtres, ses belles pièces et les morceaux admirables répandus dans les médiocres, le feront toujours regarder, avec justice, comme le père de la tragédie.

Il est inutile de parler içi de celui qui fut son émule et son vainqueur quand ce grand homme commença à baisser. Il ne fut plus permis alors de négliger la langue et l'art des vers dans les tragédies; et tout ce qui ne fut pas écrit avec l'élégance de Racine fut méprisé.

Il est vrai qu'on nous reprocha, avec raison, que notre théâtre était une école continuelle d'une galanterie et d'une coquetterie qui n'a rien de tragique. On a justement condamné Corneille pour avoir fait parler froidement d'amour Thésée et Dircé, au milieu de la peste; pour avoir mis de petites coquetteries ridicules dans la bouche de Cléopâtre; et enfin, pour avoir presque toujours traité l'amour bourgeois dans tous ses ouvrages, sans jamais en faire une passion forte, excepté dans les fureurs de Camille, et dans les scènes attendrissantes du *Cid*, qu'il avait prises dans Guilhem de Castro et qu'il avait embellies. On ne reprocha pas à l'élégant Racine l'amour insipide et les expressions bourgeoises; mais on s'aperçut bientôt que presque toutes ses pièces et celles des auteurs suivants contenaient une déclaration, une rupture, un rac-

commodement, une jalousie. On a prétendu que cette uniformité de petites intrigues froides aurait trop avili les pièces de cet aimable poète, s'il n'avait pas su couvrir cette faiblesse de tous les charmes de la poésie, des graces de sa diction, de la douceur de son éloquence sage et de toutes les ressources de son art.

Dans les beautés frappantes de notre théâtre, il y avait un autre défaut caché dont on ne s'était pas aperçu, parce que le public ne pouvait pas avoir par lui-même des idées plus fortes que celles de ces grands maîtres. Ce défaut ne fut relevé que par Saint-Évremond; il dit « que nos pièces ne font « pas une impression assez forte; que ce qui doit « former la pitié fait tout au plus de la tendresse; « que l'émotion tient lieu de saisissement, l'éton- « nement de l'horreur; qu'il manque à nos senti- « ments quelque chose d'assez profond. »

Il faut avouer que Saint-Évremond a mis le doigt dans la plaie secrète du théâtre français : on dira tant qu'on voudra que Saint-Évremond est l'auteur de la pitoyable comédie de *Sir Politik* et de celle des *Opera;* que ses petits vers de société sont ce que nous avons de plus plat en ce genre; que c'était un petit feseur de phrases : mais on peut être totalement dépourvu de génie, et avoir beaucoup d'esprit et de goût. Certainement son goût était très-fin, quand il trouvait ainsi la raison de la langueur de la plupart de nos pièces.

Il nous a presque toujours manqué un degré de chaleur; nous avions tout le reste. L'origine de

cette langueur, de cette faiblesse monotone, venait en partie de ce petit esprit de galanterie, si cher alors aux courtisans et aux femmes, qui a transformé le théâtre en conversations de *Clélie*. Les autres tragédies étaient quelquefois de longs raisonnements politiques qui ont gâté *Sertorius*, qui ont rendu *Othon* si froid, et *Suréna* et *Attila* si mauvais. Mais une autre raison empêchait encore qu'on ne déployât un grand pathétique sur la scène, et que l'action ne fût vraiment tragique; c'était la construction du théâtre et la mesquinerie du spectacle. Nos théâtres étaient, en comparaison de ceux des Grecs et des Romains, ce que sont nos halles, notre place de Grève, nos petites fontaines de village, où les porteurs d'eau viennent remplir leurs seaux, en comparaison des aqueducs et des fontaines d'Agrippa, du forum Trajani, du Colisée, et du Capitole.

Nos salles de spectacle méritaient bien sans doute d'être excommuniées, quand des bateleurs louaient un jeu de paume pour représenter *Cinna* sur des tréteaux; et que ces ignorants, vêtus comme des charlatans, jouaient César et Auguste en perruque carrée et en chapeau bordé.

Tout fut bas et servile. Des comédiens avaient un privilége; ils achetaient un jeu de paume, un tripot; ils formaient une troupe comme des marchands forment une société. Ce n'était pas là le théâtre de Périclès. Que pouvait-on faire sur une vingtaine de planches chargées de spectateurs? quelle pompe, quel appareil pouvait parler aux

yeux? quelle grande action théâtrale pouvait être exécutée? quelle liberté pouvait avoir l'imagination du poète? Les pièces devaient être composées de longs récits; c'étaient des conversations plutôt qu'une action. Chaque comédien voulait briller par un long monologue; ils rebutaient une pièce qui n'en avait point. Il fallut que Corneille dans *Cinna* débutât par l'inutile monologue d'Émilie, qu'on retranche aujourd'hui.

Cette forme excluait toute action théâtrale, toutes grandes expressions des passions, ces tableaux frappants des infortunes humaines, ces traits terribles et perçants qui arrachent le cœur : on le touchait, et il fallait le déchirer. La déclamation, qui fut, jusqu'à mademoiselle Lecouvreur, un récitatif mesuré, un chant presque noté, mettait encore un obstacle à ces emportements de la nature qui se peignent par un mot, par une attitude, par un silence, par un cri qui échappe à la douleur.

Nous ne commençâmes à connaître ces traits que par mademoiselle Dumesnil, lorsque, dans Mérope, les yeux égarés, la voix entrecoupée, levant une main tremblante, elle allait immoler son propre fils; quand Narbas l'arrêta; quand, laissant tomber son poignard, on la vit s'évanouir entre les bras de ses femmes, et qu'elle sortit de cet état de mort avec les transports d'une mère; lorsque ensuite s'élançant aux yeux de Polyphonte, traversant en un clin d'œil tout le théâtre, les larmes dans les yeux, la pâleur sur le front, les sanglots à la bouche, les bras étendus, elle s'écria : « Bar-

« bare! il est mon fils. » Nous avons vu Baron : il était noble et décent; mais c'était tout : mademoiselle Lecouvreur avait les graces, la justesse, la simplicité, la vérité, la bienséance; mais pour le grand pathétique de l'action, nous le vîmes la première fois dans mademoiselle Dumesnil.

Quelque chose de supérieur encore, s'il est possible, a été l'action de mademoiselle Clairon et de l'acteur qui joue Tancrède [a], au troisième acte de la pièce de ce nom, et à la fin du cinquième. Jamais les ames n'ont été transportées par des secousses si vives; jamais les larmes n'ont plus coulé. La perfection de l'art des acteurs s'est déployée, en ces deux occasions, dans une force dont jusque-là nous n'avions point d'idée; et mademoiselle Clairon est devenue sans contredit le plus grand peintre de la nation.

Si dans le quatrième acte de *Mahomet* on avait de jeunes acteurs qui prissent ces grands traits pour modèle; un Séide qui sût être à la fois enthousiaste et tendre, féroce par fanatisme, humain par nature, qui sût frémir et pleurer; une Palmire animée, attendrie, effrayée, tremblante du crime qu'on va commettre, sentant déjà l'horreur, le repentir, le désespoir, à l'instant que le crime est commis; un père vraiment père, qui en eût les entrailles, la voix, le maintien; un père qui reconnaît ses deux enfants dans ses deux meurtriers, qui les embrasse en versant ses larmes avec son

[a] M. Lekain.

sang, qui mêle ses pleurs avec ceux de ses enfants, qui se soulève pour les serrer entre ses bras, retombe, se penche sur eux; enfin ce que la nature et la mort peuvent fournir à un tableau : cette situation serait encore au-dessus de celles dont nous venons de parler.

Ce n'est que depuis quelques années que les acteurs ont enfin hasardé d'être ce qu'ils doivent être, des peintures vivantes : auparavant ils déclamaient. Nous savons, et le public le sait mieux que nous, qu'il ne faut pas prodiguer ces actions terribles et déchirantes; que plus elles font d'impression, bien amenées, bien ménagées, plus elles sont impertinentes quand elles sont hors de propos. Une pièce mal écrite, mal débrouillée, obscure, chargée d'incidents incroyables, qui n'a de mérite que celui d'un pantomime ou d'un décorateur, n'est qu'un monstre dégoûtant.

Placez un tombeau dans *Sémiramis*, osez faire paraître l'ombre de Ninus; que Ninias sorte de ce tombeau, les bras teints du sang de sa mère, cela vous sera permis. Le respect pour l'antiquité, la mythologie, la majesté du sujet, la grandeur du crime, je ne sais quoi de sombre et de terrible répandu dès les premiers vers sur toute cette tragédie, transportent le spectateur hors de son siècle et de son pays : mais ne répétez pas ces hardiesses; qu'elles soient rares, qu'elles soient nécessaires : si elles sont inutilement prodiguées, elles feront rire.

L'abus de l'action théâtrale peut faire rentrer

la tragédie dans la barbarie. Que faut-il donc faire? craindre tous les écueils. Mais comme il est plus aisé de faire une belle décoration qu'une belle scène, plus aisé d'indiquer des attitudes que de bien écrire, il est vraisemblable qu'on gâtera la tragédie en croyant la perfectionner.

DU THÉATRE ANGLAIS,

PAR JÉROME CARRÉ.

1761.

Deux petits livres anglais nous apprennent que cette nation, célèbre par tant de bons ouvrages et tant de grandes entreprises, possède, de plus, deux excellents poètes tragiques : l'un est Shakespeare, qu'on assure laisser Corneille fort loin derrière lui ; et l'autre, le tendre Otway, très-supérieur au tendre Racine.

Cette dispute étant une affaire de goût, il semble qu'il n'y ait rien à répliquer aux Anglais. Qui pourrait empêcher une nation entière d'aimer mieux un poète de son pays que celui d'un autre ? On ne peut prouver à tout un peuple qu'il a du plaisir mal à propos ; mais on peut faire les autres nations juges entre le théâtre de Paris et celui de Londres. Nous nous adressons donc à tous les lecteurs depuis Pétersbourg jusqu'à Naples, et nous les prions de décider.

Il n'y a point d'homme de lettres, soit russe, soit italien, soit allemand, ou espagnol, point de Suisse ou de Hollandais, qui ne connaisse, par exemple, *Cinna* ou *Phèdre*, et très-peu connaissent les œuvres de Shakespeare et d'Otway. C'est déjà un assez grand préjugé ; mais ce n'est qu'un préjugé. Il faut mettre les pièces du procès sur le

bureau. *Hamlet* est une des pièces les plus estimées de Shakespeare, et des plus courues. Nous allons fidèlement l'exposer aux yeux des juges.

PLAN DE LA TRAGÉDIE D'HAMLET.

Le sujet d'*Hamlet*, prince de Danemarck, est à peu près celui d'*Électre*.

Hamlet, roi de Danemarck, a été empoisonné par son frère Claudius, et par sa propre femme Gertrude, qui lui ont versé du poison dans l'oreille pendant qu'il dormait. Claudius a succédé au mort; et, peu de jours après l'enterrement, la veuve a épousé son beau-frère.

Personne n'a eu le moindre soupçon de l'empoisonnement du feu roi Hamlet par l'oreille. Claudius règne tranquillement. Deux soldats étant en sentinelle à la porte du palais de Claudius, l'un dit à l'autre : « Comment s'est passée ton heure de « garde? — Fort bien; je n'ai pas entendu une « souris trotter. » Après quelques propos pareils, un spectre paraît, vêtu à peu près comme le feu roi Hamlet; l'un des deux soldats dit à son camarade : « Parle à ce revenant, toi, car tu as étudié. « Volontiers, dit l'autre. Arrête et parle, fantôme, « je te l'ordonne; parle. » Le fantôme disparaît sans répondre. Les deux soldats étonnés raisonnent sur cette apparition. Le soldat docteur se ressouvient d'avoir ouï dire « que la même chose était arrivée « à Rome du temps de la mort de César : les tom- « beaux s'ouvrirent, les morts dans leurs linceuls « crièrent et sautèrent dans les rues de Rome.

« C'est sûrement un présage de quelque grand « événement. »

A ces paroles le revenant reparaît encore. Une sentinelle lui crie : « Fantôme, que veux-tu? puis-je « faire quelque chose pour toi? viens-tu pour quel- « que trésor caché? » *Alors le coq chante.* Le spectre s'en retourne à pas lents; les sentinelles se proposent de lui donner un coup de hallebarde pour l'arrêter; mais il s'enfuit, et ces soldats concluent que c'est l'usage que les esprits s'enfuient au chant du coq.

« Car, disent-ils, dans le temps de l'avent, la « veille de Noël, l'oiseau du point du jour chante « toute la nuit, et alors les esprits n'osent plus cou- « rir. Les nuits sont saines, les planètes n'ont point « de mauvaise influence, les fées et les sorcières sont « sans pouvoir dans un temps si saint et si béni. »

Vous noterez que c'est là un des beaux endroits, que Pope a marqués avec des guillemets dans son édition de Shakespeare, pour en faire sentir la force.

Après cette apparition, le roi Claudius, Gertrude sa femme, et les courtisans, font conversation dans une salle du palais. Le jeune Hamlet, fils du monarque empoisonné, Hamlet le héros de la pièce, reçoit avec une tristesse morne et sévère les marques d'amitié que lui donnent Claudius et Gertrude : ce prince était bien loin de soupçonner que son père eût été empoisonné par eux; mais il trouvait fort mauvais, dans le fond de son cœur, que sa mère se fût remariée si vite avec le frère de

son premier mari. C'est en vain que Gertrude veut persuader à son fils de ne plus porter le deuil. « Ce « n'est pas, dit-il, mon habit couleur d'encre, ce « ne sont pas les apparences de la douleur qui font « le deuil véritable; ce deuil est au fond de mon « cœur, le reste n'est que vaine ostentation. « Il déclare qu'il veut quitter le Danemarck, et aller à l'école de Vittemberg. « Cher Hamlet, ne va point « à l'école à Vittemberg, reste avec nous. » Hamlet répond qu'il tâchera d'obéir. Le roi Claudius en est charmé, et ordonne que tout le monde aille boire au bruit du canon, quoique la poudre ne fût point encore inventée.

Hamlet demeuré seul reste en proie à ses réflexions. « Quoi! dit-il, ma mère que mon père ai- « mait tant, ma mère pour qui mon père sentait « toujours renaître son appétit en mangeant, ma « mère en épouse un autre au bout d'un mois! un « autre qui n'approche pas plus de lui qu'un satyre « n'approche du soleil! à peine le mois écoulé! un « petit mois! que dis-je, avant qu'elle eût usé les « souliers avec lesquels elle suivit le corps de mon « pauvre père! Ah! la fragilité est le nom de la « femme. Mon cœur se fend, car il faut que j'ar- « rète ma langue. » Pope avertit encore les lecteurs d'admirer ce morceau.

Cependant les deux sentinelles viennent informer le prince Hamlet qu'ils ont vu un spectre tout semblable au roi son père : cela donne une grande inquiétude au prince; il brûle de voir ce fantôme; il jure de lui parler, quand l'enfer ouvert lui com-

manderait de se taire; et il va chez lui attendre avec impatience que le jour finisse.

Tandis qu'il est dans sa chambre au palais, il y a une jeune personne nommée Ophélie, fille de milord Polonius, grand-chambellan, qui paraît dans la maison de son père avec son frère Laërte. Ce Laërte va voyager; cette Ophélie sent un peu de goût pour le prince Hamlet. Laërte lui donne de très-bons conseils.

« Voyez-vous, ma sœur, un prince, un héritier « d'un royaume ne doit point couper sa viande lui- « même; il faut qu'on lui choisisse ses morceaux : « prenez garde de perdre avec lui votre cœur et « de laisser votre chaste trésor ouvert à ses vio- « lentes importunités. Il est dangereux d'ôter son « masque, même au clair de la lune. La putréfac- « tion détruit souvent les enfants du printemps, « avant que leurs boutons soient ouverts; et dans « le matin et la rosée de la jeunesse, les vents con- « tagieux sont fort à craindre. »

Ophélie répond. « Ah! mon cher frère, ne fais « pas avec moi comme font tant de curés maugra- « cieux, qui montrent le chemin roide et épineux « du ciel, tandis qu'eux-mêmes sont de hardis liber- « tins qui font le contraire de ce qu'ils prêchent. »

Le frère et la sœur, ayant ainsi raisonné, laissent la place au prince Hamlet, qui revient avec un ami, et les mêmes sentinelles qui avaient vu le revenant. Ce fantôme se présente encore devant eux. Le prince lui parle avec respect et avec courage. Le fantôme ne lui répond qu'en lui fesant

signe de le suivre. « Ah! ne le suivez pas, lui dit « son ami; quand on a suivi un esprit, on court « risque de devenir fou. — N'importe, répond « Hamlet, j'irai avec lui. » On veut l'en empêcher, on ne peut en venir à bout : « Mon destin me crie « d'y aller, dit-il, et rend les plus petites de mes « artères aussi fortes que le lion de Némée. Oui, je « le suivrai, et je ferai un esprit de quiconque s'y « opposera. »

Il s'en retourne donc avec le fantôme, et ils reviennent ensuite familièrement tous deux ensemble. Le revenant lui apprend qu'il « est en pur« gatoire, et qu'il va lui conter des choses qui lui « feront dresser les cheveux comme les pointes « d'un porc-épic. On croit, dit-il, que je suis mort « de la piqûre d'un serpent dans mon verger; mais « le serpent, c'est celui qui porte ma couronne, « c'est mon frère; et ce qu'il y a de plus horrible, « c'est qu'il m'a fait mourir sans que je pusse rece« voir l'extrême-onction. Venge-moi. Adieu, mon « fils, les vers luisants annoncent l'aurore; adieu, « souviens-toi de moi. »

Les amis du prince Hamlet reviennent alors lui demander ce que lui a dit l'esprit. « C'est un très« honnête esprit, répond le prince; mais jurez-moi « de ne rien révéler de ce qu'il m'a confié. » On entend aussitôt la voix du fantôme qui crie aux amis : *Jurez.* « Il faut, leur dit le prince, jurer par « mon épée; » le fantôme crie sous terre : *Jurez par son épée.* Ils font le serment; Hamlet s'en va avec eux sans prendre aucune résolution.

Le lecteur qui lit cette histoire merveilleuse peut se souvenir que ce même prince Hamlet était amoureux de mademoiselle Ophélie, fille de milord Polonïus, grand-chambellan, et sœur du jeune Laërte, qui va en France pour se former *l'esprit et le cœur*. Le bon-homme Polonius recommande Laërte, son fils, à son gouverneur, lui dit en propres termes que ce jeune homme va quelquefois au b...., et qu'il faut le veiller de près. Tandis qu'il donne au gouverneur ses instructions, sa fille Ophélie arrive tout effarée. « Ah! milord, lui dit-elle, j'é-« tais occupée à coudre dans mon cabinet; le prince « Hamlet est arrivé, le pourpoint déboutonné, sans « chapeau, sans jarretières, les bas sur les talons, « les genoux tremblants et heurtant l'un contre « l'autre, pâle comme sa chemise. Il m'a long-temps « manié le visage comme s'il voulait me peindre, « m'a secoué le bras, a branlé la tête, a poussé de « profonds soupirs, et s'en est allé comme un « aveugle qui cherche son chemin à tâtons. »

Le chambellan Polonius, qui ne sait pas qu'Hamlet a vu un esprit, et qu'il peut en être devenu fou, croit que ce prince a perdu la cervelle par l'excès de son amour pour Ophélie; et les choses en restent là. Le roi et la reine raisonnent beaucoup sur la folie du prince. Des ambassadeurs de Norvège[a] arrivent à la cour, et apprennent cet accident. Le bon-homme Polonius, qui est un

[a] En France, on s'avise d'imprimer *Norwège*, *Wirtemberg*, *Westphalie;* c'est que les imprimeurs français ne savent pas que le *w* tudesque vaut notre *v* consonne.

vieux radoteur beaucoup plus fou qu'Hamlet, assure le roi qu'il aura grand soin du malade : « C'est « mon devoir, dit-il; car qu'est-ce que le devoir? « c'est le devoir, comme le jour est le jour, la nuit « est la nuit, et le temps est le temps; ainsi, puisque « la brièveté est l'ame de l'esprit, et que la loquacité en est le corps, je serai court. Votre noble « fils est fou; je l'appelle fou; car qu'est-ce que la « folie, sinon d'être fou? Il est donc fou, madame. « Cela est, c'est grande pitié; mais c'est grande « pitié que cela soit vrai : il ne s'agit plus que de « trouver la cause de l'effet. Or la cause, c'est que « j'ai une fille. » Pour prouver que c'est l'amour qui a ôté le sens commun au prince, il lit au roi et à la reine les lettres qu'Hamlet a écrites à Ophélie.

Tandis que le roi, la reine, et toute la cour, s'entretiennent ainsi du triste état du prince, il arrive tout en désordre, et confirme par ses discours l'opinion qu'on a de sa cervelle; cependant il fait quelquefois des réponses qui décélent une ame profondément blessée, lesquelles ont beaucoup de sens. Les chambellans, qui ont ordre de le divertir, lui proposent d'entendre une troupe de comédiens nouvellement arrivés. Hamlet parle de la comédie avec beaucoup d'intelligence; les comédiens jouent une scène devant lui, il en dit fort bien son avis : et ensuite quand il est seul, il déclare qu'il n'est pas si fou qu'il le paraît. « Quoi « dit-il, un comédien vient de pleurer pour Hé« cube! Et qu'est-ce que lui est Hécube? que ferait-

« il donc si son oncle et sa mère avaient empoi-
« sonné son père, comme Claudius et Gertrude
« ont empoisonné le mien? Ah! maudit empoi-
« sonneur, assassin, p....., traître, débauché, in-
« digne vilain! Et moi, quel âne je suis! N'est-il
« pas vraiment brave à moi, moi le fils d'un roi
« empoisonné, moi à qui le ciel et l'enfer deman-
« dent vengeance, de me borner à exhaler ma
« douleur en paroles comme une p....., que je
« m'en tienne à des malédictions comme une vraie
« salope, comme une gueuse, un torchon de cui-
« sine? »

Il prend alors la résolution de se servir de ces comédiens pour découvrir si en effet son oncle et sa mère ont empoisonné son père : « car après tout, « dit-il, le fantôme a pu me tromper; c'est peut-« être le diable qui m'a parlé; il faut s'éclaircir. » Hamlet propose donc aux comédiens de jouer une pantomime dans laquelle un homme dormira, et un autre lui versera du poison dans l'oreille. Il est bien sûr que si le roi Claudius est coupable, il sera fort étonné en voyant la pantomime : il pâlira, son crime sera sur son visage. Hamlet sera certain du crime, et aura le droit de se venger.

Ainsi dit, ainsi fait. La troupe vient jouer cette scène muette devant le roi, la reine, et toute la cour; et après la scène muette, il y en a une autre en vers. Le roi et la reine trouvent ces deux scènes fort impertinentes. Ils soupçonnent Hamlet d'avoir fait la pièce, et de n'être pas tout-à-fait aussi fou qu'il le paraît; cette idée les met dans une grande

perplexité; ils tremblent d'être découverts. Quel parti prendre? le roi Claudius se résout à envoyer Hamlet en Angleterre pour le guérir de sa folie, et écrit au roi d'Angleterre, son bon ami, pour le prier de faire pendre le jeune voyageur aussitôt la présente reçue.

Mais avant de faire partir Hamlet, la reine est bien aise de l'interroger, de le sonder; et, de peur qu'il ne fasse quelque folie dangereuse, le vieux chambellan Polonius se cache derrière une tapisserie, prêt à venir au secours en cas de besoin.

Le prince fou, ou prétendu fou, vient parler à Gertrude sa mère. Chemin fesant, il rencontre dans un coin le roi Claudius, à qui il a pris un petit remords; il craint d'être un jour damné pour avoir empoisonné son frère, épousé la veuve, et usurpé la couronne. Il se met à genoux, et fait une courte prière qui vaudra ce qu'elle pourra. Hamlet a d'abord envie de prendre ce temps-là pour le tuer; mais, fesant réflexion que le roi Claudius est en état de grace, puisqu'il prie Dieu, il se donne bien de garde de l'assassiner dans cette circonstance. « Que je serais sot! dit-il: je l'enverrais droit au ciel, « au lieu qu'il a envoyé mon père en purgatoire. « Allons, mon épée, attends, pour passer au tra- « vers de son corps, qu'il soit ivre, ou qu'il joue, « ou qu'il jure, ou qu'il soit couché avec quelque « incestueuse, ou qu'il fasse quelque autre action « qui n'ait pas l'air d'opérer son salut; alors tombe « sur lui, qu'il donne du talon au ciel, que son ame

« soit damnée et noire comme l'enfer, où il des-
« cendra. » C'est encore là un morceau que les guillemets de Pope nous ordonnent d'admirer.

Hamlet ayant donc différé le meurtre du roi Claudius, dans l'intention de le damner, vient parler à sa mère, et lui fait, au milieu de ses propos insensés, des reproches accablants qu'elle ressent jusqu'au fond du cœur. Le vieux chambellan Polonius craint que les choses n'aillent trop loin : il crie au secours derrière la tapisserie. Hamlet ne doute pas que ce ne soit le roi qui s'est caché là pour l'entendre : « Ah! ma mère, s'écrie-t-il, il y a un
« gros rat derrière la tapisserie; » il tire son épée, court au rat, et tue le bon-homme Polonius. « Ah!
« mon fils, que fais-tu? — Ma mère est-ce le roi
« que j'ai tué? c'est une vilaine action de tuer un
« roi, et presque aussi vilaine, ma bonne mère, que
« de tuer un roi et de coucher avec son frère. » Cette conversation dure très-long-temps; et Hamlet, en s'en allant, marche sans y penser sur le corps du vieux chambellan, et est près de tomber.

Le bon-homme milord chambellan était un vieux fou, et donné pour tel, comme on l'a déjà vu. Sa fille Ophélie, qui apparemment avait des dispositions au même tour d'esprit, devient folle à lier quand elle apprend la mort de son père : elle accourt avec des fleurs et de la paille sur la tête, chante des vaudevilles, et va se noyer. Ainsi voilà trois fous dans la pièce, le chambellan, sa fille, et Hamlet, sans compter les autres bouffons qui jouent leurs rôles.

On repêche Ophélie, et on se dispose à l'enterrer. Cependant le roi Claudius a fait embarquer le prince pour l'Angleterre. Déjà Hamlet était dans le vaisseau, et il se doutait qu'on l'envoyait à Londres pour lui jouer quelque mauvais tour : il prend, dans la poche d'un des chambellans ses conducteurs, la lettre du roi Claudius à son ami le roi d'Angleterre, scellée du grand sceau; il y trouve une instante prière de le dépècher, et de le faire partir pour l'autre monde à son arrivée. Que fait-il? il avait heureusement le grand sceau de son père dans sa bourse; il jette la lettre dans la mer, et en écrit une autre, dans laquelle il signe *Claudius* et prie le roi d'Angleterre de faire pendre sur-le-champ les porteurs de la dépêche; puis il replie le tout fort proprement, et y applique le sceau du royaume.

Cela fait, il trouve un prétexte de revenir à la cour. La première chose qu'il y voit, c'est une couple de fossoyeurs qui creusent une fosse pour enterrer Ophélie; ces deux manœuvres sont encore des bouffons de la tragédie. Ils agitent la question si Ophélie doit être enterrée en terre sainte après s'être noyée; et ils concluent qu'elle doit être traitée en bonne chrétienne, parce qu'elle est fille de qualité. Ensuite ils prétendent que les manœuvres sont les plus anciens gentilshommes de la terre, parce qu'ils sont du métier d'Adam. Mais Adam était-il gentilhomme? dit l'un des fossoyeurs. Oui, répond l'autre, car il est le premier qui ait porté les armes. Lui, des armes! dit un fossoyeur. Sans doute, dit l'autre : peut-on remuer la terre sans

avoir des pioches et des hoyaux? il avait donc des armes; il était donc gentilhomme.

Au milieu de tous ces beaux discours, et des chansons galantes que ces messieurs chantent dans le cimetière de la paroisse du palais, arrive le prince Hamlet avec un de ses amis, et tous ensemble se mettent à considérer les têtes des morts qu'on trouve en creusant. Hamlet croit reconnaître le crâne d'un homme d'état capable de tromper Dieu, puis celui d'un courtisan, d'une dame de la cour, d'un fripon d'homme de loi, et il n'épargne pas les railleries aux défunts possesseurs de ces têtes. Enfin on trouve l'étui qui renfermait la cervelle du fou du roi, et on conclut qu'il n'y a pas grande différence entre les cervelles des Alexandre, des César, et celle de ce fou; enfin, en raisonnant et en chantant, la fosse est faite. Les prêtres arrivent avec de l'eau bénite : on apporte le corps d'Ophélie. Le roi et la reine suivent la bière. Laërte, le frère d'Ophélie, accompagne sa sœur avec un long crêpe; et quand on a mis le corps en terre, Laërte, outré de douleur, se jette dans la fosse. Hamlet, qui se souvient d'avoir aimé Ophélie, s'y jette aussi. Laërte, indigné de voir avec lui dans la même fosse celui qui a tué le chambellan Polonius, son père, en le prenant pour un rat, lui saute à la face; ils se battent à coups de poing dans la fosse, et le roi les sépare pour maintenir la décence dans les cérémonies de l'Église.

Cependant le roi Claudius, qui est grand politique, voit bien qu'il se faut défaire d'un aussi

dangereux fou que le prince Hamlet; et puisque ce jeune prince n'est pas pendu à Londres, il est bien convenable de le faire périr en Danemarck.

Voici la façon dont l'adroit Claudius s'y prend. Il était accoutumé à empoisonner. « Écoute, dit-il « au jeune Laërte : le prince Hamlet a tué ton père, « mon grand-chambellan; je vais te proposer, pour « te venger, un petit divertissement de chevalerie. « Je gagerai contre toi que de douze passes, tu n'en « feras pas trois à Hamlet; tu combattras avec lui « devant toute la cour. Tu prendras adroitement un « fleuret aiguisé, dont j'ai trempé la pointe dans un « poison très-subtil. Si par malheur tu ne peux « réussir à frapper le prince, j'aurai soin de mettre « pour lui une bouteille de vin empoisonné sur la « table. Il faut bien boire quand on s'escrime : Ham-« let boira quelques coups; et de façon ou d'autre « il est mort sans rémission.... » Laërte trouve le divertissement et la vengeance de la meilleure invention du monde.

Hamlet accepte le défi. On met des bouteilles et des vidrecomes sur la table; les deux champions paraissent le fleuret à la main en présence de Claudius, de madame Gertrude et de la cour danoise. Ils ferraillent; Laërte blesse Hamlet avec son fleuret empoisonné. Hamlet se sentant blessé crie *trahison;* tous les assistants crient *trahison.* Hamlet furieux arrache à Laërte son fleuret pointu, l'en frappe lui-même, et en frappe le roi : la reine Gertrude épouvantée veut boire un coup pour reprendre ses forces; la voilà aussi empoisonnée; et

tous quatre, c'est-à-dire, le roi Claudius, Gertrude, Laërte, et Hamlet, tombent morts.

Il est à remarquer qu'on reçoit alors la nouvelle que les deux chambellans qui avaient fait voile pour l'Angleterre, avec le paquet scellé du grand sceau de Danemarck, ont été dépèchés en arrivant. Ainsi Dieu merci, il ne reste aucun des acteurs en vie : mais, pour remplacer les défunts, il y a un certain Fort-en-Bras, parent de la maison, qui a conqius la Pologne pendant qu'on jouait la pièce, et qui vient à la fin se proposer pour candidat au trône de Danemarck.

Telle est exactement la fameuse tragédie d'*Hamlet*, le chef-d'œuvre du théâtre de Londres : tel est l'ouvrage qu'on préfère à *Cinna*.

Il y a là deux grands problèmes à résoudre : le premier, comment tant de merveilles se sont accumulées dans une seule tête, car il faut avouer que toutes les pièces du divin Shakespeare sont dans ce goût; le second, comment on a pu élever son ame jusqu'à voir ces pièces avec transport, et comment elles sont encore suivies dans un siècle qui a produit le *Caton* d'Addison.

L'étonnement de la première merveille doit cesser, quand on saura que Shakespeare a pris toutes ses tragédies de l'histoire ou des romans, et qu'il n'a fait que mettre en dialogues le roman de *Claudius*, de *Gertrude* et d'*Hamlet*, écrit tout entier par Saxon le grammairien, à qui gloire soit rendue.

La seconde partie du problème, c'est-à-dire le plaisir qu'on prend à ces tragédies, souffre un

peu plus de difficultés; mais en voici la raison, selon les profondes réflexions de quelques philosophes.

Les porteurs de chaises, les matelots, les fiacres, les courtauds de boutique, les bouchers, les clercs même, aiment passionnément les spectacles; donnez-leur des combats de coqs, ou de taureaux, ou de gladiateurs, des enterrements, des duels, des gibets, des sortiléges, des revenants, ils y courent en foule, et il y a plus d'un seigneur aussi curieux que le peuple. Les bourgeois de Londres trouvèrent dans les tragédies de Shakespeare tout ce qui peut plaire à des curieux. Les gens de la cour furent obligés de suivre le torrent: comment ne pas admirer ce que la plus saine partie de la ville admirait? Il n'y eut rien de mieux pendant cent cinquante ans; l'admiration se fortifia et devint une idolâtrie. Quelques traits de génie, quelques vers heureux, pleins de naturel et de force, et qu'on retient par cœur, malgré qu'on en ait, ont demandé grace pour le reste; et bientôt toute la pièce a fait fortune, à l'aide de quelques beautés de détail.

Il y a, n'en doutons point, de ces beautés dans Shakespeare. M. de Voltaire est le premier qui les ait fait connaître en France; c'est lui qui nous apprit, il y a environ trente ans, les noms de Milton et de Shakespeare: mais les traductions qu'il a faites de quelques passages de ces auteurs sont-elles fidèles? Il nous avertit lui-même que non; il nous dit qu'il a plutôt imité que traduit. Voici comme il a rendu en vers le monologue d'Hamlet

qui commence la seconde scène du troisième acte :

Demeure, il faut choisir et passer à l'instant, etc. *

A travers les obscurités de cette traduction scrupuleuse, qui ne peut rendre le mot propre anglais par le mot propre français, on découvre pourtant très-aisément le génie de la langue anglaise ; son naturel, qui ne craint pas les idées les plus basses ni les plus gigantesques ; son énergie, que d'autres nations croiraient dureté ; ses hardiesses, que des esprits peu accoutumés aux tours étrangers prendraient pour du galimatias. Mais sous ces voiles on découvrira de la vérité, de la profondeur, et je ne sais quoi qui attache et qui remue beaucoup plus que ne ferait l'élégance ; aussi il n'y a presque personne en Angleterre qui ne sache ce monologue par cœur. C'est un diamant brut qui a des taches ; si on le polissait, il perdrait de son poids.

Il n'y a peut-être pas un plus grand exemple de la diversité des goûts des nations. Qu'on vienne après cela nous parler des règles d'Aristote, et des trois unités, et des bienséances, et de la nécessité de ne laisser jamais la scène vide, et de ne faire ni sortir ni entrer aucun personnage sans une raison sensible ; de lier une intrigue avec art, de la dénouer naturellement ; de s'exprimer en termes nobles et simples, de faire parler les princes avec la décence qu'ils ont toujours, ou qu'ils devraient avoir ; de ne jamais s'écarter des règles de la langue.

* Voyez, tome 1er des *Mélanges historiques*, XVIIIe *Lettre sur les Anglais*.

Il est clair qu'on peut enchanter toute une nation sans se donner tant de peines.

Si Shakespeare l'emporte par ces raisons sur Corneille, nous avouerons que Racine est bien peu de chose en comparaison du tendre et élégant Otway. Pour s'en convaincre, il ne faut que jeter les yeux sur ce petit précis de la tragédie intitulée *l'Orpheline*.

L'ORPHELINE,

Tragédie.

Un vieux gentilhomme bohème, nommé Acasto, est retiré dans son château avec ses deux fils, Castalio et Polydore. Il est vrai que ces noms-là ne sont pas plus bohêmes que celui de Claudius n'est danois. Serine, sa fille, demeure aussi dans la maison; de plus il a chez lui une orpheline nommée Monime, qui n'est pas la Monime de Racine. Cette Monime lui a été confiée par le défunt père de la demoiselle. Il y a dans le château de monseigneur Acasto, un chapelain, un page, et deux valets de chambre. Voilà le train du bon-homme, du moins celui qu'on voit sur le théâtre. Joignez-y encore une servante de Serine; ajoutez à tout cela un frère de Monime, homme un peu violent, qui arrive de Hongrie, et vous aurez tous les acteurs de cette tragédie.

Si celle d'*Hamlet* commence par deux sentinelles, celle de *l'Orpheline* commence par deux valets de chambre; car il faut bien imiter les grands hommes.

Ces valets parlent de leur bon maître Acasto, qui

a quitté le service, et de ses deux enfants, Polydore et Castalio, qui passent leur temps à la chasse. Pour ne point amuser le lecteur, il faut lui dire que, s'il se doute que les deux frères sont tous deux amoureux de Monime, comme dans Racine, il ne se trompe pas. Mais il sera peut-être un peu étonné d'apprendre que Castalio, l'un des deux frères, qui est aimé, permet à son cher Polydore de coucher, s'il peut, avec Monime : pourvu que lui Castalio puisse avoir aussi le même droit, il est content; car il jure qu'il ne veut pas l'épouser, « et « qu'il se mariera quand il sera vieux, pour morti- « fier sa chair. »

Cependant, immédiatement après avoir parlé ainsi contre le mariage, il épouse secrètement Monime, et l'aumônier de la maison leur donne la bénédiction nuptiale. Sur ces entrefaites arrive de Hongrie M. Chamont, frère de Monime. C'est un homme bien étrange et bien difficile que ce M. Chamont. Il demande d'abord à sa sœur si elle a son pucelage. Monime lui jure qu'elle est une personne d'honneur. « Eh ! pourquoi êtes-vous en doute de « mon pucelage, mon frère? — Écoute, ma sœur, « il n'y a pas long-temps que j'eus un rêve en Hon- « grie; tout mon lit remua; je te vis entre deux « gens qui te festoyaient tour-à-tour; je pris ma « grande épée, je courus à eux, et, en m'éveillant, « je vis que j'avais percé ma tapisserie à person- « nages, juste dans l'endroit qui représente Poly- « nice et Étéocle, les deux frères thébains, se tuant « l'un l'autre.

« — Eh bien ! mon frère, parce que vous avez « été tourmenté en songe, il faut que vous me « tourmentiez éveillée ? — Oh ! ce n'est pas tout, « ma sœur, ne te justifie pas si vite. Comme je pas- « sais mon chemin l'autre jour, en pensant à mon « rêve, je rencontrai une vieille sans dents, toute « racornie, tout en double ; son dos voûté était « couvert d'un vieux morceau de bergame, ses « cuisses à peine cachées par des haillons de toutes « couleurs, variété de gueuserie : elle ramassait « quelques copeaux de bois; je lui donnai l'aumône; « elle me demanda où j'allais, et me dit d'aller vite « si je voulais sauver ma sœur. Enfin elle me parla « de Castalio et de Polydore. »

Cette aventure étonne beaucoup Monime : elle lui avoue sur-le-champ qu'elle s'est promise à Castalio ; mais elle jure qu'elle n'a pas encore couché avec lui.

Cet aveu ne satisfait point M. Chamont; c'est un rude homme, comme nous l'avons déjà insinué; il s'en va trouver le chapelain : « Or çà, lui « dit-il, M. Gravité, n'êtes-vous pas l'aumônier de « la maison ? — Et vous, monsieur, n'êtes-vous pas « officier. — Oui, l'ami. — Monsieur, j'ai été offi- « cier aussi; mais mes parents m'ont mis dans « l'Église, et je suis pourtant honnête homme, « quoique je sois vêtu de noir. Je suis assez bien « venu dans la famille ; je ne prétends pas en savoir « plus que les autres ; je ne me mêle que de mes « affaires; je me lève matin, j'étudie un peu, je « bois et mange gaiement : aussi tout le monde a « de la considération pour moi.

— « As-tu connu mon père, le vieux Chamont?

— « Oui; j'ai été très-affligé de sa mort.

— « Quoi! tu l'aimais! je t'embrasserais volon-« tiers. Dis-moi un peu, crois-tu que Castalio aime « ma sœur?

— « S'il aime votre sœur?

— « Oui, oui, s'il aime ma sœur?

— « Ma foi, je ne lui ai jamais demandé; et je « m'étonne que vous me fassiez une pareille ques-« tion.

— « Ah, hypocrite! tu es comme tous tes pa-« reils, tu ne vaux rien, tu n'as pas le courage de « dire la vérité, et tu prétends l'enseigner!.... Es-tu « mêlé dans cette affaire? Quelle part y as-tu? la « peste soit de la face sérieuse du vilain! tu roules « les yeux tout juste comme les maquerelles : oui, « les maquerelles; elles parlent du ciel, elles ont « les yeux dévots, elles mentent, elles prêchent « comme un prêtre : et tu es une maquerelle. »

Ce qu'il y a de bon, c'est que l'aumônier, gagné par ces douces paroles, lui avoue que le matin il a marié dans un grenier Castalio et Monime.

Le frère trouve la chose assez bien, et s'en va avec monsieur l'aumônier. Les deux mariés arrivent; il s'agit de consommer le mariage. Les gens peu instruits croiraient, par tout ce qui s'est passé, que cette cérémonie va se faire sur le théâtre; mais la décente Monime se contente de dire au nouveau marié de venir frapper trois coups à la porte de sa chambre, quand toute la maison sera bien endormie.

Le frère Polydore, dans la coulisse, entend ce propos; et ne sachant pas que son frère Castalio est le mari de Monime, il prend son parti de le prévenir, et d'aller vite s'emparer des prémices de Monime. Il s'adresse au petit fripon de page, lui promet des sucreries et de l'argent, s'il veut amuser son frère Castalio une partie de la nuit. Le page fait bien sa commission; il parle à Castalio de l'amour de Monime, de ses jarretières, de sa gorge; il veut lui chanter une chanson; il lui fait perdre son temps.

Polydore n'a pas perdu le sien : il est allé à la porte de Monime, il a frappé les trois petits coups, la servante lui a ouvert, et le voilà couché avec la femme de son frère.

Enfin, Castalio arrive à cette porte, et frappe les trois coups; la servante, qui aurait dû le reconnaître à la voix, et reconnaître aussi l'autre, ne s'avise seulement pas de craindre de se méprendre; elle croit que le faux mari qui se présente est Polydore, et que c'est le vrai mari Castalio qui est au lit; elle le renvoie, lui dit qu'il est un extravagant : il a beau se nommer, on lui ferme la porte au nez; il est traité par la suivante comme Amphitryon par Sosie.

Polydore ayant joui à son aise du fruit de sa supercherie, apparemment sans dire mot, a laissé là sa conquête, et s'est allé reposer. Castalio, à qui on n'a point ouvert, se désespère, entre en fureur, se roule sur le plancher, dit des injures à tout le sexe; et conclut que depuis Ève, qui devint amou-

reuse du diable, et damna le genre humain, les femmes ont été la cause de tous les malheurs.

Monime qui s'est levée en hâte pour retrouver son cher Castalio, avec qui elle croit avoir passé quelques doux moments, le rencontre, et veut l'embrasser; il la traite de scélérate, et la traîne par les cheveux hors du théâtre.

M. Chamont, se souvenant toujours de son rêve et de sa vieille sorcière, vient gravement demander à sa sœur des nouvelles de la consommation de son mariage. La pauvre femme lui avoue que son mari, après l'avoir bien caressée, l'a traînée par les cheveux sur le plancher.

Ce Chamont, qui n'entend par raillerie, s'en va vite trouver le père (qui, par parenthèse, était tombé en faiblesse dans le courant de la tragédie, par excès de vieillesse); il lui parle du même ton qu'il a parlé à l'aumônier: « Savez-vous, lui dit-il, « que votre fils Castalio a épousé ma sœur? — « J'en suis fâché, répond le bon-homme. — Com- « ment fâché! pardieu, il n'y a point de grand sei- « gneur qui ne s'enorgueillît d'avoir ma sœur, en- « tendez-vous? Mais, morbleu, il l'a maltraitée; je « veux que vous lui appreniez à vivre, où je mettrai « le feu à la maison. — Eh bien, eh bien, je vous « rendrai justice. Adieu, fier garçon. »

Ce pauvre père va donc parler à Castalio, son fils, pour savoir quelle est cette aventure: pendant qu'il lui parle, Polydore veut savoir de Monime comment elle se trouve de la nuit passée; il croit n'avoir joui que de la maîtresse de son frère,

en vertu de la permission que son frère lui avait donnée. Monime, à ses discours, se doute de la méprise; enfin, Polydore lui avoue qu'il a eu ses faveurs. Monime tombe évanouie; elle ne reprend ses sens que pour s'abandonner à l'excès de sa juste douleur.

Si un tel sujet, de tels discours, et de telles mœurs révoltent les gens de goût dans toute l'Europe, ils doivent pardonner à l'auteur. Il ne se doutait pas qu'il eût rien fait de monstrueux. Il dédie sa pièce à la duchesse de Cleveland : avec la même naïveté qu'il a écrit sa tragédie, il félicite cette dame d'avoir eu deux enfants de Charles II.

COURTES RÉFLEXIONS.

Nous sentons combien la Monime de Racine, dans *Mithridate*, est au-dessous de la Monime de M. Thomas Otway; c'est le même qui fit *Venise préservée.* Il est désagréable qu'on ne nous ait pas traduit fidèlement cette *Venise;* on nous a privés d'un sénateur qui mord les jambes de sa maîtresse, qui fait le chien, qui aboie, et qu'on chasse à coups de fouet; nous aurions encore eu le plaisir de voir un échafaud, une roue, un prêtre qui veut exhorter à la mort le capitaine Pierre, et qu'on renvoie comme un gueux : il y a mille autres traits de cette force, que le traducteur a épargnés à notre fausse délicatesse.

Nous ne pouvons trop nous plaindre que le traducteur nous ait privés, avec la même cruauté, des plus belles scènes de l'*Othello* de Shakespeare.

Avec quel plaisir nous aurions vu la première scène à Venise, et la dernière en Chypre! Un Maure enlève d'abord la fille d'un sénateur. Iago, officier du Maure, court sous la fenêtre du père: le père paraît en chemise à cette fenêtre. « Tête-« bleu! dit Iago, mettez votre robe; un bélier noir « monte sur votre brebis blanche; allons, allons, « debout, descendez, ou le diable va faire de vous « un grand-père.

LE SÉNATEUR.

« Quoi donc! que veux-tu? es-tu devenu fou?

IAGO.

« Eh! mordieu, signor, êtes-vous de ceux qui « n'oseraient servir Dieu, si le diable le leur dé-« fendait? Nous venons vous rendre service, et « vous nous prenez pour des rufiens: je vous dis « que votre fille va être couverte par un cheval de « Barbarie, que vos petits-enfants henniront après « vous; et que vous aurez pour cousins des rous-« sins d'Afrique.

LE SÉNATEUR.

« Quel profane coquin me parle ainsi?

IAGO.

« Eh! oui; sachez que votre fille Desdémona et le « Maure Othello font à présent la bête à deux dos. »

Ce même Iago accompagne en Chypre le Maure Othello et la signora Desdémona, que le sénat a gracieusement accordée pour femme à ce Maure gouverneur de Chypre, en dépit du père.

A peine sont-ils arrivés dans cette île, que ce Iago entreprend de rendre le Maure jaloux de sa

femme, et de lui faire soupçonner sa fidélité. Le Maure commence déjà à sentir de l'inquiétude; il fait ses réflexions. « Après tout, dit-il, quelle « sensation ai-je eue des plaisirs que d'autres ont « pu lui donner, et de sa luxure? Je ne l'ai point « vu, cela ne m'a point blessé; j'ai dormi tout « aussi bien. Quand on nous vole une chose dont « nous n'avons pas besoin, si nous l'ignorons, on « ne nous a rien volé..... J'aurais été fort heureux « si toute l'armée, et jusqu'aux goujats, avaient tâté « d'elle, et que je n'en eusse rien su.... Oh! non.... « Adieu tout contentement; adieu les troupes em- « plumées; adieu la fière guerre, qui fait une vertu « de l'ambition; adieu les chevaux hennissants, et « la trompette aiguë, et le fifre qui perce l'oreille, « et le tambour qui anime le courage, et la ban- « nière royale, et tous les grades, et l'orgueil, et « la pompe, et les détails d'une guerre glorieuse; « et vous, engins mortels, dont le rude gosier imite « ceux de l'immortel Jupiter, adieu; Othello n'a « plus d'occupation. »

C'est encore là un des endroits admirables, enrichis par les guillemets de Pope.

IAGO.

« Est-il possible, monseigneur!

OTHELLO, le prenant à la gorge.

« Vilain, prouve-moi que ma femme est une « p.....; prouve-le-moi, donne-m'en une preuve « oculaire; ou par tout ce que vaut l'ame éternelle « de l'homme, il vaudrait mieux pour toi que tu « fusses né un chien.

IAGO.

« Cette fonction ne me plaît guère ; mais, puis-
« que je me suis si fort avancé, par pure honnê-
« teté et par amitié pour vous je poursuivrai. J'é-
« tais couché l'autre nuit avec votre lieutenant
« Cassio, et je ne pouvais dormir à cause d'une
« rage de dent. Il y a des gens, comme vous savez,
« qui ont l'ame si relâchée, qu'ils parlent en dor-
« mant de leurs affaires ; Cassio est un de ceux là.
« Il disait dans son sommeil : Ma chère Desdémona,
« soyons bien prudents ; cachons bien nos amours.
« En parlant ainsi, il me prenait les mains, il me
« tâtonnait, il s'écriait : Ah! charmante créature!
« et il me baisait avec ardeur, comme s'il eût arra-
« ché par la racine des baisers plantés sur mes
« lèvres ; et il mettait ses cuisses sur mes jambes,
« et il soupirait, il haletait, il me baisait, il s'écriait :
« Damné de destin qui t'a donnée à ce Maure! »

Sur ces preuves si décemment énoncées, et sur un mouchoir de Desdémona que Cassio avait rencontré par hasard, le capitaine maure ne manque pas d'étrangler sa femme dans son lit ; mais il lui donne un baiser avant de la faire mourir. « Allons,
« dit-il, meurs, p..... — Ah! monseigneur, ren-
« voyez-moi, mais ne me tuez pas. — Meurs, p.....
« — Ah! tuez-moi demain, laissez-moi vivre cette
« nuit. — Gueuse, si tu branles! — Une seule demi-
« heure. — Non, quand cela sera fait, il n'y aura
« plus de délai. — Mais que je dise au moins mes
« prieres. — Non, il est trop tard.... » Il l'étrangle ; et Desdémona, après avoir été bien étranglée, s'é-

crie qu'elle est innocente. Quand Desdémona est morte, le sénat rappelle Othello; on vient le prendre pour le mener à Venise où il doit être jugé. « Arrêtez, dit-il; un mot ou deux.... Vous di« rez au sénat qu'un jour dans Alep je trouvai un « Turc à turban, qui battait un Vénitien, et qui se « moquait de la république; je pris par la barbe « ce chien de circoncis, et je le frappai ainsi. » Il se frappe alors lui-même.

Un traducteur français qui nous a donné des esquisses de plusieurs pièces anglaises, et entre autres du *Maure de Venise*, moitié en vers, moitié en prose, n'a traduit aucun des morceaux essentiels que nous avons mis sous les yeux des lecteurs; il fait parler ainsi Othello :

> L'art n'est point fait pour moi; c'est un fard que je hais.
> Dites-leur qu'Othello, plus amoureux que sage,
> Quoique époux adoré, jaloux jusqu'à la rage,
> Trompé par un esclave, aveuglé par l'erreur,
> Immola son épouse, et se perça le cœur.
>
> DUCIS.

Il n'y a pas un mot de cela dans l'original. *L'art n'est pas fait pour moi* est pris dans *Zaïre*; mais le reste n'en est pas.

Le lecteur est maintenant en état de juger le procès entre la tragédie de Londres et la tragédie de Paris.

PARALLÈLE

D'HORACE, DE BOILEAU, ET DE POPE.

1761.

Le *Journal encyclopédique*, l'un des plus curieux et des plus instructifs de l'Europe, nous instruit d'un parallèle entre Horace, Boileau, et Pope, fait en Angleterre. Il nous rappelle des vers adressés au roi de Prusse, dans lesquels Pope a la préférence sur le Français et sur le Romain.

Quelques traits échappés d'une utile morale,
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle;
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré:
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être;
Et l'homme, avec lui seul, apprit à se connaître.

Ces vers se trouvent à la tête du poème sur la *Loi naturelle*, ouvrage philosophique et moral, dans lequel la poésie reprend son premier droit, celui d'enseigner la vertu, l'amour du prochain, l'indulgence, et où l'auteur développe les principes de la loi universelle que Dieu a mis dans tous les cœurs. Nous convenons avec l'auteur, que l'*Essai sur l'Homme* de l'illustre Pope est un très-bon ouvrage, et que ni Horace, ni Boileau, ni aucun poète, n'ont rien fait dans ce genre. Rousseau est le seul qui ait tenté quelque chose d'approchant dans une pièce de vers intitulée, on ne sait pourquoi, *Allégorie :* il fait

ses efforts pour expliquer le système de Platon; mais que cet ouvrage est faible, languissant! ce n'est ni de la poésie ni de la philosophie; il ne prouve ni ne peint.

L'homme et les dieux de ton souffle animés
Du même esprit diversement formés,
Furent doués, par ta bonté fertile,
D'une chaleur plus vive ou moins subtile,
Selon les corps ou plus vifs ou plus lents,
Qui de leur feu retardent les élans.
Par ces degrés de lumière inégale,
Tu sus remplir le vide et l'intervalle
Qui se trouvait, ô magnifique roi!
De l'homme aux dieux, et des dieux jusqu'à toi;
Et dans cette œuvre éclatante, immortelle,
Ayant comblé ton idée éternelle,
Tu fis du ciel la demeure des dieux,
Et tu mis l'homme en ces terrestres lieux,
Comme le terme et l'équateur sensible
De l'univers invisible et visible.

Sophronime.

Il n'est pas étonnant que cette pièce soit demeurée dans l'oubli; c'est, comme on voit, un galimatias de termes impropres, un tissu d'épithètes oiseuses en prose dure et sèche que l'auteur a rimée.

Il n'en est pas ainsi de l'Essai de Pope; jamais vers ne rendirent tant de grandes idées en si peu de paroles.

C'est le plan des lords Shaftesbury et Bolingbroke, exécuté par le plus habile ouvrier; aussi est-il traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. Nous n'examinons pas si cet ouvrage, si fort et si plein, est orthodoxe; si même sa hardiesse n'a pas contribué à son prodigieux débit; s'il ne

sape pas les fondements de la religion chrétienne, en tâchant de prouver que les choses sont dans l'état où elles devaient être originairement; et si ce système ne renverse pas le dogme de la chute de l'homme, et les divines Écritures. Nous ne sommes pas théologiens : nous leur laissons le soin de confondre Pope, Shaftesbury, Bolingbroke, Leibnitz, et d'autres grands hommes; nous nous en tenons uniquement à la philosophie et à la poésie. Nous osons, en cherchant à nous éclairer, demander comment il faut expliquer ce vers qui est le précis de tout l'ouvrage :

> « All partial evil is a general good. » •
> Tout mal particulier est le bien général.

Voilà un étrange bien général que celui qui serait composé des souffrances de chaque individu! Entendra cela qui pourra. Bolingbroke s'entendait-il bien lui-même quand il digérait ce système? Que veut dire, *Tout est Bien ?* est-ce pour nous? non, sans doute; est-ce pour Dieu? il est clair que Dieu ne souffre pas de nos maux. Quelle est donc au fond cette idée platonicienne? un chaos, comme tous les autres systèmes; mais on l'a orné de diamants.

Quant aux autres épîtres de Pope qui pourraient être comparées à celles d'Horace et de Boileau, je demanderai si ces deux auteurs, dans leurs satires, se sont jamais servis des armes dont Pope se sert. Les gentillesses dont il régale milord Harvey, l'un des plus aimables hommes d'Angleterre, sont un peu singulières; les voici mot pour mot :

Que Harvey tremble! Qui? cette chose de soie?
Harvey, ce fromage mou fait de lait d'ânesse?
Hélas! il ne peut sentir ni satire ni raison.
Qui voudrait faire mourir un papillon sur la roue?
Pourtant je veux frapper cette punaise volante à ailes dorées,
Cet enfant de la boue qui se peint et qui pue,
Dont le bourdonnement fatigue les beaux-esprits et les belles,
Qui ne peut tâter ni de l'esprit ni de la beauté :
Ainsi l'épagneul bien élevé se plaît civilement
A mordiller le gibier qu'il n'ose entamer.
Son sourire éternel trahit son vide,
Comme les petits ruisseaux se rident dans leurs cours;
Soit qu'il parle avec son impuissance fleurie;
Soit que cette marionnette barbouille les mots que le compère lui souffle;
Soit que, crapaud familier à l'oreille d'Ève,
Moitié écume, moitié venin, il se crache lui-même en compagnie,
En quolibets, en politique, en contes, en mensonges.
Son esprit roule sur des ouï-dire, entre ceci et cela;
Tantôt haut, tantôt bas, petit maître ou petite maîtresse :
Et lui-même n'est qu'une vile antithèse;
Être amphibie, qui, en jouant les deux rôles,
La tête frivole et le cœur gâté,
Fat à la toilette, flatteur chez le roi,
Tantôt trotte en lady, tantôt marche en milord.
Ainsi les rabbins ont peint le tentateur,
Avec face de chérubin et queue de serpent.
Sa beauté vous choque, vous vous défiez de son esprit;
Son esprit rampe, et sa vanité lèche la poussière.

Il est vrai que Pope a la discrétion de ne pas nommer le lord qu'il désigne; il l'appelle honnêtement Sporus, du nom d'un infame prostitué de Néron. Vous observerez encore que la plupart de ces invectives tombent sur la figure de milord Harvey, et que Pope lui reproche jusqu'à ses graces. Quand on songe que c'était un petit homme contrefait, bossu par-devant et par derrière, qui parlait

ainsi, on voit à quel point l'amour-propre et la colère sont aveugles.

Les lecteurs pourront demander si c'est Pope ou un de ses porteurs de chaises qui a fait ces vers. Ce n'est pas là absolument le style de Despréaux. Ne sera-t-on pas en droit de conclure que la politesse et la décence ne sont pas les mêmes en tout pays?

Pour mieux faire sentir encore, s'il se peut, cette différence que la nature et l'art mettent souvent entre des nations voisines, jetons les yeux sur une traduction fidèle d'un des plus délicats passages de *la Dunciade* de Pope ; c'est au chant second. La Bêtise a proposé des prix pour celui de ses favoris qui sera vainqueur à la course. Deux libraires de Londres disputent le prix : l'un est Lintot, personnage un peu pesant; l'autre est Curl, homme plus délié : ils courent, et voici ce qui arrive :

Au milieu du chemin on trouve un bourbier
Que madame Curl avait produit le matin :
C'était sa coutume de se défaire au lever de l'aurore
Du marc de son souper devant la porte de sa voisine.
Le malheureux Curl glisse; la troupe pousse un grand cri ;
Le nom de Lintot résonne dans toute la rue;
Le mécréant Curl est couché dans la vilenie,
Couvert de l'ordure qu'il a lui-même fournie, etc.

Le portrait de la Mollesse, dans *le Lutrin*, est d'un autre genre; mais on dit qu'il ne faut pas disputer des goûts.

Une autre conclusion que nous oserons tirer encore de la comparaison des petits poèmes détachés, avec les grands poèmes, tels que l'épopée et la tra-

gédie, c'est qu'il faut les mettre à leur place. Je ne vois pas comment on peut égaler une épître, une ode, à une bonne pièce de théâtre. Qu'une épître, ou ce qui est plus aisé à faire, une satire, ou ce qui est souvent assez insipide, une ode, soit aussi bien écrite qu'une tragédie, il y a cent fois plus de mérite à faire celle-ci, et plus de plaisir à la voir, que non pas à transcrire ou à lire des lieux communs de morale. Je dis lieux communs, car tout a été dit. Une bonne épître morale ne nous apprend rien; une bonne ode encore moins; elle peut tout au plus amuser un quart d'heure les gens du métier : mais créer un sujet, inventer un nœud et un dénouement, donner à chaque personnage son caractère, le soutenir, le rendre intéressant, et augmenter cet intérêt de scène en scène; faire en sorte qu'aucun d'eux ne paraisse et ne sorte sans une raison sentie de tous les spectateurs, ne laisser jamais le théâtre vide; faire dire à chacun ce qu'il doit dire, avec noblesse sans enflure, avec simplicité sans bassesse; faire de beaux vers qui ne sentent point le poète, et tels que le personnage aurait dû en faire s'il parlait en vers; c'est là une partie des devoirs que tout auteur d'une tragédie doit remplir, sous peine de ne point réussir parmi nous : et quand il s'est acquitté de tous ces devoirs, il n'a encore rien fait. *Esther* est une pièce qui remplit toutes ces conditions; mais quand on l'a voulu jouer en public, on n'a pu en soutenir la représentation. Il faut tenir le cœur des hommes dans sa main, il faut arracher des larmes aux spectateurs les plus

insensibles, il faut déchirer les ames les plus dures. Sans la terreur et sans la pitié, point de tragédie ; et quand vous auriez excité cette pitié et cette terreur, si avec ces avantages vous avez manqué aux autres lois, si vos vers ne sont pas excellents, vous n'êtes qu'un médiocre écrivain qui avez traité selon les règles un sujet heureux.

Qu'une tragédie est difficile ! et qu'une épître, une satire, sont aisées ! Comment donc oser mettre dans le même rang un Racine et un Despréaux ? Quoi ! on estimerait autant un peintre de portrait qu'un Raphael ? Quoi ! une tête de Rembrandt sera égale au tableau de la Transfiguration, ou à celui des Noces de Cana ?

Nous savons que la plupart des épîtres de Despréaux sont belles, qu'elles posent sur le fondement de la vérité, sans laquelle rien n'est supportable ; mais pour les épîtres de Rousseau, quel faux dans les sujets et quelles contorsions dans le style ! qu'elles excitent souvent le dégoût et l'indignation ! Que veut dire une épître à Marot, dans laquelle il prétend prouver qu'il n'y a que les sots qui soient méchants ? Que ce paradoxe est ridicule !

Sylla, Catilina, César, Tibère, Néron même, étaient-ils des sots ? Le fameux duc de Borgia était-il un sot ? Et avons-nous besoin d'aller chercher des exemples dans l'histoire ancienne ? Peut-on d'ailleurs souffrir la manière dure et contrainte dont cette idée fausse est exprimée ?

Et si parfois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit, examinez-le bien ;

Vous trouverez qu'il n'en a que le casque,
Et qu'en effet c'est un sot sous le masque.

Le casque de l'esprit. Bon Dieu! est-ce ainsi que Despréaux écrivait? Comment souffrir le langage de l'*Épître à M. le duc de Noailles*, qu'il baptisa, dans ses dernières éditions, d'*Épître à M. le comte de C....* (Ép. IV, liv. 1[er].)

Jaçoit qu'en vous gloire et haute naissance
Soit alliée à titres et puissance,
Que de splendeur et d'honneurs mérités
Votre maison luise de tous côtés,
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Ce malheureux burlesque, ce mélange impertinent du jargon du seizième siècle et de notre langue, si méprisé par les gens de goût, ne peut donner de prix à un sujet qui par lui-même n'apprend rien, ne dit rien, n'est ni utile ni agréable.

Un des grands défauts de tous les ouvrages de cet auteur, c'est qu'on ne se retrouve jamais dans ses peintures; on ne voit rien qui *rende l'homme cher à lui-même*, comme dit Horace: point d'aménité, point de douceur. Jamais cet écrivain mélancolique n'a parlé au cœur. Presque toutes ses épîtres roulent sur lui-même, sur ses querelles avec ses ennemis; le public ne prend aucune part à ces pauvretés: on ne se soucie pas plus de ses vers contre Lamotte, que de ses roches de Salisburi; qu'importe

. . . . Qu'entre ces roches nues,
Qui par magie en ces lieux sont venues,

S'en trouvent sept, trois de chacune part,
Une au-dessus; le tout fait par tel art,
Qu'il représente une porte effective,
Porte vraiment bien faite et bien naïve;
Mais c'est le tout : car qui voudrait y voir
Tours ou châtel, doit ailleurs se pourvoir.

Ces détestables vers, et ce malheureux sujet, peuvent-ils être comparés à la plus mauvaise tragédie que nous ayons? Nous sommes rassasiés de vers : une denrée trop commune est avilie. Voilà le cas du *ne quid nimis*. Le théâtre, où la nation se rassemble, est presque le seul genre de poésie qui nous intéresse aujourd'hui; encore ne faudrait-il pas avoir des poèmes dramatiques tous les jours.

« Namque voluptates commendat rarior usus. »

CONSEILS A M. HELVÉTIUS,

SUR

LA COMPOSITION ET SUR LE CHOIX DU SUJET D'UNE ÉPITRE MORALE*.

PREMIÈRE RÈGLE.

Le choix d'une épître doit intéresser le cœur et éclairer l'esprit. Une vérité qui n'est pas lieu commun, qui touche au bonheur des hommes, qui fournit des images propres à émouvoir, est le meilleur choix qu'on puisse faire. S'il s'y trouve des peintures qui éveillent et flattent l'imagination, des maximes, des préceptes qu'on puisse présenter de la manière la plus séduisante, c'est le moyen d'éclairer l'esprit en l'amusant.

DEUXIÈME RÈGLE.

Les idées doivent être rangées dans l'ordre le plus naturel, de façon qu'elles se succèdent sans effort, et qu'une pensée serve toujours à développer l'autre : c'est épargner de la peine au lecteur, soutenir son attention, et ménager sa curiosité. Les

* Ce morceau, qui manquait à l'édition de Kehl, a été conservé par un ami d'Helvétius, M. Lefèvre de La Roche, mort en juillet 1806.

Cette pièce paraît être de 1738, année dans laquelle Helvétius alla visiter Voltaire à Cirey. Voyez aussi *Correspondance générale*, *Lettre à Helvétius*, du 24 décembre 1738.

peintures y doivent être tellement variées, que l'imagination soit toujours surprise et charmée.

TROISIÈME RÈGLE.

Il faut que les liaisons soient courtes, claires, et fassent aisément passer d'un objet à un autre. Elles sont souvent difficiles à trouver; on ne les rencontre pas du premier coup : en général on doit beaucoup se méfier de son premier jet. Pour éviter de sacrifier des vers, des morceaux qui ont coûté du travail, peut-être conviendrait-il mieux de commencer par mettre sa première façon en prose.

QUATRIÈME RÈGLE.

Se hâter d'aller à la fin de son sujet, y entraîner son lecteur par la route la plus courte; ne peindre d'un objet que ce qui est nécessaire à votre dessein principal; ne pas trop s'appesantir sur les détails, quand les masses suffisent pour faire les impressions que vous désirez produire; finir toujours, s'il est possible, par quelque morceau brillant et d'effet.

CINQUIÈME RÈGLE.

Ne pas établir la vérité qu'on veut prouver par des lieux communs de pensées triviales, d'images trop familières, et de maximes rebattues. Le détail des preuves doit être aussi soigneusement travaillé que toutes les autres parties de l'ouvrage. On peut toujours être neuf par la nouveauté des tours et la correction du style.

SIXIÈME RÈGLE.

Tourner autant que l'on peut en sentiment les réflexions sur les folies ou les malheurs des hommes. Il n'est point de meilleure manière d'embellir un ouvrage didactique et de le rendre intéressant, alors que chaque partie, traitée comme il convient à l'effet de l'ensemble, est soignée de façon qu'on imagine avoir atteint le mieux possible.

SEPTIÈME RÈGLE.

Quant aux peintures, leur effet dépend de la grandeur, de l'éclat, et de la manière neuve de faire voir un objet, et d'y faire remarquer ce que l'œil inattentif n'y voit pas. Peindre des objets inconnus à beaucoup de monde, c'est manquer son but. Peu de personnes peuvent les saisir ou les sentir, à moins qu'ils ne soient si vastes qu'on ne puisse s'empêcher de les voir.

HUITIÈME RÈGLE.

Quant à l'expression, il faut avoir grande attention au mot et au tour le plus propre. Il n'y en a qu'une pour bien rendre une idée; il la faut nette et forte; choisir des verbes de mouvement; avoir attention de varier ses tours; conserver l'harmonie; ne prendre que des syllabes pleines, et ne pas faire de trop fortes inversions; avoir encore égard à la liaison du mot et du tour; travailler chacune des parties de toutes les forces de son esprit, en l'y appliquant successivement.

NEUVIÈME RÈGLE.

Dans les arts du génie, surtout en poésie, le meilleur moyen d'y être habile est, dans les premières pièces qu'on fait, de les recommencer jusqu'à ce qu'elles soient parfaites. On en tire l'avantage de se bien pénétrer de son sujet, de l'envisager sous ses formes les plus heureuses, et d'apprendre toutes les règles de la perfection, dont on ne déchoit guère après, quand elles sont tournées en principes habituels.

DIXIÈME RÈGLE.

Il faut encore examiner si un sujet est susceptible d'invention, et ne pas l'en croire dépourvu, parce qu'il n'aura pas cédé au premier effort. Dans une épître souvent elle n'a pas lieu; mais c'est la première partie dans le poème épique et la tragédie.

ONZIÈME RÈGLE.

Le choix du sujet dans les ouvrages est bien important. Plusieurs mémoires et plaidoyers d'avocats célèbres sont des chefs-d'œuvre : on ne les lit plus; ils n'intéressent personne. En poésie didactique, il faut prouver d'une manière neuve des choses non-seulement que les hommes ont intérèt à savoir; mais il est bien plus heureux d'avoir à leur prouver ce qu'ils pensent déjà, c'est-à-dire ce qui est bon au plus grand nombre.

DOUZIÈME RÈGLE.

On est sûr d'avoir rencontré le meilleur ordre

possible, quand les pensées se prêtent un jour successif. Il doit produire deux effets : l'auteur n'est jamais obligé de revenir sur ses pas ; et le lecteur, en se fortifiant dans la première idée, apprend toujours quelque chose de nouveau ; ce qui est une espèce d'intérêt.

ÉPITRE

SUR

L'ORGUEIL ET LA PARESSE DE L'ESPRIT*.

La première leçon donnait à cette épître un titre trop développé. Helvétius y annonçait qu'il se proposait de prouver « que tout est rapport; que les « philosophes se sont perdus dans le vague des « idées absolues; qu'ils eussent mieux fait de tra- « vailler au bien de la société; que Locke nous a « ouvert la route de la vérité, qui est celle du bon- « heur. »

Voici la note que Voltaire adressait à ce sujet à son jeune élève :

« Ce titre est un peu long et ne paraît pas ex- « trêmement clair. Le mot d'*idées absolues* ne « donne pas une idée bien nette. D'ailleurs, en gé- « néral, la chose n'est pas vraie.

« Il y a un temps *absolu*, un espace *absolu*, etc. « Locke les considère comme tels, et vous êtes ici « partisan de Locke.

* A la suite des Conseils de Voltaire à son jeune ami Helvétius, on croit devoir ajouter ceux qu'il lui donna sur des essais de poésie. Il était impossible de rendre les notes intelligibles sans les accompagner du texte qu'elles ont pour objet : on s'est donc trouvé obligé d'imprimer ces poésies d'Helvétius, pour ne pas priver le lecteur des notes de Voltaire.

« Locke n'est point regardé comme un philo-
« sophe moral, qui ait abandonné l'étude des choses
« abstraites pour envisager seulement la vertu.

« La route de la vérité n'est pas toujours celle
« du bonheur. On peut être très-malheureux, et
« savoir mesurer des courbes; on peut être très-
« heureux et ignorant. »

En conséquence de cet avis judicieux, Helvétius rendit son titre plus simple. Il mit d'abord « que « c'est par les effets qu'on doit remonter aux causes, « en physique, métaphysique et morale. » Mais il reconnut qu'il fallait encore abréger davantage, et il donna enfin à l'épître ce dernier titre clair et simple, *Sur l'orgueil et la paresse de l'esprit.*

PREMIÈRE LEÇON.

Les six premiers vers paraissaient à Voltaire un peu embrouillés; il dit à cette occasion : « Mettez « les six premiers vers en prose, et demandez à « quelqu'un s'il entendra cette prose : la poésie « demande la même clarté au moins. »

. . . .

. . . .

De la droite raison les rapports sont les guides[a].
Ils ont sondé les mers[b], ils ont percé les cieux.

[a] Diriez-vous, dans un discours, Les rapports sont les guides de la raison? Vous diriez, Ce n'est que par comparaison que l'esprit peut juger; c'est en examinant les rapports des choses que l'on parvient à les connaître. Mais les rapports en général, et les rapports qui sont les guides, font un sens confus. Ce qu'on examine peut-il être un guide?

[b] Des *rapports* qui ont sondé des mers!

Les plus vastes esprits, sans leur secours heureux,
Sont, entre les écueils, des vaisseaux sans boussoles.
De là ces dogmes vains si savamment frivoles,
De ces célèbres fous ingénieux romans[a].
Mon œil, s'écriait l'un, perce au-delà des temps[b].
Écoutez-moi; je vais, sagement téméraire,
De la création dévoiler le mystère.

. . . .

Helvétius disait ensuite, en parlant du système inventé par les mages :

Un Dieu, tel autrefois qu'une araignée immense,
Dévida l'univers de sa propre substance,
Alluma les soleils, fila l'air et les cieux,
Prit sa place au milieu de ces orbes de feux, etc.[c]

. . . .

. . . .

Les mages, dit Burnet, sont des visionnaires

[a] Ceci me paraît bien écrit.

[b] Quoi! tout d'un coup passer de cette exposition, *qu'il faut examiner les rapports*, aux systèmes sur la formation de l'univers! Il faudrait vingt liaisons pour amener cela; c'est un saut épouvantable! voilà le principe de continuité bien violé.

N'est-il pas tout naturel de commencer votre ouvrage par dire en beaux vers qu'il y a des choses qui ne sont pas à la portée de l'homme? Ce tour vous menait tout droit à ces différents systèmes sur la création, sans parler des *rapports*, qui n'ont aucun rapport à ces belles rêveries des philosophes.

[c] Les Indiens ont inventé la comparaison de l'araignée; mais, outre qu'une araignée immense fait en vers un fort vilain tableau, comment est-ce qu'une araignée qui dévide peut allumer un soleil? Quand on s'asservit à une métaphore, il faut la suivre. Jamais araignée n'alluma rien : elle file et tapisse; elle ne dévide pas même.

Dont le faible Persan adopte les chimères[a].

. . . .

. . . .

Ainsi sous de grands mots la superbe sagesse,
A ses propres regards dérobant sa faiblesse,
Étayant son orgueil de dogmes imposteurs,
Disputa si long-temps pour le choix des erreurs[b].
Ainsi l'orgueil s'égare en de vagues pensées :
Ainsi notre univers, par ses mains insensées
Tant de fois tour-à-tour détruit, rédifié,
N'est encore qu'un temple à l'erreur dédié[c].
Heureux si l'homme encor, moins souple à l'imposture,
Maître de s'égarer au champ de la nature,
Par-delà ses confins n'eût puisé ses erreurs[d]!

. . . .

Un autre peint de Dieu les attributs, l'essence,
Remet tout au destin, dit son pouvoir, son nom,
Croit donner une idée, et ne forme qu'un son[e].

. . . .

Sans les rapports, enfin[f], la raison qui s'égare

[a] On croit que des mages vous allez passer aux Égyptiens, aux Grecs, etc.; vous sautez à Burnet : le saut est périlleux.

Le reste du système ridicule de Burnet me paraît bien exprimé.

[b] Très-beau, et l'imitation de Corneille en cet endroit est un coup de maître.

[c] Me paraît excellent.

[d] Ce *puisé* ne me paraît pas propre ; j'aimerais mieux *cherché*. Ce qui précède est beau.

[e] Ce dernier vers est très-beau ; mais prenez garde qu'il appartient à tous les rêveurs dont il est question. Il faut, pour qu'une idée soit parfaitement belle, qu'elle soit tellement à sa place qu'elle ne puisse pas être ailleurs.

[f] Il semble par *ces rapports enfin* que vous ayez parlé une heure

Prend souvent pour idée un son vain et bizarre[a];
Et ce ne fut jamais que dans l'obscurité
Que l'Erreur s'écria : Je suis la Vérité.

. . . .

. . . . Pourquoi donc le malheur
Est-il chez les humains le seul législateur[b]?
Pourquoi créer le nom de vertus absolues[c]?

. . . .

Locke[d] étudia l'homme. Il le prend au berceau,
L'observe en ses progrès, le suit jusqu'au tombeau,
Cherche par quel agent nos ames sont guidées;
Si les sens ne sont point les germes des idées.
Le mensonge jamais, sous l'appui d'un grand nom,
Ne put en imposer aux yeux de sa raison.

. . . .

Malbranche[e], plein d'esprit et de subtilité,

des rapports; mais vous n'en avez pas dit un seul mot. Je vois bien qu'en fesant votre épître, vous pensiez que tous ces philosophes prétendus n'avaient point examiné les rapports et la chaîne des choses de ce monde, qu'ils n'avaient point raisonné par analyse, que ce défaut était la source de leurs erreurs. Mais comment le lecteur devinera-t-il que ce soit là votre pensée?

[a] Ce *son vain et bizarre* n'a nulle analogie à l'obscurité, et cela forme des métaphores incohérentes. C'est le défaut de la plupart des poètes anglais. Jamais les Romains n'y ont tombé. Jamais ni Boileau ni Racine ne se sont permis cet amas d'idées incompatibles.

[b] Ce n'est point le malheur qui est le législateur des humains, c'est l'amour-propre. On dit bien que le malheur instruit, mais alors il est précepteur, et non législateur.

[c] *Vertus absolues* ne s'entend point du tout. Tout cet endroit manque encore de liaison et de clarté; et, sans ces deux qualités nécessaires, il n'y a jamais de beauté.

[d] L'endroit de Locke est bien; aussi les idées en sont-elles liées, les mots sont propres, et cela serait beau en prose.

[e] L'endroit de Malebranche, bien écrit, parce qu'il est sagement écrit.

Partout étincelant de brillantes chimères,
Croit en vain échapper à ses regards sévères.
Dans ses détours obscurs, Locke le joint, le suit;
Il raisonne, il combat, le système est détruit.

. . . .

Locke vit les effets de l'orgueil impuissant,
Rendit l'homme moins vain, et l'homme en fut plus grand[a].

. . . .

Du chemin des erreurs Locke nous arracha,
Dans le sentier du vrai devant nous il marcha[b].
D'un bras il apaisa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme[c].

DEUXIÈME LEÇON.

Helvétius corrigea son épître ; il la commença ainsi :

Quel funeste pouvoir, quelle invisible chaîne,
Loin de la vérité retient l'homme et l'enchaîne ?
Est-il esclave-né des mensonges divers ?
Non, sans doute, et lui-même il peut briser ses fers ;
Il peut, sourd à l'erreur, écouter la sagesse,
S'il connaît ses tyrans, l'orgueil et la paresse[d].

[a] Ce n'est pas grande merveille que l'homme moins vain soit plus grand, cela ne rend pas la belle devise de Locke : *Scientiam minuit ut certiorem faceret :* « Il diminua la science pour augmenter la certitude. »

[b] Ce vers est beau.

[c] Voilà deux vers admirables et que je retiendrai par cœur toute ma vie. Je vous demande même la permission de les citer dans une nouvelle édition des *Éléments de Newton*, à laquelle j'ajoute un petit traité de ce que pensait Newton en métaphysique.

Ces deux vers valent mieux qu'une épître de Boileau.

[d] Ce commencement me paraît bien ; il est clair, il est exprimé comme il faut. Peut-être le dernier vers est-il un peu brusque.

. . . .

Zoroastre prétend[a] dévoiler les secrets
Au sein de la nature enfoncés à jamais.
Le premier en Egypte il attesta les mages
Que Dieu lui révélait la science des sages.

. . . .

Amant du merveilleux, faible, ignorant, crédule,
Le mage crut long-temps ce conte ridicule;
Et Zoroastre ainsi, par l'orgueil inspiré,
Égara tout un peuple après s'être égaré[b].
Je ne viens point tracer à la raison humaine
La suite des erreurs où son orgueil l'entraîne;
Mais lui montrer encor qu'en des siècles savants,
Burnet substitua sa fable à ces romans.

. . . .

[c] Heureux si l'homme encor, moins souple à l'imposture,
Maître de s'égarer au champ de la nature,
Par-delà tous les cieux n'eût poursuivi l'erreur!
Mais d'un fougueux esprit qui peut calmer l'ardeur?
Qui peut le retenir dans les bornes prescrites?
L'univers est borné, l'orgueil est sans limites.

[a] Je n'aime point Zoroastre au présent. Il me semble que ce *prétend* ne convient qu'à un auteur qu'on lit tous les jours.

D'ailleurs Zoroastre n'est pas connu en Égypte, mais en Asie; il n'attesta pas les mages, il les fonda.

[b] Ces quatre vers sont beaux; mais je dois vous redire que le saut de Zoroastre, fondateur d'une religion et d'une philosophie, à Burnet dont on se moque, est un saut périlleux, et c'est aller d'un océan dans un crachat.

Burnet parle du déluge, etc. On se soucie fort peu de tout cela. J'aimerais bien mieux mettre en beaux vers le sentiment de tous les philosophes grecs sur l'éternité de la matière, et dire quelque chose d'Épicure.

[c] Les six vers suivants sont très-beaux.

Que n'ose point l'orgueil? il passe jusqu'à Dieu.
L'un dit qu'il est partout sans être en aucun lieu,
Dans un long argument qu'à l'école il propose,
Prétend que rien n'est Dieu, mais qu'il est chaque chose;
Et le pédant ainsi, tyran de la raison,
Croit donner une idée, et ne forme qu'un son[a].

Helvétius fait ensuite le portrait de la Paresse:

Elle seule (la Paresse) s'admire en sa propre ignorance,
Par un faux ridicule avilit la science[b],
Et parée au-dehors d'un dédain affecté,
Dans son dépit jaloux prêche l'oisiveté.
Loin des travaux, dit-elle, au sein de la mollesse,
Vivez et soyez tous ignorants par sagesse.
Votre esprit n'est point fait pour pénétrer, pour voir;
C'est assez s'il apprend qu'il ne peut rien savoir.

. . . .

Sachons que, s'il nous faut consentir d'ignorer
Les secrets où l'esprit ne saurait pénétrer,
Que[c] la nature aussi, trop semblable à Protée,
N'ouvrit jamais son sein qu'aux yeux d'un Aristée

TROISIÈME LEÇON.

Quel funeste pouvoir, quelle invisible chaîne,
Loin de la vérité, retient l'homme ou l'entraîne?

[a] A merveille!

[b] Ces deux vers sont à la Molière, les deux suivants à la Boileau, les quatre derniers à la Helvétius, et très-beaux.

[c] Il y a là deux *que* pour un. Prenez garde aux *que* et aux *qui*. Ces maudits *qui* énervent tout. D'ailleurs Protée et Aristée viennent là trop *abrupto*. Cela serait bon si cette seconde partie de la période

Esclave infortuné des mensonges divers,
Doit-il subir leur joug, peut-il briser leurs fers[a]?
Peut-il, sourd à l'erreur, écouter la sagesse?
Oui, s'il fuit deux tyrans, l'orgueil et la paresse.
L'un, Icare insensé, veut s'élever aux cieux,
S'asseoir loin des mortels sur le trône des dieux,
D'où l'univers entier se découvre à sa vue.
Il le veut, il s'élance, et se perd dans la nue[b].
L'autre, tyran moins fier, sybarite hébété,
Conduit par l'ignorance à l'imbécillité,
Ne désire, ne veut, n'agit qu'avec faiblesse.
Si d'un pas chancelant il marche à la sagesse,
Trop lâche, il se rebute à son premier effort;
Au sein des voluptés, il tombe et se rendort[c].
De l'univers captif si l'erreur est la reine,
Jadis ces deux tyrans en ont forgé la chaîne.
C'est par le fol orgueil qu'autrefois emportés,
De sublimes esprits amants des vérités,
Nés pour vaincre l'erreur, pour éclairer le monde,
Le couvrirent encor d'une nuit plus profonde.

avait quelque rapport avec la première. On pourrait dire : Sachons que, si la nature est un Protée qui se cache aux paresseux, elle se découvre aux Aristée. Sans cette attention à toutes vos périodes, vous n'écrirez jamais clairement ; et sans la clarté, il n'y a jamais de beauté. Souvenez-vous du vers de Despréaux :

Ma pensée au grand jour toujours s'offre et s'expose.

Voltaire, à la fin de l'épître, ajoute pour dernière note : Cette fin tourne trop court, est trop négligée. En remaniant cet ouvrage, vous pouvez le rendre excellent.

[a] Très-bien.

[b] Bien ces six vers.

[c] Les deux vers auxquels vous avez substitué ces deux-ci étaient bien, et ceux-ci sont mieux.

Un Persan le premier prétendit dans les cieux
Avoir enfin ravi tous les secrets des dieux[a].
Le premier en Asie il assembla des mages,
Enseigna follement la science des sages;
Raconta quel pouvoir préside aux éléments,
Quel bras leur imprima les premiers mouvements.
Le grand Dieu, disait-il, sur son aile rapide,
Fendait superbement les vastes mers du vide;
Une fleur y flottait de toute éternité;
Dieu l'aperçoit, en fait une divinité :
Elle a pour nom Brama, la bonté pour essence,
L'ordre et le mouvement sont fils de sa puissance.
[b] . . . .
. . . .
. . . .
Du sédiment des eaux sa main pétrit la terre[c].
Les nuages épais, ces prisons du tonnerre,
Sur les ailes des vents s'élèvent dans les airs.
Le brûlant équateur ceint le vaste univers[d].

[a] Bien.

[b] *Ici étaient des vers sur lesquels Voltaire disait :* « Je retrancherais ces quatre vers; on ne se soucie pas de savoir à fond le système de Zoroastre, qui peut-être n'est rien de tout cela.

« Loin d'épuiser une matière,
« On n'en doit prendre que la fleur. »

« Il ne faut peindre que ce qui mérite de l'être, *et quæ desperat « tractata nitescere posse relinquit.* »

[c] Bon.

[d] Vers admirable. Je vous dirai en passant que le roi de Prusse en fut extasié; je ne vous dis pas cela pour vous faire honneur, mais pour lui en faire beaucoup.

Ce vers, il est vrai, appartient à tous les systèmes; mais on peut très-bien lui conserver ici sa place en disant que c'est un effet du système de Zoroastre; et si ce vers convient à tous les systèmes, ne convient-il pas aussi à celui-ci?

Vénus du premier jour ouvre alors la barrière,
Les soleils allumés commencent leur carrière,
Donnent aux vastes cieux leur forme et leurs couleurs,
Aux forêts la verdure, aux campagnes les fleurs[a].
Amant du merveilleux, faible, ignorant, crédule,
Le mage crut long-temps ce conte ridicule;
Et Zoroastre ainsi, par l'orgueil inspiré,
Égara tout un peuple après s'être égaré[b].
Ce fut en ce moment que l'aveugle système
Sur son front attacha son premier diadème[c];
Qu'il se fit nommer roi de cent peuples divers,
Et qu'il osa donner des dieux à l'univers.
De la Perse, depuis, chassé par la mollesse,
Il traversa les mers, s'établit dans la Grèce.
Un sage, à son abord, brigua le fol honneur
D'enrichir son pays d'une nouvelle erreur.
Hésiode conta qu'autrefois la Nuit sombre
Couvrit l'Érèbe entier des voiles de son ombre.
Dans les stériles flancs du chaos ténébreux
Perça l'œuf d'où sortit l'Amour, maître des dieux.
[d] . . . .
. . . .
Thétys creuse le lit des ondes mugissantes,
Et Tithée au-dessus des vagues écumantes
Lève un superbe front couronné par les airs :
Le flambeau de l'Amour anime l'univers.
Ainsi donc un esprit plein d'une vaine ivresse
Donne à l'orgueil le nom de sublime sagesse;

[a] Beau. — [b] Beau. — [c] Cela est nouveau et très-noble.

[d] *Ici étaient encore plusieurs vers sur lesquels Voltaire disait :* « J'ôte-« rais tout cela. Plus vous resserrerez votre ouvrage, plus il aura « de force. »

Ainsi les nations, jouets des imposteurs,
Se disputent encor sur le choix des erreurs,
Applaudissent toujours aux plus folles pensées;
Ainsi notre univers, par des mains insensées,
Tant de fois tour-à-tour détruit, rédifié,
Ne fut jamais qu'un temple à l'erreur dédié[a].
Heureux si quelquefois, rebelle à l'imposture,
Maître de s'égarer au champ de la nature,
L'homme au-delà des cieux eût poursuivi l'erreur!
Mais d'un superbe esprit qui modéra l'ardeur?
Qui put le retenir dans les bornes prescrites?
L'univers est borné, l'orgueil est sans limites[b]:
Aux régions de l'ame il a déjà percé;
Sur l'aile de l'orgueil Platon s'est élancé;
Du pouvoir de penser il prive la matière[c].
Notre ame, enseignait-il, n'est point une lumière
Qui naît, qui s'affaiblit, qui croît avec le corps;
Mais l'ame inétendue en meut tous les ressorts:
Elle est indivisible, elle est donc immortelle.
L'ame fut tour-à-tour une vive étincelle,
Un atome subtil, un souffle aérien:
Chacun en discourut, mais aucun n'en sut rien[d].
Ainsi toujours le ciel, aux yeux même du sage,
Cacha ses vérités dans un sombre nuage.
Enfin l'orgueil osa s'élever jusqu'à Dieu.
Dieu remplit l'univers, et n'est dans aucun lieu;
Rien n'est Dieu, me dit l'un; mais il est chaque chose.
A la crédulité ce faux prophète impose
L'indispensable loi d'étouffer la raison,

[a] Très-beau. — [b] Vers admirable. — [c] On ne peut mieux. — [d] Vers très-joli.

Et de prendre toujours pour idée un vain nom.
Un autre peint son dieu comme une mer immense,
Berceau vaste où le monde a reçu la naissance.

. . . .

. . . .

. . . .

En mensonges ainsi la vanité féconde
Fit ces différents dieux, ces divers plans du monde.
Chaque école autrefois eut sa divinité,
Et le seul dieu commun était la vanité.
Quelquefois, en fuyant l'orgueil et son ivresse,
L'homme est pris aux filets que lui tend sa paresse.
La paresse épaissit dans son lâche repos
L'ombre dont l'ignorance entoura nos berceaux.
Le vrai sur les mortels darde en vain sa lumière,
Le doigt de l'indolence a fermé leur paupière[a].
La paresse jamais n'est féconde en erreurs;
Mais souvent elle est souple au joug des imposteurs.
L'orgueil, comme un coursier qui part de la barrière,
Fait, sous son pied rapide, étinceler la pierre,
S'écarte de la borne, et, les naseaux ouverts,
Le frein entre les dents s'emporte en des déserts.
La paresse, au contraire, au milieu de l'arène,
Comme un lâche coursier, sans force, sans haleine,
Marche, tombe, se roule, et, sans le disputer,
Voit le prix, l'abandonne à qui veut l'emporter.
Elle tient à la cour école d'ignorance,
Du trône de l'estime arrache la science,
Et, parée au-dehors d'un dédain affecté,
Dans son dépit jaloux prêche l'oisiveté.

[a] Vers charmant.

Loin des travaux, dit-elle, au sein de la mollesse,
Vivez et soyez tous ignorants par sagesse.
Votre esprit n'est point fait pour pénétrer, pour voir;
C'est assez s'il apprend qu'il ne peut rien savoir [a].
De ce dogme naquit le subtil pyrrhonisme;
Son front est entouré des bandeaux du sophisme.
L'astre du vrai, dit-il, ne peut nous éclairer :
Qui s'y veut élever est prêt à s'égarer.
Il porte la ruine au temple du système,
S'y dresse de ses mains un trophée à lui-même,
Mais ce nouveau Samson tombe et s'ensevelit
Sous les vastes débris du temple qu'il détruit [b].

Écoutez ce marquis nourri dans la mollesse,
Ivre de pharaon, de vin et de tendresse,
Au sortir d'un souper où le brûlant désir
Vient d'éteindre ses feux sur l'autel du plaisir.
Ce galant précepteur du peuple du beau monde,
Indigne d'admirer les écrivains qu'il fronde,
Dit aux sots assemblés, Je suis pyrrhonien;
Veut follement que l'homme ou sache tout ou rien.

Si Socrate autrefois consentit d'ignorer
Les secrets qu'un mortel ne saurait pénétrer,
Dans leur abîme au moins il tenta de descendre;
S'il ne put le sonder, il osa l'entreprendre.

Que Locke soit ton guide, et qu'en tes premiers ans
Il affermisse au moins tes pas encor tremblants [c].
Si Locke n'atteint point au bout de la carrière,
Du moins sa main puissante en ouvrit la barrière.

[a] Voilà qui est très-bien; cela est net, précis, et dans le vrai style de l'épître.

[b] La moitié de cette page me paraît parfaite

[c] Page encore excellente.

A travers les brouillards des superstitions,
Lui seul des vérités aperçut les rayons.
D'un bras il abaissa l'orgueil du platonisme,
De l'autre il rétrécit le champ du pyrrhonisme.
Locke enfin évita la paresse et l'orgueil.
Fuyons également et l'un et l'autre écueil.
Le vrai n'est point un don; c'est une récompense,
C'est un prix du travail, perdu par l'indolence.
Qu'il est peu de mortels par ce prix excités,
Qui descendent encore au puits des vérités[a]!
Le plaisir en défend l'entrée à la jeunesse;
L'opiniâtreté la cache à la vieillesse[b].
Le prince, le prélat, l'amant, l'ambitieux,
Au jour des vérités tous ont fermé les yeux:
Et le ciel cependant[c], pour s'avancer vers elles,
Nous laisse encor des pieds, s'il nous coupa les ailes.
Jusqu'au temple du vrai, loin du mensonge impur[d],
La sagesse à pas lents peut marcher d'un pied sûr.

[a] Je ne sais si *puits* n'est pas un peu trop commun; du reste cela est excellent.

[b] On ne peut mieux.

[c] Je voudrais quelque chose de mieux que *et le ciel*. Je voudrais aussi finir par quelque vers frappant. Votre épître en est pleine.

[d] Je n'aime pas ce *mensonge impur;* vous sentez que ce n'est qu'une épithète; je crois vous avoir dit là-dessus mon scrupule.

« Vous voyez bien, mon cher ami, qu'il n'y a plus que quelques « rameaux à élaguer dans ce bel arbre. Croyez-moi, resserrez beau- « coup ces rêveries de nos anciens philosophes; c'est moins par là « que par des peintures modernes que l'on réussit. Je vous le dis « encore, vous pouvez aisément faire de cette épître un ouvrage qui « sera unique en notre langue, et qui suffirait seul pour vous faire « une très-grande réputation. Je vous embrasse, et je serais jaloux « de vous si je n'en étais enchanté. »

ÉPITRE

SUR L'AMOUR DE L'ÉTUDE,

A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET,

PAR UN ÉLÈVE DE VOLTAIRE, AVEC DES NOTES DU MAÎTRE.

Oui, de nos passions toute[a] l'activité
Est moins à redouter que n'est[b] l'oisiveté;
Son calme[c] est plus affreux que ne sont leurs tempêtes;
Gardons-nous à son joug[d] de soumettre nos têtes.
Fuyons surtout[e] l'ennui, dont la sombre langueur
Est plus[f] insupportable encor que la douleur.
Toi qui détruit[g] l'esprit, en amortit[h] la flamme;

[a] *Toute*, mot qui affaiblit le sens, mot oiseux.

[b] *Que n'est*, allongement qui énerve la pensée. Pensée d'ailleurs trop commune et qui a besoin d'être relevée par l'expression. De plus, *que n'est* est trop près de *que ne sont;* bannissez-les tous deux.

[c-d] Son *calme*, son *joug*: deux figures incompatibles l'une avec l'autre; grand défaut dans l'art d'écrire.

[e] Fuyons *surtout l'ennui. Surtout*, mot inutile: idée non moins inutile; car qui ne veut fuir l'ennui?

[f] *Plus insupportable*, trop voisin de *moins à redouter.* Ces *plus* et ces *moins* trop souvent répétés tuent la poésie.

[g-h] Toi qui *detruit l'esprit,* en amortit la flamme.

Il faut *qui détruis ;* ce *toi qui* gouverne la seconde personne. De plus il est superflu de parler de sa flamme amortie quand il est détruit.

Toi, la honte à la fois[a] et la rouille de l'ame;
Toi qui verse[b] en son sein ton assoupissement,
Qui, pour la dévorer, suspend[c] son mouvement,
Étouffe[d] ses pensées et la tient[e] enchaînée:
O monstre, en ta fureur semblable à l'araignée[f],
Qui de ses fils gluants[g] s'efforce d'entourer
L'insecte malheureux qu'elle veut dévorer[h]!
Contre tes vains efforts mon ame est affermie;
Dans les esprits oisifs[i] porte ta léthargie,
Ou refoule[k] en ton sein ton impuissant poison;
J'ai su de tes venins préserver ma raison.
Esprit[l] vaste et fécond, lumière vive et pure,

[a] La *honte à la fois et la rouille.* Ces deux vices de l'ame ne sont point contraires l'un à l'autre. Ainsi *à la fois* est de trop. On dirait bien que l'ambition est à la fois la gloire et le malheur de l'ame; ces oppositions sont belles. Mais entre rouille et honte il n'y a point d'opposition.

[b] Toi *qui verse en son sein* ton assoupissement.

Il faut *verses* et non *verse.* Mais on ne verse point un assoupissement.

[c-d-e] *Suspends* et non *suspend*, etc. Il ne faut point tant retourner sa pensée.

[f] On peut peindre l'araignée, mais il ne faut pas la nommer. Rien n'est si beau que de ne pas appeler les choses par leur nom.

[g] *Gluants* forme une image plus désagréable que vraie.

[h] Je ne sais si l'ame oisive peut être comparée à une mouche dans une toile d'araignée.

[i] Dans les esprits *oisifs* porte ta léthargie.

L'oisiveté est déjà léthargie.

[k] *Refoule* en ton sein. *Refoule* n'est pas le mot propre. Elle peut reprendre, ravaler, etc., son poison. Mais ces images sont dégoûtantes.

[l] Les vers à Émilie sont beaux, mais ne sont pas liés au sujet. Il s'agit de travail, d'oisiveté. Il manque là un enchaînement d'idées

« Tantùm series juncturaque pollet. »

Qui, dans l'épaisse nuit qui couvre la nature,
Prends, pour guider tes pas, le flambeau de Newton;
Qui, d'un vain préjugé dégageant la raison,
Sais d'un sophisme adroit dissiper les prestiges:
Aux yeux de ton génie il n'est point de prodiges;
L'univers se dévoile à ta sagacité,
Et par toi le Français marche à la vérité.
Des lois qu'aux éléments le Tout-Puissant impose
Achève à nos regards de découvrir la cause;
Vole au sein de Dieu même, et connais les ressorts
Que sa main a forgés pour mouvoir tous les corps.
Ou plutôt dans sa course arrête ton génie:
Viens servir ton pays, viens, sublime Émilie,
Enseigner aux Français l'art de vivre avec eux:
Qu'ils te doivent encor le grand art d'être heureux;
Viens, dis-leur que tu sus, dès la plus tendre enfance,
Au faste de ton rang préférer la science;
Que tes yeux ont toujours discerné chez les grands
De l'éclat du dehors le vide du dedans.
Dis-leur que rien ici n'est à soi que soi-même;
Que le sage dans lui trouve le bien suprême,
Et que l'étude enfin peut seule dans un cœur[a],
En l'ornant de vertus, enfanter le bonheur.
Et toi, mortel divin[b], dont l'univers s'honore,
Être que l'on admire et qu'on ignore encore;
Toi dont l'immensité te dérobe à nos yeux,
Tiens le milieu, Voltaire, entre l'homme et les dieux!

[a] Il faudrait que ces derniers vers fussent plus serrés et aussi plus rapprochés du commencement du portrait d'Émilie.

[b] Pour Dieu, point de mortel divin; le mot d'ami vaut bien mieux. Conservez la beauté des vers, et ôtez l'excès des louanges.

Soleil levé sur nous verse tes influences;
Fais germer à la fois les arts et les sciences.
Telle on voit chaque année, aux rayons du printemps,
La terre se parer de nouveaux ornements,
Fouler dans les canaux[a] des arbres et des fleurs
La sève qui produit leurs fruits et leurs couleurs.
J'ai vu des ennemis acharnés à te nuire,
Ne pouvant t'égaler, chercher à te détruire;
Des amis contre toi s'armer de tes bienfaits.
J'ai vu des envieux, jaloux de tes succès,
T'attaquer sourdement, craignant de te combattre;
J'ai vu leurs vains efforts t'ébranler sans t'abattre;
Ainsi que le nageur renversé dans les flots
Peut paraître un moment englouti dans les eaux;
Mais, se rendant bientôt maître de sa surprise,
Il nage et sort vainqueur de l'onde qu'il maîtrise.
Qui peut armer ton cœur de tant de fermeté?
Et quel fut ton appui dans ton adversité?
L'amour seul de l'étude. Au fort de cet orage,
Ce fut lui qui sauva ta raison du naufrage;
C'est lui seul à présent qui t'arrache aux mortels,
Et c'est lui seul à qui tu devras tes autels[b].
Regardez Scipion[c], ce bouclier de Rome,
Cet ami des vertus, lui qui fut trop grand homme
Pour n'être pas en butte à de jaloux complots;
L'étude en son exil assure son repos.

[a] Il manque ici deux vers.

[b] Ne gâtez point ces beaux vers par des autels.

[c] Scipion n'est pas amené. Il faudrait auparavant passer imperceptiblement de la carrière des sciences à celle des héros. La distance est grande; il faut un pont qui joigne les deux rivages.

Si le chagrin parvient à l'ame de ce sage[a],
Du moins au fond du cœur il ne peut pénétrer :
L'étude est à sa porte, et l'empêche d'entrer.
C'est un nom sur le sable[b]; un vent souffle et l'efface.
Plaisir[c] dans ta fortune, abri dans ta disgrace,
Conviens-en[d], Scipion, l'étude seule a pu
Achever ton bonheur qu'ébaucha ta vertu.
[e]Malheureux courtisan! ame rampante et vile,
Des faiblesses des grands adulateur servile;
Pour toi[f] ce sont des dieux, va donc les encenser.
Ose appeler vertu[g] l'art de n'oser penser.
Sais-tu ce que tu perds? sais-tu que l'esclavage
Rétrécit ton esprit, énerve ton courage?
Eh bien! ton bonheur dure autant que ta faveur;
Mais, dis, quelle ressource[h] as-tu dans le malheur?
Nulle que la douleur[i]: j'en sonde les blessures[k],

[a] L'ame *de ce* sage. *Ce* fait languir, et est dur. Il manque un vers.

[b] Il manque là quelque chose.

[c] Tout cela est incohérent. *Fiat lux.*

[d] *Conviens-en, Scipion.* Convenez que ce là est trop prosaïque, et que cela gâte ce beau vers, et très-beau :

Achever ton bonheur qu'ébaucha ta vertu.

[e] Encore manque de liaison, et trop d'apostrophes coup sur coup. C'est un défaut dans lequel je tombe quelquefois, mais je ne veux pas que vous ayez mes défauts.

[f] Pour toi *ce sont. Ce* n'est pas supportable. Ces idées communes ne sont pas bien amenées.

[g] Beau vers qu'il faut mieux préparer.

[h, i] La douleur n'est point une ressource. Encore une fois, il faut que ces lieux communs soient plus pressés, touchés d'une manière plus neuve.

« Difficile est propriè communia dicere. »
HOR.

[k] *Esclave* ne va point avec *blessures*, *sonder* jure avec *soutenir*, et tout cela fait un tableau peu dessiné.

Tu crois la soutenir, esclave tu l'endures.
Funeste ambition[a]! c'est en vain qu'un mortel
Cherche en toi son bonheur, fait fumer ton autel;
Ses mains t'offrent l'encens[b], son cœur est la victime.
Plus il marche aux grandeurs, et plus sa soif s'anime.
Il désirait ce rang, il vient de l'obtenir;
De sa passion[c] naît un nouveau désir.
Un autre après[d] le suit; jamais rien ne l'arrête;
Sa vaste ambition[e] est un pin dont la tête
S'élève[f] d'autant plus qu'il semble en approcher.
Va, le bonheur n'est pas où tu vas le chercher.
[g] Malheureux en effet, heureux en apparence,
Tu n'as d'autre bonheur que ta vaine espérance.
Que tes vœux soient remplis: la crainte, aux yeux ouverts,
Te présente aussitôt le miroir des revers.
Aux traits de tes rivaux tu demeures[h] en butte;
Ton élévation te fait craindre ta chute:
Chargé de ta grandeur, tu te plains de son poids,
Et tu souffres déjà les maux que tu prévois[i].
Politiques profonds, allez ourdir vos trames;
Enfantez des projets, lisez au fond des ames;

[a] Encore une apostrophe.

[b] Encore un lieu commun.

[c] Il manque une syllabe, mais il y a là trop de vers.

[d] Un autre *après le suit*. Sans doute quand on suit on est *après*. Mettez plus de force et de précision, élaguez beaucoup.

[e] Ces désirs qui se *suivent* jurent avec ce pin. *L'ambition est un pin*, est une expression mauvaise.

[f] La tête d'un pin ne s'élève pas d'autant plus qu'on en approche : passe pour une montagne escarpée.

[g] Lieux communs encore : gardez-vous-en.

[h] Tu *demeures*, terme trop faible qui fait languir le vers.

[i] Cela a été trop souvent dit.

Domptez vos passions[a], et maîtrisez vos vœux.
Au milieu des tourments[b] criez, Je suis heureux[c];
Et, de tous vos chagrins déguisant l'amertume,
Redoublez la douleur dont le feu vous consume.
Voyez cette montagne[d], où paissent les troupeaux,
Où la vigne avec pompe étale ses rameaux;
La source qui jaillit y roule l'abondance[e].
Tout d'un calme profond présente l'apparence:
Ses coteaux sont fleuris, sa tête est dans les airs,
Et son superbe pied sert de voûte aux enfers.
C'est là qu'avec transport, les plus tendres bergères,
Conduites par l'amour, célèbrent ses mystères.
Ce bosquet fut témoin de leurs premiers soupirs.
Ce bosquet est témoin de leurs premiers plaisirs.
Flore vient y cueillir[f] les robes qu'elle étale.
C'est là qu'en doux parfums la volupté s'exhale,
Et c'est là qu'on n'entend d'autres gémissements
Que les soupirs poussés par les heureux amants.
Autels de leurs plaisirs, théâtre de l'ivresse,
Où les jeux de l'amour consacrent leur faiblesse.
Tel[g] paraît au-dehors ce mont audacieux

[a] *Domptez vos passions*, n'est pas fait pour les politiques rongés de la passion de l'envie, de l'ambition, de l'avarice, de l'intrigue, etc.

[b] Au milieu des *tourments*. Quels tourments? vous n'en avez pas parlé.

[c] Jamais politique n'a crié, Je suis heureux!

[d] Encore des apostrophes, encore ce manque de jointure, encore du lieu commun.

[e] Qu'a de commun l'abondance d'une prairie avec ces politiques? Gare l'églogue dans tout ce qui suit, *non erat his locus*. Quatre vers suffiront, mais il faut qu'ils disent beaucoup en peu, et il faut surtout des jointures.

[f] Flore ne cueille point des robes, cela est trop fort.

[g] Déclamation sans but. C'est le plus grand des défauts.

Qui roule le tonnerre dans ses flancs caverneux.
Un phosphore pétri de soufre et de bitume
Par le souffle des vents avec fureur s'allume :
Ce feu, d'autant plus vif qu'il est plus comprimé,
Dévore la prison qui le tient enfermé.
Sois le plaisir des yeux [a], et l'ivresse de l'ame,
Doris, porte la joie où tu portes la flamme;
Vois l'Amour à tes pieds, vois naître ses désirs :
Sur ton sein, sur ta bouche, il cueille ses plaisirs;
Ton orgueil est flatté du tribut de ses larmes :
Règne sur les mortels; tes titres sont tes charmes;
Embellis l'univers d'un seul de tes regards;
Un souris de Vénus fit éclore les arts [b].
Amour [c]! ô toi qui meurs le jour qui t'a vu naître [d]!
O toi qui pourrais seul déifier notre être [e]!
Étincelle ravie à la divinité;
Image de l'excès de sa félicité;
Le plus bel attribut de l'essence suprême;
Amour! enivre l'homme et l'arrache [f] à lui-même.
Tes plaisirs sont [g] les biens les seuls à désirer,
Si tes heureux transports pouvaient toujours durer;
Mais sont-ils échappés, en vain on les rappelle;

[a] Il manque un vers.

[b] Qu'est-ce que les arts ont à faire là? Tout ce morceau est décousu. *Ægri somnia.*

[c] Comment! encore une apostrophe, point d'autre figure, point d'autre transition?... le fouet.

[d-e] Ce n'est point en mourant si vite qu'il ressemble à la divinité : contradiction intolérable dans de très-beaux vers mal amenés.

[f] Ce mot *arracher* ne signifie point transporter hors de soi-même; il donne l'idée de la souffrance et non l'idée du plaisir.

[g] *Sont.* Il faut *seraient;* mais il ne faut rien dire de cela ; il faut éviter cette déclamation mille fois rebattue.

Le désir fuit, s'envole, et l'Amour sur son aile.
C'est en vain qu'un instant sa faveur nous séduit :
Le transport l'accompagne, et le vide le suit.
Doris[a], à ton amant prodigue ta tendresse :
Prolonge, si tu peux, le temps de son ivresse.
L'ennui va te saisir au sortir de ses bras;
Tu cherches le bonheur[b] et ne le connais pas.
Ce dieu[c] que tu poursuis, recueilli dans lui-même,
Ne va point au-dehors chercher le bien suprême;
Il commande à ses vœux; il fuit également
Et l'agitation et l'assoupissement.
Ami des voluptés, sans en être l'esclave,
Il goûte leur faveur[d], et brise leur entrave;
Il jouit des plaisirs, et les perd sans douleurs.
Vois Daphné[e], dans nos champs, se couronner de fleurs :
Elle aime à se parer d'une rose nouvelle;
Ne s'en trouve-t-il point[f], Daphné n'est pas moins belle.
D'un œil indifférent le tranquille bonheur[g]
Voit l'aveugle mortel esclave de l'erreur,

[a] Encore apostrophe sans transition ! est-il possible ?

[b] Chercher le bonheur et ne le pas connaître, ne sont pas deux idées assez opposées. C'est parce qu'on ne le connaît pas bien qu'on le cherche. On cherche tous les jours un inconnu.

[c] *Ce dieu.* On n'a jamais dit que le bonheur fût un dieu. Cette hardiesse, supportable dans une ode, n'est pas convenable à une épître; il faut à chaque genre son style.

[d] *Faveur* n'est pas bien en opposition avec *entrave.* On ne dit point *entrave* au singulier.

[e] Eh bien! autre apostrophe sans liaison! Ah!

[f] *Ne s'en trouve-t-il point.* Le style de l'épître, tout familier qu'il est, n'admet point ces tours trop communs : on dit sans s'avilir les plus petites choses.

[g] Le bonheur est là personnifié *ab abrupto*, sans aucun adoucissement. Ce sont des images incohérentes.

Courir au précipice en cherchant sa demeure;
Ivre de passion[a] l'invoquer à toute heure;
Voler incessamment de désirs en désirs,
Et passer tour-à-tour des douleurs aux plaisirs;
Et tantôt il le voit, constamment misérable,
Gémir sous le fardeau de l'ennui qui l'accable.

Étude[b], en tous les temps prête-moi ton secours!
Ami de la vertu, bonheur de tous les jours,
Aliment de l'esprit, trop[c] heureuse habitude,
Venge-moi de l'Amour, brise ma servitude;
Allume dans mon cœur un plus noble désir,
Et viens en mon printemps m'arracher au plaisir.
Je t'appelle, et déjà ton ardeur me dévore;
Tels ces flambeaux éteints, et qui fument encore,
A l'approche du feu s'embrasent de nouveau.
Leur flamme se ranime, et son jour[d] est plus beau.
Conserve dans mon cœur le désir qui m'enflamme :
Sois mon soutien, ma joie, et l'ame de mon ame.
Étude, par toi l'homme est libre dans les fers[e]:
Par toi l'homme est heureux au milieu des revers:
Avec toi l'homme a tout[f]: le reste est inutile[g],

[a] Ivre de passion, *l'invoquer;* il semble qu'on invoque sa passion. Et puis *chercher sa demeure*, *courir au précipice*, *invoquer!* lieux communs mal assortis. Ces deux pages précédentes devraient être resserrées en vingt vers bien frappés, et ensuite on viendrait à l'Étude, qui est le but de l'épître.

[b] *Étude.* Toujours même défaut, toujours une apostrophe qui n'est point amenée.

[c] *Trop heureuse*, terme oiseux. Ce *trop* est de trop.

[d] On ne dit point tout cru *le jour d'un flambeau.*

[e] Les vers n'y viennent pas. *Non erat his locus.*

[f-g] S'il a tout, l'hémistiche qui suit est inutile.

Et sans toi ce même homme[a] est un roseau fragile[b],
Jouet des passions, victime de l'ennui :
C'est un lierre rampant, qui reste sans appui[c].

[a] *Ce même homme*, faible et traînant.

[b] *Roseau fragile*, image peu liée avec *avoir tout*.

[c] Trop de comparaisons entassées. Il ne faut prendre que la fleur d'une idée, il faut fuir le style de déclamateur. Les vers qui ne disent pas plus, et mieux, et plus vite, que ce que dirait la prose, sont de mauvais vers.

Enfin, il faut venir à une conclusion qui manque à l'ouvrage ; il faut un petit mot à la personne à qui il est adresse. Le milieu a besoin d'être beaucoup élagué. Le commencement doit être retouché, et il faut finir par quelques vers qui laissent des traces dans l'esprit du lecteur.

CONSEILS A UN JOURNALISTE,

SUR LA PHILOSOPHIE, L'HISTOIRE, LE THÉATRE, LES PIÈCES DE POÉSIE, LES MÉLANGES DE LITTÉRATURE, LES ANECDOTES LITTÉRAIRES, LES LANGUES ET LE STYLE.

1741.

L'ouvrage périodique auquel vous avez dessein de travailler, monsieur, peut très-bien réussir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette espèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaise à notre siècle et à la postérité. Je vous répondrai en deux mots : *Soyez impartial.* Vous avez la science et le goût; si avec cela vous êtes juste, je vous prédis un succès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques jusqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, qui sont les pièces de théâtre, ni de tant de jolis ouvrages de poésie, qui soutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre espèce de journal, jusqu'à une chanson qui sera bien faite; rien n'est à dédaigner. La Grèce, qui se vante d'avoir fait naître Platon, se glorifie encore d'Anacréon, et Cicéron ne fait point oublier Catulle.

SUR LA PHILOSOPHIE.

Vous savez assez de géométrie et de physique

pour rendre un compte exact des livres de ce genre; et vous avez assez d'esprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines, sans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conseillerais surtout, quand vous ferez des extraits de philosophie, d'exposer d'abord au lecteur une espèce d'abrégé historique des opinions qu'on propose, ou des vérités qu'on établit.

Par exemple, s'agit-il de l'opinion du *vide;* dites en deux mots comment Épicure croyait le prouver; montrez comment Gassendi l'a rendu plus vraisemblable; exposez les degrés infinis de probabilité que Newton a ajoutés enfin à cette opinion par ses raisonnements, par ses observations, et par ses calculs.

S'agit-il d'un ouvrage sur la nature de l'*air;* il est bon de montrer d'abord qu'Aristote et tous les philosophes ont connu sa pesanteur, mais non son degré de pesanteur. Beaucoup d'ignorants qui voudraient au moins savoir l'histoire des sciences, les gens du monde, les jeunes étudiants verront avec avidité, par quelle raison et par quelles expériences le grand Galilée combattit le premier l'erreur d'Aristote au sujet de l'*air*, avec quel art Torricelli le pesa, ainsi qu'on pèse un poids dans une balance; comment on connut son ressort; comment enfin les admirables expériences de MM. Hales et Boerhaave ont découvert des effets de l'*air* qu'on est presque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière inconnues jusqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hérissé de calculs et de pro-

blèmes sur la *lumière;* quel plaisir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente et ignorante Grèce avait de la *réfraction;* ce qu'en dit l'Arabe Alhazen, le seul géomètre de son temps; ce que devine Antonio de Dominis; ce que Descartes met habilement et géométriquement en usage, quoique en se trompant; ce que découvre ce Grimaldi, qui a trop peu vécu; enfin ce que Newton pousse jusqu'aux vérités les plus déliées et les plus hardies auxquelles l'esprit humain puisse atteindre; vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laissent encore un nuage derrière elles.

Composera-t-on quelque ouvrage sur la *gravitation* des astres, sur cette admirable partie des démonstrations de Newton; ne vous aura-t-on pas obligation si vous rendez l'histoire de cette *gravitation* des astres, depuis Copernic qui l'entrevit, depuis Kepler qui osa l'annoncer comme par instinct, jusqu'à Newton qui a démontré à la terre étonnée qu'elle pèse sur le soleil, et le soleil sur elle?

Rapportez à Descartes et à Harriot l'art d'appliquer l'algèbre à la mesure des courbes; le calcul intégral et différentiel à Newton, et ensuite à Leibnitz. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage soit un registre fidèle de la gloire des grands hommes.

Surtout en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur, et souvent toute une nation, sans éclairer personne. Point d'animosité,

point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat-général qui, en résumant tout un procès, outragerait par des mots piquants la partie qu'il condamne. Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable; mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier Leibnitz? Insulterez-vous à Locke, parce qu'il croit Dieu assez puissant pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière? Ne croyez-vous pas que Dieu qui a tout créé peut rendre cette matière et ce don de penser éternels? que s'il a créé nos ames, il peut encore créer des millions d'êtres différents de la matière et de l'ame? qu'ainsi le sentiment de Locke est respectueux pour la Divinité, sans être dangereux pour les hommes? Si Bayle, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête homme. Soyez-le donc avec lui, et n'imitez point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

SUR L'HISTOIRE.

Ce que les journalistes aiment peut-être le mieux à traiter, ce sont les morceaux d'histoire; c'est là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes, et le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature que de savoir ce qu'a fait Sésostris ou Bacchus; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on

pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris, ce qui nous importe pourtant assez ; et on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens contes qui nous sont transmis sous le nom d'*histoires*, lesquels on nous répète tous les jours, et qui ne nous importent guère.

Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez, je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérants. Laissez Juvénal et Boileau donner, du fond de leur cabinet, des ridicules à Alexandre, qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils eussent vécu sous lui; qu'ils appellent Alexandre insensé *; vous, philosophe impartial, regardez dans Alexandre, ce capitaine-général de la Grèce, semblable à peu près à un Scanderberg, à un Huniade, chargé comme eux de venger son pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli et plus magnifique. Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, et portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de Darius; mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie et Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par là surtout qu'il faut considérer les rois; et c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes et des ports que César a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, etc., que des hommes qu'il a fait égorger?

* Juvénal, Sat. x; Boileau, Ép. 1re.

Inspirez surtout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des temps récents, qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité ; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais surtout que vous recommandassiez de commencer sérieusement l'étude de l'histoire au siècle qui précède immédiatement Charles-Quint, Léon X, François Ier. C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Le beau siècle de Louis XIV achève de perfectionner ce que Léon X, tous les Médicis, Charles-Quint, François Ier, avaient commencé. Je travaille depuis long-temps à l'histoire de ce dernier siècle, qui doit être l'exemple des siècles à venir; j'essaie de faire voir le progrès de l'esprit humain, et de tous les arts, sous Louis XIV. Puissé-je, avant de mourir, laisser ce monument à la gloire de ma nation ! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice. Je ne manque point de mémoires sur les avantages que le grand Colbert a procurés et voulait faire à la nation et au monde; sur la vigilance infatigable, sur la prévoyance d'un ministre de la guerre né pour être le ministre d'un conquérant; sur les révolutions arrivées dans l'Europe; sur la vie privée de Louis XIV, qui a été dans son domestique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des rois. J'ai des mémoires sur des fautes inséparables de l'humanité, dont je n'aime à parler que parce

qu'elles font valoir les vertus; et j'applique déjà à Louis XIV ce beau mot d'Henri IV, qui disait à l'ambassadeur don Pèdre : « Quoi donc! votre maître « n'a-t-il pas assez de vertus pour avoir des défauts? » Mais j'ai peur de n'avoir ni le temps ni la force de conduire ce grand ouvrage à sa fin.

Je vous prierai de bien faire sentir que si nos histoires modernes écrites par des contemporains sont plus certaines en général que toutes les histoires anciennes, elles sont quelquefois plus douteuses dans les détails. Je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magistrat, le janséniste, le moliniste, ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux ; c'est le vice de tous les temps. Un Carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'esprit d'un Romain, et il eût reproché à Rome la mauvaise foi dont Rome accusait Carthage. Nous n'avons guère d'historiens anciens qui aient écrit les uns contre les autres sur le même événement : ils auraient répandu le doute sur des choses que nous prenons aujourd'hui pour incontestables. Quelque peu vraisemblables qu'elles soient, nous les respectons pour deux raisons : parce qu'elles sont anciennes, et parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres historiens contemporains, nous sommes dans un cas bien différent; il nous arrive souvent la même chose qu'aux puissances qui sont en guerre. On a fait à Vienne, à Londres, à Versailles, des feux de joie pour des batailles que per-

sonne n'avait gagnées : chaque parti chante victoire, chacun a raison de son côté. Voyez que de contradictions sur Marie Stuart, sur les guerres civiles d'Angleterre, sur les troubles de Hongrie, sur l'établissement de la religion protestante, sur le concile de Trente. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourgmestre hollandais, c'est une tyrannie imprudente : consultez un ministre de la cour de France, c'est une politique sage. Que dis-je! la même nation, au bout de vingt ans, n'a plus les mêmes idées qu'elle avait sur le même événement et sur la même personne; j'en ai été témoin au sujet du feu roi Louis XIV. Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à essuyer sur l'histoire de Charles XII! J'ai écrit sa vie singulière sur les Mémoires de M. de Fabrice, qui a été huit ans son favori; sur les lettres de M. de Fierville, envoyé de France auprès de lui; sur celles de M. de Villelongue, long-temps colonel à son service; sur celles de M. de Poniatowski. J'ai consulté M. de Croissi, ambassadeur de France auprès de ce prince, etc. J'apprends à présent que M. Norberg, chapelain de Charles XII, écrit une histoire de son règne. Je suis sûr que le chapelain aura souvent vu les mêmes choses avec d'autres yeux que le favori et l'ambassadeur. Quel parti prendre en ce cas? celui de me corriger sur-le-champ dans les choses où ce nouvel historien aura évidemment raison, et de laisser les autres au jugement des lecteurs désintéressés. Que suis-je en tout cela? je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter

d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de Charles XII et de Pierre-le-Grand, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme Louis XIV, avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, et avec le respect qu'on doit à la vérité, qui ne mourra jamais.

SUR LA COMÉDIE.

Venons aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre journal. Vous comptez parler beaucoup des pièces de théâtre. Ce projet est d'autant plus raisonnable que le théâtre est plus épuré parmi nous, et qu'il est devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien sans doute de suivre l'exemple de quelques écrivains périodiques, qui cherchent à rabaisser tous leurs contemporains, et à décourager les arts, dont un bon journaliste doit être le soutien. Il est juste de donner la préférence à Molière sur les comiques de tous les temps et de tous les pays; mais ne donnez point d'exclusion. Imitez les sages Italiens, qui placent Raphael au premier rang, mais qui admirent les Paul Véronèse, les Carrache, les Corrège, les Dominiquin, etc. Molière est le premier; mais il serait injuste et ridicule de ne pas mettre *le Joueur* à côté de ses meilleures pièces. Refuser son estime aux *Ménechmes*, ne pas s'amuser beaucoup au *Légataire universel*, serait d'un homme sans justice et sans goût; et qui

ne se plaît pas à Regnard n'est pas digne d'admirer Molière.

Osez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces, comme *le Grondeur, le Galant Jardinier, la Pupille, le Double Veuvage, l'Esprit de contradiction, la Coquette de village, le Florentin*, etc., sont au-dessus de la plupart des petites pièces de Molière; je dis au-dessus pour la finesse des caractères, pour l'esprit dont la plupart sont assaisonnées, et même pour la bonne plaisanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en seraient pas satisfaits; mais je dirai hardiment : Quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs, et où l'on trouve de l'intérêt, comme *le Préjugé à la mode;* quand les Français seront assez heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que *le Glorieux*, gardez-vous bien de vouloir rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de Molière; évitez ce malheureux entêtement, qui ne prend sa source que dans l'envie; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages : car, lorsqu'une comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on donne au public un plaisir de plus.

J'ose dire que si les pièces excellentes de Molière étaient un peu plus intéressantes, on verrait plus de monde à leurs représentations; *le Misanthrope*

serait aussi suivi qu'il est estimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoise: l'art d'étendre ses limites, sans les confondre avec celles de la tragédie, est un grand art, qu'il serait beau d'encourager et honteux de vouloir détruire. C'en est un que de savoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'esprit des jeunes gens au détail qu'ils fesaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; et j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois : tant il est vrai qu'au fond l'esprit des affaires et le véritable esprit des belles-lettres est le même!

Exposer en termes clairs et élégants un sujet qui quelquefois est embrouillé, et, sans s'attacher à la division des actes, éclaircir l'intrigue et le dénouement, les raconter comme une histoire intéressante, peindre d'un trait les caractères, dire ensuite ce qui a paru plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien saisir le mérite ou le vice général du style ; c'est ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude : car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

DE LA TRAGÉDIE.

Je dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art

a fait à la France : art d'autant plus difficile, et d'autant plus au-dessus de la comédie, qu'il faut être vraiment poète pour faire une belle tragédie, au lieu que la comédie demande seulement quelque talent pour les vers.

Vous, monsieur, qui entendez si bien Sophocle et Euripide, ne cherchez point une vaine récompense du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre, dans le malheureux plaisir de les préférer, contre votre sentiment, à nos grands auteurs français. Souvenez-vous que, quand je vous ai défié de me montrer, dans les tragiques de l'antiquité, des morceaux comparables à certains traits des pièces de Pierre Corneille, je dis de ses moins bonnes, vous avouâtes que c'était une chose impossible. Ces traits dont je parle étaient, par exemple, ces vers de la tragédie de *Nicomède*. Je veux, dit Prusias [a],

J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture.

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Eh ! que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père :
Il regarde son trône, et rien de plus. Régnez.
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'inférerez point que les dernières pièces

[a] *Nicomède*, tragédie, acte IV, scène III.

de ce père du théâtre soient bonnes, parce qu'il s'y trouve de si beaux éclairs: avouez leur extrême faiblesse avec tout le public.

Agésilas et *Suréna* ne peuvent rien diminuer de l'honneur que *Cinna* et *Polyeucte* font à la France. M. de Fontenelle, neveu du grand Corneille, dit, dans la Vie de son oncle, que, si le proverbe *Cela est beau comme le Cid* passa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus causer la chute du proverbe que celle du *Cid*: c'est Corneille lui-même qui l'a détruit; c'est à *Cinna* qu'il faut s'en prendre. Ne dites point avec l'abbé de Saint-Pierre que dans cinquante ans on ne jouera plus les pièces de Racine. Je plains nos enfants s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvre d'élégance. Comment leur cœur sera-t-il donc fait, si Racine ne les intéresse pas?

Il y a apparence que les bons auteurs du siècle de Louis XIV dureront autant que la langue française; mais ne découragez pas leurs successeurs en assurant que la carrière est remplie, et qu'il n'y a plus de place. Corneille n'est pas assez intéressant; souvent Racine n'est pas assez tragique. L'auteur de *Venceslas*, celui de *Rhadamiste* et d'*Électre*, avec leurs grands défauts, ont des beautés particulières qui manquent à ces deux grands hommes; et il est à présumer que ces trois pièces resteront toujours sur le théâtre français, puisqu'elles s'y sont soutenues avec des acteurs différents; car c'est la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de

Manlius, pièce digne de Corneille, et du beau rôle d'*Ariane*, et du grand intérêt qui règne dans *Amasis?* Je ne vous parlerai point des pièces tragiques faites depuis vingt années : comme j'en ai composé quelques-unes, il ne m'appartient pas d'oser apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi; et à l'égard de mes ouvrages de théâtre, tout ce que je peux en dire, et vous prier d'en dire aux lecteurs, c'est que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne dites jamais comme l'auteur odieux des *Observations** et de tant d'autres brochures, *La pièce est exellente*, ou *elle est mauvaise;* ou *tel acte est impertinent*, *un tel rôle est pitoyable*. Prouvez solidement ce que vous en pensez, et laissez au public le soin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt sera contre vous toutes les fois que vous déciderez sans preuve, quand même vous auriez raison; car ce n'est pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra surtout votre journal précieux, c'est le soin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles avec celles des pays étrangers qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du *Cid:* on ne rapporta que quelques vers de l'original espagnol; il fallait comparer les situations. Je suppose qu'on nous donne aujourd'hui *Manlius*, de La Fosse, pour la première fois; il serait très-

* *Observations sur les écrits modernes*, ouvrage périodique rédigé par l'abbé Desfontaines.

agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie anglaise dont elle est tirée. Paraît-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre Racine; détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu admettre le sujet de *Phèdre* sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que la *Phèdre* de Smith est une des plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de Racine, jusqu'à l'amour d'Hippolyte; qu'on a joint ensemble l'intrigue de *Phèdre* et celle de *Bajazet*, et que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'Euripide. Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la *Phèdre* grecque, de la latine, de la française, et de l'anglaise. C'est ainsi, à mon gré, que la sage et saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, et peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie française fit du *Cid*, et à laquelle il manque encore autant de choses qu'au *Cid* même?

DES PIÈCES DE POÉSIE.

Vous répandrez beaucoup d'agrément sur votre journal, si vous l'ornez de temps en temps de ces petites pièces fugitives marquées au bon coin, dont les portefeuilles des curieux sont remplis. On a des vers du duc de Nevers, du comte Antoine Hamilton, né en France*, qui respirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du style épistolaire. On a

* En Irlande.

mille petits ouvrages charmants de MM. d'Ussé, de Saint-Aulaire, de Ferrand, de La Faye, de Fieubet, du président Hénault, et de tant d'autres. Ces sortes de petits ouvrages dont je vous parle suffisaient autrefois à faire la réputation des Voiture, des Sarrasin, des Chapelle. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il est plus répandu, il donne peut-être moins de réputation; mais il ne fait pas moins de plaisir aux lecteurs délicats. Nos chansons valent mieux que celles d'Anacréon, et le nombre en est étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaieté, et qui, annoncées avec art, n'aviliraient point du tout un journal sérieux. Ce serait perfectionner le goût, sans nuire aux mœurs, de rapporter une chanson aussi jolie que celle-ci, qui est de l'auteur du *Double Veuvage* (Dufresni):

Phyllis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire;
Pour le berger le troc fut bon,
Car il obtint de la bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain, Phyllis plus tendre,
Craignant de déplaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Phyllis plus sage
Aurait donné moutons et chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, et sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître; et, le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase et les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique, qu'on déteste et qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis, examinant trois épîtres de Rousseau, en vers décasyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmure, il y a quelque temps, fit de la seconde, où tous nos auteurs sont insultés, l'examen suivant, dont voici un échantillon qui paraît dicté par la justesse et la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait:

Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être aussi conséquemment pour tous
Subordonnée à nos différents goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
A le bien prendre, est un faible problème;
Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talents que le travail cultive,
A ce premier pas à pas on arrive;
Et le public, que sa bonté prévient,
Pour quelque temps s'y fixe et s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle

De quelque mode inconnue et nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait, etc.
Épître à Thalie, l. III, ép. II.

Voici l'examen.

Ce premier vers : « Tout institut, tout art, toute « police, » semble avoir le défaut, je ne dis pas d'être prosaïque, car toutes ces épîtres le sont, mais d'être une prose un peu trop faible et dépourvue d'élégance et de clarté.

La *police* semble n'avoir aucun rapport au goût, dont il est question. De plus, le terme de *police* doit-il entrer dans des vers?

Conséquemment est à peine admis dans la prose noble. Cette répétition du mot *subordonnée* serait vicieuse, quand même le terme serait élégant, et semble insupportable, puisque ce terme est une expression plus convenable à des affaires qu'à la poésie.

La *dissemblance* ne paraît pas le mot propre. La « dissemblance des goûts est un faible problème : » je ne crois pas que cela soit français.

A le bien prendre paraît une expression trop inutile et trop basse.

Enfin, il semble qu'un *problème* n'est ni faible ni fort : il peut être aisé ou difficile, et sa solution peut être faible, équivoque, erronée.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non-seulement la poésie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme et d'une pareille séche-

resse; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers « que tout art est subordonné à « nos différents goûts, et que cependant il n'y a « que deux goûts. » *Arriver au goût pas à pas*, est encore, je crois, une façon de parler peu convenable, même en prose.

Et le public, que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public? est-ce la bonté du goût?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1° *Le beau et le laid* sont des expressions réservées au bas comique. 2° Si on aime le laid, ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait*. 3° Le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4° Le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poésie, etc.

C'est ainsi que ce critique fesait sentir, sans amertume, toute la faiblesse de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de Rousseau, faits en Allemagne, qui échappassent à sa juste censure. Et, pour mieux instruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'*Épître aux Muses*, imitée de Despréaux; et cet objet de comparaison achevait de persuader mieux que les discussions les plus solides et les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers décasyllabes, il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais con-

fondre les vers de cinq pieds avec les vers marotiques. Il prouvait que le style qu'on appelle de Marot ne doit être admis que dans une épigramme et dans un conte, comme les figures de Callot ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais, quand il faut mettre la raison en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment, alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cents ans, et de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus condamnable qui se soit glissé dans la poésie. Marot parlait sa langue; il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux que le serait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce style, parce qu'il est malheureusement facile.

Il en a coûté peut-être à Despréaux pour dire élégamment (*Art. poét.*, ch. IV):

Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
Que la raison conduise et le savoir éclaire,
Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
L'endroit que l'on sent faible, et qu'on se veut cacher.

Mais s'il est bien facile, est-il bien élégant de dire:

Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger consultez tout bon juge.
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs;
Surtout craignez le poison des loueurs;
Accostez-vous de fidèles critiques.

J.-B. R., *Épître à Cl. Marot.*

Ce n'est pas qu'il faille condamner des vers fa-

miliers dans ces pièces de poésie; au contraire, ils y sont nécessaires, comme les jointures dans le corps humain, ou plutôt comme des repos dans un voyage :

« Et sermone opus est, modò tristi, sæpè jocoso,
« Defendente vices modò rhetoris, atque poetæ,
« Interdùm urbani parcentis viribus, atque
« Extenuantis eas consultò. »

Hor., l. I, sat. x.

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obscur et grotesque n'est pas de la simplicité; c'est de la grossièreté recherchée.

DES MÉLANGES DE LITTÉRATURE, ET DES ANECDOTES LITTÉRAIRES.

Je rassemble ici, sous le nom de *Mélanges de littérature*, tous les morceaux détachés d'histoire, d'éloquence, de morale, de critique, et ces petits romans qui paraissent si souvent. Nous avons des chefs-d'œuvre en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune nation puisse se vanter d'un si grand nombre d'aussi jolis ouvrages de belles-lettres. Il est vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains, on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la Bibliothèque du roi, que de ce qu'il y a sept cent mille ames

dans Paris. Les ouvrages de pure littérature, dans lesquels on trouve souvent des choses agréables, amusent successivement les honnêtes gens, délassent l'homme sérieux dans l'intervalle de ses travaux, et entretiennent dans la nation cette fleur d'esprit et cette délicatesse qui fait son caractère.

Ne condamnez point avec dureté tout ce qui ne sera pas La Rochefoucauld ou La Fayette, tout ce qui ne sera pas aussi parfait que la *Conspiration de Venise* de l'abbé de Saint-Réal, aussi plaisant et aussi original que la *Conversation du père Canaye et du maréchal d'Hocquincourt*, écrite par Charleval, et à laquelle Saint-Évremond a ajouté une fin moins plaisante et qui languit un peu; enfin tout ce qui ne sera pas aussi naturel, aussi fin, aussi gai que le *Voyage*, quoique un peu inégal, de Bachaumont et de Chapelle.

« Non, si priores Mæonius tenet
« Sedes Homerus, Pindaricæ latent
« Ceæque, et Alcæi minaces,
« Stesichorique graves Camenæ;

« Nec, si quid olim lusit Anacreon;
« Delevit ætas; spirat adhuc amor,
« Vivuntque commissi calores
« Æoliæ fidibus puellæ. »

Hor., od. ix., l. iv.

Dans l'exposition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux, badinant, à leur exemple, avec vos lecteurs, et répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez, vous ne tomberez pas dans cette sévérité de quelques critiques, qui veulent que tout

soit écrit dans le goût de Cicéron ou de Quintilien. Ils crient que l'éloquence est énervée, que le bon goût est perdu, parce qu'on aura prononcé dans une académie un discours brillant qui ne serait pas convenable au barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du style de Bourdaloue. Ne distingueront-ils jamais les temps, les lieux et les personnes? Veulent-ils que Jacob, dans *le Paysan parvenu*, s'exprime comme Pellisson ou Patru? Une éloquence mâle, noble, ennemie de petits ornements, convient à tous les grands ouvrages. Une pensée trop fine serait une tache dans le *Discours sur l'Histoire universelle* de l'éloquent Bossuet. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaisanterie, toutes les graces légères, la naïveté ou la finesse, les plus petits ornements, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires du ton des entretiens d'un repas? Les livres sont la peinture de la vie humaine; il en faut de solides, et on en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de pensées que l'on ne trouve dans Sénèque, dans Lucien, dans Montaigne, dans Bacon, dans le *Spectateur anglais*. Les comparer ensemble (et c'est en quoi le goût consiste), c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles; c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Quelle satisfaction pour un lecteur délicat de voir d'un

coup d'œil ces idées qu'Horace a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles si expressives; ce que Despréaux a rendu d'une manière si correcte; ce que Dryden et Rochester ont renouvelé avec le feu de leur génie! Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée, qui fait connaître la nature. C'est par là que vous ferez voir souvent, non-seulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire; car si vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal?

Il y a surtout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public, afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public, que le *Chef-d'œuvre d'un inconnu*, ou *Mathanasius*, est de feu M. de Sallengre, et d'un illustre mathématicien consommé dans tout genre de littérature, et qui joint l'esprit à l'érudition, enfin de tous ceux qui travaillaient à La Haye au *Journal littéraire*, et que M. de Saint-Hyacinthe fournit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette plaisanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille, et faite sans doute par un de ces mauvais Français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres et leur patrie, faites sentir l'horreur et le ridicule de cet assemblage monstrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des zoïles obscurs qui les attaquent; démêlez les artifices de l'envie; publiez, par exemple, que les ennemis de notre illustre Racine firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans les-

quelles ils insérèrent plus de cent vers de ce poète admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *Saint Jean-Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, et croyaient qu'on s'y méprendrait : tant la fureur de la jalousie est souvent absurde!

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance et l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illustres auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de Saint-Pierre renouvelle un projet hardi, et sujet à d'extrêmes difficultés; il le met sous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit pas, sans de très-fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce *Projet* de la prétendue *paix universelle*, attribué à Henri IV par les secrétaires de Maximilien de Sulli, qui rédigèrent ses Mémoires, ne se trouve en aucun autre endroit. Les Mémoires de Villeroi n'en disent mot; on n'en voit aucune trace dans aucun livre du temps. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, et voyez si un prince aussi sage que Henri-le-Grand, a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux connu sous le nom de *Testament politique du cardinal de Richelieu*, montrez combien

on doit douter que ce ministre en soit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuscrit n'a été vu ni connu chez ses héritiers, ni chez les ministres qui lui succédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après sa mort, sans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'ose pas seulement dire de qui il tient le manuscrit, ce qu'il est devenu, en quelle main il l'a déposé.

IV. Parce qu'il est d'un style très-différent des autres ouvrages du cardinal de Richelieu.

V. Parce qu'on lui fait signer son nom d'une façon dont il ne se servait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expressions et d'idées peu convenables à un grand ministre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi poli que le cardinal de Richelieu eût appelé la dame d'honneur de la reine *la Du Fargis*, comme s'il eût parlé d'une femme publique. Est-il vraisemblable que le ministre d'un roi de quarante ans lui fasse des leçons plus propres à un jeune dauphin qu'on élève qu'à un monarque âgé de qui l'on dépend?

Dans le premier chapitre il prouve qu'il faut être chaste. Est-ce un discours bienséant dans la bouche d'un ministre qui avait eu publiquement plus de maîtresses que son maître, et qui n'était pas soupçonné d'être aussi retenu avec elles? Dans le second chapitre, il avance cette nouvelle proposition, que la raison doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Espagne, en donnant un million

par an aux protestants, rendait les Indes, qui fournissaient cet argent, *tributaires de l'enfer* : expression plus digne d'un mauvais orateur que d'un ministre sage tel que ce cardinal. Dans un autre, il appelle le duc de Mantoue, *ce pauvre prince.* Enfin est-il vraisemblable qu'il eût rapporté au roi des bons mots de Bautru, et cent minuties pareilles, dans un testament politique?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de Richelieu peut-il lui faire dire, dans les premières pages, que dès qu'il fut appelé au conseil, il promit au roi d'abaisser ses ennemis, les huguenots, et les grands du royaume? Ne devait-on pas se souvenir que le cardinal de Richelieu, remis dans le conseil par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le second pendant plus d'un an, et qu'il était alors bien loin d'avoir de l'ascendant sur l'esprit du roi, et d'être premier ministre?

VIII. On prétend, dans le chapitre deuxième du livre premier, que pendant cinq ans le roi dépensa, pour la guerre, soixante millions par an, qui en valent environ six-vingts de notre monnaie, et cela sans cesser de payer les charges de l'état, et sans moyens extraordinaires. Et, d'un autre côté, dans le chapitre IX, partie II, il est dit qu'en temps de paix il entrait par an, à l'épargne, environ trente-cinq millions, dont il fallait encore rabattre beaucoup. Ne paraît-il pas entre ces deux calculs une contradiction évidente?

IX. Est-il d'un ministre d'appeler à tout moment les rentes à huit, à six, à cinq pour cent, des

rentes au denier huit, au denier six, au denier cinq? Le denier cinq est vingt pour cent, et le denier vingt est cinq pour cent : ce sont des choses qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. Est-il vraisemblable que le cardinal de Richelieu ait appelé les parlements *cours souveraines*, et qu'il propose, chap. IX, partie II, de faire payer la taille à ces cours souveraines?

XI. Est-il vraisemblable qu'il ait proposé de supprimer les gabelles? et ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oisif plutôt que par un homme nourri dans les affaires?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il est incroyable qu'un ministre, au milieu de la guerre la plus vive, ait intitulé un chapitre : *Succincte narration des actions du roi jusqu'à la paix.*

Voilà bien des raisons de douter que ce grand ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance, à un vieillard très-instruit, que le *Testament politique* était de l'abbé Bourzeis, l'un des premiers académiciens, et homme très-médiocre. Mais je crois qu'il est plus aisé de savoir de qui ce livre n'est pas, que de connaître son auteur. Remarquez ici quelle est la faiblesse humaine. On admire ce livre, parce qu'on le croit d'un grand ministre. Si on savait qu'il est de l'abbé Bourzeis, on ne le lirait pas. En rendant ainsi justice à tout le monde, en pesant tout dans une balance exacte, élevez-vous surtout contre la calomnie.

On a vu, soit en Hollande, soit ailleurs, de ces

ouvrages périodiques destinés en apparence à instruire, mais composés en effet pour diffamer; on a vu des auteurs que l'appât du gain et la malignité ont transformés en satiriques mercenaires, et qui ont vendu publiquement leurs scandales, comme Locuste vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi déshonoré les lettres et l'humanité, qu'il me soit permis d'en citer un qui, pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme, s'est déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement, distribuer, et vendre lui-même un libelle infame, digne de toute la sévérité des lois; on l'a vu ensuite de la même main dont il avait écrit et distribué ces calomnies, les désavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. « Je me croirais déshonoré, dit-il, « dans sa déclaration donnée aux magistrats; je « me croirais déshonoré, si j'avais eu la moindre « part à ce libelle, entièrement calomnieux, écrit « contre un homme pour qui j'ai tous les senti« ments d'estime, etc. *Signé* l'abbé DESFONTAINES. »

C'est à ces extrémités malheureuses qu'on est réduit lorsqu'on fait de l'art d'écrire un si détestable usage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal*, qu'il n'est pas étonnant que les jésuites prennent quelquefois le parti de l'illustre Wolf, parce que les jésuites sont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices, et faites sentir à tous les auteurs de ces in-

famies, que le mépris et l'horreur du public seront éternellement leur partage.

SUR LES LANGUES.

Il faut qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais et l'italien; car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues, et le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont, je crois, les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un Français. Les Italiens sont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie; et il y a tant de grandeur, tant de force d'imagination jusque dans les fautes des Anglais, qu'on ne peut trop conseiller l'étude de leur langue.

Il est triste que le grec soit négligé en France; mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance, il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée confuse; car depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie, quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable? A peine y a-t-il un muscle, une veine, un ligament dans notre corps, une maladie, un remède, dont le nom ne soit grec. Donnez-moi deux jeunes gens, dont l'un saura cette langue et dont l'autre l'ignorera; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabetès*, qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèse*, que cet autre a une *ankilose* ou un *bubonocèle*; celui qui sait le grec entendra tout d'un coup de quoi

il s'agit, parce qu'il voit de quoi ces mots sont composés; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donner la préférence à *l'Iliade* de Lamotte sur *l'Iliade* d'Homère. Certainement, s'ils avaient lu Homère en sa langue, ils eussent vu que la traduction est d'autant au-dessous de l'original, que Segrais est au-dessous de Virgile.

Un journaliste versé dans la langue grecque pourra-t-il s'empêcher de remarquer dans les traductions que Tourreil a faites de Démosthène quelques faiblesses au milieu de ses beautés? « Si « quelqu'un, dit le traducteur, vous demande, « Messieurs les Athéniens, avez-vous la paix? Non, « de par Jupiter, répondez-vous; nous avons la « guerre avec Philippe. » Le lecteur, sur cet exposé, pourrait croire que Démosthène plaisante à contre-temps; que ces termes familiers et réservés pour le bas comique, *messieurs les Athéniens, de par Jupiter*, répondent à de pareilles expressions grecques. Il n'en est pourtant rien, et cette faute appartient tout entière au traducteur. Ce sont mille petites inadvertances pareilles qu'un journaliste éclairé peut faire observer, pourvu qu'en même temps il remarque encore plus les beautés.

Il serait à souhaiter que les savants dans les langues orientales nous eussent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne serait pas dans la profonde ignorance où il est de l'histoire de la plus grande partie de notre globe; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie sur

celle des Chinois; nous serions plus instruits de la religion de Zoroastre, dont les sectateurs subsistent encore, quoique sans patrie, à peu près comme les Juifs et quelques autres sociétés superstitieuses répandues de temps immémorial dans l'Asie. On connaîtrait les restes de l'ancienne philosophie indienne; on ne donnerait plus le nom fastueux d'Histoire universelle à des recueils de quelques fables d'Égypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne, nommé la Grèce, et du peuple romain qui, tout étendu et tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu sous sa domination tant d'états que le peuple de Mahomet, et qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais aussi, que votre amour pour les langues étrangères ne vous fasse pas mépriser ce qui s'écrit dans votre patrie; ne soyez point comme ce faux délicat à qui Pétrone a fait dire :

« Ales phasiacis petita Colchis,
« Atque afræ volucres placent palato....
« Quidquid quæritur optimum videtur. »

On ne trouva de poète français dans la bibliothèque de l'abbé de Longuerue, qu'un tome de Malherbe. Je voudrais, encore une fois, en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais surtout du sien. J'appliquerai à ce sujet des vers de M. de Lamotte; car il en a quelquefois fait d'excellents :

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes,
Et citoyens de tous les lieux.

DU STYLE D'UN JOURNALISTE.

Quant au style d'un journaliste, Bayle est peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un; c'est le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit; c'est presque le seul compilateur qui ait du goût. Cependant dans son style toujours clair et naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances, trop d'incorrection. Il est diffus : il fait, à la vérité, conversation avec son lecteur comme Montaigne; et en cela il charme tout le monde; mais il s'abandonne à une mollesse de style, et aux expressions triviales d'une conversation trop simple; et en cela il rebute souvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe sous la main; c'est l'article d'*Abaïlard*, dans son Dictionnaire. « Abailard, dit-il, s'amusait beaucoup plus à tâ-« tonner et à baiser son écolière, qu'à lui expliquer « un auteur. » Un tel défaut lui est trop familier, ne l'imitez pas.

Nul chef-d'œuvre par vous écrit jusqu'aujourd'hui,
Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités, d'être nécessaire, intelligible, et sonore. Des idées nouvelles, surtout en physique, exigent des expressions nouvelles; mais substituer à un mot d'usage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter. Le siècle de

Louis XIV mérite ce respect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce siècle, c'est le mélange des styles, et surtout de vouloir parler des sciences comme on en parlerait dans une conversation familière. Je vois les livres les plus sérieux déshonorés par des expressions qui semblent recherchées par rapport au sujet, mais qui sont en effet basses et triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépense*, il faut mettre *sur le compte du vitriol romain un mérite dont nous* fesons *honneur à l'antimoine;* un système *de mise; adieu l'intelligence des courbes*, *si on néglige le calcul*, etc.

Ce défaut vient d'une origine estimable, on craint le pédantisme; on veut orner des matières un peu sèches : mais

« In vitium ducit culpæ fuga, si caret arte *. »

Il me semble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais sage, qu'un mauvais plaisant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raison en est que l'on y craint moins qu'en France d'être ce que l'on est. En Allemagne, en Angleterre, un physicien est physicien; en France il veut encore être plaisant. Voiture fut le premier qui eut de la réputation par son style familier. On s'écriait : Cela s'appelle « écrire en homme du monde, en homme de cour;

* Hor., *de Arte poet.*

« voilà le ton de la bonne compagnie! » On voulut ensuite écrire sur des choses sérieuses, de ce ton de la bonne compagnie, lequel souvent ne serait pas supportable dans une lettre.

Cette manie a infecté plusieurs écrits d'ailleurs raisonnables. Il y a en cela plus de paresse encore que d'affectation, car ces expressions plaisantes qui ne signifient rien, et que tout le monde répète sans penser, ces lieux communs sont plus aisés à trouver qu'une expression énergique et élégante. Ce n'est point avec la familiarité du style épistolaire, c'est avec la dignité du style de Cicéron qu'on doit traiter la philosophie. Malebranche, moins pur que Cicéron, mais plus fort et plus rempli d'images, me paraît un grand modèle dans ce genre; et plût à Dieu qu'il eût établi des vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence!

Locke, moins élevé que Malebranche, peut-être trop diffus, mais plus élégant, s'exprime toujours dans sa langue avec netteté et avec grace. Son style est charmant, *puroque simillimus amni* [*1]. Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-temps, aucune pointe, aucun artifice. Ne les suivez point servilement, *ô imitatores, servum pecus* [*2] ! mais, à leur exemple, remplissez-vous d'idées profondes et justes. Alors les mots viennent aisément, *rem verba sequentur* [*3]. Remarquez que les hommes qui ont le mieux pensé sont aussi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue française doit bientôt se corrompre,

[*1] Hor., *de Arte poet.* — [*2] Id., ibid. — [*3] Id., ibid.

cette altération viendra de deux sources : l'une est le style affecté des auteurs qui vivent en France; l'autre est la négligence des écrivains qui résident dans les pays étrangers. Les papiers publics et les journaux sont infectés continuellement d'expressions impropres auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'est plus commun dans les gazettes que cette phrase : Nous apprenons que les assiégeants *auraient* un tel jour battu en brèche : on dit que les deux armées se *seraient* approchées; au lieu de, les deux armées se *sont* approchées, les assiégeants *ont* battu en brèche, etc.

Cette construction très-vicieuse est imitée du style barbare qu'on a malheureusement conservé dans le barreau et dans quelques édits. On fait, dans ces pièces, parler au roi un langage gothique. Il dit : On nous *aurait* remontré, au lieu de, on nous *a* remontré ; lettres *royaux*, au lieu de, lettres *royales : Voulons et nous plaît*, au lieu de toute autre phrase plus méthodique et plus grammaticale. Ce style gothique des édits et des lois est comme une cérémonie dans laquelle on porte des habits antiques; mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux lois, qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance des Institutes de Justinien. Mais que nous sommes loin de la forme et du fond des lois romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans le-

quel donnent tous les gazetiers étrangers. Il faut imiter le style de la gazette qui s'imprime à Paris; elle dit au moins correctement des choses inutiles.

La plupart des gens de lettres qui travaillent en Hollande, où se fait le plus grand commerce de livres, s'infectent d'une autre espèce de barbarie qui vient du langage des marchands : ils commencent à écrire *par contre*, pour *au contraire;* cette *présente*, au lieu de cette *lettre;* le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellents livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes doit suffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires, tant d'extraits infidèles, tant de mensonges, tant de calomnies, dont la presse inonde la république des lettres!

CONSEILS A M. RACINE,

SUR SON POÈME DE LA RELIGION,

PAR UN AMATEUR DES BELLES-LETTRES.

1742.

En lisant le poème de *la Religion* du fils de notre illustre Racine, j'ai remarqué des beautés; mais j'ai senti un défaut qui règne dans tout l'ouvrage : c'est la monotonie. On peut remédier aisément, dans une seconde édition, à toutes les autres fautes; on rectifie une idée fausse, on embellit des vers négligés, on éclaircit une phrase obscure, on ajoute des beautés ; mais il sera un peu plus difficile de changer l'uniformité répandue sur tout l'ouvrage en cette variété piquante qui seule peut donner du plaisir. Je me souviens d'un vers charmant de feu M. de Lamotte :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cependant j'ose exhorter l'estimable auteur de ce poème à faire les plus grands efforts pour atteindre à cette beauté absolument nécessaire. J'ai ouï dire à M. Silhouette que *la Boucle de cheveux* de M. Pope n'eut d'abord qu'un médiocre succès, parce qu'il n'y avait point d'invention ; mais qu'elle réussit, lorsque l'auteur eut embelli ce badinage en y introduisant des génies, des sylphes et des ondins.

Ce n'est pas de pareilles fictions, sans doute, que je demande à M. Racine; mais plus de chaleur, plus de figures, et des tableaux plus frappants.

Tantôt je voudrais qu'il interrogeât la Sagesse éternelle, qui lui répondrait du haut des cieux; tantôt que le Verbe lui-même, descendu sur la terre, vînt y confondre Mahomet, Confucius, Zoroastre, appelés un moment du sein des ténèbres pour l'entendre: ici, je voudrais que l'abîme s'entr'ouvrît; j'aimerais à y descendre en idée pour interroger les sages de l'antiquité, et pour arracher d'eux l'aveu qu'ils n'ont pas connu la sagesse.

Là je ferais l'histoire d'un prince qui, dans les grandeurs, dans les victoires et dans les plaisirs, cherchât inutilement le bonheur, qui le trouvât ensuite dans la solitude. Plus loin, je peindrais un homme que l'enivrement du monde rendrait dur et malheureux, devenu ensuite compatissant, indulgent, bienfesant, et par conséquent heureux. Cent images dans ce goût réveilleraient l'esprit du lecteur que l'historique assoupit, et que le dogmatique endort.

J'exhorte encore l'auteur à penser de lui-même; il en est capable. Il ne faut point toujours mettre en vers Pascal, saint Augustin, Arnauld. Cet asservissement de l'esprit le gêne trop dans sa marche. Trop d'imitation éteint le génie. S'il veut commencer par donner l'essor à son ame, alors il sera temps de le prier de corriger les négligences de style. Alors je prendrai la liberté de lui faire remarquer que le premier chant commence un peu languissam-

ment; non qu'il faille des vers trop forts dans un début, mais il ne faut pas ramper.

L'idée d'un *appui véritable* que la raison *rend aimable* * n'est pas à beaucoup près assez grande. Il s'agit du bonheur de tous les hommes et d'un bonheur éternel; les paroles doivent peindre. D'ailleurs est-ce une grande merveille que notre appui véritable nous devienne aimable? La difficulté, la beauté consiste à rendre aimable un joug, une servitude qui nous gène, et non un appui qui nous rassure.

Je lui dirai encore que dès la première page on ne doit pas se négliger au point de dire, *les droits, la gloire t'est chère.* Ces fautes de grammaire sont trop remarquables et révoltent trop les oreilles les moins délicates.

Mais ce n'est qu'après avoir refondu l'ouvrage avec génie, qu'il faudra revoir les détails avec scrupule. Je me flatte d'autant plus qu'il l'embellira, que je vois des choses dans le second chant qui me paraissent devoir lui servir de modèle pour tout le reste.

Qu'il ne dise point, comme dans le quatrième chant, qu'il veut imiter Sannazar. Ce poète italien défigura son ouvrage, médiocre d'ailleurs, par des fictions indécentes et puériles; et je propose à M. Racine de se rendre très-supérieur à Sannazar, en embellissant son poème par des images nobles et intéressantes.

« Non satis est pulchra esse poemata; dulcia sunto. »
De Arte poet.

* Début du poème de *la Religion*, de Louis Racine.

Moins les raisonneurs sont convaincants, plus on a besoin de séduire par les graces du discours; par exemple, voici, page 130, un argument proposé en vers didactiques :

Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence,
Pourrait-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
D'abuser de son nom pour nous tyranniser?
Ch. v.

On sent combien cet argument est faux; car Dieu permet que les hommes soient trompés par le mahométisme, dont les préceptes sont extrêmement sévères, puisqu'ils ordonnent la prière cinq fois par jour, la plus rigoureuse abstinence, l'aumône du dixième de son bien, sous peine de damnation. Jésus-Christ permet encore que les hommes soient trompés dans la plus belle partie de la terre, depuis près de trois mille ans, par l'admirable et austère morale de Confucius. Ainsi un argument si faux, présenté si sèchement, est capable de faire un grand tort au fond de l'ouvrage.

Il y en a malheureusement quelques-uns de ce genre; je conseillerais donc, encore une fois, à l'estimable auteur d'argumenter moins et d'embellir davantage. Pourquoi dire qu'il y a plus de chrétiens que de musulmans sur la terre? On sait que le fait est au moins très-douteux. Que prouverait-il quand il serait vrai? Nulle erreur, nulle mauvaise preuve ne doit entrer dans un ouvrage consacré à la divine vérité. Je ne veux point blâmer le projet de mettre en vers les *Pensées de Pascal;* mais

en rimant ces Pensées, il faut et les ennoblir et être exact, et en inventer de nouvelles.

Je demande où l'on va, d'où l'on vient, qui nous sommes;
Et je les vois courir, peu touchés de nos maux,
A des amusements qu'ils nomment leurs travaux.
On détruit, on élève, on s'intrigue, on projette.
Ch. 1er.

Le lecteur s'attend alors à une description de ces travaux, de ces destructions, de ces intrigues, et de ce torrent qui entraîne tous les hommes loin d'eux-mêmes; mais au lieu de cette idée grande et nécessaire, voici ce qu'on trouve :

Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
L'un, jaloux de ses vers, vains fruits d'un doux repos,
Croit que Dieu ne l'a fait que pour ranger des mots;
L'autre, assis pour entendre et juger nos querelles,
Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.
Ch. II.

S'arrêter à ces petites images, non-seulement c'est tomber, mais c'est s'écarter de son chemin en tombant : il peint deux occupations sédentaires, au lieu de faire passer sous mes yeux le rapide spectacle de la roue de la fortune qui emporte le genre humain; il confond un amusement avec l'occupation la plus digne des hommes, qui est celle de rendre la justice; de plus, il est faux qu'un arrêt du parlement, en jugeant un procès, l'éternise.

Cent fois j'ai souhaité (j'en fais l'aveu honteux)
Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux,
Et, risquant sans remords mon ame infortunée,
Attendre du hasard ma triste destinée.
Ch. II.

Premièrement, comment a-t-il souhaité pouvoir

se distraire comme ceux qui font des vers, dans le temps même qu'il fait des vers? Secondement, quelle alternative ou de faire des vers, ou de juger des procès? Troisièmement, tous les juges risquent-ils, sans remords, leur ame infortunée? Quatrièmement, qui est-ce qui attend sa triste destinée du hasard, tandis que les écoliers de seconde savent aujourd'hui que le hasard n'est qu'un nom? C'est donc à tort que dès le commencement de son poème, à la page 6, il dit :

O toi qui vainement fais ton Dieu du hasard!

Car, encore une fois, il n'y a aucun livre écrit depuis cent ans où l'on attribue quelque chose au hasard. Le grand système des matérialistes est la nécessité.

J'apporte à M. Racine ce petit exemple entre plusieurs autres, ne doutant pas qu'un esprit comme le sien ne sente de quel prix est la justesse, et ne remédie à ces légers défauts partout où il les trouvera dans son livre.

Il néglige, dans son poème sur notre religion, le grand fondement de cette religion même, qui est la nécessité d'un rédempteur; et, au lieu de parler de cette nécessité, il apporte en preuve de la mission de Jésus-Christ je ne sais quel bruit, qui ne courut que du temps de Vespasien, que l'empire romain serait à un homme qui viendrait de Judée : c'est exposer notre sainte religion au mépris des déistes dont la terre est couverte. Ils dédaignent nos bonnes raisons quand on leur en rapporte de si mauvaises;

la cause de notre Sauveur Jésus-Christ s'affaiblit par l'inattention du poète.

C'est ainsi que nous avons vu depuis quelque temps *le Mercure galant* rempli d'étranges dissertations sur Jésus-Christ et les prophètes, par des hommes un peu incompétents, qui voulaient expliquer des prophéties que Grotius, Huet, Calmet, Hardouin, n'ont pu entendre. On a vu, avec une extrême douleur, les choses sacrées ainsi profanées et livrées à l'injuste dérision des esprits forts. Je conjure donc instamment M. Racine d'employer de meilleures preuves avec l'éloquence dont il est capable. Je ne veux que la perfection de l'ouvrage, la gloire de l'auteur, le bien des lettres et du public.

Je prends la liberté de l'engager à faire encore de nouveaux efforts quand il lutte contre les anciens et les modernes dans ses descriptions. Par exemple, M. de Voltaire dans un de ses discours en vers s'est ainsi expliqué :

Le sage Dufaï, parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive ;
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes ?

Ce même ver, dit M. Racine,

Chez ses frères rampants, qu'il méprise aujourd'hui,
Sur la terre autrefois traînant sa vie obscure,
Semblait vouloir cacher sa honteuse figure :
Mais les temps sont changés ; sa mort fut un sommeil ;

On le vit plein de gloire à son brillant réveil,
Laissant dans le tombeau sa dépouille grossière,
Par un sublime essor voler vers la lumière.

Ch. 1er.

M. Racine a l'esprit trop juste pour ne pas convenir, sans peine, que ces vers ont encore besoin d'être un peu retouchés. Il ne dit pas précisément ce qu'il doit dire. Il dit : *Sa mort fut un sommeil*, et il n'a pas parlé auparavant de cette prétendue mort. *Les temps sont changés*, est une expression qui convient aux événements de la fortune, et non pas à un effet physique. On ne doit pas dire d'une mouche qu'elle est *pleine de gloire*, ni que *son essor est sublime*. C'est dire mal que de dire trop; c'est énerver que d'exagérer. Choisissons quelques autres endroits où il se rencontre avec le même auteur.

M. DE VOLTAIRE.

Demandez à Sylva par quel secret mystère
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines.

M. RACINE.

Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire;
D'un mouvement égal il agite mon cœur;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur,
Il vient me réchauffer par sa rapide course.

Ch. 1er.

M. DE VOLTAIRE.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels;
Rome, jadis son temple et l'effroi des mortels;
Rome dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.

Par le droit des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les rois;
L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible;
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs;
Ses avis sont ses lois, ses décrets sont ses armes, etc.

Henriade, ch. IV.

M. RACINE.

Cette ville autrefois maîtresse de la terre,
Rome qui, par le fer et le droit de la guerre,
Commandait autrefois à toute nation,
Rome commande encor par la religion.
Avec plus de douceur, et non moins d'étendue,
Son empire établi frappe d'abord ma vue.
Des peuples, de son sein par l'orage écartés,
Contre son Dieu du moins ne sont pas révoltés;
Tout le Nord est chrétien, tout l'Orient encore, etc.

Ch. III.

M. DE VOLTAIRE.

Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.

Henriade, ch. V.

M. RACINE.

Les Gaulois détestant les honneurs homicides
Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides.

Ch. IV.

M. DE VOLTAIRE.

Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs, etc.

Henriade, ch. V.

M. RACINE.

L'erreur a ses martyrs; le bonze follement, etc.

Ch. IV.

M. DE VOLTAIRE.

Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars
Un pontife est assis au trône des Césars.
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Le tombeau des Catons, et la cendre d'Émile.

Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

Henriade, ch. IV.

M. RACINE.

Terrible par ses clefs et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau du pêcheur autorisant ses lois;
Au rang de ses enfants un prêtre met nos rois.

Ch. IV.

M. DE VOLTAIRE.

Vous dont la main savante et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez les ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes...
Vous ne le savez point, etc.

IVe DISCOURS.

M. RACINE.

Vous que de l'univers l'Architecte suprême
Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager,
Si j'ose vous distraire et vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ces corps que dans les airs il lance si loin d'elle.
La pesanteur... déjà ce mot vous trouble tous.

Ch. Ier.

M. DE VOLTAIRE.

Vers un centre commun tout gravite à la fois.

Épître à madame Du Châtelet.

M. RACINE.

Vers un centre commun tous pèsent à la fois.

Ch. V.

M. DE VOLTAIRE.

Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique;
Qui veut le fer en main convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et, suivant un faux zèle ou l'intérêt pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

Henriade, ch. II.

M. RACINE.

Quel dieu contraire au nôtre aurait pu nous apprendre
Qu'en soutenant un dogme il faut, pour le défendre,
Armés de fer, saisis d'un long emportement,
Dans un cœur obstiné plonger son argument?

Ch. VI

M. DE VOLTAIRE.

Déjà de la carrière
L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière;
Déjà ces tourbillons l'un par l'autre pressés,
Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
Ces fantômes savants à mes yeux disparaissent.
Un jour plus pur me luit: les mouvements renaissent;
L'espace qui de Dieu contient l'immensité
Voit rouler dans son sein l'univers limité;
Cet univers si vaste à notre faible vue,
Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.

Épître à madame Du Châtelet.

M. RACINE.

Là, d'un indigne amas, berceau de la nature,
Sortent trois éléments de diverse figure.
Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
Quand Dieu, qui dans le plein met tout en mouvement,
Pour la première fois fit tourner la matière.

. . . .

Newton ne la voit pas; mais il voit ou croit voir
Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.

Ch. V.

M. DE VOLTAIRE.

Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des moments de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourments affreux, éternels comme lui.

Henriade, ch. VII.

M. RACINE.

Mais, pour quelque douceur rapidement goûtée,
Qui console en sa soif une ame tourmentée,
Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort?
Et pour un peu de miel nous juge-t-il à mort?

Ch. VI.

J'omets quelques autres exemples, et je ne veux point entrer dans le détail des vers qu'il faut absolument que l'auteur corrige, parce que je l'estime assez pour croire qu'il les sentira lui-même, ou qu'il consultera quelqu'un de nos académiciens qui ont le plus de goût. Ce n'est pas toujours les poètes qu'il faut consulter en poésie. M. Patru était le conseil de M. Despréaux. Il paraît que M. Racine ne devait pas s'adresser à Rousseau sur un tel ouvrage. Le peu de nos vers alexandrins que Rousseau a faits prouvent qu'il n'avait pas le goût de ce genre de versification; et ses épîtres font voir que le raisonnement n'était pas tout-à-fait de son ressort. En effet, dans ses meilleures épîtres, comme dans celle à Marot, il y a trop de paralogismes; et celle qu'on vient d'imprimer à la suite du poème de la Religion n'est pas assurément ce qu'il a fait de mieux en fait de raison et de poésie.

Rousseau, dans cette épître, attaque toujours la secte ancienne qui attribuait tout au hasard. Encore une fois, il ne faut pas se battre contre ces fantômes; il faut attaquer dans leur fort, mais avec une extrême charité, ces incrédules, lesquels admettent un Dieu tout-puissant et tout bon, qui n'a rien fait que de bien, et qui nous donne la mesure de connaissances et de félicités proportionnée à notre nature; qui ne peut jamais changer; qui imprime dans tous les cœurs la loi naturelle; qui est et qui a toujours été le père de tous les hommes; n'ayant point de prédilection pour un peuple; ne regardant point les autres créatures dans sa fureur; ne

nous ayant point donné la raison pour exiger que l'on croie ce que cette raison réprouve ; ne nous éclairant point pour nous aveugler, etc.

Voilà les dogmes monstrueux, voilà les subtilités si évidemment criminelles qu'il fallait détruire ; mais en vérité Rousseau en était-il capable ? en était-il digne ? et le ton d'autorité, le langage des Bourdaloue et des Massillon convenait-il à une bouche souillée de ce que jamais la sodomie et la bestialité ont fourni de plus horrible à la licence ? *Quare enarras justitias meas ?* Rousseau ne devrait employer le reste de sa vie qu'à demander humblement pardon à Dieu et aux hommes, et non à parler en docteur de ce qui lui était si étranger. Qu'eût-on dit de La Fontaine s'il eût pris le ton sévère pour prêcher la pudeur ? *Castigas turpia, turpis.* Aussi cette épître de Rousseau est une des plus faibles déclamations, en style marotique, qu'il ait faites depuis son exil de France.

Ce que M. Racine veut faire approuver de cette épître sert même à la faire condamner. Est-il possible qu'on puisse y goûter « des bruyantes armées « d'esprits subtils, qui, pygmées ingénieux, se haus- « sent burlesquement contre le ciel sur des mon- « tagnes d'arguments entassés ? » N'est-ce pas là réunir à la fois le guindé du père Lemoine et le bas comique ? N'est-ce pas un double monstre ? Certes, vouloir accréditer ce style, pire mille fois que le style précieux qu'on a tant condamné, ce serait ruiner entièrement le peu de bon goût qui reste en France.

M. Racine a fait imprimer aussi sa réponse en vers à Rousseau; il est à souhaiter que M. Racine travaille cette épître aussi bien que son poème, qu'il la varie davantage, qu'il lui ôte ce ton déclamateur qui est l'opposé de ce genre d'écrire, qu'il y sème plus de ces vers aisés qu'on retient par cœur, et qui deviennent proverbes. Je lui demande encore un peu plus de politesse. On peut, on doit réfuter Bayle, et je souhaite que ceux qui s'en mêlent soient assez dialecticiens pour l'entreprendre; mais s'il faut combattre ses erreurs, il ne faut pas l'appeler *cœur cruel*, *homme affreux*. Les injures atroces n'ont jamais fait de tort qu'à ceux qui les ont dites. Qui se met ainsi en colère a trop l'air de n'avoir pas raison. Tu prends ton tonnerre, au lieu de répondre, dit Ménippe à Jupiter, tu as donc tort. Mais si Jupiter a tort, combien sommes-nous condamnables lorsque nous insultons ainsi à la mémoire d'un philosophe qui, après tout, a rendu tant de services à la littérature, et dont les ouvrages sont le fondement des bibliothèques chez toutes les nations de l'Europe!

Je finirai par prier M. Racine, pour l'intérêt de sa gloire, de ne point tant invectiver contre les auteurs ses confrères. Cette indécence n'est plus d'usage; les honnêtes gens la réprouvent. Il faut imiter la plupart des physiciens de toutes les académies, qui rapportent toujours avec éloge les opinions de ceux même qu'ils combattent. Si Despréaux revenait au monde, il condamnerait lui-même ses premières satires.

Je me flatte que M. Racine recevra avec charité ce que la charité m'a inspiré, et qu'il sentira qu'on ne prend la liberté de donner des conseils qu'à ceux qu'on estime.

UTILE EXAMEN

DES TROIS DERNIÈRES ÉPITRES

DU SIEUR ROUSSEAU.

Les esprits sages, dans le siècle où nous vivons, font peu d'attention aux petits ouvrages de poésie. L'étude sérieuse des mathématiques et de l'histoire, dont on s'occupe plus que jamais, laisse peu de temps pour examiner si une ode nouvelle ou une petite épître sont bonnes ou mauvaises. Il n'y a guère que les grands ouvrages, tels qu'un poème épique, comme *la Henriade*, et des tragédies, telles que *Rhadamiste* et *Alzire*, qu'on veut examiner avec soin. Cependant rien n'est à mépriser dans les belles-lettres, et le goût peut s'exercer à proportion sur les plus petits ouvrages comme sur les plus grands.

Voici deux règles regardées comme infaillibles par de très-bons esprits, pour juger du mérite de ces petites pièces de poésie. Premièrement, il faut examiner si ce qu'on y dit est vrai, et d'une vérité assez importante et assez neuve pour mériter d'être dit; secondement, si ce vrai est énoncé d'un style élégant et convenable au sujet.

Les nouvelles épîtres de Rousseau, qu'on débite depuis peu, ne paraissent rien contenir qui mérite

l'attention du public : ce n'est pas la peine de faire mille vers pour dire qu'il y a de mauvaises pièces de théâtre, et des ouvrages que l'on voudrait rabaisser; c'est seulement dire en mille vers : *Je suis mécontent et jaloux.* Or en cela il n'y a rien de neuf ni d'important; c'est une vérité très-reconnue et très-peu intéressante qu'un auteur est jaloux d'un autre auteur.

On a toujours reproché à Rousseau d'avoir peu de génie inventif, et de ne mettre en vers que les pensées des autres. Ce reproche semble assez bien fondé; car si vous examinez la neuvième satire de Despréaux, adressée *à son esprit*, dans laquelle il dépeint si naïvement les inconvénients de la poésie satirique, vous verrez que les épîtres aux Muses et à Marot, composées par Rousseau, n'en sont que des copies. Lisez la satire de Despréaux à Valincour, vous y verrez comment le faux honneur est venu sur la terre prendre les traits et le nom de l'honneur véritable : cette idée est répétée dans la plupart de ces pièces que Rousseau appelle ses allégories.

Un auteur fait excuser en lui ce peu de fécondité quand il ajoute au moins quelque chose à ce qu'il emprunte; mais quand Rousseau mèle de son fonds à ces idées, il y mèle des erreurs.

Y a-t-il, par exemple, rien de plus faux que de dire :

> Et cherchez bien *de Paris jusqu'à Rome*,
> *Onc* ne verrez *sot qui soit honnête homme*.
>
> *Épître à Marot.*

Je ne relève point cette façon de parler, *de Paris*

Jusqu'à Rome; je ne relève que l'erreur grossière et dangereuse qui règne dans ces vers et dans tout le reste de l'ouvrage. Qui ne sait, par une triste expérience, que beaucoup de gens d'esprit ont été de très-méchants hommes, et qu'un honnête homme est souvent un esprit fort borné?

L'erreur en prose est un monstre, et en vers un monstre ridicule. Les ornements recherchés de la rime ne rendent pas vrai ce qui est faux, mais le rendent impertinent.

Ce n'est pas assez que le vrai soit la base des ouvrages, il faut que la matière soit importante, il faut dire des choses intéressantes et neuves. Quel misérable emploi de passer sa vie à dire du mal de trois ou quatre auteurs, à parler de tragédies, de comédies, à se déchaîner contre ses rivaux! Quel bien peut-on faire aux hommes en choisissant de tels sujets? à qui plaira-t-on? quelle gloire peut-on acquérir? Quelques personnes lisent ces petites satires; elles disent, après les avoir lues, qu'il vaudrait beaucoup mieux instruire en faisant une bonne tragédie et une bonne comédie, qu'en parlant mal de ceux qui en font : mais cette manière d'instruire serait plus difficile.

Il faudrait au moins sauver la petitesse de ces sujets par l'élégance du style : c'est la seule ressource quand le génie est médiocre. Mais le style des dernières épîtres de Rousseau est, ce me semble, beaucoup plus répréhensible encore que les sujets mêmes; et c'est sur quoi on peut faire ici quelques réflexions utiles.

Le style doit être propre au sujet. Le grand mérite des bons auteurs du siècle de Louis XIV est d'avoir tout traité convenablement. Despréaux, en traitant des sujets simples, ne tombe point dans le bas; il est familier, mais toujours élégant. Les termes de sa langue lui suffisent; il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait du temps de François Ier de quoi exprimer sa pensée, ni un terme usité par la populace, pour tâcher d'être plus comique. Lisez ce qu'il dit à M. Racine dans cette belle épître qu'il lui adresse :

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.

Vous ne verrez dans cette simplicité que les termes les plus nobles.

C'est une justice encore que l'on rend à l'auteur de *la Henriade* de n'avoir mis dans ce poème rien de bas ni d'ampoulé. Dans la description la plus pompeuse il est simple :

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
Dans ses fatales mains la Victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

Henriade, ch. VI

On voit que l'imagination est là dans les choses mêmes, et non dans une expression recherchée.

Qu'on jette les yeux sur les images les plus communes; par exemple, quand l'auteur dit que Paris n'était pas si grand alors qu'aujourd'hui :

Paris n'était point tel en ces temps orageux
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Étaient de longs hameaux de remparts entourés, etc.

Henriade, ch. VI.

Toute cette image est ennoblie sans le secours d'aucun mot inusité; et c'est là une preuve bien convaincante que la langue française suffit à tout.

Quand le même auteur veut exprimer que Gabrielle d'Estrées était jeune, et qu'elle n'avait point eu d'amant, il dit :

Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux :
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux regards d'un jour pur et serein.

Henriade, ch. IX.

Enfin, on peut dire que le caractère propre d'un auteur raisonnable est de n'être jamais gêné dans ses expressions, soit qu'il soit tendre, soit qu'il soit

sublime, soit qu'il soit plaisant, ou qu'il prenne le ton didactique.

On voit dans Rousseau tout le contraire de ce style aisé et naturel; il semble qu'il lui coûte d'écrire en français.

Lorsque Despréaux, dans son *Art poétique*, parle des auteurs du théâtre, quelle simplicité et quelle élégance!

Vous donc qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages,
Et qui toujours plus beaux, plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés? etc.

Rousseau, qui veut l'imiter, dit dans une de ses nouvelles Épîtres :

De ces beautés nous déterrer la source,
Et démêler les détours sinueux
De ce dédale oblique et tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie, etc.

Épître au P. Brumoy.

Ces trois épithètes *oblique*, *sinueux*, et *tortueux*, données au *dédale* de la tragédie, sont aussi forcées qu'inutiles; et *la sœur de Thalie*, au lieu de *Melpomène*, est une affectation que la rime justifierait, si la rime était une excuse. Despréaux dit, avec son harmonie charmante : (*Art poét.*)

Que devant Troie en flamme Hécube désolée
Ne vienne point pousser une plainte ampoulée....
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez.
Tous ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux des paroles.

Voici comme s'exprime le copiste :

Cet emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent, et vides de raison,
Dont le concours discordant et barbare
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare.

Épître au P. Brumoy.

Il n'y a rien de plus rude que ces vers, ni de plus louche que ces expressions. *Un clinquant enflé de vent*, enté *sur un assemblage*, qui *est une sotte fanfare*, est une phrase digne de Chapelain. C'est le sort des copistes d'imiter les gestes de leurs maîtres par des contorsions.

Voilà ce que le style de Rousseau est très-souvent par rapport à celui de Despréaux. Il était permis, dans l'enfance de la littérature, de dérober quelque chose aux anciens, et de rester au-dessous d'eux ; mais si l'on veut imiter un moderne, on n'évite guère le nom de plagiaire qu'en surpassant son modèle. Mais on le surpasse rarement : il y a toujours un tour lâche ou contraint dans le pinceau de l'imitateur.

Voici, par exemple, un endroit de *la Henriade* qu'il faut comparer à l'imitation que Rousseau en a faite, quelques années après l'impression de ce poème :

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde,
Cependant que son nom, profané dans le monde,

Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Ch. IV.

Rousseau, dans une de ses dernières allégories, dit de la vertu :

Dans un désert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert sur ses autels,
Et des douceurs de son humble retraite,
Elle vivait contente et satisfaite.
Là, pour défense et pour divinité,
Elle n'avait que sa sécurité.
La Vérité, allégorie.

On ne peut rien de plus faible que ces vers : d'ailleurs tout y manque de justesse. Si le désert est éloigné des hommes, on n'y peut faire fumer d'encens. Et la divinité de la vertu est-elle la sécurité?

Ces comparaisons mèneraient trop loin. Le peu qu'on vient de dire suffit pour engager les jeunes auteurs à oser penser d'après eux-mêmes. Celui qui imite toujours ne mérite assurément pas d'être imité.

On les exhorte surtout à respecter la langue dans leurs écrits. La plupart des expressions de Rousseau ne sont pas françaises.

Des débiles phosphores qui brillent dans de grands météores ; un docteur intrépide ; un océan d'écrits perfides ; des aigrefins sur le Parnasse errants ; un babil qui tient la joie en échec ; une mer de langueurs, etc.

Tout est plein de ces phrases barbares, dans lesquelles on sent l'effort d'un auteur qui veut suppléer par des termes singuliers à la sécheresse des idées.

Mais le défaut qu'il faut le plus soigneusement éviter, et celui qui caractérise le plus un esprit faux, c'est de commencer une phrase par une image, et de la finir par une autre image. En voici un exemple dans les Épîtres nouvelles : (*Au P. Brumoy.*)

> De tout le vent que peut faire souffler
> Dans les fourneaux d'une tête échauffée,
> Fatuité sur sottise greffée.

Cette phrase, *fatuité greffée*, est certainement très-mauvaise ; mais *une greffe qui fait souffler du feu dans un fourneau*, est le comble de la déraison. Rousseau tombe très-souvent dans cette faute *d'écolier :* témoin ce *sublime enté qui est du clinquant et une fanfare.*

Dans un autre endroit il dit : *L'orgueil aveugle présentant de perfides amorces, mine les forces par degrés d'un corps orné d'embonpoint.* On ne saurait trop recommander aux jeunes gens d'éviter cet écueil. La justesse est la principale qualité qu'il faut acquérir dans l'esprit. *Sapere est principium et fons**.

La convenance des styles dépend aussi de cette justesse; c'est en manquer que de se servir d'expressions basses; de dire, par exemple, que la fureur d'écrire

> Est une gale, un ulcère tenace,
> Qui de son sang corrompt toute la masse.
>
> *Épître au P. Brumoy.*

* « Scribendi rectè sapere est et principium et fons. »
HOR., *de Arte poet.*

Le génie de la comédie émancipé par Térence; l'intégrité du théâtre romain, pour dire le bon goût du théâtre romain; la *dissemblance*, pour la différence; *le flanc d'une façade;* un mur avancé qu'il faut *enfoncer*, au lieu de reculer; *une symétrie qui vieillit dans la pédanterie; un génie dans un berceau, qui manque d'un maître habile à l'essayer.*

On trouve à chaque ligne de pareilles phrases. Ce n'est pas là, dit-on, le plus grand défaut qui y règne; l'uniformité didactique est encore plus ennuyeuse que ces expressions ne sont révoltantes. Mais j'observerai que cette uniformité et ces termes vicieux partent du même principe, je veux dire, du manque d'invention, du défaut d'idées; car celui qui a beaucoup d'idées nettes a certainement beaucoup d'idées différentes; il exprime naturellement, et d'une manière variée, ce qu'il pense naturellement. Mais celui qui ne pense point ne peut varier son style, puisqu'en effet il n'a rien à dire.

Je ne connais effectivement rien de plus vide que ces trois Épîtres nouvelles*. Mais le plus grand défaut que j'y trouve, c'est le manque de bienséance. Il me semble qu'un poète qui, pour tous ouvrages de théâtre, a fait *le Café, la Ceinture magique, Jason, Adonis, le Capricieux, le Flatteur* et surtout les *Aïeux chimériques*, ouvrages tous ignorés, devait au public le respect de parler avec modestie de l'art dramatique. Il faut avoir eu bien des succès pour être en droit de donner des leçons. Rien n'est si révoltant aux yeux des

* Épîtres au P. Brumoy, à Rollin, à Thalie.

honnêtes gens qu'un homme qui donne des règles sur un métier auquel il n'a pas réussi.

C'est pécher encore davantage contre cette bienséance si nécessaire, que de parler *de sa vertu* *. Cet éloge de soi-même n'eût pas été souffert dans la vertu même. Quand on a eu le malheur de faire de très-grandes fautes pour lesquelles on a été puni par les tribunaux suprêmes, on doit marquer pour toute vertu du repentir et de l'humilité.

Les jeunes auteurs doivent donc songer que les mauvaises mœurs sont encore plus dangereuses que le mauvais style ; ils doivent apprendre à imiter Boileau, non-seulement dans l'art d'écrire, mais même dans sa vie.

* Voir ce que dit Voltaire de la vertu de J. B. Rousseau, t. II de ces *Mélanges*, *Fragments d'une lettre, etc.*, et *Aux auteurs de la Bibliothèque française.*

LE PRÉSERVATIF.

1738.

I.

Il est juste de détromper le public quand il est à craindre qu'on ne l'abuse. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journalistes qui s'érigent en arbitres font souvent eux-mêmes les plus violents actes d'hostilité. Je peux dire, par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il se forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un livre, dont souvent personne ne se soucie, que pour obtenir un poste important.

On sait que le *Journal des Savants* de Paris, père de cette multitude de journaux, enfants très-souvent peu semblables à leur père, s'est assez préservé de la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes, qu'on débite tantôt sous le nom de *Nouvelliste du Parnasse*, tantôt sous le nom d'*Observations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même science, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque service aux amateurs des lettres, en rassemblant des bévues que j'ai trouvées dans plusieurs feuilles, intitulées *Observations*, que j'ai lues par hasard.

Nombre 100. Le feseur d'observations dit qu'un

grand prince* a condamné le genre comique larmoyant, dans la pièce de *Don Sanche d'Aragon* de Pierre Corneille, et assure que ce goût ne doit point subsister parmi nous après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes : la première, que le goût d'un prince ne suffit pas pour régler celui du public ; la seconde, que le *Don Sanche d'Aragon* de Pierre Corneille n'est point d'un genre comique attendrissant, et qui fasse verser des larmes, comme certaines scènes du *Bourreau de soi-même* de Térence, la scène très-tendre entre une mère et une fille dans *Ésope à la cour*, celle du *Préjugé à la mode*, de *l'Enfant prodigue*, etc. *Don Sanche d'Aragon* est une comédie héroïque et non larmoyante, comme le dit l'Observateur. Ce fut la froideur et non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute, et plus grande, est de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas, et de dire avec hardiesse que ce qui a plu dans Paris et dans l'ancienne Rome n'a pas dû plaire. Des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la comédie, de tous les temps, parce que les actions des particuliers peuvent être touchantes aussi bien que ridicules, et on peut leur appliquer ce que dit Horace :

« Interdùm tamen et vocem comœdia tollit. »
De Arte poet.

* Le prince de Condé.

II.

Dans la même feuille l'auteur rapporte une longue critique sur un problème d'optique qu'il n'entend point; on lui a fait accroire qu'il s'agissait dans ce problème de la trisection de l'angle, et il n'en est point du tout question. L'auteur que le critique reprend, sans le comprendre, est M. de Voltaire. J'ai lu soigneusement l'endroit en question dans la préface de l'édition de Londres des *Éléments de Newton*.

L'Observateur n'a point lu cet ouvrage qu'il ose critiquer; car il reproche à M. de Voltaire d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas, et c'est de quoi M. de Voltaire n'a pas dit un mot dans ses *Éléments*. L'Observateur s'est fié en cela à un géomètre qui s'est moqué de lui; il a cru que M. de Voltaire ne savait pas qu'on ne peut trouver la trisection de l'angle que par les sections coniques ou par l'algèbre; il a rapporté de bonne foi dans sa feuille, une critique qu'on lui a suggérée pour le faire donner dans le panneau : c'est un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent[1].

[1] Les diamètres apparents des objets sont comme les cordes des angles sous lesquels ils sont vus, et non comme ces angles à une distance triple. Les diamètres apparents, et par conséquent les cordes des angles, sont trois fois plus petits; mais l'angle n'est point partagé en trois. Comme en général dans les expériences ou dans les raisonnements que font les physiciens sur cet objet, ils considèrent de petits angles; et qu'alors on peut substituer, sans erreur sensible, le rapport des angles à celui des cordes, on dit ordinairement que la grandeur apparente des objets est proportionnelle à l'angle sous

III.

Je prends les feuilles de l'Observateur indifféremment à mesure qu'on me les prête à lire : je trouve une étrange bévue dans la lettre vingt-septième. « Brutus, dit-il, plus quaker que stoïcien, « a des sentiments plus monstrueux qu'héroïques. » Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les quakers sont une secte d'hommes sanguinaires? Cependant tout le monde sait qu'une des premières lois des quakers est de ne porter jamais d'armes offensives, sous quelque prétexte que ce soit, et de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avait dit: « Le cruel Brutus, plus capucin « que stoïcien. »

IV.

Nombre 199. En rendant compte d'une hypothèse de M. l'abbé de Molières, il dit que « ce phy- « sicien se conforme aux expériences de Newton; « par exemple, que les corps parcourent, en tom- « bant, quinze pieds dans la première seconde, et « qu'à des distances différentes du centre de la « terre, le même mobile n'aurait pas le même « degré de vitesse accélératrice. »

Il y a ici trois fautes. Newton n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de quinze pieds dans la première seconde : c'est Huygens qui

lequel ils sont vus. C'est une mauvaise plaisanterie d'un géomètre sur cette manière de parler inexacte en elle-même, mais généralement reçue, que l'abbé Desfontaines, qui était fort ignorant, a prise pour une critique sérieuse.

a déterminé cette chute dans ses beaux théorèmes sur le pendule, après que Galilée en eut donné une valeur approchée par des expériences directes, mais moins précises.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considérables et inaccessibles aux hommes que cette différence serait sensible.

Troisièmement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bévues où l'on s'expose quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

Nombre 17. L'Observateur rapporte une ancienne dispute littéraire entre M. Dacier et le marquis de Sévigné au sujet de ce passage d'Horace:

> « Difficile est propriè communia dicere.... »
>
> *De Arte poet.*

Il rapporte le factum ingénieux de M. de Sévigné : « Et pour M. Dacier, dit-il, il se défend en « savant, et c'est tout dire : des expressions maus-« sades et injurieuses font les ornements de son « érudition. »

Il y a dans ce discours de l'Observateur trois fautes bien étranges.

Premièrement, il est faux que ce soit le caractère des savants du siècle de Louis XIV, d'employer des injures pour toutes raisons.

Secondement, il est très-faux que M. Dacier en

ait usé ainsi avec le marquis de Sévigné : il le comble de louanges, et il conclut son mémoire par lui demander son amitié : apparemment que l'Observateur n'a pas lu cet écrit.

Troisièmement, il est indubitable que M. Dacier a raison pour le fond, et qu'il a très-bien traduit ce vers d'Horace :

« Difficile est propriè communia dicere.... »

« Il est très-difficile de bien traiter des sujets « d'invention.... » Car si vous mettez sous les yeux du lecteur la phrase entière d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

« Difficile est propriè communia dicere, tuque
« Rectiùs iliacum carmen deducis in actus,
« Quàm si proferes ignota, indictaque primus. »

« Il est difficile de bien traiter un sujet d'inven-« tion, et vous composerez plus aisément une tra-« gédie tirée de l'Iliade, que de votre propre tête. »

Voilà qui fait un sens clair, et qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'abbé Desfontaines n'a pas entendu Horace, n'a pas lu l'écrit de M. Dacier qu'il critique, et a tort dans tous les points.

VI.

Nombre 201, etc. Il dit que Cicéron est moins serré que Sénèque, et que Sénèque est plus verbeux. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on ait tort ou raison sur cette bagatelle; mais les jeunes

gens qui étudient seraient trompés, s'ils croyaient que Sénèque exprime sa pensée en plus de mots que Cicéron : car c'est ce que signifie *verbeux*. Il n'y a personne qui ne sache que le défaut de Sénèque est d'être, au contraire, trop concis dans ses expressions.

VII.

Même nombre. « Si les Anglais, dit-il, continuent « d'encenser encore leur vide, et d'attribuer de « merveilleuses propriétés au néant, etc. »

Qui a jamais dit que M. Newton ait encensé le vide? cette expression est très-mauvaise en tout sens. Il est faux que M. Newton ait attribué de merveilleuses propriétés au vide; il a démontré que les corps, et non le vide, agissent à des distances immenses les uns sur les autres, dans un milieu non résistant. Il faudrait au moins se faire informer de l'état de la question avant que d'insulter de grands hommes dont on n'a lu ni pu lire les ouvrages.

VIII.

Nombre 87. Il se fait écrire une lettre par un Anglais pour se louer lui-même, et il fait proposer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un libelle de sa façon, intitulé *Dictionnaire néologique :* ce libelle est l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloges dans sa Gazette littéraire. Il est bon qu'on sache que ce Dictionnaire néologique est une satire dans laquelle on prend la peine

inutile de relever des fautes connues de tout le monde, et de critiquer de très-belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un libelle où l'auteur veut faire passer sa fausse monnaie parmi la bonne qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de Fontenelle, dans ses *Éloges des académiciens*, livre plein d'esprit et de raison, et qui rend les sciences respectables, dit dans l'Éloge de M. de Varignon : « Nos journées passaient comme des « moments, grace à ces plaisirs qui ne sont pour« tant pas compris dans ce qu'on appelle ordinai« rement les plaisirs. Nous parlions à nous quatre « une bonne partie des différentes langues de l'em« pire des lettres, et tous les sujets de cette petite « société se sont dispersés de là dans toutes les « académies. »

Ailleurs il dit très à propos :

« N'est-il pas juste, en effet, que la science ait « des ménagements pour l'ignorance, qui est son « aînée, et qu'elle trouve toujours en possession ?

« Malebranche fait un partage si net entre la « raison et la foi, et assigne à chacune des objets « si séparés, qu'elles ne peuvent plus avoir aucune « occasion de se brouiller.

« On ne ferait pas tout ce que l'on peut, sans « l'espérance de faire plus qu'on ne pourra.

« Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, « mais par une profonde méditation : un peu de « lecture jetait dans son esprit des germes de pen« sées que la méditation fesait ensuite éclore, et

« qui rapportaient au centuple. Il devinait, quand « il en avait besoin, ce qu'il eût trouvé dans les « livres; et pour s'épargner la peine de les lire, « il se les fesait lire.

« Il semblait ne plus voir par ses yeux, mais par « sa raison seule. La persuasion artificielle de la « philosophie, quoique formée par de longs cir- « cuits, égalait en lui la persuasion la plus natu- « relle, et causée par les impressions les plus « promptes et les plus vives : les autres croient ce « qu'ils voient; pour lui, ce qu'il croyait, il le « voyait.

« M. de Varignon m'a fait l'honneur de me lé- « guer tous ses papiers par son testament; j'en « rendrai au public le meilleur compte qu'il me « sera possible... du reste, je promets de ne rien « détourner à mon usage particulier des trésors « que j'ai entre les mains, et je compte que j'en « serai cru; il faudrait un plus habile homme pour « faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec « quelque espérance de succès. »

Ce sont là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé Desfontaines ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si prodigieusement inférieur.

IX.

Dans ce même Dictionnaire néologique il reprend *génie conséquent, esprit conséquent* : il ne sait pas que c'est une expression très-juste et très-usitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de Lamotte, sous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'est pas féminin.

D'une estime contemporaine
Mon cœur eût été plus jaloux;
Mais, hélas! elle est aussi vaine
Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinents ces deux vers très-sensés:

Et notre être même est un point
Que nous sentons sans connaissance.

Il ridiculise encore cette belle expression de M. Racine le fils, dans une épître didactique :

Les signes du plaisir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que, dans cette expression, il y a à la fois de la vérité et de l'imagination, et que par conséquent elle est belle.

Il reprend le père Catrou d'avoir dit que les pourceaux *paissent le gland*, et il ajoute qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne peut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus basse des grossièretés il reprend une expression noble : mais revenons aux *Observations*.

X.

Nombre 197. En fesant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. Turretin, *il se plaint de la disette des Mécénas*, et de la malheureuse situation des savants; et il répète cette plainte dans tous ses livres.

Il devrait savoir que jamais les sciences n'ont été

plus encouragées en France. Le voyage au pole et à l'équateur, entrepris à si grands frais, les pensions données à M. de Réaumur, à M. de Voltaire, à nos meilleurs auteurs, et en dernier lieu à M. de Crébillon, en sont une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la satire est très-méprisé parmi nous, et est souvent puni au lieu d'être récompensé; et cela est très-juste.

XI.

Nombre 185. Un homme de goût avait trouvé peu de justesse dans cette phrase de l'Oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par M. Bossuet : « L'Angleterre... plus agitée en sa terre et dans ses « ports mêmes, que l'Océan qui l'environne.... » Il est clair qu'*agitée en sa terre* n'est pas une bonne expression; il est clair que s'il y a de l'agitation, elle doit être dans les ports, comme au milieu des terres, et que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent et admirable M. Bossuet.

L'Observateur se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase; ainsi l'Observateur se trompe, et quand il approuve et quand il condamne.

XII.

Nombre 202. En rendant compte du voyage de messieurs les académiciens au cercle polaire : « Vé« nus, dit-il, a été observée au méridien au-dessous « du pole. » Il ignore qu'une planète n'est ni audessus ni au-dessous du pole, mais toujours dans le zodiaque, et tantôt septentrionale, tantôt mé-

ridionale. Il ne fallait pas changer les expressions de M. de Maupertuis, pour lui faire dire une telle absurdité. Quand on ignore les choses dont on parle, il faut copier mot à mot les gens du métier, ou se taire.

XIII.

Nombre 88. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette intitulée *le Nouvelliste du Parnasse*, et il la compare modestement aux premiers Journaux des savants, parce qu'elle est de lui; ce n'est pas la moins considérable de ses fautes.

XIV.

Nombre 200, tome 14. Il proteste sur son honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris; mais en 1736, il protesta sur son honneur à M. l'abbé d'Olivet, dans une lettre lue publiquement à l'académie française, qu'il n'avait point eu de part au libelle contre plusieurs membres de cette académie : cependant il fut convaincu, à la chambre de l'Arsenal, d'avoir vendu trois louis, au libraire Ribou, ce libelle qu'il avait désavoué sur son honneur ; il fut condamné, et n'obtint que très-difficilement sa grace.

XV.

Nombre 190. Il dit, en parlant d'une épître sur l'égalité des conditions *, « qu'il y a des maux lé-« gers, et des maux insupportables dans la vie: »

* Le premier des sept Discours *sur l'Homme*, tome XII.

on le sait bien. « Mais où est l'égalité des conditions ? » dit-il. Il n'a pas compris que les accidents de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable, ou bien le mépris et la haine du public, ne sont attachés à aucune condition; mais dans tous les états on peut être méchant, méprisé, et misérable. Il dit dans la même feuille, qu'après la mort du maréchal d'Ancre le peuple se repentit de sa barbarie, et lui rendit justice. C'est un fait absolument faux : le peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur est le port où tendent les humains;
Les écueils sont fréquents, les vents sont incertains;
Le ciel, pour aborder cette rive étrangère,
Accorde à tout mortel une barque légère.

« Si ce port du bonheur, dit-il, est une rive « étrangère, le bonheur n'est donc plus dans moi. » C'est raisonner très-mal, car l'art du pilote est dans moi, et l'on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque. Un médisant, un ingrat, un calomniateur, un homme qui a des mœurs infames, conduit sa barque très-mal, et son malheur est dans lui.

XVI.

Nombre 166. Je prends toujours ces feuilles sans ordre, et la suite de *numéro* est inutile, puisque cet ouvrage est sans aucune liaison. Voici une preuve de son bon goût. « On m'a envoyé,

« dit-il, depuis peu une très-belle ode. On y fait « ainsi parler les déistes : »

Ils ont dit : De mille chimères
Une absurde combinaison,
Un tissu de sombres mystères,
Ne tient pas devant la raison.
Tranquille au haut de l'empyrée,
Par cette interprète sacrée,
Dieu daigna se manifester.
Loin de nous tout dogme apocryphe
La raison, voilà le pontife,
L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode est dans ce style, et c'est là le style de l'Observateur, dans un gros recueil de vers de sa façon, qu'il a donné *incognito* au public : mais il dit que c'est ainsi qu'il faut écrire.

XVII.

Nombre 171. C'est avec le même goût qu'il donne les vers suivants pour une belle traduction de ce vers d'Horace : (*De Arte poet.*)

« ...Versus inopes rerum, nugæque canoræ. »

Cet emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison,
Enflés de vent, et vides de raison.

J. B. Rousseau, *Épître au P. Brumoy.*

Nous n'avons guère de plus mauvais vers dans notre langue; figurez-vous ce que c'est qu'un « clinquant enflé de vent, étalage burlesque enté « sur un assemblage : » nous dirons en passant que ce style marotique, qui rassemble les expressions

de tous les genres, est monstrueux, quand il s'agit de parler sérieusement.

Ce jargon dans un conte est encor supportable ;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable :
Le sage Despréaux laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais *.

Ces vers d'un de mes amis sont un peu plus raisonnables, et doivent servir à faire voir le misérable abus du style marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

XVIII.

Nombre 136. C'est avec le même goût, la même intelligence, qu'il blâme Horace d'une chose qu'Horace n'a jamais pensée.

« Horace a eu tort, dit-il, de s'exprimer ainsi, « en parlant du siècle d'Auguste : »

« Venimus ad summum fortunæ; pingimus atque
« Psallimus, et luctamur Achivis doctiùs unctis. »
L. II, ep. 1.

Le sens de ces vers est : « Nous sommes donc à « ce compte supérieurs en tout; la peinture, la « musique, la lutte, sont donc plus perfectionnées « chez nous que chez les Grecs : qui osera le « dire ? » Tous les bons traducteurs d'Horace ont rendu ainsi ces vers, et il est impossible qu'ils aient un autre sens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le sieur Desfontaines, que les Romains l'em-

* Troisième Discours *sur l'Homme*, tome XII.

portaient sur les Grecs; car il dit expressément le contraire. Si quelqu'un, par exémple, disait : Ce mauvais critique est un Despréaux, un Pétau, un Varron, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement?

XIX.

Dans le même nombre, par un autre excès d'ignorance, il dit que les peintres n'étaient que des barbouilleurs du temps d'Horace, et il le dit sans aucune preuve. Nous avons des statues de ce temps-là faites par des Romains; leur beauté prouve que l'art du dessin était très-connu; et on sait que la peinture est toujours en honneur, quand la sculpture est perfectionnée; car ce sont deux branches de l'art du dessin.

XX.

C'est avec la même justesse d'esprit que, louant, nombre 73, un satirique de nos jours, il fait un long éloge de trois épîtres, écrites dans un style barbare, et pleines de choses communes dites longuement.

Quel lecteur peut supporter, par exemple, que Rousseau traduise en onze vers, et quels vers! cette seule ligne d'Horace? (*De Arte poet.*)

« Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. »

Quel auteur donc peut fixer leurs génies?
Celui-là seul qui, formant le projet
De réunir et l'un et l'autre objet,
Sait rendre à tous l'utile délectable,

Et l'attrayant utile et profitable.
Voilà le centre et l'immuable point
Où toute ligne aboutit et se joint.
Or ce grand but, ce point mathématique,
C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique;
Tout, hors de lui, n'est que futilité,
Et tout en lui devient sublimité.

Épître à Rollin.

Despréaux a dit : *Le vrai seul est aimable :* qui peut souffrir qu'on allonge ainsi cette vieille pensée?

Dans ton histoire est un sublime essai,
Où tout est beau parce que tout est vrai,
Non d'un vrai sec et crûment historique.

Épître à Rollin.

C'est insulter au public que d'oser prodiguer de l'encens à de si mauvais vers.

XXI.

Je tombe dans le moment sur le nombre 139. « L'idée de M. Mairan, dit-il, est imitée du sys-« tème de M. Newton sur la lumière. » Il faut lui apprendre que jamais Newton n'a fait de système sur la lumière. Il a donné un recueil d'expériences et de démonstrations mathématiques, sans autre ordre que celui dans lequel il a fait ses expériences : parler de ses découvertes comme d'un système, c'est comme si on disait, le système d'Euclide.

XXII.

Dans le même nombre, après avoir fait si mal le physicien avec Newton, il fait le musicien avec Rameau, et il accuse son livre d'*être inutile, parce*

qu'il est vrai: il voudrait que M. Rameau eût plus de goût, et il l'insinue souvent; il devait se souvenir de la fable d'un certain animal pesant et à longues oreilles, qui se plaignait du peu d'harmonie du rossignol.

« Il s'est transporté, dit-il, nombre 147, dans « une maison où il a vu agir une pompe qui élève « cent mille muids d'eau par jour à la hauteur de « cent trente pieds, avec peu d'efforts et de dé- « penses. »

Il est bon qu'il sache que quand on voit ainsi, on est très-peu propre à faire voir aux autres. S'il avait la moindre connaissance des mécaniques, il aurait su que le produit de la force par la vitesse, ou par l'espace parcouru, est toujours égal au produit de la résistance par la vitesse ou par l'espace parcouru; que pour élever à cent trente pieds cent mille muids d'eau par jour, il faudrait à chaque seconde élever le poids d'environ cent quarante-huit livres; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'est estimée que vingt-cinq livres, et celle d'un cheval cent septante-cinq; que le chemin ou la vitesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux; qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très-peu de chose pour les frottements, il faudrait la force de quinze cents hommes, ou de deux cent quinze chevaux, par seconde, pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre service à l'état par des machines nouvelles : mais

on ne peut que rire d'un journaliste qui fait le savant, et qui dit de telles sottises.

XXIII.

Au nombre 52, l'auteur des Observations s'avise de parler de guerre ; il a l'insolence de dire que feu M. le maréchal de Tallard gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une méprise, et parce qu'il avait la vue courte, *circonstance*, dit-il, *qu'il savait depuis long-temps*. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jésuite et curé, ce que c'est que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit, dans une de ses lettres, un des meilleurs lieutenants-généraux qu'ait eus la France :

« M. le maréchal de Tallard ayant assiégé Lan-
« dau, M. le prince de Hesse et M. de Nassau-Neu-
« bourg, à la tête de l'armée des alliés, forcèrent
« plusieurs marches pour secourir la ville. Je mar-
« chais cependant pour joindre l'armée du siége,
« et il était à craindre que les alliés, se portant
« entre M. de Tallard et moi, ne lui coupassent les
« vivres. La situation était embarrassante ; les en-
« nemis n'avaient plus que deux marches à faire
« pour attaquer M. de Tallard : il prit sa résolution
« sur-le-champ ; il m'envoie dire de marcher en
« toute diligence avec ma cavalerie vers le Spireback
« que les ennemis passaient, et il fait lui-même deux
« marches forcées pour aller attaquer ceux qui
« comptaient le surprendre. Un espion, auquel il
« donna mille écus, l'instruisit de l'état de l'armée
« ennemie ; je le joignis avec deux mille chevaux,

« mon infanterie suivait. Nous arrivâmes au Spire-« back dans le temps que les généraux alliés étaient « à table. Leur armée se rangea en bataille avec « beaucoup de confusion, et nous fondîmes sur eux « pendant qu'ils se formaient, quoique toutes nos « troupes ne fussent pas arrivées. Je n'ai jamais vu « tant de célérité dans l'exécution : les ennemis firent « un feu très-vif, et obligèrent même M. de Puignon « de reculer à leur droite ; mais monsieur le ma-« réchal fit charger, la baïonnette au bout du fusil ; « méthode excellente, et qui nous réussit presque « toujours : alors les ennemis ne firent plus aucune « résistance. »

Eh bien ! monsieur le journaliste, est-ce là gagner une bataille par méprise ? M. de Feuquières, ennemi personnel de M. de Tallard, a pu le dire ; il a fait par envie ce que vous faites par ignorance.

XXIV.

L'Observateur, nombre 69, parle de vers comme de guerre et de philosophie ; il critique ce vers de M. Gresset :

> Au sein des mers, dans une île enchantée.
>
> *Épître à ma Muse.*

« Le sein de la mer, dit-il, ne peut s'entendre « de sa surface : » il devrait au moins savoir qu'en poésie on dit : *Au sein des mers*, au lieu d'*au milieu des mers ; au sein de la France*, au lieu d'*au milieu de la France; au sein des beaux-arts* dont on médit ; *au sein de la bassesse, de l'envie, de l'ignorance, de l'avarice*, etc.

XXV.

Nombre 8. On m'apporte dans le moment cette feuille ; elle est curieuse, et mérite une attention singulière. Voici comme il parle d'un livre intitulé : *le Petit Philosophe :*

« J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un « livre qui dégrade également l'esprit et la probité « de l'auteur ; c'est un tissu de sophismes libertins, « forgés à plaisir pour détruire les principes de la « morale, de la politique et de la religion. Com- « ment pourrait-on être séduit par un écrivain qui « franchit toutes sortes de bornes, et qui avoue d'un « air cavalier, qu'il n'a étudié que dans les cafés et « dans les cabarets ? »

Ne croirait-on pas sur cet exposé que cet ouvrage, intitulé *le Petit Philosophe ou Alciphron*, est la production de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ses mauvaises mœurs ? On sera bien surpris quand on saura que c'est un livre saint, rempli des plus forts arguments contre les libertins, composé par M. l'évêque de Cloyne, ci-devant missionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infame portrait de ce saint livre, fait bien voir par là qu'il n'a lu aucun des livres dont il a la hardiesse de parler.

XXVI.

Ayant lu dans ces *Observations* plusieurs traits contre M. de Voltaire, et une lettre qu'il se vante que M. de Voltaire lui a écrite, j'ai pris la liberté

d'écrire moi-même à M. de Voltaire sans le connaître : voici ce qu'il m'a répondu.

« Je ne connais l'abbé Guyot Desfontaines que « parce que M. Thiriot l'amena chez moi en 1724, « comme un homme qui avait été ci-devant jésuite, « et qui, par conséquent, était un homme d'étude ; « je le reçus avec amitié, comme je reçois tous ceux « qui cultivent les lettres. Je fus étonné au bout de « quinze jours de recevoir une lettre de lui, datée « de Bicêtre, où il venait d'être renfermé. J'appris « qu'il avait été mis trois mois auparavant au Châ- « telet pour le même crime dont il était accusé, et « qu'on lui fesait son procès dans les formes. J'étais « alors assez heureux pour avoir quelques amis « très-puissants que la mort m'a enlevés. Je courus « à Fontainebleau, tout malade que j'étais, me jeter « à leurs pieds ; je pressai, je sollicitai de toutes « parts ; enfin j'obtins son élargissement, et la dis- « continuation du procès où il s'agissait de sa vie : « je lui fis avoir la permission d'aller à la campagne « chez M. le président de Bernières mon ami. Il y « alla avec M. Thiriot. Savez-vous ce qu'il y fit ? un « libelle contre moi. Il le montra même à M. Thi- « riot, qui l'obligea de le jeter dans le feu ; il me « demanda pardon, en me disant que le libelle était « fait un peu avant la date de Bicêtre. J'eus la faiblesse « de lui pardonner, et cette faiblesse m'a valu en « lui un ennemi mortel, qui m'a écrit des lettres ano- « nymes, et qui a envoyé vingt libelles en Hollande « contre moi. Voilà, monsieur, une partie des choses « que je peux vous dire sur son compte, etc. »

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire, aussi je n'en ferai point.

XXVII.

On m'apporte le nombre 17. Le satirique auteur essaie d'avilir la *Mérope* du marquis Maffei. Cette tragédie a sans doute des défauts, mais ce n'est pas ceux que le satirique lui reproche. Il traduit *gentile aspetto,* aspect aimable, par *jolie figure; genitori innocenti,* les auteurs vertueux de mes jours, par mes *parents gens de bien; ben complesso,* taille avantageuse, par *bonne complexion*. Ainsi, dans une traduction que ce critique fit en français d'un ouvrage anglais de M. de Voltaire, il prit le mot *cake,* qui signifie *gâteau,* pour le géant *Cacus*... Il est plaisant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

XXVIII.

Voici les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles :

« La fréquence fastidieuse d'un clinquant méta« physique. »

« Les rustiques contempteurs qui méprisent les « *Révolutions de Pologne*, le second *Gulliver*, le *Nou« velliste du Parnasse*, etc. »

« Un sage militaire enchanté d'un auteur connu « par les admirables saillies d'une délicate inintel« ligibilité. »

« Une hypocrisie corporifiée par la grace. »

« La nouvelle faculté d'un esprit paradoxal, éri« gée dans le beau monde. »

« Un savoyard qui décrote des lambeaux de mé-
« taphysique. »

« La vérité habilement distillée par un avocat-
« général, qui en tire l'essence du problématique
« judiciaire. »

Je n'en copierai pas davantage; je me contenterai de demander s'il sied bien à l'auteur de ce *galimatias* plein de bassesse, d'insulter au style de M. de Marivaux, et à tant d'autres?

XXIX.

Je crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles paraissent. Je crois que le peu que j'ai dit servira de *préservatif.* Je continuerai si la chose est nécessaire; j'avertis, en attendant, que le même auteur donne sous main, depuis quelque temps, une autre brochure intitulée : *Réflexions sur les ouvrages de littérature.* On dit qu'il combat souvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Observations.* Cela fait souvenir de gens d'une profession à peu près semblable, qui font semblant de se battre pour ameuter les passants. N'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres?

MÉMOIRE SUR LA SATIRE,

A L'OCCASION D'UN LIBELLE DE L'ABBÉ DESFONTAINES CONTRE L'AUTEUR. — 1739.

Il est honteux pour l'esprit humain que, sous un gouvernement de sagesse et de paix, qui semble faire de la France une seule famille, la discorde règne dans les belles-lettres, et que la société ne soit troublée que par ceux qui devraient en faire la douceur principale.

Un libelle infame ayant révolté le public, il y a quelques mois, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de proposer ici quelques idées sur la satire, accompagnées de l'histoire récente des injustices, des crimes même, et des malheurs qu'elle a produits de nos jours. Je tâcherai de parler en philosophe et en historien, et de montrer la vérité la plus exacte dans les réflexions comme dans les faits.

Je commencerai d'abord par examiner la nature de la critique; ensuite je donnerai une histoire, peut-être utile, de la satire et de ses effets, à prendre seulement depuis Boileau jusqu'au dernier libelle diffamatoire qui a paru depuis peu: ce qui fera un tableau, dont le premier trait sera l'abus que Boileau a fait de la critique; et le dernier sera l'excès horrible où la satire s'est portée de nos jours.

Peut-être que les jeunes gens qui liront cet essai

apprendront à détester la satire. Ceux qui ont embrassé ce genre funeste d'écrire en rougiront; et les magistrats qui veillent sur les mœurs regarderont peut-être cet essai comme une requête présentée au nom de tous les honnêtes gens pour réprimer un abus intolérable.

DE LA CRITIQUE PERMISE.

J'espère que ce siècle si éclairé permettra d'abord que j'entre un moment dans l'intérieur de l'homme; car c'est sur cette connaissance que toute la vie civile est fondée.

Je crois qu'il y a, dans tous les hommes, une horreur pour le mépris, aussi nécessaire pour la conservation de la société et pour le progrès des arts, que la faim et la soif le sont pour nous conserver la vie. L'amour de la gloire n'est pas si général, mais l'impossibilité de supporter le mépris paraît l'être. Il n'est pas plus dans la nature qu'un homme puisse vivre avec des hommes qui lui feront sentir des dédains continuels, qu'avec des meurtriers qui lui feraient tous les jours des blessures.

Ce que je dis là n'est point une exagération : et il est très-vraisemblable que Dieu, qui a voulu que nous vécussions en société, nous a donné ce sentiment ineffaçable, comme il a donné l'instinct aux fourmis et aux abeilles pour vivre en commun.

Aussi toute la politesse des hommes ne consiste qu'à se conformer à cette horreur invincible que la nature humaine aura toujours pour ce qui porte le caractère de mépris. La première règle de l'éduca-

tion, dans tous les pays, est de ne jamais rien dire de choquant à personne.

Les Français ont été plus loin en cela que les autres peuples. Ils ont presque fait une loi de la société, de dire des choses flatteuses.

Il serait donc bien étrange que dans la nation la plus polie de l'Europe, il fût permis d'écrire, d'imprimer, de publier d'un homme, à la face de tout le monde, ce qu'on n'oserait jamais dire à lui-même, ni en présence d'un tiers, ni en particulier.

Il n'est permis de critiquer par écrit, sans doute, que de la même façon dont il est permis de contredire dans la conversation. Il faut prendre le parti de la vérité; mais faut-il blesser pour cela l'humanité? faut-il renoncer à savoir vivre, parce qu'on se flatte de savoir écrire?

Depuis le beau règne de Louis XIV, où tout s'est perfectionné en France, les magistrats qui veillent sur la littérature ont eu soin, autant qu'ils ont pu, que les Français ne démentissent point, par leurs écrits, ce caractère de politesse qu'ils ont dans le commerce. Il n'y a point aujourd'hui de censeur de livres qui pût donner son approbation à un écrit mordant, à moins peut-être que cet ouvrage ne fût une réponse à un agresseur. Il est triste qu'il ait fallu tant de temps pour établir dans la littérature ce qui l'a toujours été dans le commerce des hommes, et qu'on se soit aperçu si tard que des injures ne sont pas des raisons.

Il se trouva, dans le siècle passé, un homme qui donna un bel exemple de la critique la plus judi-

cieuse et la plus sage : c'est Vaugelas. On croit qu'il n'a donné que des leçons de langage : il en a donné de la plus parfaite politesse ; il critique trente auteurs, mais il n'en nomme ni n'en désigne aucun : il prend souvent même la peine de changer leurs phrases en y laissant seulement ce qu'il condamne, de peur qu'on ne reconnaisse ceux qu'il censure. Il songeait également à instruire et à ne pas offenser ; et certainement il s'est acquis plus de gloire, en ne voulant pas flétrir celle des autres, que s'il s'était donné le malheureux plaisir de faire passer des injures à la postérité.

Il me convient mal de parler de moi, et je me garderais bien d'en demander la permission, si je ne me trouvais dans une circonstance qui autorise cette extrême liberté. L'excès des horribles calomnies dont on a voulu me noircir dans le libelle le plus odieux excusera peut-être une hardiesse que je ne me permets ici qu'avec peine.

Je me crus obligé, il y a quelques années, de m'élever contre un homme d'un mérite très-distingué, contre feu M. de Lamotte, qui se servait de tout son esprit pour bannir du théâtre les règles et même les vers. J'allai le trouver avec M. de Crébillon, intéressé plus que moi à soutenir l'honneur d'un art dans lequel je ne l'égalais pas. Nous demandâmes tous deux à M. de Lamotte la permission d'écrire contre ses sentiments. Il nous la donna; M. de Crébillon voulut bien que je tinsse la plume.

Deux jours après je portai mon écrit à M. de Lamotte. C'est une préface qu'on a mise à la nouvelle

édition d'*OEdipe*. Enfin, on vit ce que je ne pense pas qu'on eût vu encore dans la république des lettres : un auteur, censeur royal, devenir l'approbateur d'un ouvrage écrit contre lui-même.

Encore une fois, je suis bien loin d'oser me citer pour exemple : mais il me semble qu'on peut tirer de là une règle bien sûre pour juger si un homme s'est tenu dans les bornes d'une critique honnête : « Osez montrer votre ouvrage à celui même que « vous censurez. »

Il y a encore un meilleur parti à prendre, surtout dans les ouvrages de goût et de sentiment : c'est de ne critiquer qu'en essayant de mieux faire. Je conviens qu'en physique, en histoire, en philosophie, on est obligé de relever des erreurs. Ce n'est pas assez à M. l'abbé Dubos d'établir, avec l'érudition la plus exacte et la plus grande vraisemblance, l'origine des Français; il faut absolument qu'il réfute des opinions moins probables. Il a fallu montrer que Descartes avait donné six règles fausses du mouvement, lorsqu'on a établi les véritables règles. Mais en fait d'arts, c'est, je crois, tout autre chose. Un peintre, un sculpteur, un musicien, n'auraient pas bonne grace à écrire contre leurs confrères. Pourquoi cette différence? c'est que les hommes ne peuvent savoir si Descartes et Mézeraì ont tort, sans le secours de la critique; mais il suffit d'avoir des yeux et des oreilles pour juger d'un beau tableau et d'une bonne musique. Aussi je ne vois point que les Destouches aient écrit contre les Campra, ni les Girardon contre les Puget : chacun a tâché

de surpasser son émule. Les poètes, et ceux qu'on nomme littérateurs, sont presque les seuls artistes auxquels on puisse reprocher ce ridicule de se déchirer mutuellement sans raison.

Lorsque Scudéri porta au cardinal de Richelieu sa très-mauvaise censure de la belle mais imparfaite tragédie du *Cid*, pourquoi le cardinal ne dit-il pas à Scudéri et à ses confrères : Messieurs, qui méprisez tant *le Cid*, écrivez sur le même sujet, et traitez-le mieux que Corneille? On sentait apparemment que cette manière de critiquer n'était pas à la portée des censeurs. C'était pourtant la seule dont Corneille s'était servi contre ses rivaux; et ce fut la seule que Racine employa contre Corneille même.

L'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte* était homme : il y avait quelques défauts dans ses meilleures pièces, il était un peu déclamateur; il ne parlait pas purement sa langue; il n'allait pas toujours assez au cœur. On aurait écrit en vain des volumes contre ses défauts. Il vint un homme qui, sans écrire contre lui et en le respectant, donna des tragédies plus intéressantes, plus purement écrites, et moins pleines de déclamations.

Avant nos bons avocats, on citait les pères de l'Église au barreau, quand il s'agissait du loyer d'une maison; avant nos bons prédicateurs, on parlait en chaire de Plutarque, de Cicéron, et d'Ovide. Ceux qui ont banni ce mauvais goût en ont-ils purgé la France en se moquant des orateurs leurs contemporains? non; ils ont marché dans la bonne route, et alors on a quitté la mauvaise.

J'aurais bien d'autres exemples à donner pour faire voir que ce n'est point par des satires, mais par des ouvrages écrits dans le bon goût, qu'on réforme le goût des hommes. Mais cette vérité étant suffisamment prouvée, je passe à l'histoire de la satire, que j'ai promise, à ses effets et à ses progrès. Je commence par Boileau ; car en France, quand il s'agit des arts, je crois qu'il n'y a guère d'autre époque à prendre que le règne de Louis XIV.

DE DESPRÉAUX.

L'abbé Furetière, homme caustique et médiocre écrivain, fesait des satires dans le goût de Regnier. Il les montrait à Boileau jeune encore : le disciple, né avec plus de talent que le maître, profita trop bien dans cette école dangereuse. Il y avait alors à Paris un homme d'une érudition immense, qui écrivait en prose avec assez de grace et de justesse, qui passait pour bon juge, qui était l'ami et même le protecteur de tous les gens de lettres. S'attendrait-on à voir le nom de Chapelain au bas de ce portrait ? Tout cela est pourtant exactement vrai ; et Chapelain aurait joui d'une grande réputation s'il n'avait pas voulu en avoir davantage. La *Pucelle* et Boileau firent un écrivain très-ridicule d'un homme d'ailleurs très-estimable.

Malgré cette malheureuse *Pucelle*, Chapelain était un si galant homme et si considéré, que le grand Colbert, lorsqu'il engagea Louis XIV à donner des pensions aux gens de lettres, chargea

Chapelain de faire la liste de ceux qui méritaient les bienfaits du roi.

Cette faveur de Chapelain irrita le jeune Boileau, qui, dans la première édition de sa première satire, fit imprimer ces vers, lesquels ne sont pas ses meilleurs :

> Enfin je ne saurais, pour faire un juste gain,
> Aller, bas et rampant, fléchir sous Chapelain.

Voilà donc l'origine de la querelle : un peu d'envie et de penchant à médire. Ce goût pour la médisance était dans lui, du moins en ce temps-là, si dominant et si injuste, que dans la même satire il traite de parasite [1] un honnête homme qui souffrait la pauvreté avec courage, et qui la rendait respectable en n'allant jamais manger chez personne : il s'appelait Pelletier.

> Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
> S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

Je demande à tout esprit raisonnable en quoi ces traits, assez bas et assez indignes d'un homme de mérite, pouvaient contribuer à établir en France le bon goût. Quel service Boileau rendait-il aux lettres en disant dans sa seconde satire :

> Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
> Ma plume, pour rimer, trouve l'abbé de Pure ;
> Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
> La raison dit Virgile, et la rime Quinault.

J'ai déjà montré quelque part * combien ce trait

[1] Voyez les *Commentaires* mêmes de Boileau.

* Lettre à Cideville sur *le Temple du Goût*, tome XII.

est injuste de toutes façons. *Quinault* ne rime point assez bien avec *défaut*, pour que ce nom soit amené par la rime; et la raison n'a jamais dit que Virgile soit sans défaut: la raison dit seulement que Virgile, malgré tout ce qui lui manque, est le plus grand poète de Rome.

Il est bien indubitable que ce n'est point un zèle trop vif pour le bon goût, mais un esprit de satire et de cabale qui acharnait ainsi Boileau contre Quinault; car dans une satire qui parut bientôt après, il dit:

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre*;
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre:
> Les héros chez Quinault parlent bien autrement.

L'*Alexandre* du célèbre Racine ne valait peut-être guère mieux que l'*Astrate*; il était infiniment moins intéressant. J'ai ouï conter même à un homme de ce temps-là qu'un vieux comédien dit à M. Racine: « Vous ne réussirez jamais si vous ne traitez « pas l'amour aussi tendrement que le jeune Qui-« nault: vous faites des vers mieux que lui; si vous « traitez les passions, vous surpasserez Corneille. » Ce comédien avait raison; et je suis persuadé que, sans Quinault, Racine, qui avait méconnu son talent dans *Théagène*, dans *les Frères ennemis*, et même dans *Alexandre*, eût pu continuer à s'égarer.

Mais j'insiste encore, et je demande comment Boileau pouvait insulter si indignement et si souvent l'auteur de *la Mère coquette*; comment il ne

demanda pas enfin pardon à l'auteur d'*Atys*, de *Roland*, d'*Armide*; comment il n'était pas touché du mérite de Quinault, et de l'indulgence singulière du plus doux de tous les hommes, qui souffrit trente ans, sans murmure, les insultes d'un ennemi qui n'avait d'autre mérite par-dessus lui que de faire des vers plus corrects et mieux tournés, mais qui certes avaient moins de grace, de sentiment et d'invention.

Est-ce enfin par l'amour du bon goût que Despréaux se croyait forcé à louer Ségrais, que personne ne lit; et à ne jamais prononcer le nom de La Fontaine, qu'on lira toujours? Est-ce à ses satires qu'on doit la perfection où les muses françaises s'élevèrent? pour lors Molière et Corneille n'avaient-ils pas déjà écrit?

Boileau a-t-il appris à quelqu'un que la *Pucelle* est un mauvais ouvrage? non, sans doute. A quoi donc ont servi ses satires? à faire rire aux dépens de dix ou douze gens de lettres; à faire mourir de chagrin deux hommes qui ne l'avaient jamais offensé; à lui susciter enfin des ennemis qui le poursuivirent presque jusqu'au tombeau, et qui l'auraient perdu plus d'une fois sans la protection de Louis XIV.

Aussi quelle serait sa réputation s'il n'avait couvert ces fautes de sa jeunesse par le mérite de ses belles épîtres et de son admirable *Art poétique*? Je ne connais de véritablement bons ouvrages que ceux dont le succès n'est point dû à la malignité humaine.

DE LA SATIRE APRÈS LE TEMPS DE DESPRÉAUX.

Boileau dans ses satires, quoique cruelles, avait toujours épargné les mœurs de ceux qu'il déchirait: quelques personnes qui se mêlèrent de poésie après lui poussèrent plus loin la licence. Un style qu'on appelle marotique fut quelque temps à la mode. Ce style est la pierre sur laquelle on aiguise aisément le poignard de la médisance. Il n'est pas propre aux sujets sérieux, parce qu'étant privé d'articles, et étant hérissé de vieux mots, il n'a aucune dignité; mais, par ces raisons-là même, il est très-propre aux contes cyniques et à l'épigramme.

On vit donc paraître beaucoup d'épigrammes et de satires dans ce style: on y ajouta des couplets encore plus infames. On appelait couplets certaines chansons parodiées des opéra. Personne, je crois, ne s'avisera de dire que c'était l'amour du vrai, le goût de la saine antiquité, le respect pour les anciens, qui obligeaient les auteurs de ces infamies à les écrire. C'est pourtant ce que ces auteurs osaient dire pour leur défense: tant on cherche à couvrir ses fautes de quelque ombre de raison! Pour moi qui, quoique très-jeune alors, ai vu naître toutes ces horreurs, je sais très-bien que l'envie en fut la seule cause. Et quelle envie encore! quelle source ridicule de tant de disgraces sérieuses! de quoi s'agissait-il? d'un opéra qui n'avait pas réussi! Il n'y a point d'autre origine de la haine qui fit faire cette pièce infame intitulée *la*

Francinade, et ces soixante-douze couplets qui désolèrent long-temps plusieurs gens de lettres et des familles entières; et ceux que l'auteur avoua lui-même contre les sieurs Danchet, Bertin et Pécourt; enfin ceux qui furent la cause de ce fameux procès rapporté très-exactement dans le livre des *Causes célèbres*.

MM. de Lamotte, Danchet, Saurin, et le sieur Rousseau, étaient amis. MM. de Lamotte et Danchet donnèrent des opéra qui eurent du succès; ceux de Rousseau n'en auraient point eu : joignez à cela la chute de la comédie du *Capricieux*, et ne cherchez point ailleurs ce qui attira tant de crimes et une condamnation si publique.

Mais voici quelque chose qui doit frapper bien davantage. Il est certain qu'un homme flétri pour avoir abusé à ce point du talent de la poésie, pour avoir fait les satires les plus horribles, et qui cherchait à laver cette tache, ne devait jamais se permettre la moindre raillerie contre personne. Et cependant qu'a-t-il fait pendant trente années de bannissement? de nouvelles satires, auxquelles il ne manque que d'être bien écrites pour être aussi odieuses que les premières.

Je ne dissimule point qu'étant outragé par lui, comme tant d'autres, j'ai perdu patience; et que surtout dans une pièce contre la calomnie *, j'ai marqué toute mon indignation contre le calomniateur. J'ai cru être en droit de venger et mes injures et celles de tant d'honnêtes gens. J'aurais

* Épître à madame du Châtelet, tom. XIII.

mieux fait peut-être d'abandonner au mépris et à l'horreur du public les crimes que j'ai attaqués; mais enfin, si c'est une faute d'écrire contre le perturbateur du repos public, c'est une faute bien excusable; c'est, j'ose le dire, celle d'un citoyen.

Ce fut alors que les journaux destinés à l'honneur des lettres devinrent le théâtre de l'infamie. L'homme dont je parle, et dont je voudrais supprimer ici absolument le nom pour ne me plaindre que du crime, et non du criminel, osa faire imprimer dans la *Bibliothèque française*, en 1736, un tissu de calomnies. Il osait alléguer entre autres raisons de sa conduite envers moi, qu'autrefois, en passant par Bruxelles, j'avais voulu le perdre dans l'esprit de M. le duc d'Aremberg, son protecteur. Quel a été le fruit de cette imposture? M. le duc d'Aremberg en est instruit: il me fait aussitôt l'honneur de m'écrire pour désavouer cette calomnie; il chasse de sa maison celui qui en est l'auteur. On publie la lettre de ce prince; le calomniateur est confondu; et enfin les auteurs du journal de la *Bibliothèque française* me font des excuses publiques.

Je ne me résous à rapporter ce qui va suivre que comme un exemple fatal de cette opiniâtreté malheureuse que porte l'iniquité jusqu'au tombeau. Ce même homme prend enfin le parti de vouloir couvrir tant de fautes et de disgraces du voile de la religion; il écrit des *Épitres morales et chrétiennes* * (ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est

* Ses Épitres à Rollin et au P. Brumoy.

avec succès). Il sollicite enfin son retour à Paris et sa grace; il veut apaiser le public et la justice; on le voit prosterné au pied des autels; et dans le même temps il trempe dans le fiel sa main moribonde. A l'âge de soixante-douze ans il fait de nouveaux vers satiriques; il les envoie à un homme qui tient un bureau public de ces horreurs; on les imprime. Les voici. La meilleure censure qu'on en puisse faire, c'est de les rapporter.

Petit rimeur anti-chrétien,
On reconnaît dans tes ouvrages
Ton caractère et non le mien.
Ma principale faute, hélas! je m'en souvien,
Vint d'un cœur qui, séduit par tes patelinages,
Crut trouver un ami dans un parfait vaurien;
Charme des fous, horreur des sages,
Quand par lui mon esprit aveuglé, j'en convien,
Hasardait pour toi ses suffrages;
Mais je ne me reproche rien
Que d'avoir sali quelques pages
D'un nom aussi vil que le tien.

Un pareil exemple prouve bien que quand on n'a pas travaillé de bonne heure à dompter la perversité de ses penchants, on ne se corrige jamais; et que les inclinations vicieuses augmentent encore à mesure que la force d'esprit diminue.

DES SATIRES NOMMÉES CALOTTES.

Au milieu des délices pour lesquelles seules on semble respirer à Paris, la médisance et la satire en ont corrompu souvent la douceur. L'on y change de mode dans l'art de médire et de nuire comme

dans les ajustements. Aux satires en vers alexandrins succédèrent les couplets; après les couplets vinrent ce qu'on appelle *les calottes*. Si quelque chose marque sensiblement la décadence du goût en France, c'est cet empressement qu'on a eu pour ces misérables ouvrages. Une plaisanterie ignoble, toujours répétée, toujours retombant dans les mêmes tours, sans esprit, sans imagination, sans grace; voilà ce qui a occupé Paris pendant quelques années; et pour éterniser notre honte, on en a imprimé deux recueils, l'un en quatre et l'autre en cinq volumes, monuments infames de méchanceté et de mauvais goût, dans lesquels, depuis les princes jusqu'aux artisans, tout est immolé à la médisance la plus atroce et la plus basse, et à la plus plate plaisanterie. Il est triste pour la France, si féconde en écrivains excellents, qu'elle soit le seul pays qui produise de pareils recueils d'ordures et de bagatelles infames.

Les pays qui ont porté les Copernic, les Ticho-Brahé, les Otto-Guericke, les Leibnitz, les Bernouilli, les Wolf, les Huygens; ces pays où la poudre, les télescopes, l'imprimerie, les machines pneumatiques, les pendules, etc., ont été inventés; ces pays que quelques-uns de nos petits-maîtres ont osé mépriser parce qu'on n'y fesait pas la révérence si bien que chez nous; ces pays, dis-je, n'ont rien qui ressemble à ces recueils, soit de chansons infames, soit de calottes, etc. Vous n'en trouvez pas un seul en Angleterre, malgré la liberté et la licence qui y règnent. Vous n'en trouverez pas

même en Italie, malgré le goût des Italiens pour les pasquinades.

Je fais exprès cette remarque, afin de faire rougir ceux de nos compatriotes qui, pouvant faire mieux, déshonorent notre nation par des ouvrages si malheureusement faciles à faire, auxquels la malignité humaine assure toujours un prompt débit, mais qu'enfin la raison, qui prend toujours le dessus, et qui domine dans la saine partie des Français, condamne ensuite à un mépris éternel.

DES CALOMNIES CONTRE LES ÉCRIVAINS DE RÉPUTATION.

Il s'est glissé dans la république des lettres une peste cent fois plus dangereuse; c'est la calomnie, qui va effrontément, sous le nom de justice et de religion, soulever les puissances et le public contre des philosophes, contre les plus paisibles des hommes, incapables de jamais nuire, par cela même qu'ils sont philosophes.

J'ai entendu demander souvent : Pourquoi Charron a-t-il été calomnié et persécuté, et que Montaigne, le libre, le pyrrhonien, le hardi Montaigne, et Rabelais même, ne l'ont jamais été? pourquoi Socrate a-t-il été condamné à mort, et Spinosa a-t-il vécu tranquille? pourquoi La Mothe Le Vayer, cent fois plus hardi, plus cynique que Bayle, a-t-il été précepteur de deux enfants de Louis XIII, et que Bayle a été accablé? pourquoi Descartes et Wolf, les deux lumières de leur siècle, ont-ils été chassés l'un d'Utrecht, et l'autre de l'université de Hall, et que tant d'autres qui ne les valaient pas ont été

comblés d'honneurs? On rapportait tous ces événements à la fortune, etc.

Et moi je dis : Examinez bien les sources des persécutions qu'ont essuyées ces grands hommes, vous trouverez que ce sont des gens de lettres, des sophistes, des professeurs, des prêtres, qui les ont excitées ; lisez, si vous pouvez, toutes les injures qu'on a vomies contre les meilleurs écrivains, vous ne trouverez pas un seul libelle qui n'ait été écrit par un rival. On appelle les belles-lettres *humaniores litteræ*, les lettres humaines ; mais, dit un homme d'esprit, en voyant cette fureur réciproque de ceux qui les cultivent, on les appellera plutôt les lettres inhumaines. Je ne veux point m'étendre ici sur les persécutions qui ont privé de leur liberté, de leur patrie, ou de la vie même, tant de grands personnages dont les noms sont consacrés à la postérité : je ne veux parler ici que de cette persécution sourde que fait continuellement la calomnie, de cet acharnement à composer des libelles, à diffamer ceux qu'on voudrait détruire.

La jalousie, la pauvreté, la liberté d'écrire, sont trois sources intarissables de ce poison. Je conserve précieusement, parmi plusieurs lettres assez singulières que j'ai reçues dans ma vie, celle d'un écrivain qui a fait imprimer plus d'un ouvrage. La voici :

« Monsieur, étant sans ressource, j'ai composé « un ouvrage contre vous ; mais si vous voulez « m'envoyer deux cents écus, je vous remettrai « fidèlement tous les exemplaires, etc., etc. »

Je rappellerai encore ici la réponse que fit, il y a quelques années, un de ces malheureux écrivains à un magistrat qui lui reprochait ses libelles scandaleux : « Monsieur, dit-il, il faut que je vive. »

Il s'est trouvé réellement des hommes assez perdus d'honneur pour faire un métier public de ces scandales : semblables à ces assassins à gages, ou à ces monstres du siècle passé qui gagnaient leur vie à vendre des poisons.

Mais je ne crois pas que depuis que les hommes sont méchants et calomniateurs, on ait jamais mis au jour un libelle aussi déshonorant pour l'humanité que celui qui a paru à Paris au mois de janvier de cette année 1739, sous le titre de *Voltairomanie, ou Mémoire d'un jeune avocat.* (1738, in-12.)

C'est de quoi je suis obligé par toutes les lois de l'honneur de dire un mot ici ; et je prie tout lecteur attentif de vouloir bien examiner une cause qui devient l'affaire de tout honnête homme : car quel homme de bien n'est pas exposé à la calomnie plus ou moins publique ? Tout lecteur sage est, en de pareilles circonstances, un juge qui décide de la vérité et de l'honneur en dernier ressort, et c'est à son cœur que l'injustice et la calomnie crient vengeance.

EXAMEN D'UN LIBELLE CALOMNIEUX INTITULÉ, LA VOLTAIROMANIE, OU MÉMOIRE D'UN JEUNE AVOCAT.

Il est juste en premier lieu de laver l'opprobre que l'on fait au corps respectable des avocats, en imputant à l'un de ses membres un malheureux

libelle, où les injures et les calomnies les plus atroces tiennent lieu de raisons; un libelle où l'on traite avec indignité M. Andry, qui travaille avec applaudissement depuis trente ans au *Journal des Savants* sous M. l'abbé Bignon; un libelle où l'on appelle M. de Fontenelle *ridicule*, celui-ci *Thersite* de la faculté, celui-là *cyclope*, cet autre *faquin*; un libelle enfin qui, pour me servir des expressions d'un des plus estimables hommes de Paris, est l'ouvrage des furies, si les furies n'ont point d'esprit.

Quand on s'abaisse à parler d'un libelle, je crois qu'il n'en faut parler que papiers justificatifs en main, soit devant les juges, soit devant le public. Voici donc la lettre d'un des plus anciens et des meilleurs avocats de Paris qui prouve qu'il est impossible qu'un avocat soit l'auteur de ce libelle punissable.

A Paris, ce 12 février 1739.

« J'ai vu, monsieur, un imprimé qui a couru ici, « intitulé, *La Voltairomanie, ou Lettre d'un jeune « avocat, en forme de mémoire.* J'ai vu au palais la « plupart de messieurs les avocats. Après avoir parlé « à M. Deniau, qui est à présent notre bâtonnier, « je puis vous assurer, monsieur, qu'il n'y a qu'un « cri de blâme et d'indignation contre les calomnies « atroces répandues dans ce libelle. Le sentiment « commun est qu'il n'est pas possible qu'un ou- « vrage si méchant soit imputé à un avocat, ni « même à quelqu'un qui connaîtrait les lois de cette « profession, dont le premier devoir est la sagesse.

« Je vous proteste, au nom de tous ceux à qui j'ai « parlé (et c'est, encore une fois, la meilleure partie « du palais), que, bien loin que quelqu'un s'en « avoue l'auteur, tous le condamnent comme ex- « trêmement scandaleux. Je vous ajouterai même « que c'est avec une vraïe peine que la plupart vous « ont vu si injurieusement traité que vous l'êtes « dans cet écrit; car nous fesons gloire, monsieur, « d'honorer les grands génies, et vos ouvrages sont « dans nos mains. Tout cela vous serait attesté par « monsieur le bâtonnier au nom de l'ordre, sans la « difficulté de convoquer une assemblée générale. « Si de pareilles brochures, distribuées sous le nom « vague d'un avocat, devenaient fréquentes, nous « serions exposés sans cesse à nous mettre en mou- « vement pour les désavouer. Mais pour suppléer « à une attestation en forme, je me suis chargé de « vous rendre compte du sentiment général; et je « le fais de l'aveu de tous ceux à qui j'en ai parlé. « Je m'en acquitte avec d'autant plus de satisfaction, « que c'est ce que j'avais pensé à la vue du libelle.

« Je suis avec toute l'estime, etc. *Signé* PAGEAU. »

Il n'y a personne qui, ayant lu cette lettre, et ayant remarqué que le libelle est tout entier en faveur du sieur abbé Guyot Desfontaines, et plein d'anecdotes qui le regardent, jusque-là même que sa généalogie y est rapportée; il n'y a personne, dis-je, qui ne voie évidemment par cent autres raisons qu'aucun avocat n'a composé cet ouvrage. Mais qui donc pourrait en être l'auteur?

Quoique l'abbé Guyot Desfontaines soit depuis quelque temps mon plus cruel ennemi, cependant je me garderai bien d'imputer à un homme de son âge, à un prêtre, une si infame pièce : je croirais lui faire une trop grande injure. Je l'en crois incapable, et en voici les raisons.

Il est dit dans ce libelle, en termes exprès, que je suis *un voleur, un brutal, un enragé, un athée, le petit-fils d'un paysan*, etc., etc.

Or je soutiens qu'un homme de lettres, quelque méchant qu'il puisse être, ne peut vomir de pareilles injures : celles de *voleur*, d'*enragé*, d'*athée*, de *brutal*, sont des termes horribles, mais vagues, qui ne peuvent souiller la plume d'un homme auquel il resterait la moindre pudeur et la moindre étincelle d'esprit.

Il est encore bien peu probable qu'un écrivain reproche à un autre écrivain sa naissance. L'auteur de *la Henriade* doit peu s'embarrasser quel a été son grand-père. Uniquement occupé de l'étude, je ne cherche point la gloire de la naissance. Content, comme Horace, de mes parents, je n'en ai jamais demandé d'autres au ciel ; et je ne réfuterais point ici ce vain mensonge, si je n'avais parmi mes proches parents des magistrats et des officiers-généraux qui s'intéresseront peut-être davantage à l'honneur d'une famille outragée. Pour moi, je sens qu'un tel reproche, s'il était vrai, ne pourrait jamais m'affliger. Je me suis consacré à l'étude dès ma jeunesse ; j'ai refusé la charge d'avocat du roi à Paris, que ma famille, qui a exercé long-temps des charges de

judicature en province, voulait m'acheter. En un mot, l'étude fait tous mes titres, tous mes honneurs, toute mon ambition.

Voici des preuves encore plus fortes que cet infame écrit ne peut être de l'homme à qui tout Paris l'impute.

On ose avancer dans ce libelle que ce service signalé qu'avait rendu si publiquement autrefois le sieur de Voltaire au sieur Desfontaines, il ne l'avait rendu que pour obéir à M. le président de Bernières, son patron, qui le nourrissait et le logeait par bonté, et que par conséquent le sieur Desfontaines n'avait aucune obligation au sieur de Voltaire.

Premièrement, comment se pourrait-il faire qu'un homme de bon sens raisonnât ainsi? Quoi! il serait permis d'insulter son bienfaiteur, parce qu'il aurait été logé et nourri chez un autre? est-ce là la logique de l'ingratitude? En second lieu, l'abbé Desfontaines ne savait-il pas que j'ai long-temps loué chez M. de Bernières un appartement assez connu? faut-il lui apprendre que j'ai en main l'acte fait double, du 4 de mai 1723, par lequel je payais 1800 livres de pension pour moi et pour un de mes amis? faudrait-il enfin dire ici que le chef de la justice et plusieurs autres magistrats ont vu la lettre de la veuve du président de Bernières, qui dément d'une manière si forte toutes les impostures du libelle? Nous ne la rapportons point ici, parce que nous n'en avons point demandé la permission, comme nous avions demandé celle de la faire voir à M. le chancelier.

Enfin comment se pourrait-il faire que l'abbé Desfontaines osât dire qu'il n'a jamais eu aucune obligation au sieur de Voltaire?

On n'a qu'à lire la lettre qu'il m'écrivit en sortant de l'endroit d'où je l'avais tiré; elle est écrite et signée de sa main; le cachet est même presque entier.

De Paris, ce 31 mai.

« Je n'oublierai jamais les obligations infinies que « je vous ai. Votre bon cœur est bien au-dessus de « votre esprit. Vous êtes l'ami le plus généreux qui « ait jamais été. Que ne vous dois-je point! etc., etc.

« L'abbé Nadal, l'abbé de Pons, Danchet, Fré- « ret, se réjouissent; ils traitent ma personne comme « je traiterai toujours leurs indignes écrits. Ne pour- « riez-vous pas faire en sorte que l'ordre qui m'exile « à trente lieues soit levé? Voilà, mon cher ami, ce « que je vous conjure d'obtenir encore pour moi. « Je ne me recommande qu'à vous seul, qui m'avez « servi, etc., etc. »

Après tant de preuves, je soutiendrai toujours qu'il faudrait que l'abbé Desfontaines, au moins, eût absolument perdu la mémoire, pour avancer contre un homme qui lui a rendu de tels services, des impostures si horribles et si aisées à confondre.

Mais, me dira-t-on, si vers le temps même où il vous avait les plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, il fit un libelle contre vous; si vous avez plusieurs lettres des per-

sonnes auxquelles il montra cet écrit; si l'on sait qu'il était intitulé *Apologie de M. de Voltaire*, et que cette apologie ironique et sanglante était un libelle diffamatoire contre vous et contre feu M. de Lamotte; si lui-même, dans un autre libelle intitulé *Pantalo-Phebeana*, page 73, a eu l'imprudence de citer cette apologie ironique; enfin s'il a été capable d'une telle ingratitude quand le service était récent, que n'a-t-il point pu faire après plus de treize années? J'avoue que cette objection est pressante; mais voici ce que j'ai à répondre.

Je ne crois pas qu'il soit permis d'accuser, sans preuves juridiques, un citoyen, de quelque faute que ce puisse être: or j'ai, à la vérité, des preuves juridiques des témoignages subsistants, que la première chose qu'il fit au sortir de Bicêtre, ce fut un libelle contre moi [1]; mais je n'ai aucune preuve assez forte pour l'accuser du malheureux libelle

[1] *Extrait des lettres de M. Thiriot.*

Du 16 août 1726.

« Il a fait, du temps de Bicêtre, un ouvrage contre vous, intitulé « *Apologie de M. de Voltaire*, que je l'ai forcé, avec bien de la « peine, à jeter dans le feu. C'est lui qui a fait, à Évreux, une édi-« tion du poème de *la Ligue*, dans lequel il a inséré des vers de sa « façon contre M. de Lamotte, etc. »

Du 31 décembre 1738.

« Je me souviens très-bien qu'à la Rivière-Bourdet, chez feu « M. le président de Bernières, il fut question d'un écrit contre « M. de Voltaire, que l'abbé Desfontaines me fit voir, et que je « l'engageai de jeter au feu, etc. »

Du 14 janvier 1739.

« Je démens les impostures d'un calomniateur; je méprise les « éloges qu'il me donne; je témoigne ouvertement mon estime, mon « amitié, ma reconnaissance pour vous, etc. »

qui a paru cette année ; je n'ai que la voix publique. Elle suffit pour devoir attribuer à un homme une bonne action ; mais elle ne suffit pas pour lui imputer un crime.

Je pourrais poursuivre, et faire voir jusqu'à quel comble d'horreur la calomnie a été poussée dans cet écrit ; mais mon dessein n'est pas de répondre en détail à des discours dignes de la plus vile canaille ; ce serait trop mal employer un temps précieux. J'ai voulu seulement, pour l'honneur des lettres, essayer de faire voir combien il est difficile de croire qu'un homme de lettres se soit souillé d'un opprobre si avilissant.

J'écris ici dans la vue d'être utile à la littérature encore plus qu'à moi-même. Plût à Dieu que toutes ces haines flétrissantes, ces querelles également affreuses et ridicules, fussent éteintes parmi des hommes qui font profession, non-seulement de cultiver leur raison, mais de vouloir éclairer celle des autres ! plût à Dieu que les exemples que j'ai rapportés pussent rendre sages ceux qui sont tentés de les suivre !

Faudra-t-il donc que les lettres, qu'on prétend avoir adouci les mœurs des hommes, ne servent quelquefois qu'à les rendre malins et farouches ? Si je pouvais exciter le repentir dans un cœur coupable de ces horreurs, je ne croirais pas avoir perdu ma peine en composant ce petit écrit, que je présente à tous les gens de lettres comme un gage de mon amour pour leurs études et pour le bien de la société.

COURTE RÉPONSE

AUX LONGS DISCOURS D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

1740.

Je m'étais donné à la philosophie, croyant y trouver le repos, que Newton appelle *rem prorsùs substantialem;* mais je vis que la racine carrée du cube des révolutions des planètes, et les carrés de leurs distances, fesaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par $m \times v$. J'ai eu l'insolence de douter des monades, de l'harmonie préétablie, et même du grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de Leibnitz, pouvais-je espérer du repos, après avoir voulu ébranler ces fondements de la nature? On a employé, pour me convaincre, de longs sophismes et de grosses injures, selon la respectable coutume introduite depuis long-temps dans cette science qu'on appelle *philosophie,* c'est-à-dire *amour de la sagesse.*

Il est vrai qu'une personne* infiniment respectable à tous égards, et qui a beaucoup de sortes d'esprit, a daigné en employer une à éclaircir et à orner le système de Leibnitz; elle s'est amusée

* Madame Du Châtelet.

à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaste et confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais j'en ai vu enfin la raison : c'est qu'elle-même n'y croyait guère, et c'est ce qui arrive souvent entre ceux qui s'imaginent vouloir persuader, et ceux qui s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant, et plus je suis confirmé dans l'idée que les systèmes de métaphysique sont pour les philosophes ce que les romans sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, et finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité, et les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la consolation de voir le grand Newton, qui touchait à sa fin. Le fameux curé de Saint-James, Samuel Clarke, l'ami, le disciple et le commentateur de Newton, daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie qui veut s'élever au-dessus du calcul et des sens. Je ne trouvai pas, à la vérité, cette anatomie circonspecte de l'entendement humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeste Locke, cherchant son chemin et le trouvant; enfin cette timidité savante qui arrêtait Locke sur le bord des abîmes. Clarke sautait dans l'abîme, et j'osai l'y suivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'esprit par leur immensité, je dis à un membre très-éclairé de la société : « M. Clarke est un bien plus grand

« métaphysicien que M. Newton. » « Cela peut être, « me répondit-il froidement; c'est comme si vous « disiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. » Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphysique, et j'ai vu qu'il n'en est sorti que du vent. Aussi, quand je dis à M. de s'Gravesande, *Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas*, il me répondit, « Je suis bien fâché que vous ayez raison. »

Le père Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, ne concevant rien de beau, rien d'utile que son système, s'exprime ainsi : « Les hommes ne « sont pas faits pour considérer des moucherons; « et on n'approuve pas la peine que quelques per- « sonnes se sont donnée de nous apprendre com- « ment sont faits certains insectes, la transformation « des vers, etc. Il est permis de s'amuser à cela « quand on n'a rien à faire, et pour se divertir. » Cependant *cet amusement à cela pour se divertir* nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. Cet *amusement à cela* a développé un nouvel univers en petit, et des variétés infinies de sagesse et de puissance, tandis qu'en quarante ans d'étude le père Malebranche a trouvé « que la « lumière est une vibration de pression sur de pe-

« tits tourbillons mous, et que nous voyons tout « en Dieu. »

J'ai dit que Newton savait douter; et là-dessus on s'écrie : Oh! nous autres, nous ne doutons pas. Nous savons, de science certaine, que l'ame est je ne sais quoi, destinée nécessairement à recevoir je ne sais quelles idées, dans le temps que le corps fait nécessairement certains mouvements, sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre; comme lorsqu'un homme prêche, et que l'autre fait des gestes; et cela s'appelle l'*harmonie préétablie*. Nous savons que la matière est composée d'êtres qui ne sont pas matière, et que dans la pate d'un ciron il y a une infinité de substances sans étendue, dont chacune a des idées confuses qui composent un miroir concentré de tout l'univers; et cela s'appelle le *système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté et de la nécessité; nous entendons très-bien *comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir* *. Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles, et qui voient un autre univers que celui où nous vivons!

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magistral et ironique : « Vous errez, vous ne savez « pas qu'on a découvert, depuis peu, que *ce qui est « est possible*, et *que tout ce qui est possible n'est pas « actuel*; et *que tout ce qui est actuel est possible*; et

* Que Robault vainement sèche pour concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir.
BOILEAU, Ép. V.

« *que les essences des choses ne changent pas.* » Ah! plût à Dieu que l'essence des docteurs changeât! Eh bien! vous nous apprenez donc qu'il y a des essences, et moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître : je vous apprends que jamais homme sur la terre n'a su et ne saura ce que c'est que la matière, ce que c'est que le principe de la vie et du sentiment, ce que c'est que l'ame humaine; s'il y a des ames dont la nature soit seulement de sentir sans raisonner, ou de raisonner en ne sentant point, ou de ne faire ni l'un ni l'autre; si ce qu'on appelle *matière* a des sensations comme elle a la gravitation; si, etc.

Quant à la dispute sur la mesure de la force des corps en mouvement, il me paraît que ce n'est qu'une dispute de mots; et je suis fâché qu'il y en ait de telles en mathématiques. Que l'on exprime comme l'on voudra la force, par mv, ou par mv^2, rien ne changera dans la mécanique; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux, la même charge de poudre pour les canons; et cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au ciel encore qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes! nous serions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables que Milton nous représente dévorés d'ennui, de rage, d'inquiétude, de douleur, et raisonnant encore sur la métaphysique au milieu de leurs tourments?

Tels, dans l'amas brillant des rêves de Milton,

On voit les habitants du brûlant Phlégéton,
Entourés de torrents de bitume et de flamme,
Raisonner sur l'essence, argumenter sur l'ame,
Sonder les profondeurs de la fatalité,
Et de la prévoyance, et de la liberté.
Ils creusent vainement dans cet abîme immense.
. . . . « and reason'd high
« Of providence, foreknowledge, will, and fate,
« Fix'd fate, free will, foreknowledge absolute,
« And found no end, etc. »

Parad. lost., II.

SUR L'ANTI-MACHIAVEL[1].

Je crois rendre service aux hommes en publiant l'*Essai de critique sur Machiavel*. L'illustre auteur de cette réfutation est une de ces grandes ames que le ciel forme rarement, pour amener le genre humain à la vertu par leurs exemples. Il mit par écrit ses pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictait. Il était encore très-jeune; il voulait seulement se former à la sagesse, à la vertu. Il comptait ne donner des leçons qu'à soi-même; mais ces leçons qu'il s'est données méritent d'être celles de tous les rois, et peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit; je crus qu'il était de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de Machiavel est trop public, il fallait que l'antidote le fût aussi. On s'arrachait à l'envi les copies manuscrites; il en courait déjà de très-fautives, et l'ouvrage allait paraître défiguré, si je n'avais eu le soin de fournir cette copie exacte, à laquelle j'espère que les libraires à qui j'en ai fait présent se conformeront. On sera sans doute étonné, quand j'apprendrai aux lecteurs que celui qui écrit en français d'un style

[1] Préface de l'éditeur de *l'Anti-Machiavel*, ouvrage du roi de Prusse, publié par M. de Voltaire, 1740.

si noble, si énergique, et souvent si pur, est un jeune étranger qui n'était jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime mieux qu'Amelot de La Houssaie, que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'est une chose inouïe, je l'avoue; mais c'est ainsi que celui dont je publie l'ouvrage a réussi dans toutes les choses auxquelles il s'est appliqué. Qu'il soit Anglais, Espagnol, ou Italien, il n'importe; ce n'est pas de sa patrie, mais de son livre qu'il s'agit ici. Je le crois mieux fait et mieux écrit que celui de Machiavel; et c'est un bonheur pour le genre humain, qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice. Maître de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprès quelques expressions qui ne sont pas françaises, mais qui méritent de l'être; et j'ose dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue et nos mœurs. Au reste, j'avertis que tous les chapitres ne sont pas autant de réfutations de Machiavel, parce que cet Italien ne prêche pas le crime dans tout son livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je présente qui sont plutôt des réflexions sur Machiavel que contre Machiavel; voilà pourquoi j'ai donné au livre le titre d'*Essai critique sur Machiavel*.

L'illustre auteur ayant pleinement répondu à Machiavel, mon partage sera ici de répondre en peu de mots à la préface d'Amelot de La Houssaie. Ce traducteur a voulu se donner pour un politique; mais je puis assurer que celui qui combat ici Machiavel est véritablement ce qu'Amelot veut paraître. Ce qu'on peut dire peut-être de plus favo-

rable pour Amelot, c'est qu'il traduisit *le Prince* de Machiavel, et en soutint les maximes, plutôt dans l'intention de débiter son livre que dans celle de persuader. Il parle beaucoup de raison d'état dans son *épître dédicatoire;* mais un homme qui, ayant été secrétaire d'ambassade, n'a pas eu le secret de se tirer de la misère, entend mal, à mon gré, la raison d'état. Il veut justifier son auteur par le témoignage de Juste-Lipse, qui avait, dit-il, autant de piété et de religion que de savoir et de politique. Sur quoi je remarquerai, 1° que Juste-Lipse et tous les savants déposeraient en vain en faveur d'une doctrine funeste au genre humain; 2° que la piété et la religion, dont on se pare ici très-mal à propos, enseignent tout le contraire; 3° que Juste-Lipse, né catholique, devenu luthérien, puis calviniste, et enfin redevenu catholique, ne passa jamais pour un homme religieux, malgré ses très-mauvais vers pour la sainte Vierge; 4° que son gros livre de politique est le plus méprisé de ses ouvrages, tout dédié qu'il est aux empereurs, rois et princes; 5° qu'il dit précisément le contraire de ce qu'Amelot lui fait dire. Plût à Dieu, dit Juste-Lipse, page 6 de l'édition de Plantin, que Machiavel eût conduit son prince au temple de la vertu et de l'honneur! mais en ne suivant que l'utile, il s'est trop écarté du chemin royal de l'honnête : *Utinam principem suum rectà duxisset ad templum virtutis et honoris*, etc. Amelot a supprimé exprès ces paroles. La mode de son temps était encore de citer mal à propos; mais altérer un passage aussi essen-

tiel, ce n'est pas être pédant, ce n'est pas se tromper, c'est calomnier. Le grand homme dont je suis l'éditeur ne cite point; mais je me trompe fort, ou il sera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison et la justice. Amelot s'efforce de prouver que Machiavel n'est point impie : il s'agit bien ici de piété! Un homme donne au monde des leçons d'assassinat et d'empoisonnement, et son traducteur ose nous parler de sa dévotion! Les lecteurs ne prennent point ainsi le change. Amelot a beau dire que son auteur a beaucoup loué les cordeliers et les jacobins; il n'est point ici question de moines, mais de souverains à qui l'auteur veut enseigner l'art d'être méchants, qu'on ne savait que trop sans lui. D'ailleurs, croirait-on bien justifier Myri-Veis, Cartouche, Jacques Clément, ou Ravaillac, en disant qu'ils avaient de très-bons sentiments sur la religion? et se servira-t-on toujours de ce voile sacré pour couvrir ce que le crime a de plus monstrueux? César Borgia, dit encore le traducteur, est un bon modèle pour les princes nouveaux, c'est-à-dire pour les usurpateurs. Mais, premièrement, tout prince nouveau n'est point usurpateur. Les Médicis étaient nouvellement princes, et on ne pouvait leur reprocher d'usurpation. Secondement, l'exemple de ce bâtard d'Alexandre VI, toujours détesté, et souvent malheureux, est un très-méchant modèle pour tout prince. Enfin La Houssaie prétend que Machiavel haïssait la tyrannie : sans doute tout homme la déteste; mais il est bien lâche et bien affreux de la détester et

de l'enseigner. Je n'en dirai pas davantage; il faut écouter le vertueux auteur dont je ne ferais qu'affaiblir les sentiments et les expressions.

P. S. Dans le temps qu'on finissait cette édition, il en parut deux autres : l'une est intitulée de Londres, chez Jean Meyer; l'autre, à La Haye, chez Vanduren. Elles sont très-différentes du manuscrit original; ce qu'il est aisé de connaître aux indications suivantes : 1° Dans ces éditions le titre est, *Anti-Machiavel, ou Examen du Prince*, etc.; et celui-ci est intitulé, *Anti-Machiavel, ou Essai critique sur le Prince de Machiavel.* 2° Le premier chapitre, dans ces éditions, a pour titre, *Combien il y a de sortes de principautés*, etc.; et ici le titre est, *Des différents gouvernements.* Le second chapitre de ces éditions est : *Des principautés héréditaires*; et ici, *Des états héréditaires.* Il y a d'ailleurs des omissions considérables, des interpolations, des fautes en très-grand nombre dans ces éditions que j'indique. Ainsi lorsque les libraires qui les ont faites voudront réimprimer ce livre, je les prie de suivre en tout la présente copie.

C'est une belle réfutation de Machiavel que le livre du roi de Prusse; mais on en pourra voir quelque jour une réfutation encore plus belle, ce sera l'histoire de la vie de ce prince. Être son historiographe sera un emploi aussi agréable que glorieux.

J'aime un livre dont la lecture me laisse une idée grande et aimable du caractère, des senti-

ments, des mœurs de celui qui l'a composé. J'aime un ouvrage sérieux qui ne soit point écrit trop sérieusement. Le sérieux de celui-ci n'a rien de triste, rien d'austère, rien de guindé. C'est le sérieux d'un philosophe qui a la maturité d'un homme de cinquante ans avec la fleur de la jeunesse, et qui joint à un esprit orné, à un jugement solide, à un discernement peu commun, une imagination féconde et agréable, une sérénité riante, si j'ose ainsi dire, et quelquefois même enjouée, qui est peut-être un des caractères essentiels d'une belle ame, surtout dans un âge comme celui de vingt à trente ans, et dans un de ces hommes nés pour le trône, que la séduction du trône ne porte souvent que trop à étouffer un enjouement qui, au gré de l'orgueil, marque trop d'humanité.

On pourrait appliquer à ce livre ce qu'a dit La Bruyère dans le chapitre *des Ouvrages de l'Esprit.* Voici ses paroles : « Quand une lecture vous élève « l'esprit, et qu'elle vous inspire des sentiments « nobles et courageux, ne cherchez pas une autre « règle pour juger de l'ouvrage ; il est bon, et fait « de main d'ouvrier. » La critique, après cela, peut s'exercer sur les petites choses, relever quelques expressions, corriger des phrases, parler de syntaxe, épiloguer sur certaines pensées incidentes, et décider que l'auteur pouvait dire encore telle ou telle chose, et que telle ou telle autre pouvait être dite en autres termes.

Il y a tel prince qui a écrit, mais moins en prince qu'en pédant; de façon qu'on y reconnaît moins

un auteur qui est prince, qu'un prince qui est auteur. Celui qui a fait l'*Anti-Machiavel* écrit véritablement en homme de qualité, et cela sans qu'on puisse lui reprocher de se donner certains petits airs de qualité, qui ne sont au fond qu'une nouvelle espèce de pédanterie plus choquante peut-être ou plus visible que celle de l'école ou du cloître. Je me souviens d'un endroit où il insinue quelque chose touchant son illustre naissance; mais il le fait d'une manière qui n'a rien que de très-aimable. Lisez ce qu'il dit aux pages 128 et 129: « Un homme « élevé à l'empire par son courage n'a plus de pa- « rents; on songe à son pouvoir, et non à son ex- « traction. Aurélien était fils d'un maréchal de « village, Probus d'un jardinier, Dioclétien d'un « esclave, Valentinien d'un cordier; il furent tous « respectés. Le Sforce qui conquit Milan était un « paysan; Cromwell, qui assujettit l'Angleterre et « fit trembler l'Europe, était un simple citoyen; le « grand Mahomet, fondateur de l'empire le plus « florissant de l'univers, avait été un garçon mar- « chand; Samon, premier roi d'Esclavonie, était « un marchand français; le fameux Piast, dont le « nom est si révéré en Pologne, fut élu roi ayant « encore aux pieds ses sabots, et il a vécu respecté « jusqu'à cent ans. Que de généraux d'armée, que « de ministres et de chanceliers roturiers! l'Europe « en est pleine et n'en est que plus heureuse, car « ces places sont données au mérite. Je ne dis pas « cela pour mépriser le sang des Witikind, des « Charlemagne, des Ottoman; je dois au contraire,

« par plus d'une raison, aimer le sang des héros, « mais j'aime encore plus le mérite. » Il n'y a guère qu'un des premiers gentilshommes du monde qui puisse parler sur ce ton-là.

EXTRAIT

D'UN ÉCRIT PÉRIODIQUE INTITULÉ[1],

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE.

Novembre 1740.

Machiavel publia son *Prince* environ l'an 1515, et le dédia à Laurent de Médicis, neveu du pape Léon X. Ce pape, loin de savoir mauvais gré à Machiavel d'avoir réduit en art la méchanceté des hommes, l'engagea à composer d'autres ouvrages.

Adrien VI et Clément VII firent cas du livre. Clément VII accorda à l'auteur un privilége daté du 23 août 1531. Dix papes consécutivement permirent le débit du *Prince* de Machiavel, tandis que d'excellents livres de morale étaient à l'index. Enfin Clément VIII condamna cet ouvrage dangereux lorsqu'il n'était plus temps, et qu'il y avait prescription.

Il paraît enfin, après plus de deux cents années, une réfutation en forme de cet ouvrage.

M. de Voltaire, éditeur de cette réfutation, nous insinue dans sa préface que l'auteur est un homme d'un très-haut rang, et dans une très-grande place. Notre emploi de journaliste consiste à rendre seu-

[1] On a cru que cet article avait été envoyé aux journalistes par M. de Voltaire.

lement compte au public des ouvrages qui peuvent l'instruire et lui plaire. Nous ne prétendons pas jeter des regards indiscrets sur ce qu'on croit devoir dérober à nos yeux : mais s'il est vrai, ce que l'on commence à dire, que c'est un prince qui a fait cet ouvrage, qu'il nous soit permis de remercier le ciel d'avoir inspiré de tels sentiments à un homme chargé du bonheur des autres hommes.

Nous ne connaissons aucun livre moral comparable à celui que nous annonçons. La plupart des autres livres peuvent former d'honnêtes citoyens; mais où sont les livres qui forment les rois? Depuis le sage Antonin, il n'a paru rien de pareil sur la terre. On apprend ailleurs à régler ses mœurs, à vivre en homme sociable; ici on apprend à régner.

Nous souhaitons que tous les souverains et tous les ministres lisent ce livre, parce que nous souhaitons le bonheur du genre humain, si pourtant la lecture d'un bon livre peut servir à rendre meilleur, et si le poison des cours n'est pas plus fort que cette nourriture salutaire que nous conseillons.

L'avant-propos de l'auteur est écrit avec cette éloquence vraie que le cœur seul peut donner : en voici un exemple :

« Combien n'est point déplorable la situation des « peuples lorsqu'ils ont tout à craindre de l'abus « du pouvoir souverain, lorsque leurs biens sont « en proie à l'avarice du prince, leur liberté à ses « caprices, leur repos à son ambition, leur sûreté

« à sa perfidie, et leur vie à ses cruautés! C'est là « le tableau tragique d'un état où régnerait un « prince comme Machiavel prétend le former. »

Ne sent-on pas son cœur ému d'une tendresse respectueuse, quand on lit ces paroles; et ne prodiguerait-on pas son sang pour un prince qui penserait ainsi, qui parlerait des souverains comme un particulier, qui serait pénétré de nos mêmes sentiments, qui élèverait ainsi sa voix avec nous pour détester la tyrannie?

Ce qui nous a étonnés, c'est ce langage si pur, cet usage si singulier d'une langue qui n'est pas, dit-on, celle de l'auteur. Plusieurs morceaux nous ont semblé écrits dans des termes si énergiques; le mot propre nous a paru si souvent employé, et si souvent mis à sa place, que nous avons douté quelque temps que l'ouvrage fût d'un étranger. Pour nous en instruire, nous avons consulté l'éditeur lui-même, et nous avons vu entre ses mains la preuve évidente que ces traits dont nous parlons sont en effet de la main respectable dont nous doutions.

L'*Essai de critique sur Machiavel* a autant de chapitres que l'ouvrage de cet Italien intitulé *le Prince;* mais ce n'est pas une réfutation continuelle : ce sont souvent des réflexions à l'occasion de celles de l'Italien ; ce sont mille exemples tirés de l'histoire ancienne et moderne; c'est un raisonnement fort et suivi; c'est partout la vertu la plus pure, partout la preuve que la meilleure politique est d'être vertueux.

Une de ces choses qui nous ont le plus frappés, c'est ce que nous avons trouvé au chapitre III :

« Si aujourd'hui, parmi les chrétiens, il y a moins « de révolutions, c'est que les principes de la saine « morale commencent à être plus répandus ; les « hommes ont plus cultivé leur esprit, ils en sont « moins féroces ; et peut-être est-ce une obligation « qu'on a aux gens de lettres qui ont poli l'Eu- « rope. »

Il semblerait, à la première lecture, que c'est un homme de lettres qui a écrit ce passage, soit par un intérêt particulier, soit pour le goût que l'on sent toujours pour sa profession, et par ce désir naturel de la rendre plus recommandable. Il est pourtant très-certain, et nous en sommes convaincus par le témoignage de nos yeux, et par la confrontation la plus scrupuleuse, que ce n'est point un homme de lettres, un simple philosophe qui parle ainsi; c'est un homme né dans un rang où il est ordinaire de mépriser les gens de lettres, de les compter pour rien dans l'état, d'ignorer même s'ils existent.

Quelle bonté et quelle magnanimité dans tout le reste de l'ouvrage ! comme la vertu qui y règne est indulgente ! qu'elle est éloignée de cette superstition pédantesque qui s'effarouche de tout ! qu'on sent bien que c'est un homme qui écrit, et non pas un pédagogue qui veut se mettre au-dessus de l'homme !

Plus d'un prince, à la vérité, a honoré les sciences par des écrits qui ont passé à la postérité. Les *Césars*

de Julien, ce philosophe couronné, vivront tant qu'il y aura du goût sur la terre; mais ce n'est qu'une satire ingénieuse. Ses autres écrits seront estimés des savants; mais la vertu et l'éloquence qui y règnent sont employées à soutenir une cause que nous réprouvons. Henri VIII d'Angleterre écrivit contre Luther; mais on ne lit ni l'un ni l'autre. Jacques Ier composa des ouvrages; mais ni son règne ni ses écrits n'ont eu l'approbation universelle. Si nous remontons jusqu'à Jules César, nous avons perdu sa tragédie d'*OEdipe*, et nous avons ses *Commentaires;* ils sont le bréviaire, dit-on, des gens de guerre, moins lus peut-être qu'estimés. Après tout, c'est l'ouvrage d'un usurpateur, et l'histoire des malheurs qu'il a causés, non moins que des belles actions qu'il a faites : mais il n'y a pas une page dans le livre que nous annonçons qui ne soit destinée à rendre les hommes meilleurs et plus heureux.

L'auteur d'un roman intitulé *Séthos* a dit que si le bonheur du monde pouvait naître d'un livre, il naîtrait de *Télémaque.* Qu'il nous soit permis de dire qu'à cet égard l'*Anti-Machiavel* l'emporte peut-être beaucoup sur le *Télémaque* même; l'un est principalement fait pour les jeunes gens, l'autre pour des hommes. Le roman aimable et moral de *Télémaque* est un tissu d'aventures incroyables; et l'*Anti-Machiavel* est plein d'exemples réels, tirés de l'histoire. Le roman inspire une vertu presque idéale, des principes de gouvernement faits pour les temps fabuleux qu'on nomme héroïques. Il veut,

par exemple, qu'on divise les citoyens en sept classes : il donne à chaque classe un vêtement distinctif. Il bannit entièrement le luxe, qui est pourtant l'ame d'un grand état et le principe du commerce ; l'*Anti-Machiavel* inspire une vertu d'usage ; ses principes sont applicables à tous les gouvernements de l'Europe. Enfin, le *Télémaque* est écrit dans cette prose poétique que personne ne doit imiter, et qui n'est convenable que dans cette suite de l'*Odyssée*, laquelle a l'air d'un poème grec traduit en prose française.

Ici on voit un style uni, mais vigoureux et plein, un langage mâle fait pour les choses sérieuses que l'on traite. On y rencontre à tout moment de ces tours naïfs qui partent d'un cœur pénétré : la vérité y est sans art et sans détour.

Voici un de ces morceaux naturels qui nous ont frappés :

« Les princes qui ont été hommes avant de de-
« venir rois peuvent se ressouvenir de ce qu'ils ont
« été, et ne s'accoutument pas si facilement aux
« aliments de la flatterie. Ceux qui ont régné toute
« leur vie ont toujours été nourris d'encens comme
« les dieux, et ils mourraient d'inanition s'ils man-
« quaient de louanges. »

Nous avons été surpris de trouver, au commencement du chapitre xxv, des pensées sur la liberté et la nécessité, qui supposent une connaissance aussi profonde de la métaphysique que de la morale. Nous craignons de nous laisser emporter ici au plaisir que nous a fait cette lecture : et qu'on

ne pense pas que le nom de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage nous en a imposé *; c'est sur quoi nous nous sommes examinés nous-mêmes avec scrupule. Nous sommes dans un pays libre, où on n'a rien à espérer ni à craindre de ceux du rang de l'illustre auteur qu'on soupçonne. Nous sommes inconnus, et nous nous flattons de l'être toujours; la seule vérité conduit notre plume.

Il a paru deux autres éditions subreptices de cet ouvrage, intitulées, *Examen de Machiavel* ou *Anti-Machiavel* : l'une à Londres, chez Meyer, dans le Strand; et l'autre à La Haye, chez J. Vanduren; mais M. de Voltaire les désavoue. Elles sont informes, pleines de fautes grossières et d'interpolations. Il y a des endroits où on trouve des dix lignes entièrement oubliées, et d'autres où le sens est entièrement défiguré. Il en va paraître une quatrième; on traduit l'ouvrage en anglais et en italien. On ne saurait trop multiplier une instruction faite pour tous les temps et pour tous les hommes.

* Tel est le texte de l'édition originale. Dans l'édition in-8° de Kehl, on lit.... « cette lecture; et qu'on ne pense pas que le nom « de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage nous en *ait* imposé, etc. » Dans l'in-12 de Kehl, on lit : « Nous craignons de nous laisser em- « porter au plaisir que nous a fait cette lecture, et qu'on ne pense « que le nom de l'auteur auquel on attribue l'ouvrage nous en ait « imposé; c'est, etc.; » leçon tout-à-fait différente.

PETIT COMMENTAIRE

SUR L'ÉLOGE DU DAUPHIN DE FRANCE,

COMPOSÉ PAR M. THOMAS.

1766.

Je viens de lire, dans l'éloquent discours de M. Thomas, ces paroles remarquables :

« Le dauphin lisait avec plaisir ces livres où la « douce humanité lui peignait tous les hommes, et « même ceux qui s'égarent, comme un peuple de « frères. Aurait-il donc été lui-même ou persécu- « teur ou cruel? aurait-il adopté la férocité de ceux « qui comptent l'erreur parmi les crimes, et veulent « tourmenter pour instruire? *Ah!* dit-il plus d'une « fois, *ne persécutons point.* »

Ces mots ont pénétré dans mon cœur; je me suis écrié : Quel sera le malheureux qui osera être persécuteur, quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal; il avait lu beaucoup : la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un état monarchique est que le prince soit éclairé. Henri IV ne l'était point par les livres; car excepté Montaigne, qui n'a rien d'arrêté, et qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais Henri IV était instruit par l'adversité, par l'expérience de la

vie privée et de la vie publique, enfin par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait, au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, et de la rage de deux sectes ennemies. Louis XIII ne lut rien, ne sut rien, et ne vit rien; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais le cardinal Mazarin ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant; ses confesseurs enfin le subjuguèrent: il persécuta, il fit du mal. Quoi! les Saci, les Arnauld, et tant d'autres grands hommes emprisonnés, exilés, bannis! et pourquoi? parce qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la cour; et enfin son royaume en feu pour une bulle! Il le faut avouer, le fanatisme et la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne serait arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grace efficace, une grace suffisante, et même encore une versatile.

Je ne suis pas étonné qu'autrefois le cardinal de Lorraine ait persécuté des gens assez mal avisés pour vouloir ramener les choses à la première institution de l'Église: le cardinal aurait perdu sept évêchés, et de très-grosses abbayes dont il était en possession. Voilà une très-bonne raison de poursuivre ceux qui ne sont pas de notre avis. Personne, assurément, ne mérite mieux d'être excommunié

que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre sujet de guerre chez les hommes ; chacun défend son bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le sein de la paix il s'élève des guerres intestines pour des billevesées incompréhensibles de pure métaphysique ; qu'on ait sous Louis XIII, en 1624, défendu, sous peine des galères, de penser autrement qu'Aristote ; qu'on ait anathématisé les idées innées de Descartes, pour les admettre ensuite ; que de plus d'une question digne de Rabelais on ait fait une question d'état, cela est barbare et absurde.

On a demandé souvent pourquoi, depuis Romulus jusqu'au temps où les papes ont été puissants, jamais les Romains n'ont persécuté un seul philosophe pour ses opinions. On ne peut répondre autre chose sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très-puissant. Il dit dans une de ses lettres : « Voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage. » Il était très-attaché à la secte des académiciens ; mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien, d'exclure des charges un épicurien, de molester un pythagoricien.

Et toi, malheureux Jurieu, fugitif de ton village, tu voulus opprimer le fugitif Bayle dans son asile et dans le tien : tu laissas en paix Spinosa, dont tu n'étais point jaloux ; mais tu voulais accabler ce respectable Bayle qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant et l'héritier de trente rois a dit,

Ne persécutons point; et un bourgeois d'une ville ignorée, un habitué de paroisse, un moine dirait, *Persécutons!*

Ravir aux hommes la liberté de penser! juste ciel! Tyrans fanatiques, commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire, arrachez-nous la langue qui parle contre vous, arrachez-nous l'ame, qui n'a pour vous que des sentiments d'horreur.

Il y a des pays où la superstition, également lâche et barbare, abrutit l'espèce humaine: il y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen chez qui la philosophie est tantôt accueillie et tantôt proscrite; chez qui Rabelais a été imprimé avec privilége, mais qui a laissé mourir le grand Arnauld de faim dans un village étranger; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis le temps de ses druides jusqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent sur lui de la tête de Descartes. Depuis ce temps, le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que Locke était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que, lorsqu'on lui fit connaître la sagesse de ce grand homme, des ignorants en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités de l'île des philosophes dans le pays des frivolités?

Si on a poursuivi ceux qui éclairaient les ames, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvaient les corps. En vain il est démontré que

l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les écouter, que serait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison et sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères : elles sont personnelles, elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas si on ne corrompait point leur entendement : ils cabalent, ils ameutent, on crie quelque temps; ensuite on est étonné d'avoir crié, et puis on oublie tout.

Un homme ose dire, non-seulement après tous les physiciens, mais après tous les hommes, que si la Providence ne nous avait pas accordé des mains il n'y aurait sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier*, devenu maître d'école, dénonce cette proposition comme impie : il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains, et rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le pays des singes; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de La Fontaine; on commença par les brûler, on a fini par les représenter à l'O-

* Abraham-Joseph de Chaumeix, mort maître d'école à Moscou vers la fin du XVIII[e] siècle.

péra-Comique. Pourquoi en permet-on les représentations? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi le même livre qu'on a proscrit reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société; qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative; qu'il n'a point fait renchérir les denrées; que les moines mendiants n'en ont pas moins rempli leur besace; que le train du monde n'a changé en rien, et que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique, qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute, les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux? c'est le plus fort. Des conciles combattent contre des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité et le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, et celui-ci en opprime un quatrième. On ne sait que trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes; mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que, si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerre de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté : *Ne persécutons personne.*

QUELQUES PETITES HARDIESSES

DE M. CLAIR,

A L'OCCASION D'UN PANÉGYRIQUE DE SAINT LOUIS.

1772.

En lisant le panégyrique de saint Louis, prononcé par M. Maury devant notre illustre académie, je croyais, à l'article des *Croisades*, entendre ce Cucupiètre ou Pierre l'Ermite, changé en Démosthène et en Cicéron. Il donne presque envie de voir une croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fît une contre l'empire ottoman. J'aime l'Église grecque; elle est la mère de l'Église latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans l'occasion, s'uniraient pour relever, non pas trop haut, mais sur ses pieds, le patriarche de Constantinople écrasé par le muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'Alcibiade et d'Anacréon, délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes libre, avec Aspasie et Périclès, au sortir d'une tragédie de Sophocle.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs et Corozaïm, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les croisés. Il semble, à les entendre, qu'on rendait un service important à Dieu, en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant son

or et son argent dans un pays aride, en visitant les saints lieux sur un cheval de charrette, avec sa maîtresse en croupe, et en se fesant tuer par des Turcs et par des Sarrazins, à dix-huit cents lieues de sa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cents années, et qui fut toujours signalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine est capable?

« L'armi pietose e'l capitano, che'l gran sepolcro « liberò di Cristo col senno e con la mano, » est fort bon dans un poème épique; mais il n'en est pas de même dans l'histoire telle que le *senno* l'exige aujourd'hui.

Je hasarde de dire avec soumission, et en me trompant peut-être, que les papes conçurent ce vaste et hardi dessein de transporter l'Europe militaire en Asie. Les pélerinages étaient fort à la mode; ils avaient commencé dans l'Orient, à la Mecque, où les savants Arabes prétendaient qu'Abraham et Ismaël étaient enterrés. On avait imité ces émigrations passagères dans l'Occident. On allait visiter à Rome les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul, dont les corps reposent dans cette ville, selon les savants occidentaux : mais l'opinion répandue depuis très-long-temps parmi les chrétiens, que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les fidèles du pélerinage de Rome au pélerinage de Jérusalem. Le tom-

beau de Jésus-Christ l'emportait, comme de raison, sur le tombeau de ses disciples, quoique après tout la saine critique n'ait pas plus de preuve démonstrative de l'endroit précis où notre Seigneur fut enseveli, que de celui où gît le corps d'Abraham.

Le monde ne finissant point, et les Turcs, maîtres de Jérusalem, rançonnant les pélerins, ces pieux voyageurs latins se plaignirent, non-seulement des Turcs qui leur fesaient payer trop cher leur dévotion, mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, et beaucoup plus des Grecs chrétiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople; car les malheureux et les imprudents s'irritent plus contre leurs frères qui ne les secourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient, sous prétexte d'aider les pélerins et de délivrer les saints lieux, fut ce pape Grégoire VII, ce moine si audacieux, cet homme si fourbe à la fois et si fanatique, si chimérique et si dangereux, cet ennemi de tous les rois, qui établit sa chaire de saint Pierre sur des trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de publier une croisade contre les Turcs; mais cette croisade devait nécessairement être dirigée contre l'empire chrétien de Constantinople. On ne pouvait rétablir l'Église latine en Asie, que sur les ruines de la grecque, sa rivale éternelle; et on ne pouvait écraser cette Église qu'en prenant Constantinople.

Urbain II eut le même dessein. C'est cet Urbain II qui aggrava la persécution commencée par Gré-

goire VII, contre le grand et infortuné empereur Henri IV; c'est lui qui arma le fils contre le père, et qui sanctifia ce crime; c'est lui qui, né sujet du roi de France, Philippe I[er], osa excommunier son souverain dans la France même, où il prêcha la croisade.

Le dessein était si bien pris de s'emparer de Constantinople, que l'évêque Monteil, légat du pape et guerrier, voulut absolument qu'on commençât l'expédition par le siége de cette capitale, et qu'on exterminât les chrétiens grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte Boemondo, qui était dans le secret, n'eut jamais d'autre avis. Hugues, frère du roi de France, n'ayant ni troupes ni argent, ayant hautement soutenu ce projet, fut assez imprudent pour aller faire une visite à l'empereur Alexis Comnène, qui le fit arrêter, et qui eut ensuite la générosité de le relâcher. Enfin ce Goffredo, qui n'était point du tout le chef des croisés, comme on l'a cru, attaqua les faubourgs de la ville impériale, *col senno e con la mano*, pour son premier exploit; mais trop heureux de faire sa paix avec l'empereur, il obtint enfin la permission d'aller à Jérusalem, dont le comte de Toulouse et le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la prise ou plutôt par la surprise d'Antioche. En un mot, le but de cette croisade était si bien de se saisir de l'empire grec, que les croisés s'en emparèrent en 1204, et en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juste, je m'en rapporte à Grotius, *De jure belli et pacis*.

Alors les papes se virent élevés à ce point de gran-

deur dont les califes descendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive et l'encensoir : les papes, qui commencèrent par l'encensoir, se servirent ensuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatisme de ces temps, réuni sous leurs lois les empires d'Orient et d'Occident du même bras dont ils terrassaient Henri IV, Frédéric Barberousse, et Frédéric II; mais ils restèrent dans Rome, et ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On sait comment les Grecs chassèrent les Latins, et reprirent leur malheureux empire : on sait comment les musulmans exterminèrent tous les croisés dans l'Asie-Mineure et dans la Syrie. Il ne resta de ces multitudes de barbares émigrants, que quelques ordres religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances que saint Louis eut le malheur de faire le même vœu à Paris, dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui, de continuer à faire fleurir dans son royaume l'agriculture, le commerce et les lois; d'être le père de son peuple, et l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire; et s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de prendre la Guienne que d'aller lui-même se faire prendre en Égypte, en appauvrissant et en dépeuplant son royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était à sa grande ame de se mettre au-dessus du préjugé. Il lui appartenait de changer son siècle. Il avait déjà donné cet utile exemple en résistant avec piété aux entreprises de la cour de Rome. Que ne résistait-il de même à la démence des croisades, lui qui regardait le bien de son état comme son premier devoir? Qu'est-ce donc que la France avait à démêler avec Jérusalem? quel intérêt, quelle raison, quel traité, l'appelaient en Égypte? S'il y avait quelques Français esclaves dans cette contrée, le vieux et sage Melecsala, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille et mille fois moins d'argent que ne lui coûta sa fatale entreprise. Nulle nation ne le pressait d'aller faire en Égypte une guerre qui l'aurait ruiné quand même elle eût été heureuse. Au contraire, toutes les nations de l'Europe étaient lasses de ces croisades ridicules et affreuses, à commencer par Rome même.

On reproche à notre siècle de ne condamner sa croisade que parce qu'il était un saint; mais c'est (nous osons le dire) parce qu'il était un saint, qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en saint et en héros sans doute; mais s'il eût employé autrement ses grandes vertus, il eût été plus saint et plus héros.

C'est parce que nous révérons sa mémoire avec amour, que nous pleurons sur lui, qui se rendit le plus malheureux des hommes; sur sa femme, qui accoucha dans une prison de l'Égypte, dans la crainte continuelle de la mort; sur son fils, qui pé-

rit avec le père dans ces entreprises funestes; sur son frère le comte d'Artois, dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance; sur la fleur de la chevalerie égorgée à ses yeux; sur cinquante mille Français perdus dans cette expédition désastreuse.

Nous chérissons sa mémoire, nous nous prosternons devant ses autels; mais qu'on nous permette d'estimer son vainqueur Almoadan qui le fit guérir de la peste et qui lui remit deux cent mille *besans* d'or de sa rançon. On le sait, et on doit le dire : les Orientaux étaient alors les peuples instruits et civilisés; et nous étions les barbares.

Enfin Blanche, sa mère, qui savait gouverner, désapprouva hautement cette croisade; et l'on peut faire gloire de penser comme la reine Blanche.

Je suppose maintenant qu'on raconte à un homme de bon sens l'histoire de cette croisade de saint Louis, et qu'on lui dise tout ce qu'il a fait de sage, de grand, de beau, c'est-à-dire de juste, avant cette héroïque imprudence[a]; l'homme de bon sens dira sans doute : Ce grand roi n'en commettra pas une seconde. Mais qu'il sera étonné quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore

[a] L'abbé Velli avoue dans son Histoire, qu'on la traita de *pieuse extravagance, et qu'un roi sage ne devait ni l'autoriser ni la protéger.*

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ses paroles : « Depuis ouy-je dire à plusieurs que ceulx qui lui conseillèrent l'entreprinse de la croix, firent ung tres grand mal, et pecherent mortellement. »

Au reste il faut savoir que le Joinville que nous lisons est une traduction faite du temps de François Ier. Le jargon de Joinville ne s'entend plus. (*On a rétabli ici l'ancien texte de Joinville.*)

en Afrique, qu'il fait encore une croisade plus funeste que la première, puisqu'elle coûta à la France le meilleur de ses rois et le plus grand homme de l'Europe! Ce n'est plus en Égypte qu'il porte la guerre, c'est à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeste? Pour un de ses frères, à la vérité; mais pour un usurpateur, pour un barbare, souillé lâchement du sang de Conradin, légitime héritier des Deux-Siciles et du duc d'Autriche; pour un monstre (appelons les choses par leur nom, si nous espérons d'effrayer les tyrans), pour un monstre qui fit servir la religion et la justice, le pape et les bourreaux, au supplice de deux têtes couronnées, innocentes et respectables.

Ce Charles d'Anjou réclamait un petit subside que lui devait le roi de Tunis; et dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts si accablants, que le peuple fit entendre partout ses cris de douleur, et que tout le clergé refusa long-temps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à son frère que le roi de Tunis voulait se faire chrétien, et qu'il n'attendait que l'armée française pour déclarer sa conversion : saint Louis partit sur cette étrange espérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Palestine; il n'y avait plus de chrétiens dans ce triste pays, nul reste de ces multitudes innombrables, sinon quelques esclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux Bondocdar [a], autrefois l'un des émirs

[a] *N. B.* Velli, dans son *Histoire de France*, fait dire à ce Bon-

qui avaient le plus servi aux défaites de saint Louis, était soudan de Damas, de la Syrie et de l'Égypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cent mille hommes : il avait toujours été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux Saladin, aux Omar et aux Alexandre.

C'était contre ce grand homme que saint Louis avait le courage d'aller combattre sur les ossements de deux millions de croisés morts en Syrie, avec une faible armée, déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée. Il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à Bondocdar, il mourut de la peste, sur les sables de l'Afrique, et laissa son royaume dans la désolation et dans la pauvreté. Quels sentiments doit-il inspirer? Il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer et le plaindre[a].

Nous avons parlé des guerres de ce prince in-

docdar « qu'il aimait mieux un petit nombre de gens sobres, qu'une « multitude d'efféminés, vils esclaves, plus propres à briller dans « l'obscurité des tavernes et des ruelles, que dans les nobles champs « du dieu Mars. » Il n'est guère probable qu'un soudan ait tenu un tel discours; qu'il ait parlé du dieu Mars, des tavernes et des ruelles, que les musulmans ne connaissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encore moins de ruelles. L'abbé Velli lui prête son langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers, du temps de Louis XIII. Il y a des morceaux bien faits dans Velli; on lui doit des éloges et de la reconnaissance, mais il faudrait avoir le style de son sujet : et pour faire une bonne Histoire de France, il ne suffirait pas d'avoir du discernement et du goût, il faudrait assembler long-temps tous ses matériaux à Paris, et aller faire imprimer son ouvrage en Hollande.

[a] Velli dit que « saint Louis songeait à rendre son fils Philippe « digne du premier sceptre du monde. » Cela n'est pas poli pour l'empereur, ni pour l'impératrice de Russie, ni pour le grand-seigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'empereur de la Chine. Le

fortuné : parlons des lois de ce prince juste. On lui attribue une Pragmatique-sanction, et les Établissements qui portent son nom. Mais comment n'avons-nous pas, du moins, une copie authentique et légale de ces deux fameuses pièces, quand nous en avons de ses simples ordonnances? Comment peut-on croire que saint Louis ait cité *le Code* et *le Digeste*, qui n'étaient nullement connus de son temps en France?

On se fonde sur l'opinion commune qui lui attribua ces lois, plusieurs années après sa mort. Mais n'a-t-on pas imputé au cardinal de Richelieu ce Testament ridicule qui déshonorerait sa mémoire s'il était de lui, et qu'on a reconnu trop tard pour n'être pas son ouvrage?

A Dieu ne plaise que saint Louis ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recélait un petit vol pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfants de la succession mobiliaire d'un père mort malheureusement sans être confessé, après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui *emblent un cheval.*

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui se serait sauvé de prison.

Qu'on coupât le poing au fabricant qui vendrait du drap trop étroit.

sceptre de la France était un très-beau sceptre, mais la modestie l'aurait embelli encore.

Ce sont là des lois de Dracon, et non des lois de saint Louis. N'outrageons point sa mémoire jusqu'à l'en croire l'auteur.

Défions-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance et de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours : comparons la multitude de nos florissantes villes avec ces prisons qu'on appelait fertés, châtels, roches, basties, bastilles ; nos arts perfectionnés à la disette de tous les arts ; la politesse à la grossièreté ; les scandales sanglants et abominables de Rome à la paix, à la décence, à la politique circonspecte qui rendent aujourd'hui le séjour de Rome délicieux ; l'absurde atrocité anglaise au siècle de Newton ; la raison humaine perfectionnée à l'instinct humain abruti ; nos mœurs douces et polies aux mœurs agrestes et féroces. Saint Louis en sera plus grand pour s'être élevé, dans ses domaines peu étendus, au-dessus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en serons plus heureux en considérant que nous n'avons été que des barbares dans un si grand nombre de siècles, et que nous ne le sommes plus.

RÉFUTATION

D'UN ÉCRIT ANONYME,

CONTRE LA MÉMOIRE DE FEU M. JOSEPH SAURIN, DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES, EXAMINATEUR DES LIVRES, ET PRÉPOSÉ AU JOURNAL DES SAVANTS [1].

Si celui qui poursuit feu M. Saurin jusque dans le tombeau savait que cet académicien a laissé une famille nombreuse, il serait sans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfants, en remuant les cendres du père.

S'il savait que le fils, aussi rempli de probité et de mérite que dénué de fortune, peut se voir arracher toutes ses espérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de son père; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établissement cinq filles vertueuses, il essuierait par ses larmes ce que sa coupable imprudence lui a fait écrire.

Jusqu'à quand verra-t-on non-seulement les gens de lettres, qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profession est d'être charitables, infecter les journaux et les dictionnaires, de médisances, d'offenses personnelles, de scandales, que la religion réprouve et que le monde abhorre?

On imprima il y a quelques années, dans les *Sup-*

[1] Cet écrit anonyme fut inséré dans un journal suisse en 1758.

pléments de Moréri et du célèbre Bayle des anecdotes concernant feu M. Joseph Saurin. On l'accuse dans ces articles des actions les plus odieuses, parce qu'il avait quitté une secte pour une autre, ou plutôt parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris dans le sein des lettres, que de se consumer ailleurs dans le fatras des disputes théologiques. Je fus indigné de l'insolence du compilateur nommé Chaufepié, qui croyait avoir continué le dictionnaire de Bayle.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences, et non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant ce scandale imprimé fesait quelque effet dans les esprits faibles, et avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec M. Joseph Saurin, dans l'étude de la géométrie et de la métaphysique; et ne l'ayant pu connaître dans le temps de ses malheurs et des faiblesses qu'on lui objectait (faiblesses dont je le crus très-incapable), je fus intimement lié avec lui dans le temps de sa vie heureuse, c'est-à-dire ignorée, retirée, occupée, frugale, austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse, adorant Dieu en sage, se repentant de ses fautes, pardonnant celles des autres, méprisant tant de faux systèmes que des hommes vains ont ajoutés à la parole de Dieu, et pénétré d'une religion pure, dont tout bon esprit sent la force et chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste * des

* Articles *Lamotte*, *Rousseau* et *Saurin*.

écrivains du siècle de Louis XIV. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle, le modèle du siècle présent, qu'à rendre justice à tous les génies, à tous les savants, à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivants à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des Fénélon, des Bossuet, des Pascal, des Bourdaloue, des Massillon, avec la même candeur que j'ai peint Louis XIV unissant les deux mers, fondant la marine et le commerce, établissant la discipline militaire et la police, prévenant par ses bienfaits les hommes de génie et les savants dans toute l'Europe, méritant enfin, malgré ses défauts et ses fautes, le titre d'*homme prodigieux* que lui donne l'homme d'état don Ustariz, dans son excellent livre de l'Administration du royaume d'Espagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont souscrit à ces vérités, excepté, peut-être, quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïssent. Il en a été de même de tous les grands hommes du siècle de Louis XIV : l'équité du public leur a rendu justice, et l'esprit de parti a murmuré.

C'est ce qui arrive à l'occasion de Joseph Saurin, l'un des plux beaux génies du siècle des grandes choses. De très-savants hommes éclairèrent alors le monde, et aujourd'hui on s'occupe à disséquer leurs cadavres.

Si ce philosophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la

charité; c'est l'intérêt de la société, c'est celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un ministère qu'il dit saint, quand il s'acharne à prouver que son confrère a mérité d'être repris de justice?

Il parle de prudence : y a-t-il de la prudence à déshonorer son état? Il parle de religion : y a-t-il de la religion à souiller la cendre d'un homme enseveli depuis plus de trente années, et à vouloir prouver qu'il a fini ses jours en criminel? Quelle religion de s'acharner contre les vivants et contre les morts! quel fruit en reviendra-t-il à la société, à la morale, à l'édification publique, quand on aura tristement combattu des témoignages respectables rendus en faveur d'une famille vertueuse?

Touché de l'affliction que l'imposture préparait à cette famille, et pressé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, seigneur de la terre dans laquelle Joseph Saurin avait été ce qu'on appelle ministre ou pasteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle Saurin est supposé s'accuser lui-même des fautes dont on le charge, et qu'on a fait imprimer depuis peu? Non, répond cet officier plein de franchise et de bonté, je ne l'ai jamais vue; et je ne puis approuver l'usage qu'on en fait. Toute sa famille répond la même chose. Trois pasteurs respectables, animés des mêmes principes d'honneur, signent la même déclaration; et voilà qu'un homme qui n'ose pas signer son nom s'élève contre tous ces témoignages[a]. Je ne veux pas, dit-il, que vous

[a] Ces pasteurs se sont attiré une affaire très-grave pour avoir signé

rendiez la paix à des cœurs affligés : en vain tous vos témoignages sont authentiques; je veux, par un libelle sans nom, déchirer pieusement ceux que vous avez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur : Par quelle cruauté inouïe venez-vous sans mission, sans titre, sans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, et du fond de votre petit pays, encore barbare, poursuivre ses enfants que vous ne connaissez pas? Montrez des preuves, ou faites amende honorable. Un accusateur doit avoir ses preuves en main; et quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, et mérite d'être puni par la justice quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme et d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, et à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très-supérieur à son père dans la littérature?

Misérable aboyeur de village, vous appelez déiste et athée celui qui défend l'innocence! et qui êtes-vous, vous qui l'outragez?

On sait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du bourbier dans lequel fut plongé le poète Jean-Baptiste Rousseau, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le châtelet et par le

suivant leur conscience : tant le célèbre anatomiste Haller avait mis l'intolérance à la mode dans le canton de Berne!

parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, et assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie et de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les domestiques du comte du Luc, ambassadeur de France, il y ourdit toutes ces impostures contre Joseph Saurin.

Il m'importe fort peu que Rousseau soit ou ne soit pas au nombre des artistes de paroles qui ont illustré la France, qu'il ait fait de passables ou de très-ennuyeuses comédies, quelques odes harmonieuses et quelques-unes de détestables, quelques épigrammes sur la sodomie et sur la bestialité; il m'importe encore très-peu qu'un partisan intéressé de ces épigrammes l'appelle le grand Rousseau pour le distinguer des autres Rousseau. Je ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire à la vérité sur des faits dont je suis parfaitement informé. Il y a deux monstres qui désolent la terre en pleine paix : l'un est la calomnie, et l'autre l'intolérance; je les combattrai jusqu'à ma mort.

OBSERVATIONS

Sur le livre intitulé DE L'HOMME, OU DES PRINCIPES ET DES LOIS DE L'INFLUENCE DE L'AME SUR LE CORPS, ET DU CORPS SUR L'AME; en 3 vol. in-12, par J. P. Marat *, docteur en médecine. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1755.

L'auteur est pénétré de la noble envie d'instruire tous les hommes de ce qu'ils sont, et de leur apprendre tous les secrets que l'on cherche en vain depuis si long-temps.

Qu'il nous permette d'abord de lui dire qu'en entrant dans cette vaste et difficile carrière, un génie aussi éclairé que le sien devrait avoir quelques ménagements pour ceux qui l'ont parcourue. Il eût été sage et utile de nous montrer des vérités neuves, sans dépriser celles qui nous ont été annoncées par MM. de Buffon, Haller, Lecat, et tant d'autres. Il fallait commencer par rendre justice à tous ceux qui ont essayé de nous faire connaître l'homme, pour se concilier du moins la bienveillance de l'être dont on parle; et quand on n'a rien de nouveau à dire, sinon que le siége de l'ame est dans les méninges, on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres, et l'estime pour soi-même, à un point qui révolte tous les lecteurs, à qui cependant l'on veut plaire.

* Le fameux Marat, surnommé *l'ami du peuple*, mort assassiné en 1793.

Si M. J. P. Marat traite mal ses contemporains, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux les anciens philosophes. « Les auteurs les plus distingués, dit-il « dans son discours préliminaire, Aristote, Socrate, « Platon, Diogène, Épicure, disent bien chacun que « l'ame est un esprit; mais ils croient tous cet esprit « une matière subtile et déliée. Ainsi, faute de « bonnes observations, les philosophes furent ar- « rêtés dès les premiers pas, et tout leur savoir se « borna à distinguer l'homme du reste des animaux « par sa configuration corporelle. »

Nous représenterons d'abord qu'il ne doit rien reprocher à Socrate, puisque Socrate n'a jamais rien écrit : nous le ferons souvenir que Platon fut le premier chez les Grecs qui enseigna non-seulement la spiritualité de l'ame, mais encore son immortalité.

Nous lui dirons qu'Aristote, le précepteur d'Alexandre, savait fort bien distinguer son pupille de Bucéphale, et n'a jamais dit dans aucun de ses ouvrages qu'il n'y eût d'autre différence entre Alexandre et son cheval, sinon qu'Alexandre avait deux bras et deux pieds, et son cheval quatre jambes.

Nous ferons encore souvenir M. Marat qu'Épicure ne disait point que l'ame fût un esprit; il disait, comme tous ses disciples, que l'homme pense avec sa tête comme il marche avec ses pieds.

A l'égard de Diogène, il faut avouer que ce n'est guère un homme à citer, non plus que ceux qui ont voulu faire parler d'eux en l'imitant.

M. Marat croit avoir découvert que le suc des

nerfs est le lien de communication entre les deux substances, le corps et l'ame.

C'est avoir fait en effet une grande découverte que d'avoir vu de ses yeux cette substance qui lie la matière et l'esprit. Ce suc est apparemment quelque chose qui tient des deux autres, puisqu'il leur sert de passage, comme les zoophytes, à ce qu'on prétend, sont le passage du règne végétal au règne animal.

Mais comme personne n'a jamais vu, du moins jusqu'à présent, ce suc nerveux qui sert de médiateur à l'esprit et à la matière, nous prierons l'auteur de nous le faire voir, afin que nous n'en doutions pas.

Voici comme l'auteur s'exprime ensuite : « J'en« tends ici les métaphysiciens s'écrier : Quoi donc! « l'ame est-elle si matérielle que la matière agisse « sur elle? Laissons ces hommes orgueilleusement « ignorants, qui ne veulent admettre que ce que « leur esprit borné peut comprendre, et fermer « leurs yeux à l'évidence pour ne rien voir au-dessus « de leur capacité. »

Personne ne trouvera bon qu'on traite les Locke, les Malebranche, les Condillac, d'hommes orgueilleusement ignorants. On pouvait établir le suc nerveux sans leur dire des injures; elles ne sont des raisons ni en physique ni en métaphysique.

« Que font, dit-il, les arguments spécieux de « Lecat contre des preuves directes? L'ame n'est « pas matérielle et n'occupe aucun lieu à la manière « des corps. Soit; mais s'ensuit-il de là qu'elle n'ait « aucun siége déterminé? »

Non, monsieur; il ne s'ensuit pas que l'ame n'ait point de place; mais il ne s'ensuit pas aussi qu'elle demeure dans les méninges, qui sont tapissées de quelques nerfs.

Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas vu encore son logis, que d'assurer qu'elle est logée sous cette tapisserie : car enfin, comme les nerfs n'aboutissent pas à ces méninges, si elle résidait dans chacun de ces nerfs, elle y serait étendue, et vous n'y trouveriez pas votre compte. Laissez faire à Dieu, croyez-moi; lui seul a préparé son hôtellerie, et il ne vous a pas fait son maréchal-des-logis.

Vous avez beau dire que « la pensée fait vivre « l'homme dans le passé, le présent, et l'avenir, « l'élève au-dessus des objets sensibles, le trans- « porte dans les champs immenses de l'imagination, « étend pour ainsi dire à ses yeux les bornes de « l'univers, lui découvre de nouveaux mondes, et « le fait jouir du néant même. »

Nous vous félicitons de jouir du néant; c'est un grand empire : régnez-y, mais insultez un peu moins les gens qui sont quelque chose.

Vous avez un grand chapitre intitulé *Réfutation d'un sophisme d'Helvétius*. Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme généreux qui payait bien ses médecins. Vous dites : « Laissons au so- « phiste Helvétius à vouloir déduire par des raison- « nements alambiqués toutes les passions de la sen- « sibilité physique; il n'en déduira jamais l'amour « de la gloire.... qu'importe à César l'estime pu- « blique? Est-il quelques délices attachées à la vertu

« et au savoir, refusées à la puissance? Pourquoi « Alexandre, Auguste, Trajan, Charles-Quint, « Christine, Frédéric II, non contents de la gloire « des monarques et des héros, aspirent-ils encore « à celle d'auteurs? pourquoi veulent-ils aussi om-« brager leur front des lauriers du génie? C'est « qu'ils sont avides d'honneur et délicats en estime. »

On vous dira, monsieur, que de tous ces gens si délicats en estime, dont vous parlez, pas un n'a été auteur, excepté le dernier.

Nous n'avons, ce me semble, aucun livre ni des Alexandre ni des Trajan; et quant à Frédéric-le-Grand, ce que vous dites de lui ne paraît pas avoir été dicté par la voix publique. Son fluide *nerveux*, selon vous, lui a persuadé « qu'en rem-« portant des victoires, il a dédaigné une estime « qu'il n'avait pas méritée : il a voulu une gloire « fondée sur le mérite personnel, et il l'a cherchée « dans la science; les ames passionnées de la gloire « aiment l'estime pour l'estime. »

L'Europe vous dira, monsieur, qu'il a mérité cette estime en hasardant son sang et ses méninges dans vingt batailles; et que s'il a mérité un autre degré d'estime en cultivant les belles-lettres, et en les protégeant, vous ne devez pas pour cela outrager M. Helvétius qui a été aimé par ce grand prince. Les batailles du roi de Prusse n'ont rien de commun ni avec un système de médecin ni avec M. Helvétius, qui a soutenu l'axiome si ancien, *rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens.*

Rien ne décrédite plus un système de physique que de s'écarter ainsi de son sujet. Il ne faut pas sortir à tout moment de sa maison pour s'aller faire des querelles dans la rue.

M. Marat, ayant prouvé que l'homme a une ame et une volonté, intitule un chapitre : *Observations curieuses sur nos sensations et sur nos sentiments.*

Ces observations curieuses sont, « Le spectacle « d'une tempête de la mer en fureur, du ciel en « feu, du mugissement des eaux, de celui des vents « déchaînés, et du roulement du tonnerre. » Il oppose à cette description neuve et bien placée, la vue (non moins neuve) « d'une belle campagne « que le soleil éclaire de ses derniers rayons à la « fin d'une journée sereine, le doux chant des « oiseaux amoureux, le murmure des ruisseaux « coulant sur la pelouse, leur onde argentée, le « parfum des fleurs, et les caresses légères des « zéphyrs, le tout portant l'ivresse dans l'ame. »

Après avoir approfondi ces idées philosophiques d'une tempête et d'un beau soir d'été, il donne au public l'idée de la vraie force de l'ame. « Quelle est « donc l'ame forte ? dit-il : ce n'est point ce bouil- « lant Achille qui affronte tout danger ; ce n'est « point ce furieux Alexandre qui fait mollir sous « son bras ses nombreux ennemis ; ce n'est point « cet austère Caton qui se perce le flanc et qui se « déchire les entrailles. »

Vous remarquerez que quelques pages auparavant, l'auteur a dit ces propres mots : « Achille,

« le fer à la main, s'ouvrant un passage jusqu'à « Hector au travers des bataillons ennemis, et « renversant comme un torrent impétueux tout ce « qui s'oppose à son passage; voilà l'homme in« trépide. »

Si monsieur le docteur en médecine se contredit ainsi dans ses consultations, il ne sera pas appelé souvent par ses confrères. Mais en parlant d'Achille il devait se souvenir qu'il était invulnérable, et que par conséquent il n'avait pas un grand mérite à être si intrépide.

Et c'est par ces déclamations qu'il prouve que le fluide des nerfs agit sur l'ame, et l'ame sur eux! C'est après avoir bien connu le tempérament d'Achille et d'Alexandre, qu'il décide *que jamais un corps délicat et vigoureux ne logea une ame forte!*

Il est bien difficile en effet qu'un corps soit délicat et vigoureux. Mais sans insister sur cette inadvertance, l'on doit remarquer qu'on a vu cent fois dans nos armées des officiers du tempérament le plus faible et du courage le plus grand; des malades sortir de leur lit pour se faire porter à l'ennemi sur les bras de leurs grenadiers. M. Marat semble avoir calomnié la nature humaine plus qu'il ne l'a connue.

Enfin, quand on a lu cette longue déclamation en trois volumes, qui nous annonce la connaissance parfaite de l'homme, on est fâché de ne trouver que ce qui a été répété depuis trois mille ans en tant de langues différentes. Il eût été plus sensé de s'en tenir à la description de l'homme,

qu'on voit dans le second et le troisième tome de l'*Histoire naturelle*. C'est là qu'en effet on apprend à se connaître ; c'est là, comme nous l'avons déjà dit, qu'on apprend à vivre et à mourir : tout y est exposé avec vérité et avec sagesse, depuis la naissance jusqu'à la mort.

M. Marat a suivi des routes différentes. Il finit par dire « qu'il a découvert les causes, et qu'on « peut les déterminer avec précision en appliquant « le calcul aux effets. » Il nous assure que « l'hu- « meur morale, l'activité, l'indolence, l'ardeur, la « froideur, l'impétuosité, la langueur, le courage, « la timidité, la pusillanimité, l'audace, la fran- « chise, la dissimulation, l'étourderie, la réserve, « la tendresse ; le penchant à la volupté, à l'ivro- « gnerie, à la gourmandise, à l'avarice, à la gloire, « à l'ambition ; la docilité, l'opiniâtreté, la folie, « la sagesse, la raison, l'imagination, le souvenir, « la réminiscence, la pénétration, la stupidité, la « sagacité, la pesanteur, la délicatesse, la grossiè- « reté, la légèreté, la profondeur, etc., ne sont « pas des qualités inhérentes à l'esprit ou au cœur, « mais des manières d'exister de l'ame qui tiennent « à l'état des organes corporels ; comme les cou- « leurs, le chaud, le froid, ne sont pas des attri- « buts essentiels à la matière, mais des qualités « dépendantes de la texture et du mouvement de « ses particules. »

L'auteur finit par se féliciter d'avoir développé la sensibilité corporelle, la régularité, le désordre du cours des liqueurs, le ressort primitif et orga-

nique, l'atonie, la tension moyenne, la rigidité des fibres, la force et le volume des organes : « Toutes causes secrètes, dit-il, de cette singulière « harmonie que les philosophes ont observée entre « les substances qui composent notre être, et dont « aucun encore n'a pu rendre raison. »

Après s'être ainsi remercié de nous avoir découvert *les principes cachés de cette influence prodigieuse de l'ame sur le corps, et du corps sur l'ame*, il assure qu'elle a été jusqu'à lui un secret impénétrable.

Cette péroraison est suivie enfin d'une invocation. C'est une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, et surtout à celle des romans soit en vers, soit en prose. Il invoque l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* et d'*Émile*. « Prête-moi ta plume, « dit-il, pour célébrer toutes ces merveilles; prête-« moi ce talent enchanteur de montrer la nature « dans toute sa beauté; prête-moi ces accents su-« blimes » avec lesquels tu as enseigné à tous les princes qu'ils doivent épouser la fille du bourreau si elle leur convient; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuisier; et que l'honneur, joint à la prudence, est d'assassiner son ennemi au lieu de se battre avec lui comme un sot.

Il est plaisant qu'un médecin cite deux romans, l'un nommé *Héloïse*, et l'autre *Émile*, au lieu de citer Boerhaave et Hippocrate. Mais c'est ainsi qu'on écrit trop souvent de nos jours : on confond tous les genres et tous les styles; on affecte d'être ampoulé dans une dissertation physique, et de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait ses efforts

pour surprendre ses lecteurs. On voit partout Arlequin qui fait la cabriole pour égayer le parterre.

Sur le livre DE LA FÉLICITÉ PUBLIQUE; nouvelle édition. A Bouillon, de l'imprimerie de la Société typographique; 1776, 2 volumes in-8° *.

Février 1777.

Après tant de futilités par souscription ou sans souscription, tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus, tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputants; dans cette foule d'ouvrages et d'affiches d'un moment, qui annoncent *la Connaissance de la nature, la Science du gouvernement*, les moyens faciles de payer sans argent les dettes de l'état, et les drames qu'on doit jouer aux marionnettes, à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaisanterie. Quelques lecteurs, voyant que l'auteur parlait sérieusement, s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le destin du monde du haut de leur galetas, et qui, n'ayant pu gouverner une servante, se mettent à enseigner les rois à deux sous la feuille. Il s'est trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier et d'un philosophe qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ses ancêtres, et les vertus patriotiques du chef de la magistrature dont il descend. Nous ne le nommerons pas, puisqu'il ne s'est pas voulu faire connaître.

* Par le marquis de Chastellux, colonel, et ensuite maréchal-de-camp, petit-fils, par sa mère, du chancelier d'Aguesseau.

Lorsque cette nouveauté était encore en très-peu de mains, on demanda à un homme de lettres, *Que pensez-vous de ce livre de la Félicité publique?* Il répondit, *Il fait la mienne.* Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne dissimulons pas que *l'Esprit des lois* a plus de vogue dans l'Europe que *la Félicité publique*, parce que Montesquieu est venu le premier; parce qu'il est plus plaisant; parce que ses chapitres de six lignes qui contiennent une épigramme ne fatiguent point le lecteur; parce qu'il effleure plus qu'il n'approfondit; parce qu'il est encore plus satirique qu'il n'est législateur, et qu'ayant été peu favorable à certaines professions lucratives il a flatté la multitude.

Le livre *de la Félicité publique* est un tableau du genre humain. On examine dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement, il aurait été plus avantageux pour l'espèce humaine d'exister. On parle à la raison, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimeriez-vous mieux être né sous un Constantin, qui assassine toute sa famille, et son propre fils, et sa femme, et qui prétend que Dieu lui a envoyé un *labarum* dans les nuées avec une inscription grecque, sur le chemin de Rome? Aimeriez-vous mieux vivre sous un Julien, qui écrira une déclamation de rhétorique contre vous? Serez-vous mieux sous Théodose, qui vous invitera à la comédie, vous et tous les citoyens de votre ville, et qui vous fera tous égorger dès que vous aurez pris vos places? Les Français ont-ils été plus

malheureux après la bataille de Montlhéri, sous Louis XI, qu'après la bataille d'Hochstedt, sous Louis XIV? L'Espagne, qui n'est peuplée aujourd'hui que d'environ sept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions? la France en a-t-elle eu trente-six millions? En quelque grand ou petit nombre qu'aient été les habitants de ces contrées, avaient-ils plus de commodités de la vie, plus d'arts, plus de connaissances? leur raison était-elle plus cultivée sous la maison de Bourbon que sous la maison de Clotaire? Quelles ont été les principales causes des malheurs épouvantables sous lesquels le genre humain a presque toujours été écrasé? C'est là le problème que l'auteur essaie de résoudre. Ce n'est point un feseur de systèmes qui veut éblouir; ce n'est point un charlatan qui veut débiter sa drogue : c'est un gentilhomme instruit, qui s'exprime avec candeur; c'est Montaigne avec de la méthode.

Sur l'ouvrage intitulé, LA VIE ET LES OPINIONS DE TRISTRAM SHANDY; traduites de l'anglais de Sterne, par M. Frénais, chez Ruault, à Paris, 1776.

1777.

On a montré depuis quelques années tant de passion pour les romans anglais, qu'à la fin un homme de lettres nous a donné une traduction libre de Tristram Shandy. Il est vrai que nous n'avons encore que les quatre premiers volumes, qui annoncent la Vie et les Opinions de Tristram Shandy : le héros qui vient de naître n'est pas encore baptisé.

Tout l'ouvrage est en préliminaires et en digressions. C'est une bouffonnerie continuelle dans le goût de Scarron. Le bas comique, qui fait le fond de cet ouvrage, n'empêche pas qu'il n'y ait des choses très-sérieuses.

L'auteur anglais était un vicaire de village nommé Sterne. Il poussa la plaisanterie jusqu'à imprimer dans son roman un *sermon* qu'il avait prononcé *sur la conscience;* et ce qui est très-singulier, c'est que ce sermon est un des meilleurs dont l'éloquence anglaise puisse se faire honneur. On le trouve tout entier dans la traduction.

On a été surpris que cette traduction soit dédiée à un des plus graves et des plus laborieux ministres * qu'ait jamais eus la France, comme un des plus vertueux. Mais le vertueux et le sage peuvent rire un moment : et d'ailleurs cette dédicace a un mérite noble et rare; elle est adressée à un ministre qui n'est plus en place.

On donna un petit extrait des derniers volumes anglais dans le tome cinquième de *la Gazette littéraire de l'Europe,* en 1765; et il paraît qu'alors on rendit une exacte justice à ce livre. Aussi l'auteur de *la Gazette littéraire* était-il aussi instruit dans les principales langues de l'Europe, que capable de bien juger tous les écrits. Il remarqua que l'auteur anglais n'avait voulu que se moquer du public pendant deux ans consécutifs, promettant toujours quelque chose, et ne tenant jamais rien.

Cette aventure, disait le journaliste français, res-

* M. Turgot.

semble beaucoup à celle de ce charlatan anglais, qui annonça dans Londres qu'il se mettrait dans une bouteille de deux pintes, sur le grand théâtre de Haymarcket, et qui emporta l'argent des spectateurs en laissant la bouteille vide. Elle n'était pas plus vide que la Vie de Tristram Shandy.

Cet original, qui attrapa ainsi toute la Grande-Bretagne avec sa plume, comme le charlatan avec sa bouteille, avait pourtant de la philosophie dans la tête, et tout autant que de bouffonnerie.

Il y a chez Sterne des éclairs d'une raison supérieure, comme on en voit dans Shakespeare. Et où n'en trouve-t-on pas ? Il y a un ample magasin d'anciens auteurs où tout le monde peut puiser à son aise.

Il eût été à désirer que le prédicateur n'eût fait son comique roman que pour apprendre aux Anglais à ne plus se laisser duper par la charlatanerie des romanciers, et qu'il eût pu corriger la nation, qui tombe depuis long-temps, abandonne l'étude des Locke et des Newton pour les ouvrages les plus extravagants et les plus frivoles. Mais ce n'était pas là l'intention de l'auteur de Tristram Shandy. Né pauvre et gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre, et gagner de l'argent.

Ces sortes d'ouvrages n'étaient pas inconnus chez les Anglais. Le fameux doyen Swift en avait composé plusieurs dans ce goût. On l'avait surnommé le Rabelais de l'Angleterre ; mais il faut avouer qu'il était bien supérieur à Rabelais. Aussi gai et aussi plaisant que notre curé de Meudon, il écrivait

dans sa langue avec beaucoup plus de pureté et de finesse que l'auteur de *Gargantua* dans la sienne; et nous avons des vers de lui d'une élégance et d'une naïveté dignes d'Horace.

Si on demande quel fut dans notre Europe le premier auteur de ce style bouffon et hardi, dans lequel ont écrit Sterne, Swift et Rabelais, il paraît certain que les premiers qui s'étaient signalés dans cette dangereuse carrière avaient été deux Allemands nés au quinzième siècle, Reuchlin et Hutten. Ils publièrent les fameuses *Lettres des gens obscurs*, long-temps avant que Rabelais dédiât son *Pantagruel* et son *Gargantua* au cardinal Odet de Châtillon.

Ces lettres dont il est fait mention dans l'ouvrage intitulé *Lettres à son altesse monseigneur le prince de* ***, sont écrites dans le latin macaronique, inventé, dit-on, par Merlin Cocaïe, pour se venger des dominicains; et elles firent par contre-coup un très-grand tort à la cour de Rome, lorsque les fameuses querelles excitées par la vente des indulgences armèrent tant de nations contre cette cour. L'Italie fut étonnée de voir l'Allemagne lui disputer le prix de la plaisanterie comme celui de la théologie. On y raille des mêmes choses que Rabelais tourna depuis en ridicule: mais les railleries allemandes eurent un effet plus sérieux que la gaieté française; elles disposèrent les esprits à secouer le joug de Rome, et préparèrent cette grande révolution qui a partagé l'Église.

C'est ainsi qu'on a dit que la satire Ménippée,

composée principalement par un chanoine * de la Sainte-Chapelle de Paris, rendit les états de la Ligue ridicules, et aplanit le chemin du trône à notre adorable Henri IV.

Tristram Shandy ne fera point de révolution; mais on doit savoir gré au traducteur d'avoir supprimé des bouffonneries un peu grossières qu'on a quelquefois reprochées à l'Angleterre.

Il est peut-être plus difficile de traduire un Gilles qu'un orateur, le dîner de Trimalcion que la Nature des dieux de Cicéron, et Salvator-Rose que le Tasse.

Il y a eu même des morceaux considérables que le traducteur de Sterne n'a pas osé rendre en français, comme la formule d'excommunication usitée dans l'église de Rochester : nos bienséances ne l'ont pas permis.

On croit que l'on n'achèvera pas plus la traduction entière de Tristram Shandy que celle de Shakespeare. Nous sommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus singuliers, mais non pas où ils réussissent.

Sur l'Histoire véritable des temps fabuleux; ouvrage qui, en dévoilant le vrai que les histoires ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les antiquités des peuples, et surtout à venger l'*Histoire sainte :* par M. Guérin Durocher, prêtre; 3 volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris, chez Berton, libraire, etc.

On ne peut qu'applaudir au louable dessein de M. Guérin Durocher : personne ne paraît plus ca-

* Jacques Gillot, l'un des sept joyeux auteurs de ce malin chef-d'œuvre de plaisanterie. Les autres sont Pierre Leroy, chanoine de

pable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis Jules Africain jusqu'à Bochart et à Kennicott, pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous osions faire quelques représentations au savant auteur de cet ouvrage, nous commencerions par le prier de réformer son titre, parce que les personnes moins instruites que lui pourront croire que la véritable histoire des fables est précisément la véritable histoire des mensonges. Toute fable est mensonge, en effet, excepté les fables morales, qui sont des leçons allégoriques, telles que celles de Pilpay, et de Lokman, si connu dans notre Europe sous le nom d'Ésope.

Quoi qu'il en soit, le savant auteur, dans son discours préliminaire, intitulé *Plan de l'ouvrage,* nous avertit qu'un ancien écrivain juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perse quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la *Genèse.* Il ne nous dit pas en quel temps et en quelle langue cette traduction fut faite. Il cite aussi le prophète Joël, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques ustensiles sacrés à Jérusalem, et d'avoir fait esclaves plusieurs enfants de Juda qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. Guérin Durocher suppose que ces esclaves ainsi transplantés ont pu traduire la *Genèse* dans la langue des peuples chez qui ils ont demeuré,

la cathédrale de Rouen, auquel est due la première idée de cet ouvrage; Pierre Pithou, Florent Chrestien, Nic. Rapin, Gilles Durand, et J. Passerat.

et faire connaître Moïse et ses prodiges à ces étrangers ; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de Moïse ; qu'ils ont pu ensuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux ; qu'ils ont pu faire de Moïse, leur Bacchus ; de Loth, leur Orphée ; d'Édith, femme de Loth, leur Eurydice ; qu'il y avait un roi nommé Nanaeus, qui pourrait bien être Noé ; qu'il y a surtout grande apparence que Sésostris n'est autre chose que le Joseph des Hébreux. Mais M. Guérin ayant prouvé que Joseph a pu être Sésostris, prouve ensuite que Sésostris a pu être Jacob ; et qu'ainsi il est très-possible que les Juifs aient enseigné la terre entière.

C'est ce qu'avait déjà fait le docte Huet, évêque d'Avranches, dans sa *Démonstration évangélique*, écrite en latin, et enrichie de citations grecques, chaldaïques, hébraïques, pour servir à l'éducation de monseigneur le dauphin, fils de Louis XIV.

Huet fait voir, dans son chapitre IV, que Moïse était un profond géomètre, un astronome exact, l'instituteur de toutes les sciences et de tous les rites ; qu'il est le même qu'Orphée et qu'Amphion ; que c'est lui qu'on a pris pour Mercure, pour Sérapis, pour Minos, pour Adonis, pour Priape.

Cette démonstration du prélat Huet n'a pas paru bien claire aux hommes de bon sens. Nous espérons que celle de M. Guérin Durocher réussira davantage, quoiqu'il ne soit que simple prêtre.

Il ne se contente pas de trois volumes qu'il nous donne ; il nous en promet encore neuf : c'est une

grande générosité envers le public. M. Guérin devrait bien se contenter de nous avoir appris qu'Orphée et Loth sont la même chose, et de nous l'avoir prouvé en observant qu'Orphée était suivi par les animaux, et que Loth, ayant des troupeaux, était suivi par les animaux aussi; que, de plus, le nom grec d'Orphée est en arabe le même que celui de Loth, car le mot *araf* selon la *Bibliothèque orientale* signifie les limbes entre le paradis et l'enfer: donc Loth et Orphée sont évidemment le même personnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occasion : *C'est puissamment raisonner.*

Toutes les pages du livre de M. Guérin sont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent se former *l'esprit et le cœur*, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce savant auteur démontre que le phénix des Égyptiens, qui renaît de ses propres cendres, n'est autre chose que le patriarche Joseph, qui fait les obsèques de son père le patriarche Jacob. Mais nous exhortons aussi le savant auteur à daigner traiter avec plus d'indulgence et de politesse ceux qui, avant que son livre parût, ont été d'un avis différent du sien sur quelques points de la ténébreuse antiquité. M. Guérin Durocher, étant prêtre, devrait les instruire plus charitablement : il les appelle *ignorants et sacriléges*. Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs au lieu de les corriger. On cause sans le savoir la perte d'une brebis égarée, qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. Guérin

deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que sera-ce quand nous aurons les douze tomes! Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleusement, et ce chaos de chimères, peuvent venger l'histoire sainte. M. Guérin Durocher suppose toujours qu'il y a une conspiration contre l'Église, et que c'est à lui à venger l'Église. C'est ainsi que Saint-Sorlin Desmarest se disait envoyé de Dieu pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les jansénistes. Mais qui arme le bras vengeur de M. Guérin Durocher ? qui attaque de nos jours l'Église, et qui se plaint d'elle ? Sommes-nous dans le temps où le jésuite Letellier remplissait les prisons du royaume des partisans de la grace efficace? sommes-nous dans ce siècle déplorable où des hommes indignes de leur saint ministère vendaient dans des cabarets la rémission des péchés, et fesaient de l'autel un bureau de banque? où l'on s'égorgeait à l'envi d'un bout de l'Europe à l'autre pour des arguments, et où l'on assassinait en Amérique jusqu'à douze millions d'hommes innocents, pour leur enseigner la voie du salut? *Altri tempi, altre cure.* Nous avons un chef souverain, digne à la fois d'être souverain et pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfesance et de tolérance; tous les papiers publics en retentissent. L'univers chrétien est en paix. Le savant Guérin Durocher, prêtre, veut-il troubler cette paix? Ce brave don Quichotte se bat contre des moulins à vent. Nous

souhaitons à son livre le succès de don Quichotte.

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui et à ceux qui auraient le malheur d'être savants comme lui, que ce n'est point être savant comme il faut, de compiler jusqu'au plus mortel dégoût des passages de Bochart, de Calmet, de Huet, et de cent anciens auteurs, pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la société d'apprendre que Protée pourrait bien être le patriarche Joseph, tout aussi bien que Sésostris est le Phénix ? *O quantùm est in rebus inane !*

Sur les Mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles, duc et pair, maréchal de France, ministre d'état; 6 vol. in-12, chez Moutard, imprimeur de la reine, etc.

Ce livre très-utile est rédigé en six volumes, sur les pièces originales confiées par un fils du ministre dont il porte le nom, à M. l'abbé Millot, avantageusement connu par sa manière philosophique et prudente d'écrire l'histoire. Il est vrai que les *Commentaires de César* et la *Vie d'Alexandre* ne contiennent qu'un volume; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de Louis XIV, de Louis XV, du roi d'Espagne Philippe V, de la reine sa femme, du duc d'Orléans, régent de France, de madame de Maintenon, de la princesse des Ursins, de plus de vingt généraux d'armée, et d'autant de ministres, non-seulement on pardonne au rédacteur de publier six tomes considérables, mais tous les hommes d'état et les esprits sérieux qui veulent s'instruire souhaiteraient que l'ouvrage fût plus

étendu. Quelques esprits, uniquement occupés des sciences qu'on appelle exactes, ne font aucune attention à ces recueils historiques, à moins qu'ils ne soient écrits avec le style et le génie de Tacite. Malebranche disait qu'il ne fesait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. La plupart des lecteurs ne pensent pas ainsi; ils s'intéressent aux événements de leur siècle, et à ceux qui ont illustré, ou servi, ou affligé leur patrie dans le siècle passé : et quand c'est un ministre d'état, un guerrier qui raconte, l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférents à la postérité, ils sont chers au temps présent.

Le premier tome de ces Mémoires est employé presque tout entier à raconter les services que rendit Anne-Jules de Noailles, père d'Adrien, maréchal de France comme lui, et comme ses deux fils. Ces services consistèrent principalement dans l'obéissance qu'il devait à Louis XIV, dont les rigueurs poursuivaient les protestants de son royaume depuis l'an 1680. Le dessein était déjà pris d'abattre tous les temples et de révoquer le fameux édit de Nantes, déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du royaume; édit plus célèbre encore par le nom de cet Henri IV, qui avait triomphé de la ligue catholique par la valeur des réformés, ainsi que par la sienne. Les papes avaient appelé ce grand homme, aïeul de Louis, « génération bâtarde « et détestable de Bourbon*; » et Louis XIV, qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'Hôtel-de-

* Style de la bulle de Sixte-Quint.

ville de Paris, en 1680, s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ses prédécesseurs, dans le temps même que le pape Innocent XI se déclarait son ennemi.

Cette contradiction apparente était, dit-on, le fruit des sollicitations du jésuite La Chaise, confesseur du roi, de quelques évêques, et surtout du chancelier Letellier, et de Louvois son fils, ennemi de Colbert. Il faut savoir que Colbert croyait les réformés aussi nécessaires à l'état sous Louis XIV, par leur industrie, qu'ils l'avaient été à Henri IV, par leur courage. Louvois ne les croyait que dangereux. On persuada au roi qu'il ressemblerait à Constantin et à Théodose en abolissant la religion prétendue réformée : on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot, et que tous les cœurs se soumettraient. Il le crut parce qu'il avait pendant quarante ans réussi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne considéra pas que ces protestants, qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires*, n'étaient plus les calvinistes de Jarnac, de Moncontour, et de Saint-Denis ; qu'ils étaient sujets soumis, bons soldats dans les armées, utiles dans la paix par le commerce et par les manufactures, et qu'il risquait de faire passer chez ses ennemis de l'industrie et de l'argent. Pour comble de séduction, la marquise de Maintenon, sa nouvelle maîtresse, dont il fit bientôt sa femme, autrefois protestante elle-même, et devenue aussi dévote qu'ambitieuse, se joignit au jésuite La Chaise.

Ce fut dans ces circonstances que Jules de

Noailles fut choisi par le roi pour commander en Languedoc; et d'Aguesseau, père du chancelier, nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés justes et humains; mais il fallait obéir à Louvois. La populace de ce pays est vive, impétueuse, ardente, superstitieusement attachée à sa croyance; et cette croyance lui est inspirée par des pasteurs qui ressemblent à ce troupeau : c'est au fond, parmi les catholiques et les réformés, le même esprit que celui du temps des Albigeois. La tolérance et la circonspection sont les seules brides qui puissent bien conduire cette nation des anciens Visigoths. Louvois ne savait que commander : il envoya des soldats et des bourreaux avec des missionnaires. On se crut obligé de condamner un pasteur, nommé Audoyer, à être pendu, et un autre, nommé Homel, à être roué, en 1683. Ces exécutions firent des prosélytes et des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles sommes que le roi fit distribuer par Pellisson, transfuge catholique, pour acheter des consciences, n'achetèrent que des gueux et des hypocrites qui allèrent à la messe pour son argent, et qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthousiasme de la secte se communiqua dans cent lieues de pays, avec plus d'emportement que la flatterie n'avait passé de bouche en bouche avec enthousiasme à Paris et à Versailles, pour Louis XIV, pendant quarante années, soit dans les prologues d'opéra, soit dans les épilogues des sermons, soit dans le *Mercure*. On ne sait que

trop qu'il résulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi et une partie de son peuple, et que cette guerre civile fut plus barbare que celle des sauvages. Il y périt près de cent mille hommes, dont dix mille moururent par la corde, par la roue, ou par le feu, sous l'administration de l'intendant Lamoignon-Bâville, successeur de d'Aguesseau. Ce magistrat d'ailleurs était très-éclairé et plein de grands talents, mais entièrement différent d'un autre Lamoignon, qui vient de montrer dans nos jours une vertu aussi humaine et une philosophie aussi vraie, que le Lamoignon-Bâville fit voir de dévouement à Louis XIV, et d'inflexibilité dans l'exercice de son emploi.

Le rédacteur des *Mémoires d'Adrien de Noailles* n'est entré dans aucun détail de ces temps affreux, dont il ne décrit que les commencements avec une sage retenue. Jules de Noailles, après avoir commandé cinq ans en Languedoc, est envoyé sur les frontières de la Catalogne contre les Espagnols, avec qui Louis XIV fut presque toujours en guerre, ainsi que tous ses prédécesseurs depuis Louis XII, jusqu'au temps où, d'ennemi de cette nation, il en devint le protecteur par l'avénement de son fils le duc d'Anjou au trône d'Espagne. Le roi déclara maréchaux de France, en 1693, Boufflers, Catinat, et Jules de Noailles. Le rédacteur nous instruit des services de Jules.

Adrien son fils épouse en mars 1698 mademoiselle d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon : le roi lui donne, pour présent de noces, 800,000

livres, et la survivance du gouvernement de Roussillon qu'avait le maréchal son père. Ce ne sont pas, jusqu'ici, des événements qui intéressent le public, et qui arrêtent les yeux de la postérité.

Mais Charles II, roi d'Espagne, meurt après avoir déclaré héritier de tous ses états le petit-fils de son ennemi; et l'Europe étonnée est bientôt en mouvement par cette grande révolution. Le rédacteur n'en développe point les ressorts; ils ont été déjà assez exposés dans d'autres histoires. Il nous fait lire une instruction curieuse du grand-père à son petit-fils; et il remarque, parmi les conseils que Louis XIV donnait à Philippe V, celui-ci, qui semble avoir, dit-il, besoin d'explication : « N'ayez « jamais d'attachement pour personne. » Il semble que Louis, alors, eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il disait qu'il avait voulu avoir des amis, et qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune Philippe V ne fut entouré que de tels courtisans dès qu'il fut à Madrid. On aurait désiré que le rédacteur eût imité le cardinal de Retz, qui commence ses Mémoires par donner une idée des personnages qu'il va faire paraître sur la scène, qui peint leur caractère, et nous apprend quels sont leurs talents, leurs dignités, et leurs places. Sans ce préalable, le lecteur est souvent dérouté : quand l'écrivain suppose qu'on connaît tous ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connaît personne.

Il n'y avait sans doute que des cabales à la cour de Madrid, lorsque Philippe V parut : et qui étaient

les principaux intrigants? le grand-inquisiteur Mendoza, dévoué à la maison d'Autriche; le cardinal Porto-Carrero, auteur du testament du feu roi, mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français; un capucin, confesseur de la veuve du roi Charles II, et qui ne se servit jamais de l'autorité de sa place que pour inspirer à cette reine la haine contre Louis XIV et le mépris pour Philippe V; un dominicain, ancien confesseur de Charles, qui employait le reste de son crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux seigneurs et aux femmes dont il dirigeait la conscience depuis la mort de Charles. Il fallut que Louis XIV, gouvernant de Versailles son petit-fils à Madrid, fît exiler et le grand-inquisiteur, et le capucin, et le dominicain. Il fallut encore qu'il interposât son autorité pour faire chasser je ne sais quel jésuite allemand nommé Kressa, qui, à la vérité, ne confessait que des femmes de chambre de la reine douairière, mais qui savait par elles tous les secrets de sa maison; et qui, par ce manége, plus commun en Espagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'espion et le brouillon le plus perfide qui fût dans l'Église. Ainsi Louis XIV, subjugué et trahi lui-même par son confesseur jésuite, punissait d'autres jésuites et d'autres confesseurs en Espagne, tandis qu'il laissait le sien mettre le trouble et la désolation dans son propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ses ambassadeurs; d'abord par le duc d'Harcourt, et ensuite par le comte de Mar

sin : il envoya même à son petit-fils un ministre pour gouverner son trésor royal, plus mal en ordre alors, s'il se peut, et plus pauvre que celui de Paris ; ce fut Orry, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France sous Louis XV.

Victor-Amédée, duc de Savoie, le premier de sa maison qui obtint depuis le titre de roi, avait, en 1697, marié l'une de ses filles au duc de Bourgogne, à l'aîné des petits-fils de Louis XIV, frère du roi d'Espagne : il offrait son autre fille au roi Philippe. Louis conclut ce nouveau mariage, et crut s'attacher Victor-Amédée par un double lien. La guerre pour la succession au trône d'Espagne était déjà commencée entre l'Empire et la France. L'empereur Léopold fesait déjà défiler des troupes dans le Milanais : Louis y avait une armée jointe à celle de Savoie. On sait assez que le prétexte de cette guerre était la fausse idée répandue par la cour autrichienne que Louis XIV avait forgé dans Versailles le testament de Charles II, et avait substitué, par la fraude, la maison de France à la maison d'Autriche. L'empereur était sûr d'être soutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande et le Portugal ; et il négociait déjà secrètement avec le père de la duchesse de Bourgogne et de la future reine d'Espagne. On voit par là que Victor-Amédée se rendait lui-même l'ennemi de ses deux filles. On a déjà dit que l'intérêt d'état ôte aux rois la douceur d'avoir des parents. Le duc de Savoie, dans l'espérance incertaine de joindre à ses domaines quelques villages

de plus, se donna secrètement à l'empereur dans le temps même qu'il était à la tête de l'armée française en Italie, et qu'il fesait partir sa seconde fille pour épouser Philippe V. Sa défection, bientôt après publique, fut la première cause des malheurs de la France pendant près de dix années. Il est triste que le rédacteur n'ait pu développer les ressorts qui amenèrent à ce point la politique et l'inconstance d'un souverain et d'un père. Mais il ne fait point une histoire : il rend compte des mémoires qu'on lui a confiés, à mesure qu'ils lui passent sous les yeux, sans même suivre l'ordre des temps ; et il suppose toujours qu'il est lu par des personnes instruites.

Le choix d'une dame d'honneur et d'un confesseur est ce qui occupe le plus long-temps les cours de France et d'Espagne. Louis insista sur une dame française et sur un confesseur français, mais jésuite ; ces deux points furent les plus importans, et divisèrent bientôt tout Madrid. La princesse des Ursins, de la maison de La Trémouille, veuve d'un seigneur romain, fut camarera mayor ; c'est un titre qui répond à celui de dame d'honneur en France. Il laissa au jésuite Daubenton, confesseur du roi son petit-fils, le soin de chercher un homme de sa robe pour être le confesseur de la reine. Tout cela fut une source d'obscures intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins par le désir de s'instruire que par cette malignité secrète qui fixe leurs regards sur les faiblesses des souverains.

Plusieurs écrivains, hommes d'état, ont regardé comme une faiblesse ces inquiétudes sur le jansénisme et sur le quiétisme qui tourmentaient alors Louis XIV. Ce même monarque qui avait résisté au pape Innocent XI avec une fierté si convenable, se croyait obligé alors de solliciter la condamnation de l'archevèque de Cambrai, Fénélon, pour avoir soutenu que Dieu méritait d'être aimé sans intérêt, et de l'oratorien Quesnel, pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir. Il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses états de Flandre; il voulait que le jésuite Daubenton lui en fît un devoir. Il pensait réellement que Dieu le devait récompenser pour avoir poursuivi ceux qu'on appelait quiétistes, jansénistes, calvinistes.

C'est peut-être cette même faiblesse qui, en cherchant des occupations réputées faciles, le portait à vouloir gouverner l'intérieur domestique de la reine d'Espagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curiosité. Ces lettres forment des recueils de tracasseries : on voit des rois et des reines à leur toilette, dans leur lit, à leur garderobe, tandis que le prince Eugène bat le maréchal de Villeroi à Chiari; tandis que les batailles d'Hochstedt, de Turin, de Ramillies, font couler le sang et les larmes dans toutes les familles de France, et que l'état est dans une désolation aussi affreuse que sous Philippe de Valois, Jean et Charles VI. Les *Mémoires* dont nous rendons

compte ne parlent guère de ces horribles désastres consignés dans les grandes histoires. On vous fait lire des lettres de la princesse des Ursins et d'un gentilhomme de la Manche, nommé Louville; l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragosse et d'Almanza. Ces minuties royales sont chères à quiconque cherche un amusement dans la lecture : on est bien aise de voir les confidences que la princesse des Ursins fait à la maréchale, mère d'Adrien de Noailles : « Dites, je vous « supplie, que c'est moi qui ai l'honneur de prendre « la robe de chambre et le pot de chambre, etc., » pages 172, 173, tome II. Les gens qui voudront apprendre les secrets de la cour dans ces *Mémoires* ne sauront pas encore tout. La princesse des Ursins n'y appelle pas les choses par leur nom. La robe de chambre de Philippe V était un vieux manteau court, qui avait servi à Charles II; l'épée du roi était un poignard qu'on posait derrière son chevet; la lampe était enfermée dans une lanterne sourde; ses pantoufles étaient des souliers sans oreilles. C'était l'ancienne étiquette religieusement observée; on remporta une victoire en la changeant. L'affaire de donner à la reine un confesseur et un cuisinier français fut encore plus longue et plus sérieuse. Plusieurs membres du conseil qu'on nomme le *despacho* voulaient un cuisinier et un confesseur savoyards; la faction française prétendait que tout devait venir de Versailles. Il y avait une autre dispute sur le perruquier du roi. On l'avait fait venir de Paris; les barbiers espagnols ne

savaient pas encore faire une perruque : mais on craignait que le barbier français ne mît dans les siennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier; et un roi d'Espagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuisiniers, on craignait ceux d'Italie, parce qu'on avait appris par une lettre anonyme que le prince Eugène proposait d'empoisonner le roi d'Espagne. Cette calomnie, aussi ridicule que honteuse, ne laissa pas d'être examinée sérieusement : elle fait souvenir des impostures plus extravagantes encore qu'on répandit depuis contre le duc d'Orléans, régent de France, vers le temps de là mort de Louis XIV.

Quant aux confessions de la reine, qui n'avait que quatorze ans, elle fut assez adroite à cet âge, ou assez bien conseillée par la princesse des Ursins, pour assurer le jésuite Daubenton qu'elle aurait un plaisir extrême à dire tous ses péchés au confesseur qu'il lui donnerait. C'est ici qu'on doit remarquer combien ce jésuite était dangereux. Il se fit bientôt chasser de la cour; il y revint; il y reconfessa Philippe V. Si le rédacteur avait su comment ce moine termina sa carrière, il l'aurait peut-être publié : voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorsque le roi d'Espagne, attaqué de vapeurs, voulut enfin abdiquer, il confia son dessein à Daubenton. Ce prêtre vit bien qu'il serait forcé d'abdiquer aussi, et de suivre son pénitent dans sa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre

la confession du roi au duc d'Orléans, régent de France, qui projetait alors le double mariage de mademoiselle de Montpensier, sa fille, avec le prince des Asturies, et celui de Louis XV avec l'infante, âgée de cinq ans. Daubenton crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner Philippe de sa résolution, et que ce prince lui pardonnerait toutes les intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le ministère de France. Le régent ne les pardonna pas : il envoya la lettre du confesseur au roi, qui n'y sut autre chose que de la montrer au jésuite sans lui dire un seul mot. Le jésuite tomba à la renverse : une apoplexie le saisit au sortir de la chambre, et il mourut peu de temps après. Ce fait est décrit avec toutes ses circonstances dans l'*Histoire civile* de Bellando, imprimée par ordre exprès du roi d'Espagne. Cette anecdote se trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux Mémoires d'Adrien, maréchal duc de Noailles. Voici quelle idée on y donne de Philippe V ; c'est Louville, son gentilhomme, son favori, l'homme de confiance du ministre Colbert de Torci, qui lui parle ainsi de son roi : « Il est « faible, timide, irrésolu... n'a jamais de volonté, « peu de sentiment... le ressort qui détermine les « hommes n'est pas en lui... Dieu lui a donné un « esprit subalterne... »

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'Estrées, ambassadeur à Madrid à la place de Marsin, devient

l'ennemi déclaré de la princesse des Ursins, qui gouverne la jeune reine; et la reine gouverne le roi son mari. Louis XIV prend parti contre la princesse, et enfin la fait renvoyer. La reine pleure; elle est inconsolable. Il y avait entre elle et cette princesse une amitié fondée sur ce besoin d'une confiance réciproque, qui rend si souvent les femmes nécessaires les unes aux autres. Le rédacteur ne dit pas tout, et on peut douter même qu'il ait été instruit de tout. Il ne parle point de cette plaisante apostille que mit madame des Ursins à une lettre interceptée qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre d'avoir épousé secrètement un Français attaché à elle, nommé d'Aubigny. Elle écrivit en marge: *Pour épousé, non.*

Ces tracasseries ne finirent que par son exil; elles recommencèrent à son rappel.

Les jalousies toujours renaissantes entre les courtisans français de Philippe et ses courtisans espagnols, les cabales du confesseur et celles des autres moines, ne finissent point. Ce sont des matériaux pour un Suétone. Les affaires politiques et militaires en serviraient à Tite-Live. C'est là malheureusement que les Mémoires du maréchal Adrien, duc de Noailles, manquent au rédacteur. Ce fil de l'histoire est interrompu depuis l'année 1711 jusqu'à la mort de Louis XIV. On y perd toutes les anecdotes que la curiosité du public recherche avec tant d'avidité sur la vie privée de ce monarque, sur celle de sa famille et de toute

sa cour. C'est le temps où il perdit son fils unique, regardé comme un bon prince, et le duc de Vendôme, l'amour de la France, le restaurateur de l'Espagne, le digne descendant de Henri IV. Ces morts sont bientôt suivies * de celle de son petit-fils, le duc de Bourgogne, l'espérance de l'état; et il perd dans la même semaine la duchesse de Bourgogne, et le duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, alors au berceau. Toutes ces victimes précieuses tombent presque en même temps, et sont portées dans le même tombeau. Peu de jours après il voit encore expirer son autre petit-fils frère du duc de Bourgogne et du roi d'Espagne. La reine d'Espagne les accompagne bientôt à l'âge de vingt-six ans. Enfin Louis XIV suit toute sa famille; il meurt entre les bras de madame de Maintenon et du jésuite Letellier. Il meurt avec une piété sincère, mais trompé. Il laisse l'Église gallicane en combustion, désolée par Letellier; toute la nation languissant dans la misère, et consternée de dix ans de défaites et de malheurs de toute espèce. Ses dettes montaient à deux milliards six cent millions, ce qui fait quatre milliards et environ cinq cent mille livres de notre monnaie courante : c'est deux fois plus d'espèces qu'il n'en existe dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince on trouve dans le dépouillement qu'en fit M. de Forbonnais cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers que le jésuite Letellier avait fait renfermer à la Bastille, à Vincennes, à Pierre-En-

* Voir le *Siècle de Louis XIV*, ch. XXIII.

cise, à Saumur, à Loches, sous le prétexte de jansénisme.

Tous ces désastres avaient commencé à la mort de Colbert, qui laissa en mourant la recette égale à la dépense dans l'année 1683. Depuis cette époque l'édifice élevé par lui s'écroula insensiblement. Les malheurs de la guerre, les querelles de religion, l'incapacité des ministres, les persécutions des confesseurs du roi, les déprédations des traitants, firent enfin de la France si florissante un objet de pitié.

Les recueils d'Adrien de Noailles donnent peu de lumières sur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut espérer qu'on sera plus éclairé par les vrais Mémoires d'Hector de Villars, qu'on pourra joindre avec ceux d'Adrien de Noailles.

Après la mort de Louis XIV, le duc Adrien de Noailles joua un grand rôle. Le duc d'Orléans, déclaré au parlement de Paris régent absolu du royaume, changea dès le lendemain toute l'administration du feu roi, selon l'usage des propriétaires, qui font ordinairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils succèdent.

Aux bureaux des ministres de Louis XIV on substitua des conseils, d'abord applaudis par la nation, mais dont on se dégoûta bientôt, et que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conseils, et toute cette forme d'administration, avaient été arrangés par le marquis de Canillac, le président de Maisons, et le marquis d'Effiat. Maisons devait être garde des sceaux. Longepierre, auteur de quelques déclamations intitulées *tragédies*, aurait tenu la

plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les Mémoires du maréchal de Villars, et dans ceux du duc de Luynes. Adrien de Noailles fut à la tête du conseil des finances, sous le maréchal de Villeroi, qui ne se mêlait de rien. Noailles, capitaine des gardes, élevé à la cour, ayant été occupé dans les négociations et dans les armées, était tout neuf dans l'administration des finances; mais son esprit semblait facile, appliqué, ardent au travail, capable de s'instruire de tout, et de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'histoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maison de France et d'Espagne; la longue et funeste maladie de Philippe V, qui affaiblit les organes de sa tête; son mariage avec une héritière* du duché de Parme, qui commença son règne par chasser la princesse des Ursins, accourue au-devant d'elle pour la servir; les jalousies qui aigrirent le conseil du roi d'Espagne contre le régent de France, les diverses factions qui partagèrent la France; factions qui consistaient plutôt en parties de plaisirs et en discours qu'en projets politiques, et qui formaient un étrange contraste avec la misère de l'état. Nous ne dirons point comment la duchesse de Berri, fille du régent, fut près d'épouser un gentilhomme d'une ancienne maison de Périgord, nommé le comte de Riom, à l'exemple de Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV, qui épousa en effet le comte de Lauzun, et à l'exemple de tant d'autres

* Élisabeth Farnèse, morte en 1766.

mariages dans les siècles passés. Nous ne répéterons point les calomnies horribles et absurdes répandues alors par toutes les bouches et dans tous les libelles. Le rédacteur circonspect laisse à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y avait plus de conseils. La principale difficulté venait des énormes dettes de l'état, et de la disette absolue d'argent.

On sait assez que dans ces disettes qui ont si souvent effrayé la France, l'argent n'a point péri; une partie a passé dans les pays voisins, une autre a été cachée dans les coffres des traitants, enrichis du malheur général. En 1625, avant que le cardinal de Richelieu eût affermi son pouvoir, on avait ordonné qu'une chambre de justice serait établie tous les dix ans pour reprendre des mains des traitants les deniers qu'ils avaient gagnés avec le roi. Cette méthode, depuis la chambre de justice de 1625, n'avait été pratiquée qu'au temps de la chute de Fouquet. Le duc de Noailles la crut nécessaire. On peut voir dans le livre instructif de M. de Forbonnais*, et dans les écrits de ce temps-là, mêlés de vrai et de faux, qu'on condamna ceux qui avaient traité avec le roi à lui donner environ deux cent vingt millions, appartenant réellement au peuple, sur qui on les avait levés. De ces deux cent vingt millions, il n'entra que très-peu de chose dans ce qu'on appelle les coffres du roi. La facilité du régent répandit presque tout entre des courtisans et des

* *Recherches et Considérations sur les finances de France, depuis 1595 jusqu'en 1721*, par Fr. Véron de Forbonnais.

femmes. Il y eut quelques gens d'affaires condamnés par la chambre de justice à être pendus ; mais ils furent sauvés par leur bourse.

Si on veut s'instruire à fond du chaos et de la déprédation des finances, il faut lire ce qui a été écrit par les frères Pâris et par leurs adversaires sur le système de Law. Ce fut une maladie épidémique, qui, après avoir attaqué la France pendant deux ans, et l'avoir fait presque périr, alla ravager pendant six mois la Hollande et l'Angleterre. Les systèmes des calculateurs sur l'origine du monde, sur les montagnes formées par les mers, sur la terre formée par les comètes, ne sont que des folies de philosophe; mais le système de Law fut une drogue de charlatan, qui empoisonnait des royaumes.

Pendant les convulsions de cette peste universelle, arriva la peste réelle de Marseille, dont à peine on parla, quoiqu'elle eût enlevé plus de soixante mille citoyens : arriva de plus une guerre entre le régent et le roi d'Espagne, dont on parla moins encore. Tous ces événements sont déposés dans la multitude immense d'histoires générales et particulières qui surchargent l'Europe, et surtout la France.

Parmi les vicissitudes des cours, ce n'en est pas une médiocre de voir le duc de Noailles, au bout de deux ans d'administration, exilé par les intrigues d'un abbé Dubois, que lui et le marquis de Canillac n'appelaient jamais que l'abbé Friponneau, autrefois sous-précepteur par hasard du duc d'Orléans,

l'ayant servi depuis dans ses plaisirs, et que nous avons vu enfin cardinal occuper à Cambrai la place de Fénélon, celle de Richelieu et de Mazarin dans le ministère, et mourir comme Rabelais. Le duc de Noailles s'était moqué plus d'une fois des études de l'abbé Dubois à Brive-la-Gaillarde, où son père avait été apothicaire et chirurgien; et l'abbé envoya le duc de Noailles à Brive-la-Gaillarde.

Une vicissitude plus grande, qui servirait à instruire les hommes, si quelque chose les pouvait instruire, fut l'élévation du cardinal de Fleury, et la chute du prince de Condé, M. le Duc, premier ministre après la mort subite du duc d'Orléans.

Puis vient la guerre heureuse de 1733, où Adrien de Noailles, devenu maréchal de France, se distingua; puis la guerre injuste qu'une cabale de cour fait entreprendre pour dépouiller la fille* de l'empereur Charles VI, malgré la foi des traités et les promesses les plus sacrées; enfin la guerre malheureuse de 1756, qui fait perdre au roi Louis XV tout ce qu'il possédait dans le continent des Grandes-Indes, et dans celui de l'Amérique, et qui replongea l'état dans la pauvreté affreuse où il avait été réduit à la mort de Louis XIV; pauvreté qui a été suivie du luxe le plus brillant comme le plus frivole dans Paris, ville agrandie et embellie au milieu des disgraces publiques. C'est une contradiction frappante, mais ordinaire; car dans les malheurs de l'état il y a toujours un grand nombre d'hommes, soit seigneurs, soit parvenus, qui, s'étant enrichis par

* L'impératrice Marie-Thérèse.

les misères du peuple, viennent étaler leur faste, tandis que les opprimés se cachent.

Adrien, maréchal, duc et pair de France, mourut retiré à Paris, loin de ce faste turbulent, à l'âge d'environ quatre-vingt-huit ans. C'est par là que tout finit; et c'est une réflexion dont trop peu d'hommes profitent pour se retirer du monde quand le monde se retire d'eux.

Sur une nouvelle Épître de Boileau a M. de Voltaire : lettre anonyme adressée aux auteurs du *Journal encyclopédique*.

Messieurs,

J'ai lu depuis peu une Épître adressée à M. de Voltaire, sous le nom de Boileau. Boileau est mort; et quand nous ne le saurions pas, cet ouvrage suffirait pour nous en convaincre. En général, il est rare qu'un homme qui n'a pas le courage de se servir de son propre nom ait la force de porter celui d'autrui; mais je ne sache point que depuis feu Cotin qui en a donné l'exemple, le nom de Despréaux ait été aussi étrangement prostitué. Il semblerait du moins qu'un homme qui se hasarde à faire parler le législateur de notre poésie devrait avoir lu l'*Art poétique* : le téméraire qui évoque aujourd'hui les mânes de Boileau, ou n'a jamais lu ses préceptes, ou les a parfaitement oubliés.

« Surtout, qu'en vos écrits la langue révérée,
« Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée. »

Voilà comme parlait le véritable Boileau : voici

comme écrit son pseudonyme. Je vais vous citer d'abord de sa prose, et ensuite de ses vers.

« L'ombre de Boileau, dit-il dans un Avertisse-
« ment fort aigre, ayant porté ses regards parmi
« nous, n'y a vu d'un côté *que la foule de ses dé-
« tracteurs, aussi* nombreux *que la foule des sots;* de
« l'autre, le petit nombre éclairé de ses admira-
« teurs *pusillanimes et sans courage.* » Vous demanderez pourquoi l'auteur traite si mal ceux qu'il appelle *le petit nombre éclairé* des admirateurs de Boileau. Je n'en sais rien, non plus que vous; mais je crois savoir comme vous que si ce sont les détracteurs qui sont *aussi nombreux que les sots*, ils ne le sont pas autant que *la foule des sots*, et que si c'est la foule des détracteurs qui égale celle des sots, elle est justement *aussi nombreuse*, mais non pas aussi *nombreux.*

Au bas de la page 7, je trouve ces vers:

Dès qu'un astre brillant s'élevait *dans notre âge*,
En éclairant mes yeux, il *obtint* mon hommage.

Dans notre âge est certainement une cheville dont maître Adam n'aurait pas voulu. Cela ne veut pas dire la même chose que *dans notre temps;* et *dans notre temps* serait encore une expression impropre lorsque Boileau parle à M. de Voltaire; car le temps de l'un n'est pas celui de l'autre. Un astre brillant ne se lève point *dans un âge*. Et pour ce qui est de dire *dès qu'un astre brillant se levait, il obtint*, au lieu de *il obtenait*, j'ai quelque idée que lorsque je fesais mes humanités au collége du

Plessis, si je fusse tombé dans ce solécisme, le bon M. Jacquin, qui aime qu'on parle français, m'aurait fait donner une férule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges expressions, *Sous couleur d'illustrer* Corneille et sa mémoire; *sous couleur* est bien barbare, et je ne crois pas que personne sache de quelle couleur est la *couleur d'illustrer.* Celle-là n'est point sortie du prisme newtonien; et si l'auteur eût eu, comme M. Guillaume, la sagesse de consulter son teinturier, il n'aurait pas inventé à lui tout seul cette *couleur* extraordinaire, qui ne l'illustrera pas, ou du moins pas plus que l'hémistiche suivant:

> Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en prose très-familière, un *loueur de carrosses*, et c'est le seul sens dans lequel le mot *loueur* soit français; mais il n'est jamais tolérable de dire *loueur perfide*, à moins que la voiture ne casse.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux;* mais on ne dit pas et l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

> Quiconque est sans génie est sûr de ton suffrage;
> Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore si c'est ainsi qu'écrivent les morts, mais certainement aucune de ces expressions n'est de la langue des vivants.

Encore un exemple d'une façon de parler peu

commune ; à la page 22, le faux Boileau dit : « C'est de toi qu'on a pris la méthode de bannir « toute règle, de se faire un art, d'avoir chacun son « genre ;

> « D'imaginer sans cesse une sottise rare,
> « Et, pour se distinguer, tâcher d'être bizarre. »

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, et la phrase ne pourrait pas se finir régulièrement d'une autre manière ; mais le vers n'y aurait pas été, et l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de Boileau on pouvait se mettre au-dessus des règles ; ce n'est pas ainsi que le vrai Boileau avait acquis le droit d'en imposer aux autres écrivains, et de poursuivre les Clément de son siècle[a].

Avant que d'écrire, disait ce grand homme, *apprenez à penser*.

> « Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
> « Mon esprit aussitôt commence à se détendre[1]. »

Croit-on qu'avec une si juste sévérité pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de son pseudonyme, dont la figure favorite est l'amphibologie ; témoin cet hémistiche,

> Quoique jeune inconnu,

[a] Voyez les *Observations critiques* de M. Clément, dans lesquelles on trouve, page 251, ces paroles aussi absurdes qu'injustes : « Le « philosophe aime avec une tendre humanité *le Lapon et l'orang-* « *outang* qu'il ne verra jamais, afin de regarder comme étranger « son compatriote qu'il voit tous les jours ; » et beaucoup d'autres traits de ce même genre, que les Grecs appelaient συκοφαντια.

[1] *Art poétique.*

qui peut également signifier, *quoique jeune et inconnu*, ou *inconnu quoique jeune?* Les doctes prétendent même que ce dernier sens est réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puisse être inconnu dans sa jeunesse, parce que, *quoique jeune, il s'est fait connaître*, à ce qu'il pense, très-avantageusement par des satires mordantes contre quelques poètes qui écrivent mieux que lui, et des imputations graves contre tous les philosophes, qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas sont ces vers énigmatiques :

> Jamais, de mes rivaux bassement envieux,
> Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

L'auteur veut-il dire que ses rivaux *étaient bassement envieux?* veut-il dire qu'il ne fut *jamais bassement envieux de ses rivaux?* veut-il dire qu'il ne *ferma pas les yeux de ses rivaux au mérite?* veut-il dire qu'il ne *ferma pas ses yeux* au mérite de ses rivaux? veut-il dire... car on pourrait encore trouver trois ou quatre sens à cette phrase. Si c'est là de la richesse, elle est d'une espèce rare, et ce n'est du moins ni du bon goût ni de la clarté.

Voici un autre passage où vous trouverez à la fois amphibologie et solécisme :

> D'outrager le bon sens, les mœurs et la décence,
> Des talents dont toi-même en secret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs et la décence des talents?* le sens serait absurde. Est-ce *d'outrager les talents?* mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article

les dans le premier vers, et l'article *des* dans le second ? Il fallait *les talents* pour que la phrase fût française; et en ôtant le solécisme, l'auteur aurait supprimé l'amphibologie : mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. Despréaux disait :

« Les stances avec grace apprirent à tomber,
« Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber. »

Son secrétaire actuel écrit :

Car ton esprit, sans frein dans ses jeux médisants,
Ne sait point se borner aux traits fiers et plaisants
D'un bon mot qui nous pique, etc.

L'*Art poétique* veut

« Que toujours dans vos vers le sens coupant les mots,
« Suspende l'hémistiche, en marque le repos. »

Le prétendu Boileau fait bonnement imprimer ces lignes :

Plein de courage, armé d'une savante audace.
. . . .
Dans ce nombre effrayant d'auteurs, dont les écrits
Menacent chaque jour de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers, remarquez qu'on dit bien que *Paris est inondé d'écrits*, de mauvais écrits, de vers ridicules et de prose impertinente; mais qu'on ne saurait dire qu'il en soit *noyé*, ni *menacé d'être noyé*. Cet écrivain n'a pas médité, comme il le devait, le livre de l'abbé Girard. L'autre Boileau aurait montré à l'abbé Girard à le faire.

Il ne remplissait pas ses vers avec des chevilles. Il exige

« Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime. »

Mais l'usurpateur de son nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux, *par une sage loi*,
A fait de la satire un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux Boileau sentait que

« Il est un heureux choix de mots harmonieux. »

Il nous prescrit

« De fuir des mauvais sons le concours odieux. »

Il se serait reproché ces vers de son imitateur :

Amoureux de la *gloire* et de la vérité,
Mon esprit ne put *voir* sans être révolté, etc.

La sorte de consonnance de *gloire* et de *voir* lui aurait déplu; mais quant à ceux-ci,

Eh bien donc *raisonnons;* car toujours *badiner*,
Turlupiner, railler, sans jamais *raisonner;*

il s'en serait moqué toute sa vie.

Voici encore quelques passages d'une étonnante versification :

Ma muse se moquant,
Parsemait ses écrits
Du sel le plus piquant,
Pour vaincre des esprits.
. . . .
Les lecteurs amusés
Pardonnaient en riant,
D'être désabusés,

Au naïf enjouement.
. . . .
Si l'ardeur de briller
En tout genre d'écrire,
La licence à penser,
L'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer,
. . . .
Le clinquant merveilleux,
Pour éblouir les sots,
Et le fatras pompeux,
Monté sur les grands mots,
. . . .
Voltaire, c'est ainsi
Que tes beautés fragiles,
De ton siècle ébloui
Charment les yeux débiles.
. . . .
. . . .
Ne se trouve en lambeaux,
Partout dans tes ouvrages;
Et que tous ces oiseaux
Reprenant leur plumage,
De furtives couleurs
Le corbeau dépouillé,
Ne soit des spectateurs
Sifflé, moqué, raillé.

Qu'est-ce que tout cela? de méchants vers de six syllabes en rimes croisées? ou de méchants vers alexandrins à rimes plates? Ni l'un ni l'autre; c'est de la prose plate et monotone, et qu'on ose appeler vers et donner à Boileau. Et c'est en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en a pas quatre cents, et à laquelle on a dû travailler plus de deux ans, puisqu'elle répond à une autre qui depuis plus de deux ans est pu-

blique; c'est avec ce degré de talent, d'étude, de lumière et de goût, qu'on s'érige en Aristarque de tous les poètes et de tous les philosophes vivants, et qu'on insulte nommément MM. de Voltaire, d'Alembert, Diderot, Marmontel, Saurin, Thomas, de Saint-Lambert, du Belloi, Delille, de La Harpe, et, plus qu'eux tous encore, Boileau, sous le nom duquel on met tant de sottises. Ah! vanité, vanité, que tu serais laide si tu n'étais pas ridicule!

J'ai l'honneur d'être, etc.

Sur une satire en vers de M. Clément, intitulée MON DERNIER MOT.

Nous crûmes, en lisant les premiers vers de cet ouvrage, reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. de Rulhières dans son épître *Sur la Dispute**, l'un des plus agréables ouvrages de notre siècle; mais l'auteur de *Mon dernier Mot* s'écarte bientôt de son modèle. Il dit du mal de tous ceux qui font honneur à la France, à commencer par M. de Rulhières lui-même; et il proteste qu'il en usera toujours ainsi. Il se vante d'imiter Boileau dans le reste de sa satire; mais il nous semble que pour imiter Boileau, il faut parler purement sa langue, donner à la fois de bonnes instructions et de bonnes plaisanteries, surtout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellents.

Voici des vers de la satire de M. Clément:

De Boileau, diront-ils, misérable copiste,

* Cette épitre est imprimée dans le *Dictionnaire philosophique*, à l'article DISPUTE.

D'un pas timide il suit son modèle à la piste;
Si l'un n'eût *point* raillé ni Pradon ni Perrin,
L'autre n'eût *point* sifflé Marmontel ni Saurin.

Ces deux *point* sont des solécismes qu'on ne passerait pas à un écolier de basse classe.

Ce qui est pire qu'un solécisme, c'est la plate imitation de ces vers pleins de sel :

« Avant lui Juvénal avait dit en latin
« Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin. »

BOILEAU, sat. IX.

C'est malheureusement l'âne qui veut imiter le petit chien caressé du maître.

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable encore, c'est l'insolence d'insulter par leur nom deux académiciens d'un mérite distingué. Il s'est imaginé que Boileau ayant réussi, quoiqu'il eût insulté Quinault très-mal à propos, lui, Clément, réussirait de même en nommant et en dénigrant à tort et à travers tous les bons écrivains du siècle. Il devait sentir qu'il n'y a aucun mérite, mais beaucoup de honte et peut-être de danger à dire des injures en mauvais vers.

Et moi je ne pourrai démasquer la sottise!
Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux!

Voilà certainement une grossièreté qu'on ne peut excuser : car il n'y a pas un homme de lettres dans Paris qui ne sache que le caractère de M. d'Alembert, dans ses mœurs et dans ses écrits, est précisément le contraire de l'affectation et du précieux.

Le peu que nous avons d'écrits de M. le marquis de Condorcet ne peut ennuyer qu'un ignorant, incapable de les entendre. C'est le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel qu'il soit, est un impertinent : c'est une injure punissable qu'on n'oserait dire en face, et pour laquelle un gentilhomme serait condamné à quelques années de prison. A plus forte raison une injure si grossière, si vague, si sotte, mais si insultante, dite publiquement par le fils d'un procureur à un homme tel que M. Dorat, est un délit très-punissable.

> Dorat, dont vous prônez le jargon en tout lieu,
> Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu?
> Et par vos bons avis, pensez-vous que Delille
> Puisse autre chose enfin que rimer à Virgile?

Voilà des sottises un peu moins atroces et qui sentent moins l'homme de la lie du peuple ; mais il n'y a dans ces vers ni esprit, ni finesse, ni grace, ni imagination ; et ils sont encore infectés d'un autre solécisme : « Pensez-vous que Delille puisse, « par vos bons avis, autre chose que rimer à Vir- « gile? » On ne peut dire : Je peux autre chose que haïr un mauvais poete insolent. Ce tour n'est pas français, et j'en fais juge l'académie entière. Mais je fais juge tout le public avec elle de l'excès d'impertinence (et c'est ici que le mot d'impertinence est bien placé), de cet excès, dis-je, avec lequel un si mauvais écrivain ose insulter plus de vingt personnes respectables par leurs noms, par leurs places, par leurs talents, sans avoir jamais peut-être pu parler à aucune d'elles.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DÉFAUTS

DE LA POÉSIE ET DE L'ÉLOQUENCE

DANS LA LANGUE FRANÇAISE.

27.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE L'ÉDITION DE KEHL.

Les deux ouvrages suivants ont été constamment attribués à M. de Voltaire; et comme nous n'avons aucune preuve qu'ils ne soient pas de lui, nous les plaçons dans cette édition.

Celui qui a pour titre *Connaissance des beautés et des défauts de la poésie et de l'éloquence dans la langue française* nous semble avoir été fait sous les yeux de M. de Voltaire par un de ses élèves. On y retrouve les mêmes principes de goût, les mêmes opinions que dans ses ouvrages sur la littérature. Il parut dans un temps où M. de Voltaire avait à combattre une cabale nombreuse, acharnée, formée par les hommes de lettres les plus célèbres, n'ayant d'autre appui que celui de quelques jeunes gens en qui l'enthousiasme pour son génie l'emportait sur la jalousie, ou qu'il s'était attachés par des bienfaits. On voit par ses lettres qu'il leur donnait quelquefois le plan et les principales idées des ouvrages qu'il désirait opposer à ses ennemis.

Le *Panégyrique de saint Louis* a passé pour être de M. de Voltaire, dans le temps où il fut prononcé. Les traits heureux répandus dans cet ouvrage, l'esprit philosophique qui y règne, et qui était alors inconnu dans la chaire; le style, qui est à la fois simple et noble, mais éloigné de ce style oratoire, si propre à cacher sous la pompe des mots le vide des idées; tout cela nous porte à croire que cette opinion n'était pas destituée de fondement. On prétend que le prédicateur avait consulté M. de Voltaire sur un panégyrique qu'il avait fait lui-même; dans un moment d'humeur contre le mauvais style de ce sermon, M. de Voltaire le jeta au feu. Cependant l'auteur, qui avait fondé sur le succès de son discours l'espérance de sa for-

tune, était au désespoir; il fallait avoir un autre panégyrique, et l'apprendre en huit jours. M. de Voltaire eut pitié de lui, et fit en deux jours le discours qu'on trouve ici, et qui eut alors beaucoup de succès.

CONNAISSANCE

DES BEAUTÉS ET DES DÉFAUTS

DE LA POÉSIE ET DE L'ÉLOQUENCE.

Ayant accompagné en France plusieurs jeunes étrangers, j'ai toujours tâché de leur inspirer le bon goût, qui est si cultivé dans notre nation, et de leur faire lire avec fruit les meilleurs auteurs. C'est dans cet esprit que j'ai fait ce recueil, pour l'utilité de ceux qui veulent connaître les vraies beautés de la langue française et en bien sentir les charmes.

On ne peut se flatter de connaître une langue qu'à proportion du plaisir qu'on éprouve en lisant; mais cette facilité ne s'acquiert pas tout d'un coup; elle ressemble aux jeux d'adresse, dans lesquels on ne se plaît que lorsqu'on y réussit.

J'ai vu plusieurs étrangers à Paris ne pas distinguer si une tragédie était écrite dans le style des Racine et des Voltaire, ou dans celui des Danchet et des Pellegrin. Je les ai vus acheter les romans nouveaux au lieu de *Zaïde*. Je me suis aperçu que, dans beaucoup de pays étrangers, les personnes les plus instruites n'avaient pas un goût sûr, et qu'elles me citaient souvent avec complaisance les plus mauvais passages des auteurs célèbres, ne

pouvant distinguer dans eux les diamants vrais d'avec les faux. J'ai donc cru rendre service à ceux qui voyagent et à ceux qui parlent français dans la plupart des cours de l'Europe, en mettant sous leurs yeux des pièces de comparaison tirées des auteurs les plus approuvés qui ont traité les mêmes sujets : c'est de toutes les méthodes que j'ai employées auprès des jeunes gens, celle qui m'a toujours le plus réussi ; mais ces pièces de comparaison seraient inutiles pour former l'esprit de la jeunesse, si elles n'étaient accompagnées de réflexions, qui aident des yeux peu accoutumés à bien observer ce qu'ils voient.

Je lisais, par exemple, il n'y a pas long-temps, avec un jeune comte de l'empire, qui donne les plus grandes espérances, les traductions que Malherbe et Racan ont faites de cette strophe d'Horace (l. 1, od. 4) :

« Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
« Regumque turres. O beate Sexti.... »

Voici la traduction de Racan :

Les lois de la mort sont fatales
Aussi bien aux maisons royales
Qu'aux taudis couverts de roseaux.
Tous nos jours sont sujets aux Parques ;
Ceux des bergers et des monarques
Sont coupés des mêmes ciseaux.

Celle de Malherbe est plus connue.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Stances à Duperrier.

Je fus obligé de faire voir à ce jeune homme pourquoi les vers de Malherbe l'emportent sur ceux de Racan.

En voici les raisons : 1° Malherbe commence par une image sensible,

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre ;

et Racan commence par des mots communs qui ne font point d'image, qui ne peignent rien.

Les lois de la mort sont fatales ; nos jours sont sujets aux Parques. Termes vagues, diction impropre, vice de langage ; rien n'est plus faible que ces vers.

2° Les expressions de Malherbe embellissent les choses les plus basses. *Cabane* est agréable et du beau style, et *taudis* est une expression du peuple.

3° Les vers de Malherbe sont plus harmonieux ; et j'oserais même les préférer à ceux d'Horace, s'il est permis de préférer une copie à un original. Je défendrais en cela mon opinion en fesant remarquer que Malherbe finit sa stance par une image pompeuse, et qu'Horace laisse peut-être tomber la sienne avec *O beate Sexti.* Mais en accordant cette petite supériorité à un vers de Malherbe, j'étais bien éloigné de comparer l'auteur à Horace ; je sais trop la distance infinie qui est de l'un à l'autre. Un peintre flamand peut peindre un arbre aussi bien que Raphael. Il ne sera pas pour cela égal à Raphael.

Ayant donc éprouvé que ces petites discussions contribuaient beaucoup à former et à fixer le goût de ceux qui voulaient s'instruire de bonne foi, et se procurer les vrais plaisirs de l'esprit, je vais

sur ce plan choisir par ordre alphabétique les morceaux de poésie et de prose qui me paraissent les plus propres à donner de grandes idées et à élever l'ame, à lui inspirer cet attendrissement qui adoucit les mœurs, et qui rend le goût de la vertu et de la vérité plus sensible. Je mêlerai même quelquefois à ces pièces de prose et de poésie de petites digressions sur certains genres de littérature, afin de rendre l'ouvrage d'une utilité plus étendue, et je tirerai la plupart de mes exemples des auteurs que j'appelle classiques; je veux dire des auteurs qu'on peut mettre au rang des anciens qu'on lit dans les classes, et qui servent à former la jeunesse. Je cherche à l'instruire dans la langue vivante autant qu'on l'instruit dans les langues mortes.

AMITIÉ*.

Il y a lieu d'être surpris que si peu de poètes et d'écrivains aient dit en faveur de l'*amitié* des choses qui méritent d'être retenues. Je n'en trouve ni dans Corneille, ni dans Racine, ni dans Boileau, ni dans Molière. La Fontaine est le seul poète célèbre du siècle passé qui ait parlé de cette consolation de la vie. Il dit à la fin de la fable des *deux Amis* (VIII, II) :

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre cœur;
Il vous épargne la pudeur
De les lui découvrir vous-même;
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit de ce qu'il aime.

* Voir au *Dictionnaire philosophique* le mot AMITIÉ.

Le second vers est le meilleur, sans contredit, de ce passage. Le mot de *pudeur* n'est pas propre : il fallait *honte*. On ne peut dire, j'ai la *pudeur* de parler devant vous; au lieu de, j'ai *honte* de parler devant vous; et on sent d'ailleurs que les derniers vers sont faibles : mais il règne dans ce morceau, quoique défectueux, un sentiment tendre et agréable, un air aisé et familier, propre au style des fables.

Je trouve dans *la Henriade* un trait sur l'amitié beaucoup plus fort (ch. VIII) :

Il l'aimait non en roi, non en maître sévère,
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,
Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes ames;
Amitié que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!

Cela est dans un goût plus mâle, plus élevé que le passage de La Fontaine. Il est aisé de sentir la différence des deux styles, qui conviennent chacun à leur sujet.

Mais j'avoue que j'ai vu des vers sur l'amitié qui me paraissent infiniment plus agréables. Ils sont tirés d'une épître imprimée dans les Œuvres de M. de Voltaire :

Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O tranquille amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'ame où l'excès soit permis,
Corrige les défauts qu'en moi le ciel a mis;
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Et dans tous les états, et dans toutes les heures :
Sans toi, tout homme est seul; il peut par ton appui

Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Amitié, don du ciel, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage;
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur!

Il y a dans ce morceau une douceur bien plus flatteuse que dans l'autre. Le premier semble plutòt la satire de ceux qui n'aiment pas, et le second est le véritable éloge de l'amitié. Il échauffe le cœur. On en aime mieux son ami quand on a lu ce passage.

Que j'aime ce vers!

Multiplier son être, et vivre dans autrui.

Qu'il me paraît nouveau de dire que l'amitié doit être la seule passion du sage! En effet, si l'amitié ne tient pas de la passion, elle est froide et languissante : ce n'est plus qu'un commerce de bienséance.

Il sera utile de comparer tous ces morceaux avec ce que dit *sur l'amitié* madame la marquise de Lambert, dame très-respectable par son esprit et par sa conduite, et qui mettait l'amitié au rang des premiers devoirs.

« La parfaite amitié nous met dans la nécessité « d'être vertueux. Comme elle ne se peut conser- « ver qu'entre personnes estimables, elle vous « force à leur ressembler. Vous trouvez dans l'a- « mitié la sûreté du bon conseil, l'émulation du « bon exemple, le partage dans vos douleurs, le « secours dans vos besoins. »

Il est vrai que ce morceau de prose ne peut

faire le même plaisir ni à l'oreille, ni à l'ame, que les vers que j'ai cités. « La sentence, dit Mon-« taigne, pressée aux pieds nombreux de la poésie, « élance mon ame d'une plus vive secousse. » J'ajouterai encore que les beaux vers, en français, sont presque toujours plus corrects que la prose. La raison en est que la difficulté des vers produit une grande attention dans l'esprit d'un bon poète, et de cette attention continue se forme la pureté du langage; au lieu que, dans la prose, la facilité entraîne l'écrivain et fait commettre des fautes.

Il y a, par exemple, une faute de logique dans cette phrase :

« Comme l'amitié ne peut se conserver qu'entre « personnes estimables, elle vous force à leur res-« sembler. »

Si vous êtes déjà ami, vous êtes donc une de ces personnes estimables. *A leur ressembler* n'est donc pas juste. Je crois qu'il fallait dire :

L'amitié ne se pouvant conserver qu'entre des cœurs estimables, elle vous force à l'être toujours.

Le partage dans vos douleurs est encore une faute contre la langue; il fallait dire : On *partage vos douleurs*, on *prévient vos besoins*. Ces observations, qu'on doit faire sur tout ce qu'on lit, servent à étendre l'esprit d'un jeune homme et à le rendre juste; car le seul moyen de s'accoutumer à bien juger dans les grandes choses, est de ne se permettre aucun faux jugement dans les petites.

Je ne puis m'empêcher de rapporter encore un passage sur l'amitié, que je trouve plus tendre en-

core que tous ceux que j'ai cités. Il est à la fin d'une de ces épîtres* familières en vers, pour lesquelles M. de Voltaire me paraît avoir un génie particulier.

Loin de nous à jamais ces mortels endurcis,
Indignes du beau nom, du nom sacré d'amis,
Ou toujours remplis d'eux, ou toujours hors d'eux-même,
Au monde, à l'inconstance, ardents à se livrer,
Malheureux, dont le cœur ne sait pas comme on aime,
Et qui n'ont point connu la douceur de pleurer!

AMOUR.

Je me garderai bien, en voulant former des jeunes gens, de citer ici des descriptions de l'amour plus capables de corrompre le cœur que de perfectionner le goût. Je donnerai deux portraits de l'amour tirés de deux célèbres poètes, dont l'un, qui est feu Rousseau, n'a pas toujours parlé avec tant de bienséance; et l'autre, qui est M. de Voltaire, a, ce me semble, toujours fait aimer la vertu dans ses écrits.

PORTRAIT DE L'AMOUR, TIRÉ DE L'*ÉPITRE SUR L'AMOUR*, A MADAME D'USSÉ. (L. I, ÉP. II.)

Jadis sans *choix* [a], les humains dispersés,
Troupe féroce et nourrie au carnage,
Du seul instinct suivaient la loi sauvage,
Se renfermaient dans les antres cachés,
Et de leurs trous par la faim arrachés [b],
Allaient, errants au gré de la nature,

* Aux mânes de M. de Genonville, tom. XIII.

[a] Terme oiseux. — [b] Vers dur.

Avec les ours disputer la pâture.
De ce chaos l'Amour *réparateur* [a]
Fut de leurs lois le premier fondateur :
Il sut fléchir leurs humeurs indociles,
Les réunit dans l'enceinte des villes,
Des premiers arts leur donna les leçons,
Leur enseigna l'*usage* [b] des moissons ;
Chez eux logea l'Amitié secourable,
Avec la Paix, sa sœur inséparable ;
Et, devant tout, dans les terrestres lieux,
Fit respecter l'autorité des dieux.
Tel fut ici le siècle de *Cybèle*.
Mais à ce *dieu* [c] la terre enfin rebelle
Se rebuta d'une si douce loi,
Et de ses mains voulut se faire un roi.
Tout aussitôt, évoqué par la Haine,
Sort de ses flancs un monstre à forme humaine,
Reste dernier de ces cruels Typhons,
Jadis formés dans les gouffres profonds.
D'un faible enfant il a le front timide ;
Dans ses yeux brille une douceur perfide ;
Nouveau Protée, à toute heure, en tous lieux,
Sous un faux masque il abuse nos yeux.
D'abord voilé d'une crainte ingénue,
Humble captif, il rampe, il s'insinue ;
Puis tout-à-coup, impérieux vainqueur,
Porte le trouble et l'effroi dans le cœur.
Les Trahisons, la noire Tyrannie,
Le Désespoir, la Peur, l'Ignominie,
Et le Tumulte, au regard effaré,
Suivent son char de Soupçons entouré.
Ce fut sur lui que la terre *ennemie*
De sa révolte *appuya l'infamie* [d] ;
Bientôt séduits par ses trompeurs appas,
Des *flots* d'humains *marchèrent* [e] sur ses pas.
L'Amour, par lui dépouillé de puissance,
Remonte au ciel, séjour de sa naissance.

[a] Impropre. — [b] Impropre. — [c] Dieu est trop près de Cybèle. — [d] Mots impropres. — [e] Les flots ne marchent pas.

TEMPLE DE L'AMOUR, TIRÉ DE *LA HENRIADE*. (Chant ix.)

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais respecté par les temps :
La nature en posa les premiers fondements;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présents de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter dans une paix profonde
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfesante accordait aux humains :
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend pour tout bruit des concerts enchanteurs
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,
A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré, les Graces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues.
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisants encor que les Plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée;

Mais lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre;
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre:
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide:
La Haine et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit, en passant, à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse, en soupirant, ses yeux mouillés de pleurs.
C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel, etc.

Ces deux descriptions morales de l'Amour n'en sont pas moins intéressantes pour cela. Celle qui est tirée de *la Henriade* est plus pittoresque que l'autre, et d'un style plus coulant et plus correct; mais elle ne me paraît pas écrite avec plus d'énergie. Il y a seulement je ne sais quoi de plus doux et de plus intéressant.

« Non satis est pulchra esse poëmata, dulcia sunto. »
Hor., *de Arte poet.*

Il faut voir à présent comment l'archevêque de Cambrai, l'illustre Fénélon, auteur du *Télémaque*, a traité le même sujet. Il a aussi parlé de l'Amour et de son temple (l. IV):

« On me conduisit au temple de la déesse: elle « en a plusieurs dans cette île; car elle est particu- « lièrement adorée à Cythère, à Idalie, et à Pa-

« phos. C'est à Cythère que je fus conduit. Le « temple est tout de marbre ; c'est un parfait péris- « tyle : les colonnes sont d'une grosseur et d'une « hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux ; « au-dessus de l'architrave et de la frise sont, à « chaque face, de grands frontons où l'on voit, en « bas-reliefs, toutes les plus agréables aventures « de la déesse ; à la porte du temple est sans cesse « une foule de peuples qui viennent faire leurs of- « frandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du « lieu sacré aucune victime. On n'y brûle point, « comme ailleurs, la graisse des génisses et des « taureaux ; on n'y répand jamais leur sang. On « présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on « offre, et on n'en peut offrir aucune qui ne soit « jeune, blanche, sans défaut et sans tache. On « les couvre de bandelettes de pourpre brodées « d'or ; leurs cornes sont dorées, et ornées de bou- « quets des fleurs les plus odoriférantes. Après « qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les « renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égor- « gées pour les festins des prêtres de la déesse.

« On offre aussi toutes sortes de liqueurs parfu- « mées, et du vin plus doux que le nectar. Les « prêtres sont revêtus de longues robes blanches, « avec des ceintures d'or et des franges de même « au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour, sur « les autels, les parfums les plus exquis de l'Orient, « et ils forment une espèce de nuage qui monte « vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont « ornées de festons pendants ; tous les vases qui

« servent au sacrifice sont d'or ; un bois sacré de « myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que des « jeunes garçons et des jeunes filles d'une rare beauté « qui puissent présenter les victimes aux prêtres, « et qui osent allumer le feu des autels : mais « l'impudence et la dissolution déshonorent un « temple si magnifique. »

Je ne puis m'empêcher de convenir que cette description est d'une grande froideur en comparaison de la poésie que nous avons vue. Rien ne caractérise ici le temple de l'Amour ; ce n'est qu'une description vague d'un temple en général. Il n'y a rien de moral que la dernière phrase : mais l'*impudence* et la *dissolution* caractérisent la débauche, et non pas l'amour. Tout le mérite de ce morceau me paraît consister dans une prose harmonieuse ; mais elle manque de vie.

Tous ces exemples confirment de plus en plus que les mêmes choses bien dites en vers, ou bien dites en prose, sont aussi différentes qu'un vêtement d'or et de soie l'est d'une robe simple et unie ; mais aussi la médiocre prose est encore plus au-dessus des vers médiocres, que les bons vers ne l'emportent sur la bonne prose.

On m'a demandé souvent s'il y avait quelque bon livre en français, écrit dans la prose poétique du *Télémaque*. Je n'en connais point, et je ne crois pas que ce style pût être bien reçu une seconde fois. C'est, comme on l'a dit, une espèce bâtarde qui n'est ni poésie ni prose, et qui, étant sans contrainte, est aussi sans grande beauté ; car la diffi-

culté vaincue ajoute un charme nouveau à tous les agréments de l'art. Le *Télémaque* est écrit dans le goût d'une traduction en prose d'*Homère*, et avec plus de grace que la prose de madame Dacier; mais enfin c'est de la prose, qui n'est qu'une lumière très-faible devant les éclairs de la poésie, et qui atteste seulement l'impuissance* de rendre les poètes de l'antiquité en vers français.

AMBITION.

J'aurais dû, en suivant l'ordre alphabétique, traiter l'ambition avant l'amitié; mais j'ai mieux aimé commencer par une vertu que par un vice. J'ai préféré le sentiment à l'ordre. Je ne sais pourquoi l'ambition est le sujet de beaucoup plus de pièces de poésie et d'éloquence que l'amitié: n'est-ce point qu'on réussit mieux à caractériser les passions funestes que les doux penchants du cœur? Il entre toujours de la satire dans ce qu'on dit de l'ambition. Quoi qu'il en soit, j'aime à voir dans *la Henriade* (ch. VII):

> L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
> De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée.

Mais que La Fontaine a de charmes dans un des prologues de ses fables!

> Deux démons à leur gré partagent notre vie,
> Et de son patrimoine ont chassé la raison;
> Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie.
> Si vous me demandez leur état et leur nom,

* Voir la lettre de Voltaire à Cideville, du 13 aug. 1731.

J'appelle l'un Amour, et l'autre Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire,
Car même elle entre dans l'amour.
Le Berger et le Roi, liv. x, fab. x

Voilà des vers parfaits dans leur genre. Heureux les esprits capables d'être touchés comme il faut de pareilles beautés, qui réunissent la simplicité à l'extrême éloquence!

Qu'on lise encore dans *Athalie* ce que Mathan dit de son ambition (acte III, sc. III):

J'approchai par degrés de l'oreille des rois;
Et bientôt en oracle on érigea ma voix.
J'étudiai leur cœur, je flattai leurs caprices,
Je leur semai de fleurs le bord des précipices;
Près de leurs passions rien ne me fut sacré;
De mesure et de poids je changeais à leur gré, etc.

Je trouve l'ambition caractérisée plus en grand et peinte dans son plus haut degré dans la tragédie de *Mahomet*. C'est Mahomet qui parle (acte II, sc. V):

Je suis ambitieux: tout homme l'est, sans doute;
Mais jamais roi, pontife, ou chef, ou citoyen,
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu.
Ce peuple généreux, trop long-temps inconnu,
Laissait dans ses déserts ensevelir sa gloire;
Voici les jours nouveaux marqués pour la victoire.
Vois du nord au midi l'univers désolé,
La Perse encor sanglante, et son trône ébranlé;
L'Inde esclave et timide, et l'Égypte abaissée;
Des murs de Constantin la splendeur éclipsée;
Vois l'empire romain tombant de toutes parts,

Cé grand corps déchiré, dont les membres épars
Languissent dispersés sans honneur et sans vie.
Sur ces débris du monde élevons l'Arabie.
Il faut un nouveau culte, il faut de nouveaux fers ;
Il faut un nouveau dieu pour l'aveugle univers.
En Égypte Osiris, Zoroastre en Asie,
Chez les Crétois Minos, Numa dans l'Italie,
A des peuples sans mœurs, et sans culte, et sans rois,
Donnèrent aisément d'insuffisantes lois.
Je viens, après mille ans, changer ces lois grossières ;
J'apporte un joug plus noble aux nations entières.
J'abolis les faux dieux ; et mon culte épuré
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Ne me reproche point de tromper ma patrie :
Je détruis sa faiblesse et son idolâtrie ;
Sous un roi, sous un dieu, je viens la réunir ;
Et, pour la rendre illustre, il la faut asservir.

Voilà bien l'ambition à son comble : celui qui parle ainsi veut être à la fois conquérant, législateur, roi, pontife et prophète ; et il y parvient. Il faut avouer que les autres desseins des plus grands hommes sont de bien petites vanités auprès de cette ambition. On ne peut la décrire avec plus de force et de justesse. Mathan me paraît parler en subalterne, et Mahomet en maître du monde. J'observerai, en passant, que l'un et l'autre avouent le fond de leur erreur, ce qui n'est guère naturel[1] : mais ce défaut est bien plus grand dans Mathan que dans Mahomet. On ne dit point de soi qu'on est scélérat ; mais on peut dire qu'on est ambitieux : la grandeur de l'objet ennoblit jusqu'à la fourberie même aux yeux des hommes.

[1] L'auteur de cet article nous paraît trop sévère. Tout homme qui prêche une religion est, aux yeux de celui qui ne la croit pas, ou un

ARMÉE.

Je ne vois guère de description d'armée qui mérite notre attention dans les poètes tragiques que celle qu'on lit dans *le Cid* (acte IV, sc. III) :

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,
Enfin, avec le flux nous fait voir trente voiles;
L'onde s'enfle *dessous* [a], et d'un commun effort
Les Maures et la mer *montent jusques* [b] au port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville;
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent,
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent,
Ils paraissent armés : les Maures se confondent;
L'épouvante les prend; à demi descendus,
Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous fesons courir des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;
Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient.
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre, et leur rend leur vertu.
Contre nous [c] *de pied ferme ils tirent* * leurs alfanges,

imbécile, ou un fripon. Zopire ne pouvait pas regarder Mahomet comme un sot. En voulant paraître persuadé, Mahomet se serait donc bien plus avili devant Zopire qu'en lui avouant ses projets ambitieux.

[a] Prosaïque. — [b] Dur. — [c] Prosaïque.

* Ces deux vers se lisent autrement dans les bonnes éditions des OEuvres de P. Corneille, où l'on n'a pas cru devoir adopter toutes

De notre sang au leur font *d'horribles mélanges* [a];
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port,
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.

Je crois que tout le monde tombera d'accord qu'il y a plus d'ame et de pathétique dans la description d'une armée prête à attaquer que fait l'illustre Fénélon au dixième livre des *Aventures de Télémaque.* Ce n'est point une description circonstanciée; elle est vague; elle ne spécifie rien; elle tient plus de la déclamation que de cet air de vérité qui a un si grand mérite : mais il a l'art de parler au cœur jusque dans l'appareil de la guerre.

« Pendant qu'ils raisonnaient ainsi, on entendit « tout-à-coup un bruit confus de chariots, de che- « vaux hennissants, d'hommes qui poussaient des « hurlements épouvantables, et de trompettes qui « remplissaient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie: « Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour « pour éviter les passages gardés; les voilà qui « viennent assiéger Salente. » Les vieillards et les « femmes paraissaient consternés. « Hélas! disaient- « ils, fallait-il quitter notre chère patrie, la fertile « Crète, et suivre un roi malheureux au travers de « tant de mers, pour fonder une ville qui sera mise « en cendres comme Troie! » On voyait de dessus « les murailles nouvellement bâties, dans la vaste « campagne, briller au soleil les casques, les cui-

les corrections de celle de 1682, donnée par Thomas Corneille, qui y a quelquefois gâté le texte, croyant l'améliorer.

. . . . Ils tirent leurs épées;
Des plus braves soldats les trames sont coupées.

[a] Ce pluriel est vicieux.

« rasses et les boucliers des ennemis. Les yeux en « étaient éblouis. On voyait aussi les piques héris- « sées qui couvraient la terre, comme elle est « couverte par une abondante moisson que Cérès « prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile, pen- « dant les chaleurs de l'été, pour récompenser le « laboureur de toutes ses peines. Déjà on remar- « quait les chariots armés de faux tranchantes; on « distinguait facilement chaque peuple venu à cette « guerre. » (Liv. x.)

Je suis bien plus ému ici par Fénélon que par Corneille. Ce n'est pas que les vers ne soient, à mérite égal, incomparablement au-dessus de la prose, mais ici la description a un fond plus touchant que celle de Corneille; et il faut bien considérer qu'un acteur, dans une pièce de théâtre, ne doit presque jamais s'exprimer comme un auteur qui parle à l'imagination du lecteur. Il faut sentir combien Corneille et Fénélon avaient chacun un but différent.

Pour prouver inconstestablement la supériorité de la poésie sur la prose dans le même genre de beautés, considérons ce même objet d'une armée en bataille dans le huitième chant de *la Henriade* :

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait long-temps respecté les trésors
Dont Flore et les Zéphyrs embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles :
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,
Ils semblaient des soldats braver l'avidité,

Et sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux :
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.
Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes;
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits.
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les moments lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :
D'Aumont, qui sous cinq rois avait porté les armes;
Biron, dont le seul nom répandait les alarmes;
Et son fils, jeune encore, ardent, impétueux,
Qui, depuis...; mais alors il était vertueux;
Sulli, Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,
Que la Ligue déteste, et que la Ligue estime;
Turenne, qui depuis de la jeune Bouillon
Mérita dans Sedan la puissance et le nom;
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,
Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.

. . . .

Plus loin sont La Trimouille, et Clermont, et Feuquières,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières;
D'Ailli, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et rangés près du roi, lisaient sur son visage

D'un triomphe certain l'espoir et le présage.
Mayenne, en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que, de son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'ame en effet ait des pressentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements.
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse;
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.
D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe :
Tel paraissait Egmont; une noble fureur
Éclate dans ses yeux et brûle dans son cœur;
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire,
Il croit que son destin commande à la victoire :
Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivri lui prépare un cercueil.
Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance,
Et s'adressant aux siens qu'enflammait sa présence:
« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi;
« Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi :
« Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
« Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
« Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors, en même temps,
On voit des deux partis voler les combattants.
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide

Les Aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
 Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas.
Cette arme que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Baïonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
 On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là le frère en fuyant meurt de la main d'un frère:
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Il y a dans cette description plus de pathétique encore et plus de portraits touchants que dans le *Télémaque*. Ce morceau,

Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,

forme un mélange délicieux de tendresse et d'horreur. Le poète met ici son art à rendre la guerre odieuse, dans le temps même qu'il sonne la charge, et qu'il inspire l'ardeur du combat dans l'ame du lecteur. La comparaison *des deux mers qui se choquent* étonne l'imagination. La peinture *de la baïonnette au bout du fusil* est d'un goût nouveau, vrai et noble : c'est un des plus grands mérites de la poésie de peindre les détails.

« Verbis ea vincere magnum
« Quàm sit, et angustis hunc addere rebus honorem. »
VIRG., *Georg.* III.

ASSAUT.

Cet art de peindre les détails et de décrire des choses que la poésie française évite communément se trouve d'une manière bien sensible dans le récit d'un assaut donné aux faubourgs de Paris (*Henriade*, chant IV).

Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours, et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages :
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre;
Et chacun des partis combat avec la foudre.
    Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas.
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables,
Des troubles de la Flandre enfants abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé :
Il la brise, et la mort en sort avec furie.
    Avec plus d'art encore et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,
On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers, par ce nouveau tonnerre,
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.

Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes:
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes;
Mais la Gloire à leurs yeux vóle à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.
Mornai, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave et non moins intrépide,
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur:
D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire;
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.
Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts:
Ils comblent les fossés de fascines, de morts;
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte; il a déjà de ses mains triomphantes
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs devant lui demeurent pleins d'effroi;
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi:
Ils cédaient; mais Mayenne à l'instant les ranime;
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur avec eux la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre:
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.

On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort;
Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés :
Pareils à l'océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

Il est visible que l'auteur a jouté contre le grand peintre Homère dans cette description ; car, comme Homère s'attache à animer tout, et à peindre toutes les choses qui étaient en usage de son temps, le poète français entre dans le détail de toutes les machines dont nous nous servons : chemin couvert attaqué, fascines portées, mines, bombes, tout est exprimé.

Mettons en parallèle ce morceau épique avec la traduction d'une description à peu près semblable dans l'Iliade, et voyons comment Lamotte a rendu le poète grec.

Sous des chefs différents il range cinq cohortes,
Dont l'égale valeur assiége autant de portes.
Sur les nouveaux remparts, l'Argien, plus vaillant,
De tout côté s'oppose aux coups de l'assaillant.
Hector veut le premier forcer avec Énée
La porte qu'occupaient Ulysse, Idoménée,
Digne de Jupiter, qui lui donna le jour ;
Sarpedon cherche Ajax jusqu'au haut d'une tour.
C'est en vain que des murs tombe une horrible grêle ;
C'est en vain que la pierre avec les traits se mêle :
Rien ne peut réussir à les décourager ;
La gloire à leurs regards efface le danger.
Appuyés l'un de l'autre, ils montent aux murailles ;
Les fossés sont bientôt comblés de funérailles.
Plusieurs tombent mourants qui s'estiment heureux

D'aider leurs compagnons à s'élever sur eux.
« Courage, mes amis, criait le roi de Pile,
« Courage, défendez notre dernier asile,
« Soutenez bien l'honneur de vos premiers exploits,
« Vos femmes, vos enfants, vous pressent par ma voix.
« Jupiter d'Ilion nous promit la ruine :
« Ne faites point mentir la promesse divine. »
Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours,
Mais le son de sa voix les animait toujours.
Des Troyens cependant l'opiniâtre audace
Rend effort pour effort, menace pour menace;
Et, sous leurs boucliers tout hérissés de dards,
Ils atteignaient déjà le sommet des remparts.

Malgré la sécheresse de ces vers, on voit aisément la richesse du fond du sujet; mais le pinceau de M. de Lamotte n'est point moelleux et n'a nulle force. Il règne dans tout ce qu'il fait un ton froid, didactique, qui devient insupportable à la longue. Au lieu d'imiter les belles peintures d'Homère et l'harmonie de ses vers, il s'amuse à considérer que Nestor, dans la chaleur du combat, pourrait n'être pas entendu; et il croit avoir de l'esprit en disant :

Le bruit ne laissait pas distinguer ses discours.

Le pis de tout cela est qu'il n'y a pas un mot dans Homère, ni de Nestor haranguant, ni de plusieurs qui tombent mourants, et qui s'estiment heureux de servir d'échelle à leurs compagnons, ni d'effort pour effort et de menace pour menace; tout cela est de M. de Lamotte.

Ses vers sont bas et prosaïques; ils jettent même un ridicule sur l'action. Car c'est un portrait co-

mique que celui d'un homme qui parle et qu'on n'entend point. Il faut avouer que Lamotte a gâté tous les tableaux d'Homère. Il avait beaucoup d'esprit ; mais il s'était corrompu le goût par une très-mauvaise philosophie qui lui persuadait que l'harmonie, la peinture, et le choix des mots, étaient inutiles à la poésie ; que pourvu que l'on cousît ensemble quelques traits communs de morale, on était au-dessus des plus grands poetes. La véritable philosophie aurait dû lui apprendre au contraire que chaque art a sa nature propre, et qu'il ne fallait point traduire Homère avec sécheresse, comme il serait permis de traduire Épictète.

Lamotte avait donné d'abord de très-grandes espérances par les premières odes qu'il composa ; mais bientôt après il tomba dans le mauvais goût, et il devint un des plus mauvais auteurs. Il crut avoir corrigé Homère. Cet excès d'orgueil lui ayant mal réussi, il écrivit contre la poésie. Il fut sur le point de corrompre le goût de son siècle ; car il avait eu l'adresse de se faire un parti considérable, et de se faire louer dans tous les journaux ; mais sa cabale est tombée avec lui. Le temps fait justice, et met toutes les choses à leur place.

BATAILLE.

Les batailles ont tant de rapport avec ce que je viens de mettre sous les yeux, que je ne m'étendrai pas sur cet article. Je remarquerai seulement que l'on a toujours donné la préférence à Homère

sur Virgile pour cette grande partie du poème épique.

Je ne sais si le Tasse n'est pas encore supérieur à Homère dans la description des batailles. Quelles peintures vives et pénétrantes dans celle qui se donne au vingtième chant, et avec quelle force ce grand homme se soutient au bout de sa carrière!

« Giace il cavallo al suo signore appresso,
« Giace il compagno appo il compagno estinto,
« Giace il nemico appo il nemico, e spesso
« Sul morto il vivo, il vincitor sul vinto:
« Non v' è silenzio, e non v' è grido espresso;
« Ma odi un non so che roco e indistinto,
« Fremiti di furor, mormori d' ira,
« Gemiti di chi langue, e di chi spira. »

Ott. LI.

Que tout cela est vrai, terrible, passionné! Pour moi, j'avoue que les descriptions d'Homère ne me semblent pas renfermer tant de beautés. Ce que j'aime dans la bataille d'Ivri, c'est la foule des comparaisons et des métaphores rapides, les aventures touchantes jointes à l'horreur de l'action, la vertu stoïque de Mornai opposée à la rage des combattants; l'éloge même de l'amitié au milieu du carnage, la clémence après la victoire: cela fait un tout que je ne rencontre point ailleurs. Je remarque, entre autres choses qui m'ont frappé, cette fin de la bataille (ch. VIII):

L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur,
S'empare en ce moment de leur troupe alarmée;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;

L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent;
Les uns, sans résistance à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux et demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.

Je me suis toujours demandé pourquoi ces descriptions en vers me fesaient tant de plaisir, pendant que les récits des batailles me causaient tant de langueur dans les historiens. La véritable raison, à mon sens, c'est que les historiens ne peignent point comme les poètes. Je vois dans Mézerai et dans Daniel des régiments qui avancent et des corps de réserve qui attendent, des postes pris, un ravin passé, et tout cela presque toujours embrouillé. Mais de la vivacité, de la chaleur, de l'horreur, de l'intérêt, c'est ce qui se trouve dans l'histoire encore moins que l'exactitude.

CARACTÈRES ET PORTRAITS.

Le plus beau caractère que j'aie jamais lu est malheureusement tiré d'un roman, et même d'un roman qui, en voulant imiter le *Télémaque*, est demeuré fort au-dessous de son modèle. Mais il n'y a rien dans le *Télémaque* qui puisse, à mon gré, approcher du portrait de la reine d'Égypte, qu'on trouve dans le premier volume de *Séthos*.

« Elle ne s'est point laissée aller, comme bien

« des rois, aux injustices, dans l'espoir de les ra-
« cheter par ses offrandes; et sa magnificence à l'é-
« gard des dieux a été le fruit de sa piété, et non
« le tribut de ses remords. Au lieu d'autoriser l'ani-
« mosité, la vexation, la persécution, par les conseils
« d'une piété mal entendue, elle n'a voulu tirer de
« la religion que des maximes de douceur, et elle
« n'a fait usage de la sévérité que suivant l'ordre
« de la justice générale, et par rapport au bien de
« l'état. Elle a pratiqué toutes les vertus des bons
« rois avec une défiance modeste, qui la laissait à
« peine jouir du bonheur qu'elle procurait à ses
« peuples. La défense glorieuse des frontières, la
« paix affermie au-dehors et au-dedans du royaume,
« les embellissements et les établissements de dif-
« férentes espèces, ne sont ordinairement de la part
« des autres princes que des effets d'une sage po-
« litique, que les dieux juges du fond des cœurs ne
« récompensent pas toujours ; mais de la part de
« notre reine toutes ces choses ont été des actions
« de vertu, parce qu'elles n'ont eu pour principe
« que l'amour de ses devoirs, et la vue du bonheur
« public. Bien loin de regarder la souveraine puis-
« sance comme un moyen de satisfaire ses passions,
« elle a conçu que la tranquillité du gouvernement
« dépendait de la tranquillité de son ame, et qu'il
« n'y a que les esprits doux et patients qui sachent
« se rendre véritablement maîtres des hommes.
« Elle a éloigné de sa pensée toute vengeance; et,
« laissant à des hommes privés la honte d'exercer
« leur haine dès qu'ils le peuvent, elle a pardonné,

« comme les dieux, avec un plein pouvoir de punir. « Elle a réprimé les esprits rebelles, moins parce « qu'ils résistaient à ses volontés que parce qu'ils « fesaient obstacle au bien qu'elle voulait faire; elle « a soumis ses pensées aux conseils des sages, et « tous les ordres du royaume à l'équité de ses lois; « elle a désarmé les ennemis étrangers par son cou- « rage et par la fidélité à sa parole, et elle a sur- « monté les ennemis domestiques par sa fermeté « et par l'heureux accomplissement de ses projets. « Il n'est jamais sorti de sa bouche ni un secret ni « un mensonge, et elle a cru que la dissimulation « nécessaire pour régner ne devait s'étendre que « jusqu'au silence. Elle n'a point cédé aux impor- « tunités des ambitieux, et les assiduités des flat- « teurs n'ont point enlevé les récompenses dues à « ceux qui servaient leur patrie loin de sa cour. La « faveur n'a point été en usage sous son règne; « l'amitié même, qu'elle a connue et cultivée, ne « l'a point emporté auprès d'elle sur le mérite, sou- « vent moins affectueux et moins prévenant. Elle « a fait des graces à ses amis, et elle a donné des « postes importants aux hommes capables. Elle a « répandu des honneurs sur les grands, sans les « dispenser de l'obéissance, et elle a soulagé le « peuple sans lui ôter la nécessité du travail. Elle « n'a point donné lieu à des hommes nouveaux de « partager avec le prince, et inégalement pour lui, « les revenus de son état; et les derniers du peuple « ont satisfait sans regret aux contributions pro- « portionnées qu'on exigeait d'eux, parce qu'elles

« n'ont point servi à rendre leurs semblables plus « riches, plus orgueilleux et plus méchants. Per« suadée que la providence des dieux n'exclut point « la vigilance des hommes, qui est un de ses pré« sents, elle a prévenu les misères publiques par « des provisions régulières ; et, rendant ainsi toutes « les années égales, sa sagesse a maîtrisé en quel« que sorte les saisons et les éléments. Elle a faci« lité les négociations, entretenu la paix, et porté « le royaume au plus haut point de la richesse et « de la gloire par l'accueil qu'elle a fait à tous ceux « que la sagesse de son gouvernement attirait des « pays les plus éloignés ; et elle a inspiré à ses « peuples l'hospitalité, qui n'était point encore as« sez établie chez les Égyptiens.

« Quand il s'est agi de mettre en œuvre les grandes « maximes du gouvernement et d'aller au bien gé« néral, malgré les inconvénients particuliers, elle « a subi avec une généreuse indifférence les mur« mures d'une populace aveugle, souvent animée « par les calomnies secrètes de gens plus éclairés « qui ne trouvent pas leur avantage dans le bonheur « public. Hasardant quelquefois sa propre gloire « pour l'intérêt d'un peuple méconnaissant, elle a « attendu sa justification du temps ; et, quoique en« levée au commencement de sa course, la pureté « de ses intentions, la justesse de ses vues, et la « diligence de l'exécution, lui ont procuré l'avan« tage de laisser une mémoire glorieuse et un regret « universel. Pour être plus en état de veiller sur le « total du royaume, elle a confié les premiers dé-

« tails à des ministres sûrs, obligés de choisir des « subalternes qui en choisiraient encore d'autres « dont elle ne pouvait plus répondre elle-même, « soit par l'éloignement, soit par le nombre. Ainsi, « j'oserai le dire devant nos juges et devant ses « sujets qui m'entendent, si, dans un peuple in-« nombrable tel que l'on connaît celui de Memphis « et des cinq mille villes de la dynastie, il s'est « trouvé, contre son intention, quelqu'un d'op-« primé, non-seulement la reine est excusable par « l'impossibilité de pourvoir à tout, mais elle est « digne de louange en ce que, connaissant les « bornes de l'esprit humain, elle ne s'est point écar-« tée du centre des affaires publiques, et qu'elle a « réservé toute son attention pour les premières « causes et pour les premiers mouvements. Malheur « aux princes dont quelques particuliers se louent « quand le public a lieu de se plaindre! mais les « particuliers mêmes qui souffrent n'ont pas droit « de condamner le prince quand le corps de l'é-« tat est sain, et que les principes du gouverne-« ment sont salutaires. Cependant, quelque irrépro-« chable que la reine nous ait paru à l'égard des « hommes, elle n'attend, par rapport à vous, ô « justes dieux! son repos et son bonheur que de « votre clémence. »

Comparez ce morceau au portrait que fait Bossuet de Marie-Thérèse, reine de France, vous serez étonné de voir combien le grand maître d'éloquence est alors au-dessous de l'abbé Terrasson, qui ne passera pourtant jamais pour un auteur classique.

PORTRAIT DE MARIE-THÉRÈSE.

« Dieu l'a élevée au faîte des grandeurs humaines, « afin de rendre la pureté et la perpétuelle régula- « rité de sa vie plus éclatantes et plus exemplaires ; « ainsi sa vie et sa mort, également pleines de sain- « teté et de grace, deviennent l'instruction du genre « humain. Notre siècle n'en pouvait recevoir de plus « parfaite, parce qu'il ne voyait nulle part dans une « si haute élévation une pareille pureté. C'est ce « rare et merveilleux assemblage que nous aurons « à considérer dans les deux parties de ce discours. « Voici, en peu de mots, ce que j'ai à dire de la « plus pieuse des reines; et tel est le digne abrégé « de son éloge. Il n'y a rien que d'auguste dans sa « personne; il n'y a rien que de pur dans sa vie. « Accourez, peuples; venez contempler dans la « première place du monde la rare et majestueuse « beauté d'une vertu toujours constante. Dans une « vie si égale, il n'importe pas à cette princesse où « la mort frappe; on n'y voit point d'endroit faible « par où elle pût craindre d'être surprise : toujours « vigilante, toujours attentive à Dieu et à son salut, « sa mort, si précipitée et si effroyable pour nous, « n'avait rien de dangereux pour elle. Ainsi son « élévation ne servira qu'à faire voir à tout l'uni- « vers, comme du lieu le plus éminent qu'on dé- « couvre dans son enceinte, cette importante vérité, « qu'il n'y a rien de solide ni de vraiment grand « parmi les hommes que d'éviter le péché; et que « la seule précaution contre les attaques de la mort,

« c'est l'innocence de la vie. C'est, messieurs, l'in-
« struction que nous donne dans ce tombeau, ou
« plutôt du plus haut des cieux, très-haute, très-
« excellente, très-puissante, et très-chrétienne
« princesse, Marie-Thérèse d'Autriche, infante d'Es-
« pagne, reine de France et de Navarre. »

Il y a peu de choses plus faibles que cet éloge, si ce n'est les oraisons funèbres qu'on a faites depuis les Bossuet et les Fléchier. Il ne s'est guère trouvé après ces grands hommes que de vains déclamateurs qui manquaient de force et de grace dans l'esprit et dans le style.

Les caractères sont d'une difficulté et d'un mérite tout autre dans l'histoire que dans les romans et dans les oraisons funèbres. On sent aisément qu'ils doivent être aussi bien écrits, et avoir de plus le mérite de la vraisemblance. Rien n'est si fade que les portraits que fait Maimbourg de ses héros. Il leur donne à tous de grands yeux bleus à fleur de tête, des nez aquilins, une bouche admirablement conformée, un génie perçant, un courage ardent et infatigable, une patience inépuisable, une constance inébranlable.

Quelle différence, bon Dieu! entre tous ces fades portraits et celui que fait de Cromwell, en deux mots, l'éloquent et intéressant historien de l'*Essai du siècle de Louis XIV!*

« Les autres nations, dit-il, crurent l'Angleterre
« ensevelie sous ses ruines, jusqu'au temps où elle
« devint tout-à-coup plus formidable que jamais,
« sous la domination de Cromwell, qui l'assujettit

« en portant l'Évangile dans une main, l'épée dans « l'autre, le masque de la religion sur le visage; et « qui dans son gouvernement couvrit des qualités « d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur. »

Voilà, dans ce peu de lignes, toute la vie de Cromwell. L'auteur en eût dit trop s'il en eût dit davantage dans une description de l'Europe où il passe en revue toutes les nations.

Le caractère de Charles XII m'a frappé dans un goût absolument différent; c'est à la fin de l'histoire de ce monarque. Le vrai se fait sentir dans cette peinture. On sent que ce n'est pas là un portrait fait à plaisir comme celui de Valstein, qu'on a fait valoir dans Sarasin, mais qui n'est peut-être en effet qu'un amas d'oppositions et d'antithèses, et qu'une imitation ampoulée de Salluste.

CARACTÈRE DE CHARLES XII.

« Ainsi périt, à l'âge de trente-six ans et demi, « Charles XII, roi de Suède, après avoir éprouvé ce « que la prospérité a de plus grand, et ce que l'ad- « versité a de plus cruel, sans avoir été amolli par « l'une ni ébranlé un moment par l'autre. Presque « toutes ses actions, jusqu'à celles de sa vie privée « et unie, ont été bien loin au-delà du vraisem- « blable. C'est peut-être le seul de tous les hommes, « et jusqu'ici le seul de tous les rois, qui ait vécu « sans faiblesse. Il a porté toutes les vertus des héros « à un excès où elles sont aussi dangereuses que les « vices opposés. Sa fermeté, devenue opiniâtreté, « fit ses malheurs dans l'Ukraine, et le retint cinq

« ans en Turquie. Sa libéralité, dégénérant en pro-
« fusion, a ruiné la Suède. Son courage, poussé
« jusqu'à la témérité, a causé sa mort. Sa justice a
« été quelquefois jusqu'à la cruauté; et, dans les
« dernières années, le maintien de son autorité ap-
« prochait de la tyrannie. Ses grandes qualités, dont
« une seule eût pu immortaliser un autre prince,
« ont fait le malheur de son pays. Il n'attaqua jamais
« personne; mais il ne fut pas aussi prudent qu'im-
« placable dans ses vengeances. Il a été le premier
« qui ait eu l'ambition d'être conquérant sans avoir
« l'envie d'agrandir ses états. Il voulait gagner des
« empires pour les donner. Sa passion pour la gloire,
« pour la guerre, et pour la vengeance, l'empêcha
« d'être bon politique, qualité sans laquelle on n'a
« jamais vu de conquérant. Avant la bataille et après
« la victoire il n'avait que de la modestie; après la
« défaite, que de la fermeté; dur pour les autres
« comme pour lui-même; comptant pour rien la
« peine et la vie de ses sujets aussi bien que la
« sienne; homme unique plutôt que grand homme;
« admirable plutôt qu'à imiter. Sa vie doit apprendre
« aux rois combien un gouvernement pacifique et
« heureux est au-dessus de tant de gloire*. »

Je vois dans ces traits un résumé de toute l'histoire de ce monarque. L'auteur ne peint, pour ainsi dire, que par les faits. Il n'a point envie de briller. Ce n'est point lui qui paraît, c'est son héros; et, quoique sans envie de briller, il répand pourtant

* *Histoire de Charles XII*, tome XXII.

sur cette image une élégance de diction, et un sentiment de vertu et de philosophie qui charme l'ame.

Je trouve tout le contraire dans le portrait de Valstein fait par Sarasin. « Il était, dit-il, envieux « de la gloire d'autrui, jaloux de la sienne, implacable dans la haine, cruel dans la vengeance, « prompt à la colère, ami de la magnificence, de « l'ostentation et de la nouveauté. »

Il semble que l'auteur, en s'exprimant ainsi, soit plus rempli de Salluste que de son héros. Je vois des traits, mais qui peuvent s'appliquer à mille généraux d'armée : « envieux de la gloire d'autrui, « jaloux de la sienne; » ce ne sont là que des antithèses. Il est si vrai qu'on est jaloux de sa propre gloire, quand on envie celle d'autrui, que ce n'est pas assurément la peine de le dire. Ce n'est pas là représenter le caractère propre et particulier d'un personnage illustre, c'est vouloir briller par un entassement de lieux communs qui appartiennent à cent généraux d'armée aussi bien qu'à Valstein.

CHANSONS.

Nous avons en France une foule de chansons préférables à toutes celles d'Anacréon, sans qu'elles aient jamais fait la réputation d'un auteur. Toutes ces aimables bagatelles ont été faites plutôt pour le plaisir que pour la gloire. Je ne parle pas ici de ces vaudevilles satiriques qui déshonorent plus l'esprit qu'ils ne manifestent de talent. Je parle de ces chansons délicates et faciles qu'on retient sans

rougir, et qui sont des modèles de goût. Telle est celle-ci; c'est une femme qui parle :

Si j'avais la vivacité
Qui fait briller Coulanges;
Si je possédais la beauté
Qui fait régner Fontanges;
Ou si j'étais comme Conti
Des Graces le modèle;
Tout cela serait pour Créqui,
Dût-il m'être infidèle.

Que de personnes louées sans fadeur dans cette chanson, et que toutes ces louanges servent à relever le mérite de celui à qui elle est adressée! mais surtout que de sentiment dans ce dernier vers :

Dût-il m'être infidèle!

Qui pourrait n'être pas encore agréablement touché de ce couplet vif et galant :

En vain je bois pour calmer mes alarmes,
Et pour chasser l'amour qui m'a surpris;
Ce sont des armes
Pour mon Iris.
Le vin me fait oublier ses mépris,
Et m'entretient seulement de ses charmes.

Qui croirait qu'on eût pu faire à la louange de l'herbe qu'on appelle fougère une chanson aussi agréable que celle-ci :

Vous n'avez point, verte fougère,
L'éclat des fleurs qui parent le printemps;
Mais leur beauté ne dure guère,
Vous êtes aimable en tout temps.
Vous prêtez des secours charmants

Aux plaisirs les plus doux qu'on goûte sur la terre :
Vous servez de lit aux amants,
Aux buveurs vous servez de verre.

Je suis toujours étonné de cette variété prodigieuse avec laquelle les sujets galants ont été maniés par notre nation. On dirait qu'ils sont épuisés, et cependant on voit encore des tours nouveaux; quelquefois même il y a de la nouveauté jusque dans le fond des choses, comme dans cette chanson peu connue, mais qui me paraît fort digne de l'être par les lecteurs qui sont sensibles à la délicatesse:

Oiseaux, si tous les ans vous changez de climats
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages,
Ni pour éviter nos frimas;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des fleurs;
Et quand elle a passé, vous la cherchez ailleurs,
Afin d'aimer toute l'année.

Pour bien réussir à ces petits ouvrages, il faut dans l'esprit de la finesse et du sentiment, avoir de l'harmonie dans la tête, ne point trop s'élever, ne point trop s'abaisser, et savoir n'être point trop long.

« In tenui labor. »
Georg. IV.

COMPARAISONS.

Les comparaisons ne paraissent à leur place que dans le poème épique et dans l'ode. C'est là qu'un grand poète peut déployer toutes les richesses de l'imagination, et donner aux objets qu'il peint un

nouveau prix par la ressemblance d'autres objets. C'est multiplier aux yeux des lecteurs les images qu'on leur présente. Mais il ne faut pas que ces figures soient trop prodiguées. C'est alors une intempérance vicieuse, qui marque trop d'envie de paraître, et qui dégoûte et lasse le lecteur. On aime à s'arrêter dans une promenade pour cueillir des fleurs; mais on ne veut pas se baisser à tout moment pour en ramasser.

Les comparaisons sont fréquentes dans Homère. Elles sont pour la plupart fort simples, et ne sont relevées que par la richesse de la diction. L'auteur de *Télémaque*, venu dans un temps plus raffiné, et écrivant pour des esprits plus exercés, devait, à ce que je crois, chercher à embellir son ouvrage par des comparaisons moins communes. On ne voit chez lui que des princes comparés à des bergers, à des taureaux, à des lions, à des loups avides de carnage. En un mot, ses comparaisons sont triviales; et, comme elles ne sont pas ornées par le charme de la poésie, elles dégénèrent en langueur.

Les comparaisons dans le Tasse sont bien plus ingénieuses. Telle est, par exemple, celle d'Armide*, qui se prépare à parler à son amant, et qui étudie son discours pour le toucher, avec un musicien qui prélude avant de chanter un air atten-

* « Qual musico gentil, prima che chiara
« Altamente la lingua al canto snodi,
« All' armonía gli animi altrui prepara
« Con dolci ricercate in bassi modi;
« Cosi costei.... »

C. XVI, ott. 43.

drissant. Cette comparaison, qui ne serait pas placée en peignant une autre qu'une magicienne artificieuse, est là tout-à-fait juste. Il y a dans le Tasse peu de ces comparaisons nouvelles. De tous les poèmes épiques, *la Henriade* est celui où j'en ai vu davantage :

Il élève sa voix; on murmure, on s'empresse;
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse;
Ainsi dans un vaisseau qu'ont agité les flots,
* Quand les vents apaisés ne troublent plus les eaux,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend d'un cours heureux la vague obéissante.
Tel paraissait Pothier, dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.
Ch. VI.

Rien encore de plus neuf que cette comparaison d'un combat de d'Aumale et de Turenne :

On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
S'avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre.
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante,
Brisant ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Ch. X.

Voilà comme un véritable poète fait servir toute la nature à embellir son ouvrage, et comme la science la plus épineuse devient entre ses mains un ornement; mais j'avoue que je suis plus transporté encore de ces comparaisons moins recherchées et plus frappantes, prises des plus grands

* Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots.

objets de la nature, lesquels pourtant n'avaient pas encore été mis en œuvre.

Sur les pas des deux chefs alors, en même temps,
On voit des deux partis voler les combattants :
Ainsi, lorsque des monts séparés par Alcide,
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.
Ch. VIII.

La Henriade est encore le seul poème où j'aie remarqué des comparaisons tirées de l'histoire et de la Bible; mais c'est une hardiesse que je ne voudrais pas qu'on imitât souvent; et il n'y a que très-peu de points d'histoire, très-connus et très-familiers, qu'on puisse employer avec succès. J'aime mieux les objets tirés de la nature. Que je vois avec plaisir Mornai vertueux à la cour comparé à la fontaine Aréthuse!

Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule au sein furieux d'Amphitrite étonnée,
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.
Ch. IX.

Voici une comparaison qui me plaît encore davantage, parce qu'elle renferme à la fois deux objets comparés à deux autres objets. C'est dans une épître * sur l'Envie. Il s'agit de gens de lettres qui se déchirent mutuellement par des satires, et de

* Troisième *Discours sur l'Homme*, tome XII.

ceux qui, plus dignes de ce nom, ne sont occupés que du progrès de l'art, qui aiment jusqu'à leurs rivaux, et qui les encouragent :

C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins, qui s'élèvent ensemble.
Un suc toujours égal est préparé pour eux ;
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux ;
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste en se touchant aux coups de la tempête.
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps,
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer en sifflant des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

Il y a très-peu de comparaisons dans ce goût. Il n'est rien de plus rare que de rencontrer dans la nature un assemblage de phénomènes qui ressemblent à d'autres, et qui produisent en même temps de belles images : de telles beautés sont fort au-dessus de la poésie ordinaire et transportent un homme de goût.

J'ai été étonné de trouver si peu de comparaisons dans les odes de Rousseau ; voici presque les seules :

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours et des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie et d'ennuis.
Liv. II, od. IV.

Outre que cette idée est fort commune, *le cercle marqué de joie* me paraît une expression vicieuse ; et la *joie*, au singulier, opposée aux *ennuis*, au pluriel, me paraît un grand défaut.

Il y a dans la même ode une espèce de comparaison plus ingénieuse, qui roule sur le même sujet :

> Jupiter fit l'homme semblable
> A ces deux jumeaux que la fable
> Plaça jadis au rang des dieux;
> Couple de déités bizarre,
> Tantôt habitant du Ténare,
> Et tantôt citoyen des cieux.
>
> Ibid.

Il y a de l'esprit dans cette idée ; mais je ne sais si les chagrins et les plaisirs de cette vie nous mettent en effet dans le ciel et dans l'enfer. Cette expression semblerait plus convenable dans la bouche d'un homme passionné, qui exagérerait ses tourments et ses satisfactions. Dieu n'a point fait l'homme dans cette vie pour être tantôt dans la béatitude céleste, et tantôt dans les peines infernales; et de plus, Castor et Pollux, en jouissant de l'immortalité, six mois chez Jupiter, et six mois chez Pluton, ne passaient pas de la joie à la douleur, mais seulement d'un hémisphère à l'autre. Il est essentiel qu'une comparaison soit juste : toutefois, malgré ce défaut, cette idée a quelque chose de vif, de neuf et de brillant, qui fait plaisir au lecteur.

Voici la seule comparaison que je trouve après celles-ci dans les odes de Rousseau. C'est dans l'ode qu'il fit après une maladie. Il compare son corps à un arbre renversé par terre :

> Tel qu'un arbre stable et ferme,
> Quand l'hiver par sa rigueur

De la sève qu'il renferme
A refroidi la vigueur,
S'il perd l'utile assistance
Des appuis dont la constance
Soutient ses bras relâchés,
Sa tête altière et hautaine
Cachera bientôt l'arène
Sous ses rameaux desséchés.

Liv. IV, od. IX.

Je souhaiterais dans ces vers plus d'harmonie et des expressions plus justes. « La constance des ap« puis qui soutient des bras relâchés, » est une expression barbare. Le plus grand défaut de cette comparaison est de n'être pas fondée. Il n'arrive jamais qu'on étaie un arbre que l'hiver a gelé *. Tant de fautes dans un poète de réputation doivent rendre les écrivains extrêmement circonspects, et leur faire voir combien l'art d'écrire en vers est difficile.

Il y a de très-belles comparaisons dans Milton; mais leur principal mérite vient de la nécessité où il est de comparer les objets étonnants et gigantesques qu'il représente, aux objets plus naturels et plus petits qui nous sont familiers. Par exemple, en fesant marcher Satan, qui est d'une taille énorme, il le fait appuyer sur une lance, et il compare cette lance au mât d'un grand navire; au lieu que nous comparons le canon à la foudre, il compare le tonnerre à notre artillerie. Ainsi toutes les fois qu'il parle du ciel et de l'enfer, il prend

* Leçon conforme à l'in-8° de Kehl. On lit *gâté* au lieu de *gelé*, dans l'in-12.

ses similitudes sur la terre. Son sujet l'entraînait naturellement à des comparaisons qui sont toutes d'une espèce opposée à l'espèce ordinaire : car nous tâchons, autant qu'il est en nous, de comparer les choses à des objets plus relevés qu'elles; et il est, comme j'ai dit, forcé à une manière contraire.

Un vice impardonnable dans les comparaisons, et toutefois trop ordinaire, est le manque de justesse. Il n'y a pas long-temps que j'entendis à un opéra nouveau un morceau qui me parut surprenant :

Comme un zéphyr qui caresse
Une fleur sans s'arrêter,
Une volage maîtresse
S'empresse de nous quitter.

Assurément des caresses constantes, et sans s'arrêter, faites à la même fleur, sont le symbole de la fidélité, et ne ressemblent en rien à une maîtresse volage. L'auteur a été emporté par l'idée du zéphir, qui d'ordinaire sert de comparaison aux inconstances; mais il le peint ici, sans y penser, comme le modèle des sentiments les plus fidèles; et, à la honte du siècle, ces absurdités passent à la faveur de la musique. Concluons que toute comparaison doit être juste, agréable, et ajouter à son objet, en le rendant plus sensible.

DIALOGUES EN VERS.

L'art du dialogue consiste à faire dire à ceux qu'on fait parler ce qu'ils doivent dire en effet.

N'est-ce que cela? me répondra-t-on. Non ; il n'y a pas d'autre secret ; mais ce secret est le plus difficile de tous. Il suppose un homme qui a assez d'imagination pour se transformer en ceux qu'il fait parler, assez de jugement pour ne mettre dans leur bouche que ce qui convient, et assez d'art pour intéresser.

Le premier genre du dialogue, sans contredit, est celui de la tragédie : car non-seulement il y a une extrême difficulté à faire parler des princes convenablement ; mais la poésie noble et naturelle, qui doit animer ce dialogue, est encore la chose du monde la plus rare.

Le dialogue est plus aisé en comédie ; et cela est si vrai, que presque tous les auteurs comiques dialoguent assez bien. Il n'en est pas ainsi dans la haute poésie. Corneille lui-même ne dialogue point comme il faut dans huit ou neuf pièces. Ce sont de longs raisonnements embarrassés. Vous n'y retrouvez point ce dialogue vif et touchant du *Cid* (act. III, sc. IV) :

LE CID.

Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

LE CID.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

LE CID.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits?

Le chef-d'œuvre du dialogue est encore une scène dans *les Horaces* (act. II, sc. III) :

HORACE.

Albe vous a nommé ; je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue, etc.

Peu d'auteurs ont su imiter les éclairs vifs de ce dialogue pressant et entrecoupé. La tendre mollesse et l'élégance abondante de Racine n'ont guère de ces traits de repartie et de réplique en deux ou trois mots, qui ressemblent à des coups d'escrime, poussés et parés presque en même temps.

Je n'en trouve guère d'exemples que dans l'*OEdipe* nouveau :

OEDIPE.

J'ai tué votre époux.

JOCASTE.

Mais vous êtes le mien.

OEDIPE.

Je le suis par le crime.

JOCASTE.

Il est involontaire.

OEDIPE.

N'importe, il est commis.

JOCASTE.

O comble de misère !

OEDIPE.

O trop funeste hymen ! ô feux jadis si doux !

JOCASTE.

Ils ne sont point éteints ; vous êtes mon époux.

OEDIPE.

Non, je ne le suis plus, etc.

OEdipe de Voltaire, act. IV, sc. III.

Il y a cent autres beautés de dialogue dans le

peu de bonnes pièces qu'a données Corneille; et toutes celles de Racine, depuis *Andromaque*, en sont des exemples continuels.

Les autres auteurs n'ont point ainsi l'art de faire parler leurs acteurs. Ils ne s'entendent point, ils ne se répondent point pour la plupart. Ils manquent de cette logique secrète qui doit être l'ame de tous les entretiens, et même des plus passionnés.

Nous avons deux tragédies qui sont plus remplies de terreur, et qui, par des situations intéressantes, touchent le spectateur autant que celles de Corneille, de Racine et de Voltaire; c'est *Électre* et *Rhadamiste:* mais ces pièces étant mal dialoguées et mal écrites, à quelques beaux endroits près, ne seront jamais mises au rang des ouvrages classiques qui doivent former le goût de la jeunesse; c'est pourquoi on ne les cite jamais quand on cite les écrivains purs et châtiés.

Le lecteur est au supplice lorsque, dès les premières scènes, il voit, dans *Électre*, Arcas qui dit à cette princesse (acte I, sc. II):

> Loin de faire éclater le trouble de votre ame,
> Flattez plutôt d'Itys l'audacieuse flamme;
> Faites que votre hymen se diffère d'un jour:
> Peut-être verrons-nous Oreste de retour.

Outre que ces vers sont durs et sans liaison, quels sens présentent-ils? Ne pourrait-on pas flatter la passion d'Itys en montrant du trouble? Ce n'est même que par son trouble qu'une fille peut flatter la passion de son amant. Il fallait dire, *Loin*

de faire voir vos terreurs, flattez Itys; mais quelle liaison y a-t-il entre flatter la flamme d'Itys, et faire que son hymen avec Itys se diffère? Il n'y a là ni raisonnement ni diction, et rien n'est plus mauvais.

Ensuite Électre dit à Itys (acte I, sc. III) :

Dans l'état où je suis, toujours triste, quels charmes
Peuvent avoir des yeux presque éteints dans les larmes?
Fils du tyran cruel qui fait tous mes malheurs,
Porte ailleurs ton amour, et respecte mes pleurs.

ITYS.

Ah! ne m'enviez pas cet amour, inhumaine!
Ma tendresse ne sert que trop bien votre haine.

Ce n'est pas là répondre. Que veut dire *ne m'enviez pas mon amour?* En quoi Électre peut-elle envier cet amour? cela est inintelligible et barbare.

Clytemnestre vient ensuite qui demande au jeune Itys si sa fille Électre se rend enfin à la passion de ce jeune homme; et elle menace Électre, en cas de résistance. Itys dit alors à Clytemnestre (sc. IV) :

Je ne puis la contraindre, et mon esprit confus...

Clytemnestre répond :

Par ce raisonnement je connais vos refus.

Mais Itys n'a fait là aucun raisonnement. Il dit, en un vers seulement, *qu'il ne peut contraindre Électre.* Il fallait faire raisonner Itys pour lui reprocher son raisonnement. Enfin quand le tyran arrive, il demande encore à Clytemnestre si Électre consent au mariage.

Électre répond :

> Pour cet heureux hymen ma main est toute prête ;
> Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang ;
> Et je la garde à qui te percera le flanc.

Quelle froide et impertinente pointe! *Je n'en veux disposer qu'en faveur de ton sang*. Cela s'entendrait naturellement, *en faveur de ton fils ;* et ici cela veut dire, *en faveur de ton sang que je veux faire couler.* Y a-t-il rien de plus pitoyable que cette équivoque?

Égisthe répond à cette pointe détestable :

> Cruelle! si mon fils n'arrêtait ma vengeance,
> J'éprouverais bientôt jusqu'où va ta constance.

Mais il n'a pas été ici question de *constance.* Il veut dire apparemment, *je me vengerais de toi, en éprouvant ta constance dans les supplices :* mais *je me vengerais* suffit; et *jusqu'où va ta constance*, n'est que pour la rime.

Après cela Égisthe quitte Clytemnestre en lui disant :

> Mais ma fille paraît. Madame, je vous laisse,
> Et je vais travailler au repos de la Grèce.

Quand on dit, quelqu'un *paraît, je vous laisse*, cela fait entendre que ce quelqu'un est notre ennemi, ou qu'on a des raisons pour ne pas paraître devant lui; mais point du tout, c'est ici de sa propre fille dont il parle. Quelle raison a-t-il donc pour s'en aller? *Il va travailler*, dit-il, *au repos de la Grèce ;* mais on n'a pas dit encore un seul mot du repos ou du trouble de la Grèce. Enfin cette fille qui vient là, aussi mal à propos que son père

est sorti, termine l'acte en racontant à sa confidente qu'elle est amoureuse. Elle le dit en vers inintelligibles, et finit par dire :

Allons trouver le roi ;
Fesons tout pour l'amour, s'il ne fait rien pour moi.

Quelle raison, je vous prie, de *faire tout pour l'amour, si l'amour ne fait rien pour elle?* Quel jeu de mots, indigne d'une soubrette de comédie! Si je voulais examiner ici toute la pièce, on ne verrait pas une page qui ne fût pleine de pareils défauts. Ce n'est point ainsi que dialogue Sophocle; et il n'a point surtout défiguré ce sujet tragique par des amours postiches, par une Iphianasse et un Itys, personnages ridicules. Il faut que le sujet soit bien beau pour avoir réussi au théâtre, malgré tous les défauts de l'auteur; mais aussi il faut convenir qu'il a su très-bien conserver cette sombre horreur qui doit régner dans la pièce d'*Électre*, et qu'il y a des situations touchantes, des reconnaissances qui attendrissent plus que les plus belles scènes de Racine, lesquelles sont souvent un peu froides, malgré leur élégance.

M. de Voltaire dialogue infiniment mieux que M. de Crébillon, de l'aveu de tout le monde, et son style est si supérieur, que dans quelques-unes de ses pièces, comme dans *Brutus* et dans *Jules-César*, je ne crains point de le mettre à côté du grand Corneille, et je n'avance rien là que je ne prouve. Voyons les mêmes sujets traités par eux. Je ne parle pas d'*OEdipe*; car il est sans difficulté

que l'*OEdipe* de Corneille n'approche pas de l'autre. Mais choisissons dans *Cinna* et dans *Brutus* des morceaux qui aient le même fond de pensées.

Cinna parlant à Auguste (acte I, sc. II) :

> J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
> Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'états ;
> Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
> Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure.
> Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
> Sème dans l'univers cette diversité.
> Les Macédoniens aiment le monarchique ;
> Et le reste des Grecs la liberté publique.
> Les Parthes, les Persans, veulent des souverains ;
> Et le seul consulat est bon pour les Romains.

* 1° « Toutes sortes d'états reçus par tous les climats, » n'est pas une bonne expression, attendu qu'un état est toujours état, quelque forme de gouvernement qu'il ait. De plus, on n'est point reçu par un climat.

2° Ce n'est point une injure qu'on fait à un peuple en changeant ses lois. On peut lui faire tort, on peut le troubler ; mais *injure* n'est pas le terme convenable et propre.

3° « Les Macédoniens aiment le monarchique. » Il sous-entend l'état monarchique ; mais ce mot *état* se trouvant trop éloigné, le *monarchique* est là un terme vicieux, un adjectif sans substantif.

> Surtout qu'en vos écrits la langue révérée,
> Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée.

Tout ce morceau, d'ailleurs, est très-prosaïque.

* Voltaire n'a pas reproduit ces observations dans son Commentaire sur *Cinna*.

Il est très-utile d'éplucher ainsi les fautes de style et de langage où tombent les meilleurs auteurs, afin de ne point prendre leurs manquements pour des régles, ce qui n'arrive que trop souvent aux jeunes gens et aux étrangers.

Brutus le consul, dans la tragédie de ce nom, s'exprime ainsi dans un cas fort approchant (acte I, sc. II):

> Arons, il n'est plus temps: chaque état a ses lois,
> Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
> Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
> Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres,
> Et, de leur chaîne antique adorateurs heureux,
> Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
> La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
> Sous un joug odieux languit assujettie.
> Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
> Son premier citoyen fut le grand Romulus.
> Nous partagions le poids de sa grandeur suprême:
> Numa, qui fit nos lois, y fut soumis lui-même.
> Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix, etc.

J'avoue hardiment que je donne ici la préférence au style de Brutus.

Après ces quatre tragiques, je n'en connais point qui méritent la peine d'être lus; d'ailleurs il faut se borner dans ses lectures. Il n'y a dans Corneille que cinq ou six pièces qu'on doive ou plutôt qu'on puisse lire; il n'y a que l'*Électre* et le *Rhadamiste* chez M. de Crébillon dont un homme qui a un peu d'oreille puisse soutenir la lecture: mais pour les pièces de Racine, je conseille qu'on les lise toutes très-souvent, hors *les Frères ennemis*.

DIALOGUES EN PROSE.

Les premiers dialogues supportables qu'on ait écrits en prose dans notre langue sont ceux de La Mothe-le-Vayer; mais ils ne peuvent, en aucune manière, être comparés à ceux de M. de Fontenelle. J'avouerai aussi que ceux de M. de Fontenelle ne peuvent être comparés à ceux de Cicéron, ni à ceux de Galilée, pour le fond et la solidité.

Il semble que cet ouvrage ne soit fait uniquement que pour montrer de l'esprit. Tout le monde veut en avoir, et on croit en faire provision quand on lit ces dialogues. Ils sont écrits avec de la légèreté et de l'art, mais il me semble qu'il faut les lire avec beaucoup de précaution, et qu'ils sont remplis de pensées fausses.

Un esprit juste et sage ne peut souffrir que la courtisane Phryné se compare à Alexandre, et qu'elle lui dise « que s'il est un aimable conqué-« rant, elle est une aimable conquérante; que les « belles sont de tous pays, et que les rois n'en sont « pas, etc. * »

Rien n'est plus faux que de dire que « les hommes « se défendraient trop bien, si les femmes les at-« taquaient **. » Toute cette métaphysique d'amour

* *Alexandre.* « Si j'avais à revivre, je voudrais être encore un « illustre conquérant. » *Phryné.* « Et moi, une aimable conquérante... « Les belles sont de tous pays, et les rois même, ni les conquérants, « n'en sont pas. »

** Dialogue de Sapho et de Laure.

ne vaut rien, parce qu'elle est frivole et qu'elle n'est pas vraie.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Il est encore très-faux qu'il n'y ait pas de siècles plus méchants les uns que les autres*. Le dixième siècle, à Rome, était certainement beaucoup plus pervers que le dix-huitième. Il y a cent exemples pareils.

Il n'est pas plus vrai « qu'avoir de l'esprit soit « uniquement un hasard**; » car c'est principalement la culture qui forme l'esprit; et si cela n'était pas ainsi, un paysan en aurait autant que l'homme du monde le plus cultivé.

Rien n'est encore plus faux que ce qu'on met dans la bouche d'Élisabeth d'Angleterre, parlant au duc d'Alençon. Elle veut lui persuader qu'il a été heureux, parce qu'il a manqué quatre fois la royauté. « Et voilà ce bonheur dont vous ne vous « êtes pas aperçu. Toujours des imaginations, des « espérances, et jamais de réalité. Vous n'avez fait « que vous préparer à la royauté pendant toute « votre vie, comme je n'ai fait pendant toute la « mienne que me préparer au mariage***. »

Quelle pitié de comparer la fureur de régner du duc d'Alençon, et les malheurs horribles qu'elle lui causa, avec les petits artifices de la reine Élisabeth pour ne se point marier! Quelle fausseté de

* Dialogue de Socrate et de Montaigne. — ** Dialogue de Charles-Quint et d'Érasme.

*** Dialogue d'Élisabeth, reine d'Angleterre, et du duc d'Alençon.

prétendre que le bonheur consiste dans des espérances si cruellement confondues! Enfin, est-il rien de plus faux que ces paroles, *Voilà ce bonheur dont vous ne vous êtes point aperçu?* Un bonheur qu'on ne sent point peut-il être un bonheur?

Il est honteux pour la nation que ce livre frivole, rempli d'un faux continuel, ait séduit si longtemps.

Voici encore une pensée aussi fausse que recherchée : « Mais songez que l'honneur gâte tout « cet amour, dès qu'il y entre. D'abord, c'est l'hon« neur des femmes qui est contraire aux intérêts « des amants ; et puis, du débris de cet honneur-là, « les amants s'en composent un autre, qui est fort « contraire aux intérêts des femmes. Voilà ce que « c'est que d'avoir mis l'honneur d'une partie dont « il ne devait point être*. »

Quel style! un *honneur qui est de la partie*. Mais rien ne paraît encore plus faux et plus mal placé que Faustine, qui se compare à Marcus Brutus, et prétend avoir eu autant de courage en fesant des infidélités à Marc-Aurèle son mari, que Brutus en eut en tuant l'usurpateur de Rome. « Je voulais, « dit-elle, effrayer tellement tous les maris, que « personne n'osât songer à l'être après l'exemple « de Marc-Aurèle, dont la bonté avait été si mal « payée**. » Y a-t-il rien de plus éloigné de la raison qu'une telle pensée?

Y a-t-il rien de plus mauvais goût et de plus in-

* Dialogue de Candaule et de Gygès. — ** Dialogue de Brutus et de Faustine.

décent que de mettre en parallèle le *Virgile* travesti de Scarron avec l'*Énéide*, et de dire que « le magni-« fique et le ridicule sont si voisins qu'ils se tou-« chent*[1] ? » On reconnaît trop à ce trait le méprisable dessein d'avilir tous les génies de l'antiquité, et de faire valoir je ne sais quel style compassé et bourgeois, aux dépens du noble et du sublime.

Pourquoi dire : « Si par malheur la vérité se mon-« trait telle qu'elle est, tout serait perdu*[2] ? » Le contraire n'est-il pas d'une vérité reconnue ?

Cette pensée-ci n'est-elle pas aussi fausse que les autres? « Il y aurait eu trop d'injustice à souffrir « qu'un siècle pût avoir plus de plaisir qu'un « autre*[3]. » N'est-il pas évident que le siècle de Louis XIV, dans lequel on a perfectionné tous les arts aimables et toutes les commodités de la vie, a fourni plus de plaisirs que le siècle de Charles IX et de Henri III? Est-il bien raisonnable de faire dire par Julie de Gonzague à Soliman, qui fait le sophiste avec elle : « A un certain point, c'est vice « (la vanité); un peu en-deçà, c'est vertu*[4]? » Voilà la première fois qu'on a donné ce nom à la vanité, et les raisonnements entortillés de ce dialogue ne prouveront jamais cette nouvelle morale.

Autre fausseté : « Qui veut peindre pour l'immor-« talité, doit peindre des sots*[5]. » Les grands poètes et les grands historiens n'ont point peint des sots.

*[1] Dialogue de Sénèque et de Scarron. — *[2] Dialogue d'Artémise et de Raymond Lulle. — *[3] Dialogue d'Aspicius et de Galilée. — *[4] Dialogue de Soliman et de Juliette de Gonzague.— *[5] Dialogue de Paracelse et de Molière.

Molière même, que l'on fait parler ici, n'aurait point peint pour la postérité s'il n'avait mis que la sottise sur le théâtre.

Mais ce que je trouve de plus faux que tout cela, c'est la duchesse de Valentinois* se comparant à César, parce qu'elle a été aimée étant vieille.

Des pensées si puériles et si propres à révolter tous les esprits sensés n'ont pu cependant empêcher le succès du livre, parce que les pensées fines et vraies y sont en grand nombre; et quoiqu'elles se trouvent, pour la plupart, dans Montaigne et dans beaucoup d'autres auteurs, elles ont le mérite de la nouveauté dans les dialogues de Fontenelle, par la manière dont il les enchâsse dans des traits d'histoire intéressants et agréables. Si ce livre doit être lu avec précaution, comme je l'ai dit, il peut être lu aussi avec plaisir, et même avec fruit, par tous ceux qui aimeront la délicatesse de l'esprit, et qui sauront discerner l'agréable d'avec le forcé, le vrai d'avec le faux, le solide d'avec le puéril, mêlés à chaque page dans ce livre ingénieux.

Le malheur de ce livre et de ceux qui lui ressemblent est d'être écrit uniquement pour faire voir qu'on a de l'esprit. Le célèbre professeur Rollin avait grande raison de comparer les ouvrages utiles aux arbres que la nature produit avec peine, et les ouvrages de pur esprit aux fleurs des champs, qui croissent et qui meurent si vite. La perfection

* Dialogue de la duchesse de Valentinois, maitresse de Henri II, et d'Anne de Boulen.

consiste, comme dit Horace, à joindre les fleurs aux fruits :

« Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. »

HOR., *de Art. poet.*

DESCRIPTION DE L'ENFER.

On voit dans tous les poètes épiques des descriptions de l'enfer. Il y en a une aussi dans *la Henriade* au septième chant; mais, comme elle est fort longue et entremêlée de beaucoup d'autres idées, j'aime mieux y renvoyer le lecteur. J'en comparerai seulement quelques endroits avec ce que dit le *Télémaque* sur le même sujet (l. XVIII) :

« Dans cette peine, il entreprit de descendre aux « enfers par un lieu célèbre qui n'était pas éloigné « du camp; on l'appelait Acherontia, à cause qu'il y « avait en ce lieu une caverne affreuse, *de laquelle* « on descendait sur les rives de l'Achéron, *par lequel* « les dieux mêmes craignent de jurer. La ville était « sur un rocher, posée comme un nid sur le haut « d'un arbre. Au pied de ce rocher on trouvait la « caverne, *de laquelle* les timides mortels n'osaient « approcher. Les bergers avaient soin d'en détour- « ner leurs troupeaux. La vapeur soufrée du marais « Stygien, qui s'exhalait sans cesse par cette ouver- « ture, empestait l'air. *Tout autour* il ne croissait ni « herbes ni fleurs. On n'y sentait jamais les doux « zéphirs, ni les graces naissantes du printemps, ni « les riches dons de l'automne. La terre, aride, y « languissait; on y voyait seulement quelques ar-

« bustes dépouillés et quelques cyprès funestes. Au « loin même, *tout à l'entour*, Cérès refusait aux « laboureurs ses moissons dorées. Bacchus semblait « en vain y promettre ses doux fruits : les grappes « de raisin se desséchaient au lieu de mûrir. Les « Naïades, tristes, ne fesaient point couler une onde « pure; leurs *flots* étaient toujours *amers* et trou« bles. Les oiseaux ne chantaient jamais dans cette « terre hérissée de ronces et d'épines, et n'y trou« vaient aucun bocage pour se retirer : ils allaient « chanter leurs amours sous un ciel plus doux. Là « on n'entendait que le croassement des corbeaux « et la voix lugubre des hibous. L'herbe même y « était *amère*, et les troupeaux qui la paissaient ne « sentaient pas la douce joie qui les fait bondir. Le « taureau fuyait la génisse; et le berger, tout abattu, « oubliait sa musette et sa flûte.

« De cette caverne sortait de temps en temps « une fumée noire et épaisse qui fesait une espèce « de nuit au milieu du jour. Les peuples voisins « redoublaient alors leurs sacrifices pour apaiser « les divinités infernales. Mais souvent les hommes « à la fleur de leur âge, et dès leur plus tendre jeu« nesse, étaient les seules victimes que ces divini« tés cruelles prenaient plaisir à *immoler* par une « funeste *contagion*.

« C'est là que Télémaque résolut de chercher le « chemin de la sombre demeure de Pluton. Minerve, « qui veillait sans cesse sur lui, et qui le couvrait « de son égide, lui avait rendu Pluton favorable. « Jupiter même, à la prière de Minerve, avait or-

« donné à Mercure, qui descend chaque jour aux « enfers pour livrer à Caron un certain nombre de « morts, de dire au roi des ombres qu'il laissât en-« trer le fils d'Ulysse dans son empire.

« Télémaque se dérobe du camp pendant la nuit. « Il marche à la clarté de la lune, et il invoque « cette puissante divinité, qui, étant dans le ciel le « brillant astre de la nuit, et sur la terre la chaste « Diane, est aux enfers la redoutable Hécate. Cette « divinité écouta favorablement ses vœux, parce « que son cœur était pur, et qu'il était conduit par « l'amour pieux qu'un fils doit à son père. A peine « fut-il auprès de l'entrée de la caverne, qu'il enten-« dit l'empire souterrain mugir. La terre tremblait « sous ses pas. Le ciel s'arma d'éclairs et de feux « qui semblaient tomber sur la terre. Le jeune fils « d'Ulysse sentit son cœur ému, et tout son corps « était couvert d'une sueur glacée; mais son cou-« rage se soutint. Il leva les yeux et les mains au « ciel. Grands dieux! s'écria-t-il, j'accepte ces pré-« sages que je crois heureux, achevez votre ou-« vrage. Il dit, et redoublant ses pas, il se présente « hardiment. Aussitôt la fumée épaisse qui rendait « l'entrée de la caverne funeste à tous les animaux, « dès qu'ils en approchaient, se dissipa; l'*odeur em-« poisonnée* cessa pour un peu de temps. Télémaque « entre seul, car quel autre mortel eût osé le suivre! « Deux Crétois qui l'avaient accompagné jusqu'à « une certaine distance de la caverne, et auxquels il « avait confié son dessein, demeurèrent tremblants « et à demi morts assez loin de là dans un temple,

« fesant des vœux, et n'espérant plus de revoir
« Télémaque.

« Cependant le fils d'Ulysse, l'épée à la main,
« s'enfonce dans ces ténèbres horribles; bientôt il
« aperçoit une faible et sombre lueur, telle qu'on
« la voit pendant la nuit sur la terre. Il remarque
« les ombres légères qui voltigent autour de lui; il
« les écarte avec son épée; ensuite il voit les tristes
« bords du fleuve marécageux, dont les eaux bour-
« beuses et dormantes ne font que tournoyer. Il
« découvre sur ce rivage une foule innombrable de
« morts privés de la sépulture, qui se présentent
« en vain à l'impitoyable Caron. Ce dieu, dont la
« vieillesse éternelle est toujours triste et chagrine,
« mais pleine de vigueur, les menace, les repousse,
« et admet d'abord dans sa barque le jeune Grec. »

On ne saurait approuver que ce Télémaque descende aux enfers de son plein gré, comme on fait un voyage ordinaire. Il me semble que c'est là une grande faute. En effet, cette description a l'air d'un récit de voyageur plutôt que de la peinture terrible qu'on devait attendre. Rien n'est si petit que de mettre à l'entrée de l'enfer des grappes de raisin qui se dessèchent. Toute cette description est dans un genre trop médiocre, et il y règne une abondance de choses petites, comme dans la plupart des lieux communs dont le *Télémaque* est plein.

Je ne sais s'il est permis dans un poème chrétien de faire aller les saints aux enfers; mais il est beaucoup mieux d'y faire transporter Henri IV en songe par saint Louis, que si ce héros y allait en

effet, sans y être entraîné par une puissance supérieure (ch. VII) :

Henri dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté,
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillants,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfesants.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuse Mort, et la Confusion,
Y semblent établir leur domination...
Là gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche :
Le jour blesse ses yeux dans l'ombre étincelants :
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle aperçoit Henri, se détourne, et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire ;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée ;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur) ;
Le Faux-Zèle, étalant ses barbares maximes ;
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Je dirai hardiment que j'aime mieux cette peinture des vices, qui de tout temps ont ouvert aux misérables mortels l'entrée de cette horrible demeure, que la description de Virgile dans laquelle il met les Remords vengeurs avec la Crainte, la Faim, et la Pauvreté (*Æn.* l. VI) :

« Luctus et ultrices posuêre cubilia Curæ....
« Et Metus, et malesuada Fames, et turpis Egestas. »

La pauvreté mène moins aux enfers que la ri-

chesse; mais je ne peux supporter la description bizarre et bigarrée que fait Rousseau :

L'ordre donné, la séance réglée,
Et des démons la troupe rassemblée,
Furent assis les sombres députés,
Selon leur ordre, emplois et dignités.
Au premier rang, le ministre Asmodée,
Et Belzébuth à la face échaudée,
Et Bélial, puis les diables mineurs,
Juges, préfets, intendants, gouverneurs,
Représentant le tiers-état du gouffre.
Alors, assis sur un trône de soufre,
Lucifer *tousse*, et, fesant un signal,
Tint ce discours au sénat infernal...

. . . .
. . . .

« Quels noirs complots, quels ressorts inconnus,
« Font aujourd'hui tarir mes revenus?
« Depuis un mois assemblant mes ministres,
« J'ai feuilleté mes journaux, mes registres;
« De jour en jour l'enfer perd de ses droits;
« Le diable oisif y souffle dans ses doigts [1]. »

Il règne dans cette peinture un mélange de terrible et de ridicule, et même de plusieurs styles, lequel n'est point convenable au sujet. La chute de l'homme, que l'auteur traite sérieusement, ne peut admettre le bas comique. Il fallait imiter plutôt l'énergie outrée de Milton et la beauté du Tasse. « Une « face échaudée, des diables mineurs. Lucifer qui « tousse, des démons soufflant dans leurs doigts, » ne sont pas un début décent pour arriver à l'amour

[1] S'il reste encore des gens de lettres qui croient de bonne foi J. B. Rousseau un poète égal ou supérieur à M. de Voltaire, nous les exhortons à comparer cette description de l'enfer avec le cinquième chant de *la Pucelle*.

de Dieu, qui est traité dans cette pièce. C'est une grimace; c'est le sac de Scapin dans *le Misanthrope*. Chaque chose doit être traitée dans le style qui lui est propre; et il y a de la dépravation de goût à mêler ainsi les styles. Cette remarque est très-importante pour les étrangers et pour les jeunes gens, qui ne peuvent d'abord discerner s'il y a des termes bas dans un sujet noble, et voir que le sujet est par là défiguré.

ÉPIGRAMME.

L'épigramme ne doit pas être placée dans un plus haut rang que la chanson.

> L'épigramme plus libre, en son tour plus borné,
> N'est souvent qu'un bon mot de deux rimes orné *.

Mais je ne conseillerais à personne de s'adonner à un genre qui peut apporter beaucoup de chagrin avec peu de gloire. Ce fut par là malheureusement qu'un célèbre poète de nos jours commença à se distinguer. Il n'avait réussi ni à l'Opéra ni au Théâtre-comique. Il se dédommagea d'abord par l'épigramme; et ce fut la source de toutes ses fautes et de tous ses malheurs. La plupart des sujets de ses petits ouvrages sont même si licencieux, et représentent un débordement de mœurs si horrible, qu'on ne peut trop s'élever contre des choses si détestables; et je n'en parle ici que pour détourner de ce malheureux genre les jeunes gens qui se sen-

* Boileau, *Art poétique*. Voir le *Dictionnaire philosophique*, article ÉPIGRAMME.

tent du talent. La débauche et la facilité qu'on trouve à rimer des contes libertins n'entraînent que trop la jeunesse; mais on en rougit dans un âge plus mûr. Il faut tâcher de se conduire à vingt ans comme on souhaiterait de s'être conduit quand on en aura quarante. L'obscénité n'est jamais du goût des honnêtes gens. Je prendrai dans Rousseau le modèle du genre qui doit plaire à tous les bons esprits, même aux plus rigides; c'est la paraphrase de *Totus mundus fabula est.*

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait ses rôles différents.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile, et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce èst écoutée;
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

Liv. I, épig. XIV.

Il n'y a rien à reprendre dans cette jolie épigramme que peut-être ce vers :

Troupe futile, et des grands rebutée.

Il paraît de trop; il gâte la comparaison des spectateurs et des comédiens : car les comédiens sont fort éloignés de mépriser le parterre.

Mais on voit par ce petit morceau, d'ailleurs achevé, combien l'auteur était condamnable de donner dans des infamies dont aucune n'est si bien écrite que cette épigramme aussi délicate que décente.

Il faut prendre garde qu'il y a quelques épigrammes héroïques; mais elles sont en très-petit nombre dans notre langue. J'appelle *épigrammes héroïques* celles qui présentent à la fin une pensée ou une image forte et sublime, en conservant pourtant dans les vers la naïveté convenable à ce genre. En voici une dans Marot. Elle est peut-être la seule qui caractérise bien ce que je dis.

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menoit
A Montfaulcon Samblançay l'ame rendre,
A vostre advis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,
Maillart sembloit homme qui mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillart,
Que l'on cuydoit pour vray qu'il menast pendre
A Montfaulcon le lieutenant Maillart.

Voilà de toutes les épigrammes, dans le goût noble, celle à qui je donnerais la préférence. On a distingué les madrigaux des épigrammes : les premiers consistent dans l'expression délicate d'un sentiment; les secondes, dans une plaisanterie. Par exemple, on appelle madrigal ces vers charmants de M. Ferrand :

Être l'Amour quelquefois je désire,
Non pour régner sur la terre et les cieux;
Car je ne veux régner que sur Thémire;
Seule elle vaut les mortels et les dieux :
Non pour avoir le bandeau sur les yeux;
Car de tout point Thémire m'est fidèle :
Non pour jouir d'une gloire immortelle;
Car à ses jours survivre je ne veux :
Mais seulement pour épuiser sur elle
Du dieu d'amour et les traits et les feux.

Les épigrammes qui n'ont que le mérite d'offenser n'en ont aucun; et comme d'ordinaire c'est la passion seule qui les fait, elles sont grossières. Qui peut souffrir dans Malherbe :

Cocu de long et de travers,
Sot au-delà de toutes bornes;
Comment te plains-tu de mes vers,
Toi qui souffres si bien les cornes?

Peut-être cette détestable épigramme réussit-elle de son temps, car le temps était fort grossier; témoin les satires de Regnier, qui n'avaient aucune finesse, et qui cependant furent goûtées.

Je ne sais si cette épigramme-ci de Rousseau n'est pas aussi condamnable :

L'usure et la poésie
Ont fait, jusques aujourd'hui,
Du fesse-matthieu de Brie
Les délices et l'ennui.
Ce rimailleur à la glace
N'a fait qu'un pas de ballet,
Du Châtelet au Parnasse,
Du Parnasse au Châtelet.

Où est la plaisanterie, où est le sel, où est la finesse de dire crûment qu'un homme est un usurier? Comment est-ce qu'on *fait un pas de ballet du Châtelet au Parnasse?* De plus, dans une épigramme il faut rimer richement : c'est un des mérites de ce petit poëme. La rime de *poésie* avec de *Brie* est mauvaise; mais, ce qu'il y a de plus mauvais dans cette épigramme, c'est la grossièreté de l'injure.

Cette grossièreté condamnable est un vice qui se rencontre trop souvent dans les pièces satiriques,

dans les épîtres et allégories de cet auteur. Les termes de faquin, bélître, maroufle, et autres semblables, qui ne doivent jamais sortir de la bouche d'un honnête homme, doivent encore moins être soufferts dans un auteur qui parle au public.

FABLE.

Au lieu de commencer ici par des morceaux détachés qui peuvent servir d'exemples, je commencerai par observer que les Français sont le seul peuple moderne chez lequel on écrit élégamment des fables.

Il ne faut pas croire que toutes celles de La Fontaine soient égales. Les personnes de bon goût ne confondront point la fable des deux Pigeons, *Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre*, avec celle qui est si connue, *La cigale ayant chanté tout l'été;* ou avec celle qui commence ainsi, *Maître corbeau sur un arbre perché.* Ce qu'on fait apprendre par cœur aux enfants est ce qu'il y a de plus simple et non pas de meilleur; les vers même qui ont le plus passé en proverbe ne sont pas toujours les plus dignes d'être retenus. Il y a incomparablement plus de personnes dans l'Europe qui savent par cœur *J'appelle un chat un chat, et Rolet un fripon*, et beaucoup de pareils vers, qu'il n'y en a qui aient retenu ceux-ci :

Pour paraître honnête homme, en un mot, il faut l'être.
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture.
Celui-là fait le crime à qui le crime sert.
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux.
Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
Le crime a ses héros, l'erreur a ses martyrs.
La douleur est un siècle, et la mort un moment.

Tous ces vers sont d'un genre très-supérieur à *J'appelle un chat un chat;* mais un proverbe bas est retenu par le commun des hommes plus aisément qu'une maxime noble; c'est pourquoi il faut bien prendre garde qu'il y a des choses qui sont dans la bouche de tout le monde sans avoir aucun mérite; comme ces chansons triviales qu'on chante sans les estimer, et ces vers naïfs et ridicules de comédie qu'on cite sans les approuver :

Entendez-vous, bailli, ce sublime langage?
Si vous ne m'entendez, je vous aime autant sourd.

Et cent autres de cette espèce.

C'est particulièrement dans les fables de La Fontaine qu'il faut discerner soigneusement ces vers naïfs, qui approchent du bas, d'avec les naïvetés élégantes dont cet aimable auteur est rempli :

La fourmi n'est pas prêteuse.

Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.

Cela est passé en proverbe. Combien cependant ces proverbes sont-ils au-dessous de ces maximes d'un sens profond qu'on trouve en foule dans le même auteur !

Des enfants de Japet toujours une moitié
Fournira des armes à l'autre.

Plutôt souffrir que mourir;
C'est la devise des hommes.

Il n'est pour voir que l'œil du maître :
Quant à moi j'y mettrais encor l'œil de l'amant.

Lynx envers nos pareils, et taupes envers nous.

Je ne connais guère de livre plus rempli de ces traits qui sont faits pour le peuple, et de ceux qui conviennent aux esprits les plus délicats; aussi je crois que de tous les auteurs La Fontaine est celui dont la lecture est d'un usage plus universel. Il n'y a que les gens un peu au fait de l'histoire, et dont l'esprit est très-formé, qui lisent avec fruit nos grands tragiques, ou *la Henriade*. Il faut avoir déjà une teinture des belles-lettres pour se plaire à l'*Art poétique*; mais La Fontaine est pour tous les esprits et pour tous les âges.

Il est le premier en France, qui ait mis les fables d'Ésope en vers. J'ignore si Ésope eut la gloire de l'invention; mais La Fontaine a certainement celle de l'art de conter. C'est la seconde; et ceux qui l'ont suivi n'en ont pas acquis une troisième; car non-seulement la plupart des fables de Lamotte-Houdart sont prises, ou de Pilpay, ou du Dictionnaire d'Herbelot, ou de quelques voyageurs, ou d'autres livres, mais encore toutes sont écrites en général d'un style un peu forcé. Il avait beaucoup d'esprit, mais ce n'est pas assez pour réussir dans un art : aussi tous ses ouvrages en tous les genres ne s'élèvent guère, communément, au-dessus du médiocre. Il y a dans la foule quelques beautés et des traits fort ingénieux; mais presque

jamais on n'y remarque cette chaleur et cette éloquence qui caractérisent l'homme d'un vrai génie; encore moins ce beau naturel qui plaît tant dans La Fontaine. Je sais que tous les journaux, tous les Mercures, les feuilles hebdomadaires qu'on fesait alors, ont retenti de ses louanges; mais il y a long-temps qu'on doit se défier de tous ces éloges. On sait assez tous les petits artifices des hommes pour acquérir un peu de gloire. On se fait un parti; on loue afin d'être loué; on engage dans ses intérêts les auteurs des journaux; mais bientôt il se forme par la voix du public un arrêt souverain, qui n'est dicté que par le plus ou le moins de plaisir qu'on a en lisant, et cet arrêt est irrévocable.

Il ne faut pas croire que le public ait eu un caprice injuste, quand il a réprouvé dans les fables de M. de Lamotte des naïvetés qu'il paraît avoir adoptées dans La Fontaine. Ces naïvetés ne sont point les mêmes. Celles de La Fontaine lui échappent, et sont dictées par la nature même. On sent que cet auteur écrivait dans son propre caractère, et que celui qui l'imite en cherchait un. Que La Fontaine appelle *un chat*, qui est pris pour juge, *sa majesté fourrée*, on voit bien que cette expression est venue se présenter sans effort à son auteur; elle fait une image simple, naturelle, et plaisante; mais que Lamotte appelle un cadran *un greffier solaire*, vous sentez là une grande contrainte avec peu de justesse. Le cadran serait plutôt le greffe que le greffier. Et combien d'ailleurs cette idée de *greffier* est-elle

peu agréable! La Fontaine fait dire élégamment au corbeau par le renard :

> Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

Lamotte appelle une rave, un *phénomène potager.* Il est bien plus naturel de nommer *phénix* un corbeau qu'on veut flatter, que d'appeler une rave un *phénomène*. Lamotte appelle cette rave un *colosse*. Que ces mots de *colosse* et de *phénomène* sont mal appliqués à une rave, et que tout cela est bas et froid!

Je sais bien qu'il est nécessaire d'avoir une connaissance un peu fine de notre langue pour bien distinguer ces nuances; mais j'ai vu beaucoup d'étrangers qui ne s'y méprenaient pas : tant le naturel a de beauté, et tant il se fait sentir! Je me souviens qu'un jour, étant à une représentation de la tragédie d'*Inès* avec le jeune comte de Sinzendorf, il fut révolté à ce vers :

> Vous me devez, seigneur, l'estime et la tendresse *.

Il me demanda si on disait, *j'ai pour vous l'estime*, et s'il ne fallait pas absolument dire *j'ai pour vous de l'estime*. Je fus surpris de cette remarque, qui était très-juste. Cela me fit lire depuis *Inès* avec beaucoup d'attention, et j'y trouvai plus de deux cents fautes contre la langue; mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

* Voici la citation exacte :

> Madame, il est enfin digne que la princesse
> Lui donne, avec sa main, l'estime et la tendresse.
> *Inès*, act. I, sc. III.

DE LA GRANDEUR DE DIEU.

Ce sera dans les vers que je chercherai les belles images de la grandeur de Dieu. Je n'ai rien trouvé dans la prose qui m'ait élevé l'ame en parlant de ce sublime sujet; et j'avoue que je ne suis point surpris qu'on ait autrefois appelé la poésie le langage des dieux. Il y a en effet dans les beaux vers un enthousiasme qui paraît au-dessus des forces humaines. Nul auteur en prose n'a parlé de Dieu comme Racine dans *Esther* (acte III, sc. IV):

> L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage;
> Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage;
> Juge tous les mortels avec d'égales lois,
> Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces quatre vers sont sublimes. Ils sont, je crois, infiniment plus parfaits en leur genre que ce commencement de la première ode sacrée de Rousseau, qui pourtant est fort belle:

> Les cieux instruisent la terre
> A révérer leur auteur:
> Tout ce que leur globe enserre
> Célèbre un dieu créateur.
> Quel plus sublime cantique
> Que ce concert magnifique
> De tous les célestes corps!
> Quelle grandeur infinie!
> Quelle divine harmonie
> Résulte de leurs accords!

Le mot *enserre* n'est ni noble ni agréable; et *quel cantique que ce concert! quelle grandeur! quelle harmonie!* voilà bien des *quels!* Ces trois choses d'ail-

leurs, *cantique*, *concert*, *harmonie*, se ressemblent trop. *Résulte* est un mot trop prosaïque. Enfin, il y a trop d'épithètes, et vous n'en trouvez pas une dans ces quatre vers d'*Esther*.

Voici un morceau de *la Henriade* qui me paraît un pendant pour les vers de Racine.

C'est après une description philosophique des cieux qui n'est pas de mon sujet (ch. VII) :

Au-delà de leur cours, et loin dans cet espace,
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux le dieu des cieux réside.

Cette description étonne plus l'imagination et parle moins au cœur. J'en trouve encore une dans le dixième chant de *la Henriade* :

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable
Dieu mit, avant les temps, son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds : de mille astres divers
Le cours toujours réglé l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.

Je n'aime pas cet hémistiche, *de mille astres divers*. Ce mot de *mille* est un terme oiseux, aussi

bien que celui de *divers*, qui n'est guère à la fin du vers que pour rimer ; mais les deux vers de la Trinité sont une chose admirable et unique.

Un fils du grand Racine, qui a hérité d'une partie des talents de son père, a donné encore dans son poème sur *la Grace* une très-belle idée de la grandeur de Dieu (ch. IV):

Ce Dieu d'un seul regard confond toute grandeur.
Des astres devant lui s'éclipse la splendeur.
Prosterné près du trône où sa gloire étincelle,
Le chérubin tremblant se couvre de son aile.
Rentrez dans le néant, mortels audacieux.
Il vole sur les vents, il s'assied sur les cieux.
Il a dit à la mer, Brise-toi sur ta rive ;
Et dans son lit étroit la mer reste captive.
Les foudres vont porter ses ordres confiés,
Et les nuages sont la poudre de ses pieds.
C'est ce dieu qui d'un mot éleva nos montagnes,
Suspendit le soleil, étendit nos campagnes ;
Qui pèse l'univers dans le creux de sa main.
Notre globe à ses yeux est semblable à ce grain
Dont le poids fait à peine incliner la balance.
Il souffle, et de la mer tarit le gouffre immense.
Nos vœux et nos encens sont dus à son pouvoir.

Il faut avouer que les plus beaux vers de ce passage sont ceux où M. Racine a suivi son génie, et les plus mauvais sont ceux qu'il a voulu copier de l'hébreu : tant le tour et l'esprit des deux langues est différent. *Peser l'univers dans le creux de sa main*, ne paraît en français qu'une image gigantesque et peu noble, parce qu'elle présente à l'esprit l'effort qu'on fait pour soutenir quelque chose, en formant un creux dans sa main. Quand quelque chose nous choque dans une phrase, il faut en

chercher la source, et on la trouve sûrement; car le *je ne sais quoi* n'est jamais une raison. Il n'est pas permis à un homme de lettres de dire que cela ne plaît pas, à moins que la raison n'en soit palpable, qu'elle n'ait pas besoin d'être indiquée. Par exemple, ce n'est pas la peine de disserter pour faire voir que ce vers est très-mauvais :

Et les nuages sont la poudre de ses pieds.

Car, outre que l'image est très-dégoûtante, elle est très-fausse. On sait assez aujourd'hui que l'eau n'est point de la poudre. Mais le reste du morceau est beau. Il ne faudrait pas, à la vérité, trop répéter ces idées, elles deviennent alors des lieux communs. Le premier qui les emploie avec succès est un maître, et un grand maître; mais quand elles sont usées, celui qui les emploie encore court risque de passer pour un écolier déclamateur.

LANGAGE.

Le moyen le plus sûr et presque le seul d'acquérir une connaissance parfaite des finesses de notre langue, et surtout de ces exceptions qui paraissent si contraires aux règles, c'est de converser souvent avec un homme instruit. Vous apprendrez plus dans quelques entretiens avec lui, que dans une lecture qui laisse presque toujours des doutes. Nous avons beau lire aujourd'hui les auteurs latins, l'étude la plus assidue ne nous apprendra jamais quelles fautes les copistes ont glissées dans les manuscrits, quels mots impropres Salluste, Tite-

Live, ont employés. Nous ne pouvons presque jamais discerner ce qui est hardiesse heureuse d'avec ce qui est licence condamnable.

Les étrangers sont, à l'égard de nos auteurs, ce que nous sommes tous à l'égard des anciens. La meilleure méthode est d'examiner scrupuleusement les excellents ouvrages. C'est ainsi qu'en a usé M. de Voltaire dans son *Temple du Goût*. Je veux entrer ici dans un examen plus approfondi de la pureté de la langue, et j'ai choisi exprès la belle comédie du *Misanthrope*, de même que M. l'abbé d'Olivet a recherché les fautes contre la langue, échappées au grand Racine. Un homme qui saura remarquer du premier coup d'œil les petits défauts de langage dans une pièce telle que le *Misanthrope* pourra être sûr d'avoir une connaissance parfaite de la langue. Rien n'est plus propre à guider un étranger; et un tel travail ne sera pas inutile à nos compatriotes.

Et la plus glorieuse a des régals peu chers.

Une estime glorieuse est chère; mais elle n'a point des régals chers. Il fallait dire, *des plaisirs peu chers;* ou plutôt tourner autrement la phrase. On dit dans le style bas, cela *est un régal pour moi;* mais non pas, *il a des régals pour moi.*

Et quand on a quelqu'un qui hait ou qui déplait.

J'ai quelqu'un que je hais. L'expression est vicieuse. On dit, *j'ai une chose à faire;* non pas, *j'ai une chose que je fais.*

Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice.

On use d'artifice, on ne le dresse pas; on dresse, on tend un piége avec artifice; on emploie un artifice; on fait jouer des ressorts avec artifice.

Ne ferme point mes yeux aux défauts qu'on lui treuve.

Il faut remarquer que du temps de Molière on disait encore *treuve*. La Fontaine a dit, *Dans les citrouilles je la treuve ;* mais l'usage a aboli ce terme.

Mais si son amitié pour vous se fait paraître.

Une amitié paraît, et ne se fait point paraître. On fait paraître ses sentiments, et les sentiments se font connaître.

Non, ce n'est pas, madame, un bâton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile et moins tendre.
Acte II, sc. I.

On ne peut pas dire prendre un cœur facile, au lieu d'un bâton; cela est évident. *Facile à leurs vœux*, est bon; mais *tendre à leurs vœux*, n'est pas français, parce qu'on est tendre pour un amant, non pas tendre à un amant.

. . . . Et ses soins tendent tout
Pour accrocher quelqu'un.
Acte III, sc. III.

Les soins peuvent tendre à quelque chose, mais non *pour* quelque chose*. Mes vœux tendent à Paris, et non pour Paris.

* Aussi Molière n'a pas écrit *tendent*, mais *tentent;* ce qui rend la remarque sans objet.

Et son jaloux dépit qu'avec peine elle cache,
En tous endroits sous main contre moi se détache.
Act. III, sc. III.

Le dépit peut se déchaîner contre quelqu'un, s'attacher à le décrier, éclater, etc. On détache un ennemi, un parti; on se détache de quelqu'un.

On vous voit en tous lieux vous déchaîner sur moi.
Sc. V.

On s'emporte, on *se déchaîne*, on s'irrite, on crie, on cabale contre une personne, et non *sur* elle; on se jette, on tire sur elle, on épuise la satire sur elle.

Et monsieur, qu'à propos le hasard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.
Ibid.

On ne peut dire, *je remplis la place à travailler*; il faut dire, *en travaillant*. Je remplis la place par mon travail. Je remplis la place de monsieur, en m'entretenant avec vous.

Pour peu que d'y songer vous nous fassiez les mines.
Sc. VII.

Faire mine de quelque chose, est une bonne expression dans le style familier. Je fais mine de l'aimer. Je fais mine de l'applaudir. *Faire la mine* signifie faire la grimace; et on ne doit pas dire, je fais la mine d'aimer, la mine de haïr; parce que faire la mine est une expression absolue, comme faire le plaisant, le dévot, le connaisseur.

Oui, toute mon amie elle est, et je la nomme
Indigne d'asservir....
Ibid.

Il faut dire, toute mon amie qu'elle est, et non pas *toute mon amie elle est ; et je la nomme*, cet *et* est de trop ; *je la nomme* est vicieux ; le terme propre est, *je la déclare*. On ne peut nommer qu'un nom. Je le nomme grand, vertueux, barbare. Je le déclare indigne de mon amitié.

Renverse le bon droit, et tourne la justice.
Act v, sc. I.

L'expression, *tourne la justice*, n'est pas juste. On tourne la roue de la fortune ; on tourne une chose, un esprit même, à un certain sens ; mais tourner la justice ne peut signifier séduire, corrompre la justice.

Au bruit que contre vous sa malice a tourné.
Ibid.

Tourner un bruit ne peut pas plus se dire, que tourner la justice. On peut tourner des traits contre quelqu'un ; mais un bruit ne peut être une chose qui se tourne.

On peut aisément remarquer que l'exposition de ces fautes n'est pas d'un critique malin qui cherche vainement à rabaisser Molière, mais d'un esprit équitable, qui veut combattre l'abus qu'on fait quelquefois des écrits de ce grand homme, en citant, pour des autorités consacrées, des fautes de langue. C'est dans cette vue innocente et utile que je veux examiner la tragédie de *Pompée* de Pierre Corneille.

EXAMEN DES FAUTES DE LANGAGE DANS LA TRAGÉDIE DE *POMPÉE*.

. . . .
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée.

On ne peut pas dire *le titre dont on condamne*, mais le titre sur lequel, par lequel, ou le titre qui condamne.

Et qui veut être juste en de telles saisons
Balance le pouvoir, et non pas les raisons.

En de telles saisons, est une expression lâche et vicieuse. *Balance le pouvoir* n'est pas le mot propre; il voulait dire, *consulte son pouvoir*.

Cet hémistiche, *et non pas les raisons*, dit tout le contraire de ce qu'il doit dire. Ce sont précisément les raisons, c'est-à-dire la raison d'état qu'on examine et qu'on pèse.

Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé?

Le mot *foudroyé* est très-impropre; un fardeau ne foudroie pas, il accable.

Mais quoique vos encens le traitent d'immortel.

Le mot d'*encens* ne peut admettre de pluriel. Il fallait absolument *votre encens*.

Et cesse de devoir, quand la dette est d'un rang
A ne point l'acquitter qu'aux dépens de leur sang.

On ne dit point *le rang d'une dette*, mais la nature d'une dette; et il fallait dire, à ne s'en acquitter

qu'aux dépens de leur sang. La négative *point* ne se met jamais avec *ne*, quand elle est suivie d'un *que*. Je ne corrigerai ce vers *que* quand on m'en aura montré le défaut. Je n'irai à Paris *que* quand je serai libre; je n'écrirai *que* quand j'aurai du loisir, etc.

Assurer sa puissance et sauver son estime.

Sauver n'a là aucun sens. Il ne veut pas dire conserver sa réputation, il ne signifie pas conserver son estime; il est un barbarisme inintelligible.

Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
Sc. II.

Prêter l'esprit n'est pas français; mais c'est une licence qu'on devrait peut-être accorder à la poésie.

Et son dernier soupir est un soupir illustre.
Ibid.

Soupir illustre est bon, à la vérité, en grammaire; mais en poésie il tient un peu du phébus.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers...
Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie!
Ibid.

La construction est vicieuse : elle serait pardonnable à une grande passion; mais ici c'est Cléopâtre qui parle de sang froid.

Il en coûte la vie et la tête à Pompée!
Sc. III.

On sent combien *la tête* est de trop.

Je connais ma portée, et ne prends point le change;

. . . .
Vous montrez cependant un peu bien du mépris.
Sc. III.

Ces deux vers, et surtout le dernier, sont des expressions basses et populaires, et *un peu bien du* est barbare.

Et plus dans l'insolence elle s'est emportée.
Sc. IV.

On s'emporte à des excès d'insolence ; on s'emporte avec insolence, à trop d'insolence, et non pas *dans l'insolence*.

De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
Ibid.

Il fallait *avant qu'à lui*. L'adverbe *auparavant* ne sert jamais de conjonction. On ne dit point : Je passerai par Strasbourg auparavant d'aller à Paris ; mais avant d'aller à Paris, ou avant que d'aller à Paris.

De relever du coup dont ils sont étourdis.
Ibid.

Il fallait *de se relever ; étourdis* est trop bas.

Quoi qu'il en fasse, enfin.
Ibid.

Il faut *quoi qu'il fasse*, surtout dans le style noble

Il venait à plein voile.
Act. III, sc. I.

On dit *pleines voiles*. Ce mot *voile* est féminin.

Voilà ce qu'attendait,
Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.
Ibid.

Le régime de ces deux verbes est mal placé; c'est une faute, mais légère.

> Tout beau, que votre haine en son sang assouvie...
> Et pour en bien parler, nous vous devons le tout.
>
> Sc. II.

Tout beau, nous vous devons le tout, sont des termes bas et comiques; mais ce ne sont pas des fautes grammaticales.

> Il nous fallait, pour vous, craindre votre clémence,
> Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
> Usant mal de vos droits, vous rendît malheureux.
>
> Sc. III.

Toute cette phrase est mal construite. Voici le sens : Votre clémence était dangereuse pour vous ; et nous avons craint que, par un sentiment trop généreux, vous ne vous rendissiez malheureux en usant mal de vos droits.

> Je m'apaiserais Rome avec votre supplice.
>
> Ibid.

On ne peut point dire *s'apaiser quelqu'un,* comme on dit s'immoler, se concilier, s'aliéner quelqu'un.

> Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme?
>
> Ibid.

Comme, au lieu de *comment*, était déjà une faute du temps de Corneille.

> Elle craint, toutefois,
> L'ordinaire mépris que Rome fait des rois.
>
> Ibid.

On traite avec mépris; on a du mépris; on ne fait point de mépris.

* D'un astre envenimé l'invincible poison.
Sc. IV.

L'invincible poison d'un astre est une pensée fausse, mal exprimée, quoique la grammaire soit ici observée.

Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes.
Ibid.

Il fallait *que le bonheur de mes armes.*

Quoi! de la même main et de la même épée,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé.
Act. IV, sc. I.

Comment peut-on passer d'une main et d'une épée dans un désespoir?

Quelques soins qu'ait César.
Ibid.

On prend des soins, on a soin de quelque chose, on agit avec soin; mais on ne peut dire en général, avoir des soins.

Pour de ce grand dessein assurer le succès.
Ibid.

Cette inversion n'est pas permise. On en sent la raison. Elle vient de la dureté de ces deux monosyllabes *pour de.*

Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas.
Sc. II.

Il fallait, ils ont l'esprit bas, surtout *naissance* étant au singulier.

De quoi peut satisfaire un cœur si généreux,
Le sang abject et vil de ces deux malheureux.
Ibid.

De quoi peut satisfaire n'est pas français ; il fallait, *comment* ou *en quoi*.

> J'en ai déjà parlé ; mais il a su gauchir.
>
> Sc. II.

Gauchir est un terme trop peu noble.

> C'est ce glorieux titre à présent effectif.
>
> Sc. III.

Effectif est un terme de barreau.

> A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.
>
> Ibid.

Il fallait *de mes vœux ;* on n'est pas ennemi *à*, on est ennemi *de*.

> Permettez cependant qu'à ces douces amorces
> Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces.
>
> Ibid.

Ces deux vers sont un galimatias, pour le sens et pour l'expression. *Des amorces* ne donnent pas des forces, et on ne se sent pas *un cœur nouveau à une amorce*.

> Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
> Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?
>
> Act. V, sc. I.

Un *songe* qui forme un *mensonge sur des vœux*, forme une phrase trop entortillée et trop peu exacte. C'est du galimatias.

> Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger.
>
> Ibid.

On court venger, saisir, prendre, combattre. On ne court point *à* combattre, *à* prendre, *à* saisir, *à* venger.

Pour grand qu'en soit son prix, son péril en rabat.
Sc. I.

Pour grand que n'était plus en usage dès le temps de Corneille. On ne trouve pas de ces expressions surannées dans les *Lettres provinciales* qui sont de même date*. Il *en rabat* est un terme de tout temps ignoble.

Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre.
Ibid.

Il faut *juger de sa vertu par la mienne.* Il n'est pas permis de joindre, en cette occasion, le pluriel au singulier. Phèdre, dans Racine, au lieu de dire,

J'excitai mon courage à le persécuter.
Act. I, sc. III.

ne dit point, *j'excitai notre courage à le persécuter.*

Parce qu'au point qu'il est, j'en voudrais faire autant.
Act. V, sc. I.

Parce que fait toujours, en vers, un très-mauvais effet; *au point qu'il est* est actuellement suranné et familier.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte.
Sc. II.

Il fallait dire *permise à la douleur,* et non pas *trop juste.* Une plainte n'est pas juste à la douleur comme un habit est juste au corps.

Vous êtes satisfaite et je ne la suis pas.
Ibid.

* Les *Lettres provinciales* parurent quinze ans après la tragédie de *Pompée.*

Il faut *je ne le suis pas*, parce que ce *le* est neutre et indéclinable. Si on demandait à des dames, êtes-vous satisfaites? elles répondraient, *nous le sommes*, et non pas nous *les* sommes. Ainsi, une femme doit dire je *le* suis, et non je *la* suis.

> Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir *.
>
> Sc. III.

Il fallait, *aucun ordre, aucun soin n'a pu le secourir.*

> Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci;
> Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.
>
> Sc. IV.

De ton cœur adouci, ne peut se mettre au lieu de ta clémence. *Ce qu'il peut l'être*, ne peut être reçu pour signifier *autant qu'il peut l'être*; et c'est une grande faute de langage dans un auteur moderne d'avoir mis

> Je vous aime tout ce qu'on peut aimer.

> Ta nouvelle victoire, et le bruit éclatant
> Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant.
>
> Ibid.

Un peuple qui pousse un bruit aux changements de roi, est un galimatias insupportable.

> Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige.
>
> Ibid.

Il n'est pas permis, dans le style noble, de placer ainsi l'adverbe au-devant du verbe. On ne peut pas

* Les bonnes éditions de Corneille portent:

> Ni vos vœux ni vos soins n'ont pu le secourir.

dire en vers héroïques *ce qui davantage me plaît, ce que patiemment je supporte, ce qu'à contre cœur je fais, ce que prudemment je diffère.*

. . . . J'ajoute une requête.
Sc. IV.

Ce terme du barreau n'est point admis dans la poésie noble.

Faites un peu de force à votre impatience.
Ibid.

Calmez, modérez votre impatience; mettez un frein à votre impatience, voilà le mot propre. *Faire force* est barbare.

. . . . . Non pas, César, non pas à Rome encor :
Il faut que ta défaite et que tes funérailles
A cette cendre aimée en ouvrent les murailles;
Et, quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi...
Ibid.

Cette *elle* tombe sur Rome, et semble tomber sur la cendre de Pompée par la construction de la phrase. *Aussi chère que moi*, on ne sait si c'est Cornélie qui est aussi chère, ou si c'est à elle que cette cendre est aussi chère. Ces amphibologies jettent une obscurité désagréable dans le style. Je n'ai relevé que celle-ci pour n'être pas trop long; mais la tragédie que j'examine est pleine de ces obscurités. C'est un défaut qu'il faut éviter avec soin.

Et quand tout mon effort se trouvera rompu.
Ibid.

On rompt un projet, une ligue, des liens, une

assemblée; on arrête un effort, on s'y oppose, on le surmonte, on le rend inutile, etc.

J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir.
Sc. v.

On entre dans le désespoir, on s'abandonne, on se livre au désespoir; on ne le *choisit* pas.

Il est de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité.
Ibid.

On dit bien *notre destin*, *la fatalité ordonne*, etc.; mais on ne dit pas *il est de la fatalité*, comme on dit *il est d'usage; l'aigreur* est un terme très-impropre; et l'amertume s'oppose à la douceur, et non à la *félicité*.

Je me suis arrêté, dans cet examen, uniquement aux fautes de langage, et je n'ai pas parlé des vices du style dont le nombre est prodigieux. Cette discussion n'était pas de mon sujet, non plus que les beautés de détail dont cette tragédie vicieuse et irrégulière est remplie.

La lecture assidue des bons auteurs vous sera encore plus nécessaire, pour vous former un style pur et correct, que l'étude de la plupart de nos grammaires. Ce qu'on apprend sans peine et par le secours du plaisir se fixe bien plus fortement dans la mémoire que ce qu'on étudie avec des dégoûts dans des préceptes secs, souvent très-mal digérés, et dans lesquels on ne trouve que trop de contradictions. Je recommande surtout aux jeunes gens de ne point lire la nouvelle grammaire de

l'abbé Girard ; elle ne ferait qu'embarrasser l'esprit par les nouveautés difficiles dont elle est remplie ; et surtout elle servirait à corrompre le style. Jamais auteur n'a écrit d'une manière moins convenable à son sujet. Il affecte ridiculement d'employer des tours et des phrases qu'on proscrirait dans ces romans bourgeois et familiers dont nous sommes rassasiés. Qui croirait qu'un auteur qui veut instruire la jeunesse se serve des expressions suivantes dans une grammaire raisonnée?

« On aura beau fulminer contre mes termes, un « discours est une pièce émaillée de différentes « phrases.

« Les mots doivent, dans le discours, répondre « par le rang et l'habillement à leurs fonctions. Les « mots au pluriel ont la physionomie décidée.

« Le district du pronom, la portion dont il est « doté ; les déclinaisons sont battues et terrassées. »

Non-seulement tout ce livre est écrit dans ce misérable style, mais il y a beaucoup de fautes contre la langue. Par exemple, *habillement de la nuit*, pour, habillement de nuit; *quoi faire*, pour, que faire; *c'est soi qui fait*, au lieu de dire, on fait soi-même.

Enfin il y a des termes obscènes, malgré le grand précepte de Quintilien qui ordonne d'en éviter jusqu'aux moindres apparences.

Les grammaires de l'abbé Régnier-Desmarets et de Restaut sont bien plus sages et plus instructives.

LETTRES FAMILIÈRES.

Les lettres familières écrites avec négligence, et

d'un style approchant de la conversation, vous pourront donner l'usage de cette manière libre et dégagée dont on converse et dont on écrit à ses amis; mais ce n'est pas dans la lecture de tant de recueils de lettres imprimées qu'il faut chercher la véritable éloquence. On ne les lit d'ordinaire qu'à cause des petites anecdotes qu'elles renferment; et si on retranchait des Lettres de madame de Sévigné ce grand nombre de petits faits qui les soutiennent, et qui sont racontés avec tant de vivacité et de naturel, je doute qu'on en pût soutenir la lecture. Les Lettres de Balzac et de Voiture eurent en leur temps beaucoup de réputation; mais on voit bien qu'elles avaient été écrites pour être publiques; et cela seul, en les privant nécessairement du naturel qu'elles devaient avoir, devait à la longue les décréditer. Il faut lire ce qu'on en dit dans *le Temple du Goût*. Les jugements qu'on y trouvera ont paru sévères; mais ils me semblent très-justes, et rien n'est plus propre à conduire l'esprit d'un jeune homme.

J'oserais même aller encore plus loin que l'auteur du *Temple du Goût*, dans l'idée que je me suis formée des Lettres de Voiture. J'en ai trouvé plusieurs dans lesquelles cette petite et méprisable envie d'avoir de l'esprit lui fait dire des choses dont la décence et l'honnêteté même peuvent être alarmées. Il veut consoler le maréchal de Grammont sur la mort de son père; il lui dit:

« *Est-il vrai* qu'en un siècle où les exemples de « bon naturel sont si rares, vous soyez affligé d'une

« perte qui vous rend un des plus riches hommes « de France? Cela, sans mentir, est admirable et « au-dessus de tous vos exploits; mais, comme il « peut y avoir de l'excès dans les meilleures choses, « votre douleur, qui a été juste jusqu'à cette heure, « ne le serait plus si elle durait davantage...... Votre « réputation augmente tous les jours, et votre bien « ne diminue pas; car on dit qu'en argent et pou- « laille vous aurez dorénavant quelque chose d'assez « considérable. » (Lettre 158.)

Est-ce ainsi qu'on écrit à un homme sur la mort d'un père? assurément *non erat his locus*. Jamais badinage ne fut plus déplacé; et jamais badinage ne fut plus froid, plus bas, et plus indécent.

Il fallait que l'esprit de plaisanterie, qui est par lui-même un très-mince mérite, tînt lieu alors d'un grand talent, puisqu'il donna tant de réputation à Voiture. Tout homme de bon sens, et formé sur les bons modèles de l'antiquité, trouverait la plupart de ces plaisanteries forcées et insipides.

Il compare mademoiselle de Rambouillet à la mer, et il dit:

« Il me semble que vous vous ressemblez comme « deux gouttes d'eau, la mer et vous. Il y a cette « différence que, toute vaste et grande qu'elle est, « elle a ses bornes, et vous n'en avez point; et tous « ceux qui connaissent votre esprit avouent qu'il « n'y a en vous ni fond ni rive; et, je vous supplie, « de quel abîme avez-vous tiré ce déluge de lettres « que vous avez envoyées ici? » (Lettre 160.)

Est-il bien plaisant de dire dans un autre endroit

que le mot de cordonniers vient de ce qu'ils donnent des cors? (Lettre 125.)

La fameuse lettre de *la Carpe au Brochet* était-elle digne, en bonne foi, de l'admiration qu'on lui a prodiguée? On sait que Voiture s'étant trouvé dans une société où était le grand Condé, on y avait joué à des petits jeux, dans l'un desquels ce prince était appelé le *brochet*, et Voiture la *carpe;* la carpe dit donc au brochet :

« Les baleines de la mer Atlantique suent à grosses « gouttes et sont toutes en eau quand elles vous « entendent nommer. Des harengs frais qui viennent « de Norvége nous assurent que la mer s'est glacée « cette année plus tôt que de coutume, par la peur « que l'on y avait eue, sur les nouvelles que quel-« ques macreuses y avaient apportées que vous di-« rigiez vos pas vers le nord... Certaines anguilles « de mer crient déjà comme si vous les écorchiez. « Les loups marins ne sont que de pauvres cancres « auprès de vous; et si vous continuez, vous ava-« lerez la mer et les poissons. » (Lettre 144.)

Tout ce qu'on peut dire, ce me semble, d'un telle lettre, c'est que ces jeux sont pardonnables quand on ne les donne pas pour de bonnes choses, mais qu'ils sont d'un très-bas prix quand on les veut trop estimer.

Il y a dans Voiture d'autres lettres d'un caractère plus délicat et d'un goût plus fin; telle est, par exemple, la lettre au président de Maisons, au sujet d'une affaire qu'il lui recommande. Elle n'a pas le mérite de celle qu'Horace écrit à Tibère Néron

dans un cas à peu près semblable, mais elle a ses graces et son mérite :

« Madame de Marsilly, monsieur, s'est imaginé « que j'avais quelque crédit auprès de vous ; et moi, « qui suis vain, je ne lui ai pas voulu dire le con- « traire. C'est une personne qui est aimée et estimée « de toute la cour, et qui dispose de tout le parle- « ment. Si elle a bon succès d'une affaire dont elle « vous a choisi pour juge, et qu'elle croie que j'y « aie contribué en quelque chose, vous ne sauriez « croire l'honneur que cela me fera dans le monde, « et combien j'en serai plus agréable à tous les hon- « nètes gens. Je ne vous propose que mes intérêts « pour vous gagner; car je sais bien, monsieur, « que vous ne pouvez être touché des vòtres; sans « cela je vous promettrais son amitié. C'est un bien « par lequel les plus sévères juges se pourraient lais- « ser corrompre, et dont un aussi honnète homme « que vous doit être tenté. Vous le pouvez acquérir « justement; car elle ne demande de vous que la « justice. Vous m'en ferez une que vous me devez, « si vous me faites l'honneur de m'aimer toujours « autant que vous avez fait autrefois, et si vous « croyez que je suis votre, etc. » (Lettre 140.)

Mais il faut avouer, avec l'auteur du *Temple du Goût*, que l'on trouve dans Voiture bien peu de lettres de ce prix, et que tout ce qui est marqué à un si bon coin pourrait, comme il le dit, se réduire à un très-petit nombre de feuillets. A l'égard de Balzac, personne ne le lit aujourd'hui. Ses lettres ne serviraient qu'à former un pédant. On y trouve,

à la vérité, du nombre et de l'harmonie prosaïque; mais c'est précisément cela qu'on ne devrait pas trouver dans ses lettres. C'est le mérite propre des harangues, des oraisons funèbres, de l'histoire, de tout ce qui demande une éloquence d'appareil et un style soutenu.

Qui peut tolérer que Balzac écrive à un cardinal, « Qu'il a le sceptre des rois et la livrée des roses, « et qu'à Rome on se sauve à la nage au milieu des « eaux de senteur? »

Qui peut ne pas mépriser ces pitoyables hyperboles? Si les déclamations froides et forcées ont tant servi à décréditer le style de Balzac; si la contrainte, l'affectation, les jeux de mots, les plaisanteries recherchées, ont fait tant de tort à Voiture, que doit-on penser de ces lettres imaginaires, qui sont sans objet, et qui n'ont jamais été écrites que pour être imprimées? C'est une entreprise fort ridicule que de faire des lettres comme on fait un roman, de se donner pour un colonel, de parler de son régiment, et de faire des récits d'aventures qu'on n'a jamais eues. Les Lettres du chevalier d'Her... n'ont pas seulement ce défaut, mais elles ont encore celui d'être écrites d'un style forcé et tout-à-fait impertinent*. On y obtient des lettres d'état pour sa maîtresse; on la fait peindre en Iroquoise, mangeant une demi-douzaine de cœurs,

* Les *Lettres du chevalier d'Her...*, fatras de fades galanteries, sont de Fontenelle, qui n'eut jamais le courage de les avouer. Elles parurent sans nom d'auteur, en 1683. Voltaire en fait justice dans *le Temple du Goût*.

Enfin on n'a jamais rien écrit de plus mauvais goût; et cependant ce style a eu des imitateurs.

Il y a des lettres d'une autre espèce, comme celles de *l'Espion turc*; de madame Dunoyer; les *Lettres juives*, *chinoises*, *cabalistiques*. On ne se méprend pas à leur titre. On voit bien que ce ne sont pas de véritables lettres, mais un petit artifice usité, soit pour débiter des choses hardies, soit pour écrire des nouvelles vraies ou fausses. Tous ces ouvrages, qui amusent quelque temps la jeunesse crédule et oisive, sont fort méprisés des honnêtes gens. Il en faut excepter les *Lettres persanes* : elles sont à la vérité une imitation de *l'Espion turc*, mais leur style les distingue fort de leur original. Il est nerveux, hardi, singulier, sentencieux; et il ne manque à cet ouvrage qu'un sujet plus solide.

On a beaucoup réussi en France dans un autre genre de lettres, moitié vers et moitié prose. Ce sont de véritables lettres écrites en effet à des amis, mais écrites avec délicatesse et avec soin. Telle est la lettre dans laquelle Bachaumont et Chapelle rendent compte de leur voyage; telles sont quelques-unes du comte Antoine Hamilton, de M. Pavillon.

En voici une écrite par l'auteur de *la Henriade* à un grand roi (de Cirey, 21 déc. 1741):

« Les vers que votre majesté a faits dans Neiss « ressemblent à ceux que Salomon fesait dans sa « gloire, quand il disait, après avoir tâté de tout : « Tout n'est que vanité. Il est vrai que le bon-homme « parlait ainsi au milieu de sept cents femmes et

« de trois cents concubines, le tout sans avoir donné « de bataille ni fait de siége. Mais n'en déplaise, « sire, à Salomon et à vous, ou bien à vous et à « Salomon, il ne laisse pas d'y avoir quelque réa- « lité dans ce monde :

« Conquérir cette Silésie;
« Revenir couvert de lauriers
« Dans les bras de la poésie;
« Donner aux belles, aux guerriers,
« Opéra, bal, et comédie;
« Se voir craint, chéri, respecté,
« Et connaître, au sein de la gloire,
« L'esprit de la société,
« Bonheur si rarement goûté
« Des favoris de la victoire;
« Savourer avec volupté,
« Dans des moments libres d'affaire,
« Les bons vers de l'antiquité,
« Et quelquefois en daigner faire
« Dignes de la postérité :
« Semblable vie a de quoi plaire;
« Elle a de la réalité,
« Et le plaisir n'est point chimère.

« Votre majesté a fait bien des choses en peu de « temps. Je suis persuadé qu'il n'y a personne sur « la terre plus occupé qu'elle, et plus entraîné dans « la variété des affaires de toute espèce. Mais, avec « ce génie dévorant qui met tant de choses dans sa « sphère d'activité, vous conserverez toujours cette « supériorité de raison qui vous élève au-dessus de « ce que vous êtes et de ce que vous faites.

« Tout ce que je crains, c'est que vous ne ve- « niez à trop mépriser les hommes. Des millions « d'animaux sans plumes, à deux pieds, qui peu-

« plent la terre, sont à une distance immense de « votre personne par leur ame comme par leur « état. Il y a un beau vers de Milton :

« Amongst unequals no society.

« Il y a encore un autre malheur ; c'est que « votre majesté peint si bien les nobles friponne- « ries des politiques, les soins intéressés des cour- « tisans, etc., qu'elle finira par se défier de l'affec- « tion des hommes de toute espèce, et qu'elle croira « qu'il est démontré en morale qu'on n'aime point « un roi pour lui-même. Sire, que je prenne la « liberté de faire aussi ma démonstration. N'est-il « pas vrai qu'on ne peut pas s'empêcher d'aimer « pour lui-même un homme d'un esprit supérieur, « qui a bien des talents, et qui joint à tous ces « talents-là celui de plaire? Or, s'il arrive que, par « malheur, ce génie supérieur soit roi, son état en « doit-il empirer ; et l'aimera-t-on moins, parce « qu'il porte une couronne ? Pour moi, je sens que « la couronne ne me refroidit point du tout. Je « suis, etc. »

Voici une lettre écrite à feu M. le maréchal de Berwick, qui me paraît fort au-dessus de toutes celles de Voiture. J'en ignore l'auteur; mais je peux assurer que j'ai vu à Paris un très-grand nombre d'épîtres dans ce goût : c'est proprement le goût de la nation.

« Vous venez de gagner une bataille * complète « et glorieuse dans toutes ses circonstances. Vous

* Celle d'Almanza, en 1707.

« avez rendu quelques services, par cette vic-
« toire, à la couronne d'Espagne. Vous n'avez
« pas mal fait votre cour au roi votre maître à
« Versailles; et le roi votre souverain en paraît
« presque aussi content ici, que si vous l'aviez
« gagnée aux portes de Londres pour son rétablis-
« sement. Je ne sais comment vous vous trouvez
« de tout cela; mais pour moi, je vous en fais de
« bon cœur mon compliment. Il est vrai que vous
« vous portez bien, et que dans une mêlée où vous
« avez eu le plaisir de vous fourrer bien avant,
« vous n'avez pu vous faire donner quelque ba-
« lafre au milieu du visage, ou parvenir à quelque
« incision cruciale au haut de la tête, et ce n'est
« pas contentement pour un homme avide de
« gloire. Je vous conseille pourtant de ne vous en
« point chagriner, et de prendre le tout en pa-
« tience.

« J'avais cru, lorsque vous vous fîtes naturaliser
« en France, que c'était pour mettre à couvert vos
« biens immenses, en cas d'accident; mais je vois
« bien que ce n'était que pour pouvoir exterminer
« sans scrupule tout autant d'Anglais de la prin-
« cesse Anne qui se trouveraient en votre chemin,
« et c'est fort bien fait à vous. Cependant, si je
« n'avais peur de vous mortifier, je vous dirais que,
« quoiqu'on parle beaucoup de vous ici, on ne
« laisse pas de parler diversement de votre con-
« duite. Les uns disent que vous êtes trop inso-
« lent et que vous faites trop l'entendu à l'égard
« des ennemis; et les autres assurent que vous ne

« vous faites pas assez valoir auprès de ceux qui « vous veulent du bien et qui vous en peuvent « faire. Quoiqu'il n'y ait pas grand mal à tout cela, « examinons un peu vos actions depuis que vous « êtes dans le service, pour voir si on vous accuse « avec raison :

« Lorsqu'à Nervinde on combattit,
« Et que l'Angleterre alarmée
« Eut appris par la renommée
« La disgrace qu'elle y souffrit,
« Tout son parlement en pâlit;
« Mais votre excellence, animée
« Par les dangers et par le bruit,
« Par les canons et leur fumée;
« Mais plus que tout cela charmée
« De voir leur Orange interdit,
« Se mit en tête, à ce qu'on dit,
« De prendre toute son armée;
« Mais ce fut elle qui vous prit, etc. »

LIBERTÉ.

La liberté de l'homme est un problème sur lequel de grands poètes se sont exercés aussi bien que les théologiens. Qui croirait qu'on trouve dans Pierre Corneille une dissertation assez étendue sur cette matière épineuse? c'est dans sa tragédie d'*OEdipe*.

Il est vrai que le sujet comporte une telle digression; mais il faut avouer aussi que ces morceaux sont presque toujours froidement reçus au théâtre, qui exige une chaleur d'action et de passion presque continuelle. La controverse ne réussit pas beaucoup dans la tragédie; et ce que Corneille

fait dire à son Œdipe trouvera peut-être ici mieux sa place, aux yeux d'un lecteur de sang froid, qu'il ne la trouve au théâtre, où le spectateur veut être ému. Quoi qu'il en soit, voici ce morceau, qui est plein de très-grandes beautés (acte III, sc. V):

Quoi ! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices ;
Et l'homme sur soi-même a si peu de crédit,
Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit !
L'ame est donc tout esclave ! une loi souveraine
Vers le bien ou le mal incessamment l'entraîne ;
Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté qui n'a rien à choisir.
Attachés sans relâche à cet ordre sublime,
Vertueux sans mérite, et vicieux sans crime,
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels.
De toute la vertu sur la terre épandue,
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est due :
Ils agissent en nous, quand nous pensons agir.
Alors qu'on délibère on ne fait qu'obéir ;
Et notre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'en haut leur bras la précipite.

Cette tirade a des traits vigoureux et hardis qui s'impriment aisément dans la mémoire, parce qu'il n'y a presque point d'épithètes oiseuses ; mais, comme je l'ai déjà dit, de telles beautés sont plus propres à la controverse qu'à la tragédie. Il est bon surtout d'observer que plus ce morceau est raisonné, plus il faudrait qu'il fût exact. Œdipe est un très-mauvais philosophe quand il dit :

Et nous ne recevons ni crainte ni désir
De cette liberté, etc.

Le libre arbitre n'a assurément rien de com-

mun avec le désir et la crainte. Personne n'a jamais dit que la liberté fût le principe de nos désirs. Il faut aussi remarquer qu'il n'est pas dans la pureté du style de dire, l'homme a peu de crédit sur soi. On a du pouvoir sur soi; on a du crédit auprès de quelqu'un. *Ordre sublime* ne vaut rien. Sublime veut dire élévation, et ne signifie pas souverain. Un bras qui précipite une volonté est absolument barbare, et *que suivant que d'en haut* est d'une dureté, est d'une cacophonie insupportable.

Les mêmes idées, à peu près, sur la liberté, se trouvent dans une épître insérée parmi les Œuvres de M. de Voltaire *.

Ah! sans la liberté. . . . .
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais, de mensonge occupés,
Vils instruments d'un dieu qui nous aurait trompés!
Comment sans liberté serions-nous ses images?
Que lui reviendrait-il de ses brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre, il n'est plus de justice:
Caton fut sans vertu, Catilina sans vice **.
Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchants, etc.

Ce morceau est plus à sa place, et paraît écrit

* Second *Discours en vers sur l'Homme*, intitulé, *de la Liberté*. Tome XII.

** Pucelle est sans vertu, Desfontaines sans vice.

Ce vers fut substitué à l'autre, et sans doute du vivant de Desfontaines.

avec plus de soin; mais il n'est pas plus fort et plus nerveux.

D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines.

Ces deux vers-là sont d'un poète; mais celui-ci est d'un homme plus pénétré:

Qu'il devient scélérat quand Delphes l'a prédit.

Il suffisait de quatre vers de cette force dans la bouche d'Œdipe; le reste sent trop la déclamation, ce qui était en effet le grand défaut de Corneille. Ce qu'on a jamais écrit de plus grand et de plus sublime sur la liberté se trouve au septième chant de *la Henriade*:

Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable.
La main de l'Éternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la liberté, cette esclave si fière,
Par *d'invincibles* * nœuds en ces lieux prisonnière:
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
A ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée;
Qu'en obéissant même, elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.

Il me semble qu'on ne peut présenter sous une image plus parfaite cet accord inexplicable de la liberté de l'homme et de la présence de Dieu, et qu'un tel morceau vaut mieux que vingt volumes de controverses sur ces matières inintelligibles.

* Dans *la Henriade*, on lit *invisibles*.

Un fils de l'illustre Racine a fait un poème sur *la Grace*, dans lequel il était bien naturel qu'il parlât de la liberté. Cependant il n'y a aucun trait frappant qui caractérise cet attribut de la nature humaine, que tant de philosophes lui contestent.

Voici le morceau de ce poème où l'auteur traite de la liberté d'une manière plus particulière :

Si l'on en croit pourtant un système flatteur,
Pour le bien et le mal l'homme également libre,
Conserve, quoi qu'il fasse, un constant équilibre.
Lorsque, pour l'écarter des lois de son devoir,
Les passions sur lui redoublent leur pouvoir,
Aussitôt, balançant le poids de la nature,
La grace de ses dons redouble la mesure.

Ch. III.

Ces vers sont dans le ton didactique de l'ouvrage; mais ils sont un peu lâches, comme presque tous ceux de cet auteur, qui d'ailleurs est assez pur et correct. C'est dans les ouvrages didactiques qu'il faut peut-être le plus d'imagination, pour nourrir la sécheresse du fond, et pour en varier l'uniformité.

MÉTAPHORE.

La métaphore est la marque d'un génie qui se représente vivement les objets. C'est une comparaison vive et subite qu'il fait des choses qui le touchent, avec les images sensibles que présente la nature. C'est l'effet d'une imagination animée et heureuse. Mais cette figure doit être employée avec ménagement. Cicéron dit : *Verecunda debet esse translatio* (De Oratore, III).

Cette métaphore qu'on trouve, par exemple, dans la tragédie d'*Héraclius* est trop forte et trop gigantesque (acte I, sc. III) :

La vapeur de mon sang ira grossir la foudre
Que Dieu tient déjà prête à le réduire en poudre.

Il n'est pas non plus naturel à Chimène de dire, après la mort de son père (acte IV. sc. II) :

J'irai, sous mes cyprès, accabler ses lauriers.

Ce n'est pas ainsi que s'exprime la douleur véritable. On a repris aussi, dans la tragédie de *Brutus*, ces vers :

Sa victoire affaiblit vos remparts désolés,
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Acte I, sc. II.

C'est une hyperbole ; et je crois que l'hyperbole est une figure défectueuse par elle-même, puisque par sa nature elle va toujours au-delà du vrai.

Pourquoi approuve-t-on ces vers-ci de *la Mort de César* (acte III, sc. IV)?

Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire.
Ce colosse effrayant dont le monde est foulé,
En pressant l'univers est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute, et contre la tempête
Il demande mon bras pour affermir sa tête.

C'est que la métaphore porte un caractère sensible de vérité, et est parfaitement soutenue. On aime encore celle-ci dans *Zaïre*, parce qu'elle a les mêmes conditions, et qu'elle est touchante :

Ce bras, qui rend la force aux plus faibles courages,
Soutiendra ce roseau plié par les orages.
Acte III, sc. IV.

Il y a une métaphore bien frappante dans *Alzire*, lorsque Alvarès dit à Gusman (acte I, sc. I) :

Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.

C'est un magnifique spectacle à l'esprit qu'une telle idée; et il est très-rare que l'exacte vérité se trouve jointe à tant de grandeur. Cette métaphore est encore belle et bien amenée (*Alzire*, acte I, sc. I) :

L'Américain farouche est un monstre sauvage
Qui mord, en frémissant, le frein de l'esclavage.

Les conditions essentielles à la métaphore sont qu'elle soit juste, et qu'elle ne soit pas mêlée avec une autre image qui lui soit étrangère. Rousseau a dit, dans une de ses satires, en parlant d'un homme qu'il veut noircir et rendre ridicule, sous le nom de Midas (*Allég.* V) :

En maçonnant les remparts de son ame,
Songea bien plus au fourreau qu'à la lame.

Outre la bassesse de ces idées, on y découvre aisément le peu de justesse et de rapport qu'elles ont entre elles ; car si cette ame a des remparts de maçonnerie, elle ne peut pas être en même temps une épée dans un fourreau. J'avoue que ces disparates révoltent un bon esprit autant que le fiel amer de la satire cause d'indignation. Voici, dans ce même auteur, un exemple d'une faute pareille (*Ép. au comte du Luc*) :

Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,

Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière?

On sonde les replis du cœur humain, mais on ne le mesure point avec un compas; l'équerre surtout, qui est un instrument de maçon, est là bien peu convenable. Je ne connais guère d'auteur dont les idées soient moins justes et moins vraies que celles de Rousseau. Il a excellé quelquefois dans le choix des paroles : c'est beaucoup; car c'est une très-grande difficulté vaincue : mais quand ce mérite est sujet à des inégalités, quand il n'est pas soutenu par du sentiment, par des idées toujours exactes, le mérite des mots ne suffit pas, de nos jours, pour constituer un grand écrivain : cela était bon du temps de Malherbe.

On peut quelquefois entasser des métaphores les unes sur les autres; mais alors il faut qu'elles soient bien distinguées, et que l'on voie toujours votre objet représenté sous des images différentes. C'est ainsi que le célèbre Massillon, évêque de Clermont, dit, dans son sermon *du petit nombre des élus :*

« Vous auriez vu dans Isaïe les élus aussi rares « que ces grappes de raisin qu'on trouve encore « après la vendange, et qui ont échappé à la dili- « gence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui « restent par hasard après la moisson, et que la faux « du moissonneur a épargnés.... Je vous aurais parlé « de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la « voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spa-

« cieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie « publique de tous les hommes. »

Aucune de ces images ne nuit à l'autre; au contraire elles se fortifient toutes. Mais cet amas de métaphores doit être employé rarement, et seulement dans les occasions où l'on a besoin de faire sentir des choses importantes. On reconnaît un grand écrivain non-seulement aux figures qu'il met en usage, mais à la sobriété avec laquelle il les emploie.

Les Orientaux ont toujours prodigué la métaphore sans mesure et sans art. On ne voit dans leurs écrits que des collines qui sautent, des fleuves qui sèchent de crainte, des étoiles qui tressaillent de joie. Leur imagination trop vive ne leur a jamais permis d'écrire avec méthode et sagesse; de là vient qu'ils n'ont rien approfondi, et qu'il n'y a pas en Orient un seul bon livre d'histoire et de science. Il semble que dans ces pays on n'ait presque jamais parlé que pour ne pas être entendu. Il n'y a que leurs fables qui aient réussi chez les autres nations. Mais quand on n'excelle que dans des fables, c'est une preuve qu'on n'a que de l'imagination.

OPÉRA*.

Comme vous avez le dessein de fréquenter nos spectacles dans votre séjour à Paris, je vous entretiendrai de l'opéra, quoique je ne traite pas expressément, dans cet ouvrage, de la tragédie et de la

* Voir l'article OPÉRA, au mot *Art dramatique*, dans le *Dictionnaire philosophique*.

comédie : ma raison est que l'on a écrit d'excellents traités sur le théâtre tragique et comique, surtout dans les préfaces de nos meilleures pièces; mais on n'a presque rien dit sur l'opéra.

Saint-Évremond s'est épuisé en froides railleries sur ce genre de spectacle. Il veut trouver du ridicule à mettre en chant des passions et des dialogues. Il ne savait pas que les tragédies grecques et romaines étaient chantées; que les scènes avaient une mélodie semblable à notre récitatif, laquelle était composée par un musicien, et que les chœurs étaient exécutés comme les nôtres. Qui ne sait que la musique exprime les passions? Saint-Évremond, en louant *Sophonisbe*, et en blâmant l'opéra, a prouvé qu'il avait peu de goût et l'oreille dure.

Le grand vice de notre opéra, c'est qu'une tragédie ne peut être partout passionnée, qu'il y faut du raisonnement, du détail, des événements préparés; et que la musique ne peut rendre heureusement ce qui n'est pas animé et ce qui ne va pas au cœur. Ce serait un étrange récitatif que celui qui exprimerait, par exemple, ces vers de la tragédie de *Rodogune* (acte I, sc. I) :

> Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
> Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
> J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
> Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
> Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
> Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
> Je n'ai pas oublié que cet événement
> Du perfide Tryphon fit le soulèvement, etc.

On est donc réduit parmi nous à supprimer, à

l'opéra, tous ces détails qui ne sont pas intéressants par eux-mêmes, mais qui contribuent à rendre une pièce intéressante : on n'y parle que d'amour ; et encore cette passion n'a-t-elle jamais, dans ces sortes d'ouvrages, la juste étendue qu'il faut pour toucher et pour faire tout son effet. La déclaration de Phèdre et celle d'Orosmane ne pourraient pas être souffertes sur le théâtre de l'opéra. Notre récitatif exige une brièveté et une mollesse qui amènent presque nécessairement de la médiocrité. Il n'y a guère qu'*Atys* et *Armide* qui se soient élevés au-dessus de ce genre médiocre. Les scènes entre Oreste et Iphigénie sont très-belles, mais cette supériorité même de ces scènes fait languir le reste de l'opéra.

Souffrirait-on que dans nos spectacles réguliers un amant vînt dire comme dans l'opéra d'*Issé* :

Que vois-je? c'est Issé qui repose en ces lieux:
J'y venais pour plaindre ma peine;
Mais mes cris troubleraient son repos précieux.

On voit que l'auteur, pour éviter les détails, rend compte en un vers de la raison qui l'amène sur le théâtre :

J'y venais pour plaindre ma peine.

Mais cet artifice trop grossier, que les anciens emploient toujours dans leurs tragédies et dans leurs comédies, n'est pas supportable parmi nous.

Thésée, dans l'opéra de ce nom, dit à sa maîtresse sans autre préparation : *Je suis fils du roi.* Elle lui répond : *Vous, seigneur?* Le secret de sa nais-

sance n'est pas autrement expliqué. C'est un défaut essentiel. Et si cette reconnaissance avait été bien préparée et bien ménagée; si tous les détails qui doivent la rendre à la fois vraisemblable et surprenante, avaient été employés, le défaut eût été bien plus grand, parce que la musique eût rendu tous ces détails ennuyeux.

Voilà donc un poème nécessairement défectueux par sa nature. Ajoutez à toutes ces imperfections celle d'être asservi à la stérilité des musiciens qui ne peuvent exprimer toutes les paroles de notre langue, ainsi que les musiciens d'Italie rendent toutes les paroles italiennes; il faut qu'ils composent de petits airs, sur lesquels le poète est obligé d'ajouter un certain nombre de paroles oiseuses et plates, qui souvent n'ont aucun rapport direct à la pièce.

Que nos prairies
Seront fleuries!
Les cœurs glacés
Pour jamais en sont chassés.
Qu'amour a de charmes!
Rendons-lui les armes;
Les plaisirs charmants
Sont pour les amants.

On ne voit, comme le dit très-bien la jolie comédie du *Double Veuvage*, « que de nouvelles ar-
« deurs et des ardeurs nouvelles. »

Cette contrainte puérile est encore augmentée par le peu de termes convenables aux musiciens que fournit notre langue. Demandez à un compositeur de mettre en chant, « Que vouliez-vous

« qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût; » ou bien ces vers :

> Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
> Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays * ?

Le musicien demandera, au lieu de ces beaux vers, des fleurettes, des amourettes, des ruisseaux, des oiseaux, des charmes, et des alarmes.

Voilà pourquoi, depuis Quinault, il n'y a presque pas eu de tragédie supportable en musique. Les auteurs ont senti l'extrême difficulté de mêler à un sujet grand et pathétique des fêtes galantes, incorporées à l'action, d'éviter les détails nécessaires, et d'être intéressants. Ils se sont presque tous jetés dans un genre encore plus médiocre, qui est celui des ballets.

Ces sortes d'ouvrages n'ont aucune liaison. Chaque acte est composé de peu de scènes; toute action y est comme étranglée : mais la variété du spectacle, et les petites chansonnettes que le musicien fait réussir, et que le parterre répète, amusent le public, qui court à ces représentations sans en faire grand cas. Le premier ballet dans ce goût, qui a servi de modèle aux autres, est celui de *l'Europe galante* d'Houdart de Lamotte : car ceux de Quinault étaient encore plus médiocres; son *Temple de la paix*, par exemple, n'est qu'un assemblage de chansons, sans aucune action.

Le plus grand mal de ces spectacles, c'est qu'il n'y est presque pas permis d'y rendre la vertu

* *Alzire*, acte v, sc. v.

respectable et d'y mettre de la noblesse; ils sont consacrés aux misérables redites de maximes voluptueuses, que l'on n'oserait débiter ailleurs : la clémence d'Auguste envers Cinna, la magnanimité de Cornélie, ne pourraient y trouver place. Par quel honteux usage faut-il que la musique, qui peut élever l'ame aux grands sentiments, et qui n'était destinée chez les Grecs et chez les Romains qu'à célébrer la vertu, ne soit employée parmi nous qu'à chanter des vaudevilles d'amour! Il est à souhaiter qu'il s'élève quelque génie assez fort pour corriger la nation de cet abus, et pour donner à un spectacle devenu nécessaire la dignité et les mœurs qui lui manquent.

Une seule scène d'amour, heureusement mise en musique et chantée par un acteur applaudi, attire tout Paris, et rend les beautés vraies insipides. Les personnes de la cour ne peuvent plus supporter *Polyeucte*, quand elles sortent d'un ballet où elles ont entendu quelques couplets aisés à retenir. Par là le mauvais goût se fortifie, et on oublie insensiblement ce qui a fait la gloire de la nation. Je répète encore, il faut que l'opéra soit sur un autre pied, pour ne plus mériter le mépris qu'ont pour lui toutes les nations de l'Europe.

Je crois avoir trouvé ce que je cherchais depuis long-temps dans le cinquième acte de l'opéra de *Samson*. Qu'on examine avec attention les morceaux que j'en vais rapporter :

SAMSON enchaîné, GARDES.

Profonds abîmes de la terre,

Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Écrasez-moi!
Mon bras a refusé de servir mon courage;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux!
Lumière, tu fuis de mes yeux!
Lumière, brillante image
D'un dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur:
Douce lumière!
Nature entière!
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.

Profonds abîmes, etc.

UNE PRÊTRESSE DES PHILISTINS.

Tous nos dieux, étonnés et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire:
Vénus, avec un sourire,
Nous a rendus victorieux;
Mars a volé, guidé par elle,
Sur son char tout sanglant;
La Victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle;
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes.
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'est devenu ce dieu si redoutable
Qui par tes mains devait nous foudroyer?

Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance;
Et, tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre, étouffé dans ses débiles mains,
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel;
On insulte ton nom, ton culte, ton autel,
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris, ne sont point entendus,
Malheureux, ton dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuse;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton dieu périsse,
Et qu'il soit, comme toi, méprisé pour jamais!

SAMSON.

Tu m'inspires enfin; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins:
Tu m'inspires; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire?
Prêt à mourir dans les tourments,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers moments?
Qu'on l'immole; il est temps.
Frappez; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez; je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple et du dieu que je sers;
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi?

LE ROI.

Ils y sont tous; explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON, ébranlant les colonnes.

Temple odieux, que tes murs se renversent;
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur!

CHOEUR.

Tout tombe! tout périt! ô ciel! ô Dieu vengeur!

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

Que l'on compare à présent la force et l'harmonie d'une telle poésie, avec les vers dont sont remplis les opéra qui ont parmi nous du succès à la faveur de la musique; on y verra :

Zirphé, qui vous voit vous adore.
Quoi! j'aime autant qu'on peut aimer,
Et je n'ai point vu ce que j'aime.

Une sylphide peut aimer;
Mais une mortelle est charmante.

Vous paraissiez charmant; vous traversiez les airs.

Il faudrait rougir pour la nation, si des platitudes si fades ne fesaient mal au cœur à tous les connaisseurs. Qui croirait que dans un opéra de Paris, des plus suivis, on chante :

Tous les cœurs sont matelots;
Voguons dessus les flots?

On s'imagine être revenu au temps de Henri II et de Charles IX, quand on entend des puérilités si gothiques. L'excuse de cette misère est, dit-on, dans la stérilité des musiciens; mais cette excuse est bien malheureuse.

DE LA SATIRE.

Si je suivais mon goût, je ne parlerais de la satire que pour en inspirer quelque horreur, et pour armer la vertu contre ce genre dangereux d'écrire. La satire est presque toujours injuste, et c'est là son moindre défaut. Son principal mérite, qui amorce le lecteur, est la hardiesse qu'elle prend de nommer les personnes qu'elle tourne en ridicule. Bien moins retenue que la comédie, elle n'en a pas les difficultés et les agréments. Otez les noms de Cotin, de Chapelain, de Quinault, et un petit nombre de vers heureux, que restera-t-il aux *Satires* de Boileau? mais *le Misanthrope*, *le Tartufe*, qui sont des satires encore plus fortes, se soutiennent sans ce triste avantage d'immoler des particuliers à la risée publique. Quand je dis que la satire est injuste, je n'en veux pour preuve que les ouvrages de Boileau. Il veut, dans une de ses pre-

mières satires, élever la tragédie d'*Alexandre* de Racine aux dépens de l'*Astrate* de Quinault; deux pièces assez médiocres qui ne sont pas sans quelques beautés. Il dit (sat. III) :

> Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre;
> Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
> Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement,
> Et, jusqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement.

Il n'y a rien de plus contraire à la vérité que ce jugement de Boileau. L'*Alexandre* de Racine est très-loin d'être si glorieux. C'est, au contraire, un doucereux qui prétend n'avoir porté la guerre aux Indes que pour y adorer Cléophile; et si on peut appliquer à quelque pièce de théâtre ce vers, *Et jusqu'à Je vous hais, tout s'y dit tendrement*, c'est assurément à l'*Andromaque* de Racine, dans laquelle Pyrrhus idolâtre Andromaque en lui disant des choses très-dures : mais loin que ce soit un défaut, dans la peinture d'une passion, de dire tendrement *Je vous hais*, c'est au contraire une très-grande beauté. Rien ne caractérise si bien l'amour que les mouvements violents d'un cœur qui croit être parvenu à concevoir de la haine pour un objet qu'il aime avec fureur; et c'est en quoi Quinault a souvent réussi; comme quand il fait dire à Armide (acte I, sc. I) : « Que je le hais, que son mépris m'outrage! » ce tour même est si naturel, qu'il est devenu très-commun.

Boileau n'est guère moins condamnable dans la licence qu'il prenait de nommer un citoyen, auquel

il en substituait souvent un autre dans une nouvelle édition.

Par exemple, le sieur Brossette nous apprend que Boileau avait parlé ainsi d'un nommé Pelletier (sat. I) :

> Tandis que Pelletier, crotté jusqu'à l'échine,
> S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

On lui dit que ce Pelletier n'était rien moins qu'un parasite, que c'était un honnête homme très-retiré, qui n'allait jamais manger chez personne. Boileau le raya de la satire; mais au lieu d'ôter ces vers qui sont du style le plus bas, il les laissa, et mit Colletet à la place de Pelletier, et par là outragea deux hommes au lieu d'un. Il paraît que très-souvent il plaçait ainsi les noms au hasard; et l'on doit lire ses satires avec la plus grande circonspection.

Il tombait si naturellement dans ce cruel défaut, qu'il avait placé son propre frère Gilles Boileau dans ses satires, d'une manière ignominieuse (sat. IX):

> Vous pourrez voir un temps vos écrits estimés
> Courir de main en main par la ville semés,
> Puis suivre avec Boileau, ce rebut de notre âge,
> Et la Lettre à Costar, et l'Avis à Ménage.

Cette Lettre et cet Avis étaient deux ouvrages de son frère. Il mit à la place :

> Puis de là, tout poudreux, ignorés sur la terre,
> Suivre, chez l'épicier, Neufgermain et La Serre.

Cette démangeaison de médire ainsi au hasard,

et d'attaquer tout indifféremment, devait seule ôter tout crédit à ses *Satires*.

Il a beau s'en excuser; s'il n'avait pas fait ses belles *Épîtres*, et surtout son *Art poétique*, il aurait une très-mince réputation, et ne serait pas fort au-dessus de Régnier, qui est un homme très-médiocre. Tout le monde sait que l'acharnement contre Quinault est insupportable, et que Despréaux eut en cela d'autant plus de tort, que, quand il voulut faire un prologue d'opéra, pour montrer à Quinault comme il fallait s'y prendre, il fit un ouvrage très-mauvais, et qui n'approchait pas des moindres prologues de ce même Quinault qu'il affectait tant de rabaisser.

La satire ne paraît jamais dans un jour plus odieux que quand elle est lancée contre des personnes qu'on a louées auparavant : cette rétractation n'est une flétrissure humiliante que pour l'auteur. C'est ce qui est arrivé à Rousseau, dans une pièce intitulée *la Palinodie*, qui commence ainsi :

A vous, héros honteux de mes premiers écrits.

Ce vers amphibologique laisse douter si ce n'est pas le héros qui est *honteux* d'avoir été le sujet de ses premiers écrits; mais le plus grand défaut vient du vice du cœur de l'auteur. S'il n'est pas content des procédés de celui dont il a fait l'éloge, il faut se taire; mais il ne faut pas chanter *la Palinodie* et se condamner soi-même. Rien n'est plus avilissant; c'est déceler sa passion, et une passion déshono-

rante. Il est heureux que cette pièce de Rousseau soit une de ses plus mauvaises.

Les satires en prose étant mille fois plus aisées à faire que celles qui sont rimées, elles ont inondé la république des lettres. Elles ont passé jusque dans la plupart des journaux. Les auteurs, prostituant leur plume vénale à l'avarice de leurs libraires, ont rempli d'invectives et de mensonges presque tous les ouvrages périodiques qui s'impriment en Hollande; et il ne faut lire ces recueils qu'avec une extrême défiance. L'art de l'imprimerie deviendra bientôt un métier infame et funeste si on ne met pas ordre à la licence brutale avec laquelle quelques libraires de Hollande impriment les satires les plus scandaleuses, tantôt contre les têtes couronnées, tantôt contre les hommes les plus respectables de l'Europe. J'ai vu quelquefois, dans les pays du Nord, porter des jugements très-désavantageux sur des hommes du premier mérite, qui étaient indignement attaqués dans ces misérables brochures : ni les auteurs, ni les libraires, ne connaissent les gens qu'ils déchirent. C'est un métier, comme de vendre du vin frelaté. Il faut avouer qu'il n'y a guère de métier plus indigne, plus lâche et plus punissable.

TRADUCTIONS.

La plupart des traducteurs gâtent leur original, ou par une fausse ambition de le surpasser, qui les rend infidèles, ou par une plate exactitude, qui les rend plus infidèles encore.

On dit que madame de Sévigné les comparait à des domestiques qui vont faire un message de la part de leur maître, et qui disent souvent le contraire de ce qu'on leur a ordonné. Ils ont encore un autre défaut des domestiques; c'est de se croire aussi grands seigneurs que leur maître, surtout quand ce maître est fort ancien; et c'est un plaisir de voir à quel point un traducteur d'une pièce de Sophocle, qu'on ne pourrait pas jouer sur notre théâtre, méprise *Cinna et Polyeucte.*

Mais pour en revenir aux infidélités des traducteurs, j'examinerai le *Virgile* que l'abbé Desfontaines nous a donné en prose. Il était plus obligé qu'un autre de donner une bonne traduction, après la manière insultante et grossière dont il parle de tous ceux qui l'ont précédé. Ouvrons le livre, et voyons s'il fait excuser au moins cette rusticité pédantesque avec laquelle il les traite, et s'il s'acquitte mieux qu'eux de son devoir.

Au premier livre, Virgile, dans la description de la tempête, s'exprime ainsi :

« Laxis laterum compagibus omnes
« Accipiunt inimicum imbrem, rimisque fatiscunt. »

L'abbé Desfontaines traduit : « Tous les vaisseaux fracassés et entr'ouverts font eau de toutes « parts, et sont près d'être engloutis. »

Virgile n'a pas eu certainement l'inattention de dire qu'un vaisseau fracassé était entr'ouvert. S'il est fracassé, c'est bien pis que de s'entr'ouvrir. Le moins ne se souffre pas après le plus. *Font eau*

de toutes parts : quelle plate expression ! rend-elle l'idée de Virgile ? *L'onde ennemie est reçue dans les flancs entr'ouverts.* Que ne traduisait-il mot à mot, il eût au moins donné une idée faible, mais vraie, de Virgile.

« Tantane vos generis tenuit fiducia vestri ? »

Quelle confiance audacieuse votre naissance vous inspire ?

L'abbé Desfontaines dit : *Race téméraire, qui vous inspire tant d'audace ?*

Ce n'est pas là le sens de son auteur.

« Hîc fessas non vincula naves
« Ulla tenent, unco non alligat anchora morsu. »

« Dans cette rade, les vaisseaux n'ont besoin ni « d'ancres ni de câbles. »

Premièrement, il n'est point ici question d'une rade; il s'agit d'un très-beau port que Virgile peint admirablement; et c'est même, comme on sait, le port de Naples, qu'il se plut à décrire sous le nom du port de Carthage.

Secondement, quelle platitude ! *n'ont besoin ni d'ancres ni de câbles.* Virgile dit dans son style, toujours figuré, animé, et métaphorique :

Les vaisseaux fatigués n'y sont retenus ni par des liens, ni par l'ancre recourbée qui mord l'arène.

« Optatâ potiuntur Troes arenâ. »

Les Troyens jouissent enfin du rivage.

Desfontaines dit : « Les Troyens descendirent « avec empressement. »

« Susceptique ignem foliis, atque arida circùm
« Nutrimenta dedit, rapuitque in fomite flammam. »

Cela veut dire : Il reçoit le feu , il lui donne des aliments arides qu'il enflamme.

Voilà des images nobles d'une chose ordinaire. Desfontaines dit : « Par le moyen de quelques « feuilles sèches et d'autres matières combustibles, « il alluma promptement du feu. » Est-ce là traduire? n'est-ce pas avilir et défigurer son original?

Le moment d'après, il fait dire à Énée : « Vous « avez échappé à mille dangers.... c'est en triom- « phant de mille obstacles qu'il faut que nous « abordions en Italie. »

Ces lâches et fastidieuses expressions, surtout de près, après *mille* dangers, *mille* obstacles, ne se rencontrent pas certainement dans le texte d'un auteur tel que Virgile.

Illi se prædæ accingunt. Desfontaines dit : « Ils « apprêtent le gibier. » Virgile s'est-il servi d'un mot aussi peu poétique dans sa langue, que le terme *gibier* l'est dans la nôtre?

Et jam finis erat, quùm Jupiter, etc. « Jupiter, « dit-il, pendant ce temps-là, etc. » Virgile a-t-il rien mis qui réponde à cette plate façon de parler, *pendant ce temps-là ?*

Cette belle expression de *populum latè regem*, que Virgile donne aux Romains, pleuple-roi, est-ce la rendre que de traduire, *Peuple triomphant?* Que de fautes, que de faiblesse dans les deux premières pages! Qui voudrait examiner ainsi la traduction

entière trouverait que nous n'avons pas même une froide copie de Virgile.

On en peut dire presque autant de la traduction que Dacier a faite des Odes d'Horace; elle est plus fidèle, à la vérité, dans le texte; plus savante et plus instructive dans les notes; mais elle manque de grace. Elle n'a nulle imagination dans l'expression; et on y cherche en vain ce nombre et cette harmonie que la prose comporte, et qui est au moins une faible image de celle qui a tant de charmes dans la poésie.

Je lisais un jour avec un homme de lettres, d'un goût très-fin et d'un esprit supérieur, cette ode d'Horace, où sont ces beaux vers que tout homme de lettres sait par cœur : *Auream quisquis mediocritatem* *. Il fut indigné, comme moi, de la manière dont Dacier traduit cet endroit charmant. « Ceux qui aiment la liberté plus précieuse que « l'or, ils n'ont garde de se loger dans une mé« chante petite maison, ni aussi dans un palais qui « excite l'envie. » Voici à peu près, me dit l'homme que je cite, comme j'aurais voulu traduire ces vers :

Heureuse médiocrité,
Préside à mes désirs, préside à ma fortune;
Écarte loin de moi l'affreuse pauvreté,
Et d'un sort trop brillant la splendeur importune.

Il est certain qu'on ne devrait traduire les poètes qu'en vers. Le contraire n'a été soutenu que par ceux qui, n'ayant pas le talent, tâchaient de le

* Liv. II, ode XXIV, à Licinius.

décrier; vain et malheureux artifice d'un orgueil impuissant. J'avoue qu'il n'y a qu'un grand poète qui soit capable d'un tel travail; et voilà ce que nous n'avons pas encore trouvé. Nous n'avons que quelques petits morceaux, épars çà et là dans des recueils; mais ces essais nous font voir au moins qu'avec du temps, de la peine, et du génie, on peut, parmi nous, traduire heureusement les poètes en vers. Il faudrait avoir continuellement présente à l'esprit cette belle traduction que Boileau a faite d'un endroit d'Homère :

L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie.
Pluton sort de son trône; il pâlit, il s'écrie;
Il a peur que ce dieu, dans cet affreux séjour,
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour, etc.

Mais qu'il serait difficile de traduire ainsi tout Homère! J'ai vu des traductions de quelques passages du poème bizarre du *Paradis perdu*, de Milton. M. de Voltaire et M. Racine le fils ont tous deux mis en vers une apostrophe de Satan au soleil. Je n'examine pas ici l'extraordinaire et le sauvage du fond; je m'en tiens uniquement aux beautés qu'une traduction en vers exige.

M. Racine s'exprime ainsi :

Toi, dont le front brillant fait pâlir les étoiles,
Toi qui contrains la nuit à retirer ses voiles,
Triste image, à mes yeux, de celui qui t'a fait,
Que ta clarté m'afflige, et que mon cœur te hait!
Ta splendeur, ô soleil! rappelle à ma mémoire
Quel éclat fut le mien dans le temps de ma gloire;
Élevé dans le ciel, près de mon souverain,
Je m'y voyais comblé des bienfaits que sa main,
Sans jamais se lasser, versait en abondance.

Voici les vers de M. de Voltaire :

Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits,
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice et dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui sembles le dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit;
Image du Très-Haut, qui régla ta carrière,
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière.
Sur la voûte des cieux élevé plus que toi,
Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Il est aisé de voir pourquoi les vers cités les derniers sont au-dessus des autres; c'est qu'ils sont plus remplis d'enthousiasme, de chaleur, et de vie; qu'ils ont plus de nombre et de force; qu'en un mot, ils sont d'un poète; et ils ont surtout le mérite d'être une traduction plus fidèle.

DU VRAI DANS LES OUVRAGES.

Boileau a dit, après les anciens (Ép. IX):

Le vrai seul est aimable;
Il doit régner partout, et même dans la fable.

Il a été le premier à observer cette loi qu'il a donnée. Presque tous ses ouvrages respirent ce vrai; c'est-à-dire qu'ils sont une copie fidèle de la nature. Ce vrai doit se trouver dans l'historique, dans le moral, dans la fiction, dans les sentences, dans les descriptions, dans l'allégorie.

Mais Boileau s'est bien écarté de cette règle dans sa satire de l'Équivoque. Comment un homme d'un aussi grand sens que lui s'est-il avisé de faire

de l'équivoque la cause de tous les maux de ce monde? N'est-il pas pitoyable de dire qu'Adam désobéit à Dieu par une équivoque? Voici le passage :

N'est-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui, par l'éclat trompeur d'une funeste pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme
Qu'il allait, en goûtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout savoir, à Dieu se rendre égal?

Voilà de bien mauvais vers; mais le faux qui y domine les rend plus mauvais encore.

Tu fus, comme serpent, dans l'arche conservée.

Cela est encore pis; l'équivoque avec les animaux, dans l'arche renfermée, comme serpent! Quelle expression, et quelle idée!

On ne reconnut plus qu'usurpateurs iniques.

C'est avoir une terrible envie de rendre l'équivoque responsable de tout, que de dire qu'elle a fait les premiers tyrans. En un mot, rien n'est vrai dans cette satire. Aussi c'est sa plus mauvaise, de l'aveu des connaisseurs.

Racine est un homme admirable pour le vrai qui règne dans ses ouvrages. Il n'y a pas, je crois, d'exemple chez lui d'un personnage qui ait un sentiment faux, qui s'exprime d'une manière opposée à sa situation, si vous en exceptez Théramène, gouverneur d'Hippolyte, qui l'encourage ridiculement dans ses froides amours pour Aricie (acte I, sc. I):

Vous-même, où seriez-vous, vous qui la combattez,

Si toujours Antiope, à ses lois opposée,
D'une pudique ardeur n'eût brûlé pour Thésée?

Il est vrai physiquement qu'Hippolyte ne serait pas au monde sans sa mère : mais il n'est pas dans le vrai des mœurs, dans le caractère d'un gouverneur sage, d'inspirer à son pupille de faire l'amour contre la défense de son père.

Les autres héros qu'il fait parler ne disent pas toujours des choses fortes et sublimes; mais ils en disent toujours de vraies; au contraire de Corneille qui s'égare trop souvent dans un pompeux et vain étalage de déclamations ampoulées et frivoles. Il est si condamnable sur cet article que, si la plupart de ses pièces étaient nouvelles, je ne crois pas que les beautés en rachetassent les défauts, quelque grandes qu'elles puissent être.

C'est pécher contre le vrai, que de peindre Cinna comme un conjuré incertain, entraîné malgré lui dans la conspiration contre Auguste, et de faire ensuite conseiller à Auguste, par ce même Cinna, de garder l'empire pour avoir un prétexte de l'assassiner. Ce trait n'est pas conforme à son caractère. Il n'y a là rien de vrai. Corneille pèche contre cette loi dans des détails innombrables.

Molière est vrai dans tout ce qu'il dit. Tous les sentiments de *la Henriade*, de *Zaïre*, d'*Alzire*, de *Brutus*, portent un caractère de vérité sensible.

Il y a aussi une autre espèce de vrai qu'on recherche dans les ouvrages; c'est la conformité de ce que dit un auteur, avec son âge, son caractère, son état. Le public n'a jamais bien accueilli des

vers tendres, *pour une Iris en l'air*, ni des ouvrages de morale faits par des gens purement beaux esprits, auxquels il est égal de travailler sur des sujets de dévotion et de galanterie. Ces ouvrages sont presque toujours insipides, parce qu'ils ne sont point partis du cœur d'un homme pénétré. Ce vrai manque trop souvent aux ouvrages de Rousseau.

Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme *.

Cela n'est pas dans le vrai. Il y a des esprits extrêmement bornés qui ont beaucoup de vertu; et on ne pourra pas dire que Sylla, Marius, tous les chefs des guerres civiles, les Borgia, les Cromwell, et tant d'autres, fussent des imbéciles, des sots.

Nul n'est, en tout, si bien traité qu'un sot.

Il n'y a rien de si faux que cette maxime. Un sot est peu fêté; et les gens d'esprit, d'un bon caractère, sont l'ame de la société.

Vous êtes-vous, seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas et l'équerre,
Que l'amitié par l'estime s'acquière ** ?

Oui, sans doute, elle commence par l'estime; et c'est se moquer du monde, que de prétendre qu'un homme qui a des talents estimables n'ait pas une grande avance pour se faire des amis. Il faut que son caractère les mérite; mais l'estime prépare cette amitié. Il y a même quelque chose de révoltant à

* Liv. I, épît. III, à Marot. — ** Liv. I, épît. III, au comte du Luc.

supposer que plus on est estimable, et moins on sera en état d'avoir l'amitié des honnêtes gens. Ce sentiment absurde est pernicieux; et, en général, il faut remarquer que tout ce qui n'est que paradoxe déplaît aux esprits bien faits.

Morosophie inventa l'art d'écrire....
Mille autres arts encor plus détestables
Furent le fruit de ses soins redoutables *.

C'est outrager la vérité et le bon sens, que de venir nous dire que Morosophie, c'est-à-dire en bon français, la Folie, a inventé un des arts les plus utiles aux hommes; et, quand on songe que c'est un écrivain qui dit cela, on ne peut s'empêcher de lever les épaules. Il y a cent exemples frappants de ces paradoxes faux et insoutenables dans Rousseau, qu'il faut lire avec une précaution extrême. En un mot, la principale règle pour lire les auteurs avec fruit, c'est d'examiner si ce qu'ils disent est vrai en général; s'il est vrai dans les occasions où ils le disent; s'il est vrai dans la bouche des personnages qu'on fait parler; car enfin la vérité est toujours la première beauté, et les autres doivent lui servir d'ornement. C'est la pierre de touche dans toutes les langues et dans tous les genres d'écrire.

* Liv. II, allégorie III.

FIN DU PREMIER VOLUME

DES MÉLANGES LITTÉRAIRES.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME I DES MELANGES LITTÉRAIRES.



